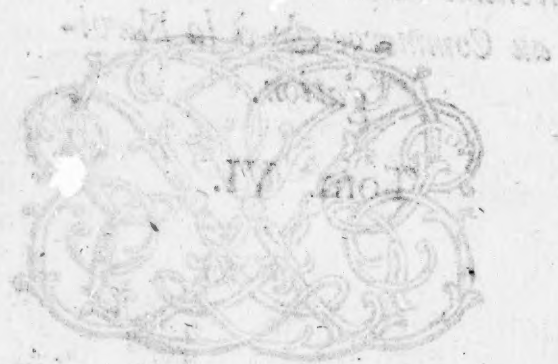
RECUEIL
DE
VOYAGES
AU
NORD,

Contenant divers Memoires utiles au Commerce & à la Navigation.

Tom. VI.



RECUEIL
DE
VOYAGES
AU
NORD,

Contenant divers Memoires utiles au Commerce & à la Navigation.



A AMSTERDAM.
Chez *Jean Frederic Bernard*, 1723.



AVIS.

CETTE Relation de la Conqueste de la Chine, est la Traduction d'un Manuscrit Espagnol qui a esté trouvé parmi les papiers de feu Monsieur de Palafox. Ce Prelat qui fut consacré en 1639. Evesque de la Colonie des Anges dans le Mexique, où il fut fait encore Vice-Roi de la Nouvelle Espagne par Philippe IV. apprit en ce païs par les nouvelles qui lui venoient des Philippines tout ce qui arriva les années suivantes dans la Chine. Et comme le renversement de ce grand Estat faisoit alors assez de bruit, Monsieur de Palafox pensa qu'il meritoit bien qu'il en laissast des memoires, avec quelques reflexions sur la maniere dont il voyoit que Dieu disposoit de ces peuples. Depuis Dom Bernardo de Palafox son Cousin, ayant eu cette Relation entre ses mains la donna il y a trois ans au Sieur Bertier, qui estoit alors à Madrid, lequel a crû que ce seroit

estendre davantage le present que ce Seigneur vouloit bien faire au public, de le donner en Langue Françoise, aussi bien qu'en Langue Espagnole. Ainsi aprés avoir vû que la Traduction de quelques Ouvrages de Monsieur de Palafox avoit esté assez bien receuë, on a eu sujet de croire qu'on ne seroit pas moins satisfait d'apprendre en celle ci l'Histoire d'un des plus considerables Evenemens de nostre Siecle. Le Lecteur n'aura qu'à suivre Monsieur de Palafox pour apprendre de lui de quelle maniere il a plû à Dieu de troubler la fausse felicité d'une Nation qu'on nous avoit jusques ici representée comme une des plus heureuses Nations qui fussent sur la terre. Il verra que ces peuples, qui avoient pris tant de precautions contre tout ce qui pouvoit venir troubler leur paix, ne s'y sont pas mieux maintenus, pour s'être même retranchez dans leur païs, d'une maniere qui sembloit les devoir mettre hors d'état de tomber jamais sous la domina-

mination des eſtrangers. Peut eſtre que le Lecteur trouvera à redire que Monſieur de Palafox ſe ſoit quelquefois un peu trop arreſté à ces reflexions. Mais il doit prendre garde que c'eſtoit là le fruit qu'il ſe propoſoit de ſon ouvrage, de faire bien entendre ; que la grandeur humaine qui paroiſt la mieux eſtablie eſt bien facile à renverſer, quand Dieu veut chaſtier les pechez des peuples par le changement des Empires Et pour cela, il ne pretendoit pas s'éloigner de ſon but, s'il arreſtoit quelquefois ſon Lecteur pour lui faire enviſager de plus prés ce que ce pouvoit eſtre que tout ce faſte qui faiſoit trembler tant de milliers d'hommes. Mais je previens Monſieur de Palafox, au lieu que je dois avertir ſeulement des ſoins qu'il a pris de faire connoiſtre au public une des plus grandes révolutions qui ſoit arrivée dans le monde. Il ſera aiſé de juger s'il s'en eſt bien acquitté par les précautions qu'il a priſes pour y garder la plus exacte fidelité de l'Hiſtoire.

TA-

TABLE
DES CHAPITRES
De l'Histoire de la Conqueste de la Chine par les Tartares.

CHAPITRE I.

CH.

la

LA CONQUESTE DE L'EMPIRE DE LA CHINE. PAR LES TARTARES.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens des troubles de la Chine. Deux sujets de L'Empereur se révoltent.

Ils se rendent maîtres de six Provinces, & ensuite de la Cour Imperiale.

Les resolutions que prenoît pour lors le Tartare.



Es peuples de la Chine goûtoient toutes les douceurs de la paix sous le gouvernement de leur dernier Empereur; Et ce Monarque qui portoit le nom de Zunchin, nom trompeur & mal-

heu-

heureux, étoit le plus abſolu de tous les Princes qui euſſent jamais gouverné cette grande Monarchie, lors qu'en l'année 1640. année fatale à pluſieurs Etats, l'on commença à voir former l'orage qui a depuis fait le bouleverſement de tout ce grand Empire.

J'ai dit que le nom de Zunchin, que portoit l'Empereur de la Chine, étoit un nom trompeur; parce que Zunchin, en langue Chinoiſe veut dire, heureux augure, où ſouverain gouvernement. Mais la fauſſeté de ce pronoſtic parût bien-tôt. Le gouvernement, quant à la perſonne de l'Empereur, faiſoit veritablement la felicité de ſes peuples, qui jouïſſoient de l'abondance & de toutes les commoditez de la paix ſous un Prince humain & plein de bonté. Mais ce n'eſt pas aſſez que le Prince ſoit bon, & ſa maniére de gouverner douce & paiſible, s'il a de mauvais Miniſtres, qui ſe ſervent de leur credit, pour ſatisfaire leurs paſſions, & porter leur ambition au delà de toutes bornes.

On vît donc en l'année 1640. deux rebelles ſe revolter en même temps contre leur legitime Souverain. L'un étoit appellé Ly & l'autre Cham. Ils aſpiroient également à la domination, encore qu'ils ne fuſſent que de ſimples ſujets du Roi de la Chi-

Chine & des gens de nulle conſideration pour leurs qualitez & pour leur naiſſance. Ces rebelles, après avoir attiré à eux un grand nombre de milices & les meilleures troupes de l'Etat, commencerent à faire des courſes dans les Provinces du Nort qui ſont frontieres de la Tartarie.

L'Empereur cependant ne donnoit aucun des ordres neceſſaires pour étoufer cette revolte. Il y a bien de l'apparence que les plaintes & les avis des Capitaines qui gardoient les frontieres, ne trouvoient point d'entrée dans le Palais, pour pouvoir venir juſqu'aux oreilles du Roi. Les Miniſtres & les Officiers de la Cour, qui en fermoient les avenuës, avoient déja vendu & l'Empire & leur Maître en abuſant de ſa facilité. Et ce que diſoit Diocletian, n'eſt que trop vrai; qu'encore qu'un Prince ſoit bon, prudent, éclairé, & qu'il porte ſes ſoins & ſes vûës par tout, il ne ſe peut cependant qu'il ne ſoit trompé, ſi ceux qui ne ſont dans le miniſtere, que pour le ſervir de leurs fideles avis, ne conſpirent au contraire qu'à le ſurprendre & à abuſer de ſon autorité. Il faut que la fidelité des Miniſtres donne de la terreur à des rebelles, ou ces rebelles ſe rendent bien-tôt eux mêmes redoutables & aux Miniſtres & aux Princes.

Les deux Chefs de cette revolte prirent de tels avantages de cette pernicieuse negligence, que ce qui auroit été facile dans les commencemens pour les arrêter, devint également inutile & impossible dans la suite. Ils acquirent en peu de temps-la reputation de grands & de vaillans Capitaines; & par cette réputation ils se virent assez de forces non seulement pour se maintenir, mais encore pour remporter de grandes victoires. Comme ils eurent le temps de faire valoir leurs victoires, leurs troupes se grossirent toûjours de plus en plus. Les applaudissemens qui se donnent aux victorieux ne manquent pas de leur attirer encore de nouveaux partisans. Ainsi les Usurpateurs ne tarderent gueres à se rendre les maîtres de cinq Provinces par la force de leurs armes.

Celui de ces rebelles, qui s'appelloit Cham, alla s'établir en celle de ces cinq Provinces qui étoit la plus éloignée de la Cour de l'Empereur. Il y prît le nom & la qualité de Roi, bien resolu d'étendre ses conquêtes & de se rendre maître des Provinces voisines, aussi-tôt que ses forces pourroient soûtenir ses grands projets.

L'autre, appellé Ly, qui, à ce qui paroît, formoit encore de plus vastes desseins, s'approcha plus près de la Cour. Il avoit

avoit déja achevé dans ſes idées la conquête de tout ce grand Empire. Mais, parce qu'après qu'il lui avoit été avantageux d'avoir Cham pour compagnon de ſa revolte, il pouvoit trouver dans la ſuite un puiſſant obſtacle en ce Competiteur ſi puiſſant, il ne manqua pas aſſez vrai-ſemblablement de s'en défaire, ſoit qu'il y employât la trahiſon, où la force ouverte. Car depuis il n'eſt plus fait mention de ce Tyran dans la Rélation.

Je croi qu'il importe d'avertir ici de la neceſſité qu'il y a euë dans cette narration, d'employer ces termes de vrai-ſemblablement en rapportant quelques particularitez. Comme les memoires qu'on en a eu n'ont pû être recueillis que des lettres & des nouvelles qui venoient pour lors de la Chine; il eſt arrivé, ſans doute par la confuſion où tout étoit dans ce grand Etat, que les nouvelles en ſont toûjours venuës fort abregées, avec peu d'ordre, ſans marquer les temps, & ſouvent même ſans diſtinguer aſſez les noms & les qualitez des perſonnes. Ainſi dans la neceſſité qu'il y a euë de revoir & d'examiner pluſieurs fois ces memoires les uns ſur les autres, on a été obligé de remarquer, que ce qui étoit rapporté dans les uns, devoit être comme une ſuite & un éclairciſſement de ce qui

étoit dans les autres. Et il a été d'autant plus important de prendre ainſi le fil de cette narration, qu'on voyoit qu'autrement il reſteroit en toute rencontre beaucoup de choſes à chercher à la curioſité du lecteur. On avouë cependant que quelque application qu'on y ait faite, on n'aura peut-être pas été aſſez heureux, pour avoir toûjours fait une ſuite de tous ces memoires auſſi juſte & auſſi exacte qu'on l'auroit ſouhaité.

Ly, qui n'avoit plus de Competiteur qui pût aſpirer à la Souveraineté, commença à faire éclatter ſes vaſtes projets. Il s'établit en la ville capitale de la Province de Xenſi appellée Singanſuaſe. Il s'y fit couronner Empereur de la Chine. Il y tint ſa Cour Imperiale, & il commença d'y agir en Souverain. Il menaça même de pouſſer bien-tôt plus avant ce qu'il avoit reſolu. C'étoit de ſe rendre le maître de la Province & de la Cour Imperiale de Pequin, & de joindre cette premiere des ſix Provinces du Nort aux cinq autres qui étoient déja ſous ſa domination.

On n'a pas bien ſçû qu'elle avoit été la premiere fortune de ces deux Uſurpateurs. On rapporte ſeulement qu'ils étoient tous deux des Generaux des troupes de l'Empereur de la Chine; & que ſe voyant &

eux

eux & leurs ſoldats ſans eſtime & ſans recompenſe de leurs ſervices, & encore aſſez mal-traittez de ceux qui gouvernoient l'Etat, ils ſe ſoûleverent contre le Roi & conſpirerent de ſe donner à eux mêmes leurs recompenſes. Ils vouloient faire connoître aux Miniſtres, que ceux qui ſont employez dans les armées peuvent faire incomparablement plus de bien ou de mal à l'Etat, que ceux qui n'ont d'autre emploi, que de faire bien leur cour auprès du Prince. Ils commencerent par des plaintes; des plaintes ils en vinrent aux armes, & depuis ils pouſſerent leurs progrés, pour avoir déja commencé.

Ceux qui ont donné lieu aux commencemens de cette revolte ont fait ſans doute de grandes fautes: mais ceux-là ne ſont pas moins coupables qui l'ont commencée & continuée juſqu'à ce dernier emportement, d'attenter contre l'Etat & ſur la vie même de leur Souverain. Il n'eſt jamais permis à un ſujet de s'élever contre la mauvaiſe conduite de ſon Prince; quelques publics & quelques manifeſtes que ſoient les deſordres de ſon Etat. Il peut encore bien moins ſe vanger & ſe faire juſtice à ſoi-même contre ſon Souverain. Qu'il demande; qu'il ſe faſſe entendre; qu'il redouble ſes inſtances & ſes pour-

ſuites, & qu'il faſſe enfin ſes remontrances, comme il lui plaira ; & ſi après tout il ne gagne rien, qu'il ceſſe pour lors de ſe plaindre, ou plutôt qu'il abandonne ſes plaintes à celui qui eſt le ſeul qui doit juger les Rois de la terre. Autrement s'il eſt permis à des ſujets de s'élever contre leur Prince : & s'ils prétendent ſe pouvoir faire juſtice à eux-mêmes contre leur Souverain, on peut dire que c'eſt fait de la Monarchie, & qu'il n'y en a plus au monde.

Cependant que le feu de la rebellion & de la guerre civile, qui s'allumoit de plus en plus dans la Chine, menaçoit tout ce grand Etat d'une ruïne & d'une revolution generale, le Tartare appliquoit toute ſon attention, pour voir ſi, ſelon ſes ſouhaits, il ne ſe feroit point ouverture d'un pretexte honorable, pour entrer dans toutes où dans quelqu'une de ſes Provinces. Encore qu'il ſoit vrai que dans les 24. années qui ont precedé la revolution de cét Empire, c'eſt à-dire depuis 1618. juſqu'à 1642. les Tartares euſſent paſſé quelquefois la muraille, & fait des courſes ſur la frontiere, ce n'avoit été neantmoins que pour ſe faire raiſon d'autres irruptions que les Chinois avoient faites dans la Tartarie. Car parmi ces peuples Aſiatiques il n'y a point d'offenſe dont il ne faille avoir la raiſon par une vangeance.

ce. C'en eſt la ſolide & l'unique ſatisfaction; ſoit que l'offenſe ne ſoit que de particulier à particulier, où d'un Etat contre un autre Etat. C'eſt une pratique établie par toute l'Aſie, que l'offenſé repouſſe, par quelque maniere que ce puiſſe être, l'injure qu'il croit avoir receuë de l'agreſſeur. Et plût à Dieu qu'il n'y eut que parmi ces peuples où l'on ſe fit ainſi raiſon par la vangeance, & par la violence.

C'étoit donc pour ne pas préjudicier à cette mal-heureuſe coûtume, que les Tartares de la frontiere avoient fait pendant ces dernieres années de frequentes courſes ſur leurs voiſins les Chinois : Mais pour lors ils n'avoient guéres la penſée de ſe rendre maîtres de cét Empire. Ils en avoient encore moins les forces. Le Roi de ces Tartares n'avoit pas non plus de guerre avec la Chine. Il eſt vrai que la paix qui avoit été jurée entre ces Etats, auſſi bien que la ceſſion que le Tartare avoit fait de ſes droits, n'avoit pas pû empêcher que ces courſes ne ſe fiſſent toûjours de part & d'autre. Mais pour ce qui eſt d'entreprendre ouvertement ſur la Chine, c'étoit ce qui ne paroiſſoit pas juſte aux Tartares mêmes. Auſſi ont-ils employé, pour ſe juſtifier, des raiſons & des allegations ſi ſpecieuſes, qu'elles pourroient bien ſervir

d'instruction à beaucoup de Politiques de nôtre Europe.

Le Tartare ne faisoit donc qu'observer ce qui se passoit dans la Chine; & il se tenoît prêt pour profiter de l'occasion. Mais encore la vouloit-il honorable, & telle qu'il pût glorieusement, & sans passer pour Usurpateur, faire quelque grand exploit dans une où plusieurs Provinces de cét Etat. Il se satisfaisoit cependant, en voiant que de quelque côté que la fortune se declarât, elle ne manqueroit pas de faire valoir ses avantages; & que si c'étoient les armes qui dûssent decider le droit de la cause, elles lui donneroient encore plûtôt ce qu'il pouvoit prétendre. Il faut neantmoins avouër que ces Barbares eurent plus de peine à se resoudre sur ce qui leur paroissoit injuste, que beaucoup de Politiques n'en ont ailleurs. Car il ne parût point au Tartare que ce pût être une action de Roi, mais de Tyran seulement, d'établir le droit en la force. Il se voyoit de bonnes troupes, & en grand nombre, tant de cavalerie que d'infanterie. Il n'avoit point encore d'artillerie, mais il en fut pourvû peu de temps après de fort bonne, & en quantité, encore qu'il ne fît pas lire sur ses canons: *Ratio ultima Regum.*

Il consideroit encore que Ly souhaitoit

&

& pretendoit même d'être ſoûtenu de ſa faveur contre ſon Empereur legitime; que pour cela, ou au moins pour ne le pas avoir pour ennemi, il ne feroit pas éloigné de partager avec lui ſes conquêtes. Mais ce Prince avoit ſolemnellement juré la paix avec la maiſon royale de la Chine. Il avoit encore cedé tous ſes droits, & tout ce qu'il prétendoit ſur cét Empire à la famille, dont il voyoit le ſang encore vivant en la perſonne de l'Empereur. C'eſt pourquoi il ne pouvoit ſe réſoudre, quelque idolatre qu'il fût, à violer un ſerment qu'il avoit fait à la face de ſes idoles: grand exemple pour ceux qui ſe glorifiant de la veritable Religion, jurent & promettent, ſans ſe tenir plus engagez par tous leurs ſermens à ce qu'ils jurent & à ce qu'ils promettent.

Enfin le Tartare jugeoit bien que s'il joignoit ſes armes à un des deux partis, il ſe rendroit bien-tôt l'arbitre & le maître de l'un & de l'autre. Les troupes de l'Empereur de la Chine, ainſi que celles de l'Uſurpateur, tenoient une grande partie de la muraille par où il pouvoit avoir le paſſage ouvert. Cependant il demeuroit bien reſolu de ne ſe pas avancer. Il voyoit que le legitime Souverain ne lui demandoit aucun ſecours; & d'ailleurs il étoit très-

éloigné de ſe declarer pour le rebelle. Il étoit perſuadé qu'il étoit indigne d'un grand Prince de ſoûtenir l'Uſurpateur contre ſon legitime Monarque, & que ce pernicieux exemple de proteger des rebelles ne pouvoit que deshonorer ceux qui le donnent. Enfin ce Prince, qui ne pouvoit pas ſe glorifier d'avoir reçeu le ſacre d'une onction celeſte, ne laiſſoit pas de reconnoître qu'il auroit offenſé le ciel & la terre s'il s'étoit déclaré pour des Uſurpateurs. Il faut avouër qu'un infidele & un idolatre, tel que le ſont tous ces peuples, auroit pû être moins touché de toutes ces conſiderations d'honneur & de juſtice; ſur tout lors qu'il ne s'agiſſoit pas de ſe déclarer pour ceux d'une Religion contraire à la ſienne contre ceux de ſa même Religion.

C'étoient les penſées du Tartare, & ce qui l'arrétoit ſur ſa frontiere; encore que durant tout ce temps il tint toûjours ſes troupes en très-bon ordre, tant pour voir ſes voiſins ſous les armes & dans une guerre fort allumée, que parce qu'il jugeoit bien auſſi qu'il trouveroit des temps & des ouvertures favorables de paſſer dans la Chine, ſans violer ſa foi & ſon ſerment qu'il vouloit être inviolables.

Ly cependant n'étoit pas encore content d'être le maître abſolu de cinq Provinces,

vinces. Comme il n'avoit plus d'obſtacle du côté de Cham ſon Competiteur, il s'étoit promis l'Empire entier, & il le vouloit voir bien-tôt ſous ſa puiſſance. Mais il n'étoit pas facile que l'exécution allât auſſi vîte que ſes ſouhaits. L'envie & les jalouſies d'une part ; & de l'autre l'amour que les Chinois ont pour leurs Princes, avoient déja rendu le tyran odieux à toute la nation. Ces peuples aiment ſi tendrement leur Souverain, qu'ils ne paroiſſent pas tant l'aimer que l'idolatrer. On dit auſſi que ce dernier étoit un Prince parfaitement aimable, & aimé de même de ſes ſujets comme leur Pere & leur Roi ; ce qui faiſoit que le tyran leur devenoit tous les jours plus odieux. Mais l'envie que lui attiroit l'éclat de ſa grande fortune ne le rendoit pas moins l'objet de l'indignation publique. Perſonne dans la Chine, excepté les Princes de la famille Royale, n'eſt grand, ni puiſſant par ſa naiſſance : ainſi ce ne ſont pas les plus gens de bien, mais les méchans, & ceux qui ont opprimé les autres, qui poſſedent les honneurs & les grands revenus. C'eſt pourquoi comme les fonds & les domaines des terres ne ſont point hereditaires, il n'y a preſque perſonne dans tout cét Etat qui ne ſe voye ſouvent dépoſſedé du bien de ſes peres.

res. Et c'eſt ce qui faiſoit que tant de gens, qui de leur abbaiſſement enviſageoient la grandeur de Ly, concevoient une rage de voir dans ce tyran une extrême baſſeſſe jointe à un élevement qui alloit juſqu'à la Souveraineté. Les hommes ſont peu capables de voir en une même perſonne ces deux extrémes ſans indignation & ſans envie.

Le tyran de ſon côté ne negligeoit rien pour tenir ſes ſoldats ſatisfaits & bien payez. Mais comme il apprehendoit de ne les pas trouver toûjours auſſi fermes, & qu'ils ne fuſſent encore touchez de quelque reſpect pour leur Prince, avant qu'ils puſſent deſeſperer de toute grace, il réſolût d'executer au plûtôt ce qu'il avoit projetté, c'eſt-à-dire d'achever l'invaſion entiere de l'Empire. Il crût donc qu'il s'en devoit expliquer aux plus vaillans de ſes Capitaines, & à ceux qu'il eſtima être de ſes plus confidens. Ce fut à peu près en ces termes:

„ Mes amis, *leur dit-il*, le ſort en eſt jet-
„ té. Il s'agit ou de tout gagner, ou de tout
„ perdre. Nous ne ſçaurions être deſormais
„ plus rebelles que nous ſommes. C'eſt
„ pourquoi achevons de nous rendre au
„ plutôt les maîtres des dix autres Provin-
„ ces de la Chine. Après avoir fait recon-
„ noître la puiſſance de nos armes dans ces

„ cinq-

„ cinq premieres, ou plutôt après les avoir
„ toutes conquiſes, il n'y aura plus de gens
„ aſſés temeraires pour oſer nous donner le
„ nom de rebelles & d'Uſurpateurs. Quand
„ des rebelles deviennent victorieux, ils
„ deviennent auſſi de legitimes maîtres. Il
„ n'y a donc plus de meſures à prendre.
„ Ou je dois être le Souverain de la Chine,
„ ou je dois perdre la vie dans cette cam-
„ pagne, & y demeurer la pâture des oi-
„ ſeaux & des bêtes. Je n'ai plus à chercher
„ dans tout ce vaſte Empire que le trône
„ ou le tombeau. J'ai enfin à m'élever juſ-
„ qu'au comble de la grandeur: & ſi je
„ tombe, il faut que ce ſoit avec un tel
„ fracas, que l'Empire tout entier ſe trou-
„ ve enſeveli ſous mes ruïnes.

Voilà comme Ly parla à des gens entiere-ment attachez à ſa fortune, & qui ne reſpiroient que de le ſuivre par tout où il lui plairoit de porter ſes grands deſſeins. Après tant de reſolution, il ne tarda point à commencer par l'entrepriſe la plus hardie & la plus temeraire, mais qui étoit auſſi la plus importante pour arriver bientôt à ce qu'il pretendoit. Ce fut d'aller droit à la perſonne de l'Empereur, & d'attaquer avec toutes ſes forces le lieu de ſa Cour & la ville capitale de ſon Etat. Après avoir abatu cette tête, il mettoit des-

deſormais la couronne ſur la ſienne : car il voyoit par ce grand exploit tous les treſors du Roi en ſa puiſſance ; ce qui alloit encore donner un grand poids à ſes forces. Outre qu'il ôtoit le pouvoir à qui que ce fût de la famille Royale de faire des troupes & de paroître à la tête de ceux qui auroient encore quelques ſentimens de fidelité pour leur Prince.

Pour pouſſer ce grand deſſein, il falloit ſe rendre maître de la grande ville de Pequin où étoit toute la Cour. Mais il ne pretendoit pas y employer la force. La ruſe lui étoit plus favorable ; & elle le devoit mettre dans cette ville par une telle ſurpriſe, que le coup de ſa foudre y eût plutôt frappé qu'on n'en eût pû entendre le bruit.

C'étoit pour ne pas laiſſer à l'Empereur le temps de ſe preparer à la defenſe, ni même à la fuite. Il auroit été bien difficile d'ailleurs, quelques forces que Ly eût pû avoir, de reduire ſi-tôt cette grande Ville. Pequin, outre ſa vaſte étenduë étoit encore très-bien fortifiée. En temps de paix même il y avoit toûjours pour ſa garde 80. mille hommes des meilleures troupes de l'Etat. Le ſeul Palais Imperial a une lieuë & plus de circuit. Il eſt défendu de deux ou trois murailles avec leurs foſſez & boulevars ; & ce ſont toutes pie-

ces

ces détachées & qu'on ne peut emporter que ſeparément l'une de l'autre, outre que la garde en étoit encore confiée à une milice d'élite.

Ly avoit prévû toutes ces difficultez, ſur leſquelles il avoit jugé devoir plutôt employer la negociation & de bonnes intelligences, qu'une force ouverte. C'étoient enfin la fraude & la trahiſon qui devoient emporter tout ce qui ſe preſentoit d'obſtacle à ce grand deſſein. Il avoit employé pour cela les preſens & les promeſſes auprès de pluſieurs Grands de la Cour, qu'il n'avoit pas trouvé les plus difficiles à mettre dans ſes interêts : choſe étrange, que ne s'étant trouvé perſonne parmi le peuple qui voulût entrer dans ſa conſpiration, il y eût, par un déteſtable exemple, pluſieurs des Magiſtrats & des Officiers de la maiſon Royale, qui vouluſſent bien trahir l'Etat & la perſonne même de leur Prince ! Ce furent entre tous les autres les Eunuques du Palais, qui étoient pour lors des perſonnes très-puiſſantes & très-conſiderables en cette Cour. Le Roi de la Chine préſumoit bien de ſa ſureté où de la fidelité de ſes peuples, pour remettre ainſi la garde de ſa perſonne, auſſi bien que le gouvernement de ſon Etat entre les mains de ſes Eunuques.

L'on

L'on peut voir où en sont reduits ces Etats, où l'on ne reconnoît point de noblesse, c'est-à-dire, où il n'y a personne qui heritant de la grandeur de ses peres, reçoive avec la vie la fidelité qu'il doit à son Prince. Il y a des choses que les hommes ne peuvent apprendre, quelque étude qu'ils en fassent. Il faut qu'ils les ayent reçeuës du sang & de la vertu de leurs peres; ou autrement tous ces devoirs étudiez, & qui ne sont pas venus avec la nature, durent peu, & sont toûjours très-mal assurez.

Le tyran, après avoir ainsi disposé toute sa trahison par le ministere des Officiers & des Eunuques du Palais, envoya à la ville Imperiale de Pequin les plus vaillans de ses Capitaines déguisez en marchands. Ils avoient ordre d'y ouvrir des boutiques & d'y étaler de riches marchandises. Mais on ne pensoit guéres [illegible] tous ces negotians fussent autant de [illegible] Capitaines, & tous leurs valets autant [illegible] soldats choisis. Il leur importoit de faire bien valoir le negoce, puis qu'il s'y agissoit de l'achapt du plus grand Empire du monde; & ces faux marchands le devoient payer à ceux qui étoient le plus obligez à le conserver & à le defendre. Les suretez étant prises de part & d'autre, ceux qui étoient

d'in-

d'intelligence dans la Ville & le Palais ne manquerent pas ſous divers pretextes, de diminuer les gardes, & d'en affoiblir autant qu'ils purent les forces & les défenſes. Ainſi en peu de temps la trahiſon vint à éclater tout d'un coup. Ce fut avec l'étonnement & le deſordre qui ſe peut imaginer de tous ceux des habitans qui n'avoient encore rien ſçû de la conſpiration. Car tandis qu'ils ne ſçavoient quelle reſolution prendre, ils étoient déja ſous la puiſſance & à la diſcretion de leurs ennemis. Ly, qui ne tarda guéres à paroître, trouva les portes de la ville ouvertes, & ſes gens déja victorieux par la conqueſte qu'ils avoient faite de cette grande Ville, avant même qu'il eût pû avoir le temps de l'ataquer. Voilà quelle étoit la fortune de ce Rebelle, qui lui acqueroit en peu d'heures les Provinces entieres. Celle de Pequin, qui eſt la premiere de tout l'Empire, faiſoit la ſixiéme de celles qui reconnoiſſoient déja ſa domination.

CHA-

CHAPITRE II.

Mort de l'Empereur Zunchin & de toute la famille Royale.

Le Tartare est resolu de s'opposer à l'Usurpateur & de faire valoir ses anciennes pretentions sur l'Etat de la Chine.

L'Empereur Zunchin n'aperçût le mal de son Etat, que lors qu'il ne fut plus en son pouvoir d'y apporter de remede. Il reconnût que la fureur de ses infidelles sujets n'alloit pas à lui ravir seulement son Empire & sa couronne, mais à lui ôter encore la vie. Il vît que c'en étoit un dessein formé, dès le temps que ses Ministres n'avoient pas été d'avis qu'on prît les armes, ni qu'on envoyât de l'argent & de nouvelles troupes à ses Capitaines qui gardoient la frontiere. Il auroit pû alors arrêter l'ennemi, ou au moins avoir le temps de se preparer à le combatre, avant qu'il eût pû faire de si grands progrès. Ce Prince ne douta donc plus qu'il n'eût été trompé, à present qu'il voyoit la guerre jusques dans son Palais. Et ainsi il jugea qu'il ne lui restoit plus que de sortir de la vie par une mort qui pût être la plus digne de sa grandeur & d

e ſon courage. Il ſe voyoit en une extre-
nité, où le dernier des hommes auroit été
plaindre ; & ce deſeſpoir lui faiſoit plus
ivement reſſentir, combien on devoit
'aindre en ſa perſonne la trop grande fa-
ilité des Princes.

Comme la ville de Pequin eſt d'une vaſte
tenduë ; avant que les traîtres euſſent pû
orcer le Palais, qui eſt encore fort ſpa-
ieux, il ſe trouva quelques Officiers &
ldats plus fidelles, qui firent dans cette
erniere extremité une aſſez vigoureuſe
eſiſtance. Ce peu de perſonnes, qui ſen-
oient plus vivement la diſgrace de leur
rince, étoient ceux de toute la Cour qui
voient ſouffert de plus mauvais traite-
nens des Miniſtres. L'effort qu'ils firent
our ſoûtenir, au moins quelque temps,
s forces du tyran, donna au Roi le temps
e pouvoir, s'il le vouloit, diſpoſer lui-
nême de ſa vie, plûtôt que de s'abandon-
er à la fureur & aux outrages de ſes traî-
res. Et il parût à ce miſerable Prince
ue c'étoit encore quelque ſorte de devoir
u'on lui rendoit, de lui laiſſer cette li-
erté. Il la conſidera comme ſon dernier
on-heur & comme des reſtes du reſpect,
de la fidelité de ceux de ſa nation. Les
iſgraces de cette vie paſſent à d'étranges
xcez, puis que la liberté de ſe donner la
mort

mort eſt conſiderée quelquefois, comme un bonheur par les Rois mêmes les plus puiſſans. L'on verra donc toûjours ce que les hiſtoires nous rapportent des Cleopatres, des Mitridates & d'autres fameux perſonnages, qui n'ont épargné ni le fer ni le poiſon pour ſe délivrer d'une mort par une autre mort. Foible & cruelle ſatisfaction que l'orgueil de l'eſprit humain fait rechercher aux hommes, de vouloir mourir de leur propre main, pour mourir avec plus d'éclat & de pompe!

Dans le temps qu'il ſe faiſoit encore quelque reſiſtance, qui empéchoit l'entrée du Palais aux rebelles, l'Empereur de la Chine penſa à diſpoſer promptement de la famille Royale & de ſa perſonne. Ce fut de la maniére la plus tragique qui ſe ſoit encore vuë dans les hiſtoires. Il n'avoit qu'une fille fort jeune, qui avoit été juſqu'à ce jour là l'attente & les eſperances de ce grand Empire. Il eſt vrai qu'une relation imprimée en la Chine & qui a paru en l'année 1640. marque en deux endroits que l'Empereur Zunchin avoit un fils heritier legitime de ſes Etats. Elle rapporte même que ce jeune Prince commençoit à donner des belles eſperances, & qu'il ſe montroit déja capable de grandes choſes. Mais il falloit que ce Prince fût mort avant

toute

toute cette funeste tragedie. Car il n'en est fait aucune mention dans la derniere relation manuscrite, qui n'auroit pas manqué, s'il eût été encore vivant, d'en parler aussi bien que de sa sœur à qui elle donne tant de part en cette disgrace. Elle fut telle que ce fut son propre pere qui lui coupa la gorge. Elle l'en avoit prié, pour ne pas voir son honneur & le rang illustre qu'elle tenoit, devenir honteusement la proye d'un tyran, & d'un ennemi qui n'avoit rien de grand que sa trahison & sa révolte contre son Prince.

Ensuite de cette barbare execution, l'Empereur, qui avoit encore les mains toutes teintes du sang de sa fille, passa dans les jardins du Palais. Il avoit auprès de lui sa femme legitime l'Imperatrice. Cependant il abandonnoit six autres de ses femmes, qui avoient aussi la qualité de Reines, trente autres Dames illustres & trois mille autres de moindre consideration. Il est difficile que l'ame d'un homme qui se trouve accablée de tant de maux à la fois, quelque grande & quelque sensible qu'elle soit, puisse partager ses ressentimens à tous. Ce ne furent aussi-tôt que cris & qu'emportemens de douleur, & de fureur de toutes ces personnes qui se virent ainsi abandonnées. Jusques-là le trou-

trouble & la confusion , où tout étoit danns le Palais, les avoit tenuës comme interdites. Mais il fallut ici que toute la douleur éclatât, & qu'elle se soulageât par des plaintes. Ce fut à qui les feroit le mieux entendre. Les unes crioient : Monseigneur & mon Epoux, les autres : mon Roi & mon Maître, les autres appelloient : mon Pere ; & chacune ne manqua pas de faire parler sa douleur, selon toute la part qu'elle pouvoit avoir en cette triste avanture.

Mais le cœur de cet infortuné Prince étoit tellement penetré des grandes peines, qu'il n'y restoit plus de sentiment pour les moindres. Ce n'étoit plus le temps aussi de chercher de la consolation. L'honneur étoit le dernier bien que Zunchin tâchoit de se conserver ; il le consideroit uniquement en la personne de l'Imperatrice sa legitime Epouse. Les autres Reines, & toute cette troupe de femmes ne le touchoient plus. C'étoit seulement la conservation de l'honneur de celle-ci qui restoit la derniere de toutes les satisfactions qu'il pouvoit esperer dans la vie ; & pour celle-là, il étoit resolu de passer aux dernieres extremitez : Etranges maux qui se font si vivement ressentir, parce qu'ils se font envisager comme de grands maux !

Comme il ne ſe pouvoit faire que dans un ſi grand nombre d'Officiers & de Seigneurs de cette Cour, tous euſſent été generalement des perfides & des traîtres, il s'en trouva encore quelques-uns aſſez genereux pour ne pas abandonner la perſonne de leur Maître. Ce fut avec cette fidelle ſuite qu'il paſſa dans le jardin. Ce n'étoit pas pour s'y divertir comme autrefois. Il y alloit mourir, ſans autre ſatisfaction que de pouvoir être lui-même ſon bourreau & l'executeur de ſa mort. Ainſſi les eaux, les fleurs, les bocages, les oiſeaux & cette nombreuſe varieté d'animaux, qui faiſoient les divertiſſemens de ce lieu de delices, n'étoient plus les delices du Prince. Tout y étoit en dueil. Tout y étoit ſombre & lugubre. Et comme c'eſt le propre des yeux malades de faire paſſer dans les objets quelque choſe de la diſpoſition qui les rend malades, il ſembloit auſſi que ceux qui enviſageoient encore ce lieu agreable, communicaſſent le dueil & la triſteſſe à tout ce qui ſe preſentoit à leurs yeux.

Cette Cour affligée ſuivoit dans un triſte ſilence l'Empereur & l'Imperatrice qui ne pouvoient ni ſe dire une parole ni ſe donner même quelques larmes. Le cœur ſe ſoulage au moins par les yeux; Et la

parole semble le décharger d'une partie de sa peine. Mais c'étoit ici une peine qui pressoit trop le cœur pour lui laisser aucune liberté de se soulager ; il avoit plus de besoin de retenir toute sa vigueur au dedans, pour ne pas expirer sous le poids de sa douleur.

Zunchin étoit un jeune Prince qui avoit en lui toutes les qualitez qui le pouvoient faire aimer de ses peuples. L'Imperatrice sa femme l'aimoit aussi tendrement : Et c'étoit pour lui témoigner l'excez & la fidelité de son amour qu'elle se resolvoit de mourir avec lui, & devant lui. Mais ce qui pouvoit toucher encore plus sensiblement le cœur de ce jeune Monarque étoit d'entendre de ces jardins les voix & les cris de ceux qui combattoient pour & contre leur Prince. Les uns appelloient le nom de l'Empereur, & les autres celui du tyran ; Et il étoit difficile pour lors que Zunchin ne ressentît de rudes atteintes autant de fois qu'il se voyoit mis ainsi en comparaison avec un infame & un traître ; lui qui étoit le petit fils de seize Empereurs ses peres & ses Ancestres. Cet étrange revers lui devenoit toûjours plus rude, à mesure qu'il s'appercevoit que son parti n'avoit plus la force de le soûtenir, cependant que celui de l'Usur-

pateur

pateur alloit l'élever jusqu'aux étoiles. Zunchin les maudissoit en son ame de les voir si favorables à un perfide, qui meritoit si peu le sort & la destinée d'un Souverain. Mais il maudissoit beaucoup plus celle qui avoit si malheureusement presidé à sa naissance, pour lui avoir été si cruelle & si funeste.

Ce Prince, qui ne pensoit qu'à prevenir encore de plus grandes disgraces, vint avec ceux qui l'accompagnoient à un petit bois. Il s'arrêta à l'entrée, & pour lors l'Imperatrice, qui penétroit assez ses pensées, s'approcha ; & lui donnant les derniers embrassemens, se separa de la personne qui lui étoit si chere, avec toute la douleur dont le sentiment humain est capable. Elle laissoit le plus grand des biens de la vie, pour passer au plus grand des maux. Elle quittoit pour jamais un Empereur & un Empire, un mary uniquement aimé, qui ne faisoit que d'entrer dans l'âge le plus agreable de sa vie, & en qui elle possedoit souverainent tout ce qu'elle pouvoit estimer & aimer sur la terre. Elle le quittoit pour aller s'arracher la vie ; elle qui n'y vouloit plus que cette cruelle satisfaction de pouvoir faire choix de sa mort, & mourir la meurtriere d'elle-même.

Ayant ainſi pris congé de l'Empereur, ſans pouvoir expliquer les mouvemens de ſon ame autrement que des yeux, parce qu'il n'y avoit plus de commerce ni de communication du cœur avec la langue, elle entra ſeule dans le bois, où elle ſe pendit avec un cordon à un des arbres. Etrange ſpectacle! qui auroit pû faire reſſentir à ceux qui auroient été plus inſenſibles que ces arbres, la mort de la grande Imperatrice de la Chine.

L'Empereur ne tarda guéres à ſe venir mettre auprès de ſa femme, qu'il voyoit achever ſur cet arbre une mort non moins violente que celle qu'il venoit de donner à ſa fille. Ce Prince demanda pour lors du vin à un des Seigneurs qui l'accompagnoient. Ce n'eſt pas qu'il aimât le vin. Il étoit au contraire le plus retenû & le plus moderé dans ſes plaiſirs de tous les Princes qui euſſent jamais gouverné la Chine. A l'égard même des femmes il étoit tellement chaſte que le Palaïs des Dames & le Serail ne faiſoient pas ſes divertiſſemens ; ce qui donna ſujet dans tous ſes Etats de lui donner un nom qui ſignifie le Prince chaſte, ou qui ne va point au Serail. Il ne demanda donc pas du vin, comme s'il l'eût aîmé, mais il en voulut prendre ſeulement pour ſe réchauffer le

ſang, qu'il avoit pour lors tout glacé & tout retiré au cœur. Il avoit ſans doute beſoin d'un peu plus de vigueur au dehors pour executer l'action qu'il méditoit. On lui preſenta du vin, dont il bût un peu en pluſieurs fois. Enſuite il ſe mordit un des doits de la main avec aſſez de violence; & du ſang qu'il exprima de la playe, il écrivit ces paroles.

Les Mandarins ont été des traîtres à “
leur Roi. Ils l'ont très-mal ſervi. Ils “
ſont tous dignes de mort; & ce ſera une “
juſtice d'executer cet Arrêt en leurs “
perſonnes. Il faut qu'ils meurent tous, “
pour apprendre à ceux qui viendront “
après eux, à mieux ſervir leurs Princes. “
Le peuple ne merite point de châtiment, “
parce qu'il n'eſt point coupable; & ce “
ſeroit une injuſtice de lui faire aucun “
mauvais traitement. J'ai perdu le Royau- “
me que j'avois herité de mes peres. J'ai “
achevé en moi la race Royale, que tant “
de Rois mes ancêtres avoient perpetuée “
juſqu'à moi avec toute la grandeur & “
l'éclat de ſa Majeſté. Je vais donc me “
fermer les yeux, pour ne pas voir mon “
Empire détruit ou dominé par un Ty- “
ran. Je vais me priver de la vie, parce “
que je ne pourrois ſouffrir d'en être re- “
devable au plus indigne de mes Sujets. “

„ Je n'ai plus le front de paroître devant
„ ceux, qui ayant été mes enfans & mes
„ ſujets, ſont preſentement mes ennemis
„ & des traîtres. Il faut que le Prince
„ meure, puiſque l'Etat meurt auſſi; Et
„ comment pourrois-je ſouffrir la vie, a-
„ près avoir vû la ruïne & la perte de ce
„ qui me pouvoit être plus cher que la
„ vie?

Ce Prince après avoir achevé d'écrire ce qu'une juſte douleur lui avoit preſenté à l'eſprit, détacha ſes cheveux, & s'en étant couvert le viſage, il ne tarda point à ſe pendre & s'étrangler de ſes propres mains. Ce fut à un arbre tout proche de celui ou venoit d'expirer l'Imperatrice. Voilà quelle fut la fin tragique de cet infortuné Monarque.

L'Empereur de la Chine demeura pendu à un arbre. Ce Prince qui avoit été l'idole de ſes peuples, & au ſeul nom duquel tant de milliers d'hommes trembloient, le Souverain de plus de cent millions de Sujets, le Monarque d'un Royaume auſſi grand que l'Europe entiere, celui qui comptoit ſes Soldats par millions, & ſes tributs par centaines de millions: enfin le grand Empereur de la Chine eſt pendu à un arbre, & l'Imperatrice ſa femme à un autre auprès de lui.

Quel

Quel ſpectacle ſur ces deux troncs d'arbres ! Mais de quel poids devroit-il être pour faire mieux peſer aux grands de la terre, ce que c'eſt que toute cette redoutable grandeur qui paſſe en ſi peu de momens de ce qu'il y a de plus élevé dans la vie à la derniere de toutes les miſeres !

Cet infortuné Monarque acheva de regner à l'âge de 32. ans, où ſelon quelques-uns de 35. C'étoit peu d'années, pour pouvoir dire qu'on ait vécu ; & peu encore, pour dire qu'on ait regné. Son grand pere Vanlié avoit gouverné la Chine prés de cinquante années ; & Zunchin en véquit trente-cinq.

C'étoit mourir bien-tôt ; & c'étoit avoir été encore malheureux de mourir ſi tard, tant il eſt vrai que celui qui compte plus d'années d'une vie expoſée à de ſi funeſtes avantures, peut compter auſſi un plus grand nombre d'infortunes & de diſgraces, fût-il Roi & Empereur.

La relation ne dit point combien il y avoit d'années que Zunchin regnoit. Ce ſeroit pourtant une juſte curioſité, ſur laquelle ceux qui liront un évenement ſi tragique, pourroient ſouhaiter d'être ſatisfaits. Ce qu'on a de plus aſſuré, tant par les relations imprimées en la Chine, que par d'autres memoires manuſcrits qu'on en

a eu, eſt que dans les 22. années dernieres qui ont precedé la ruïne de cet Empire il y a eu quatre ou cinq Rois & Souverains abſolus de tout ce grand Etat. Vanlié ayeul de ce dernier Roi regnoit il y avoit déja 46. ans en 1618. Et il continua de regner encores quelques années depuis. Après la mort de Vanlié, ſon fils Thaicam regna quelques mois ſeulement. Thaicam eut pour ſucceſſeur ſon fils aiſné Tienchi; Et à ce Thienchi ſucceda Zunchin ſon frere, le dernier Empereur de cette race, que la relation Eſpagnole appelle le Dom Rodriguez de la Chine. Ainſi on ne pouvoit pas encore compter beaucoup d'années du regne de ce malheureux Prince. On voit ſeulement par les relations, qu'il regnoit en 1634. Après lui on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre Souverain dans la Chine que l'Empereur des Tartares. Car quant à Ly, ni le crime de ſa trahiſon & de ſa révolte, ni le peu de temps de ſon uſurpation ne lui peuvent avoir donné aucun droit à la qualité de Roi de la Chine. Cette grande Monarchie a eu ainſi beaucoup de Rois en peu d'années: Ce qui ne doit pas rendre un Etat plus heureux, & les peuples, qui n'en ſont pas mieux pour éprouver la domination de tant de Maîtres, devroient bien,

bien, autant qu'ils ſont perſuadez, que l'experience & la ſcience de l'art de regner eſt ce qui fait les bons Princes & leur gouvernement heureux, reconnoître autrement le preſent que le Ciel leur fait, de leur donner des Monarques qui les gouvernent de longues années.

Encore qu'on pût dire que l'Empereur & l'Empire de la Chine auroient peri à la fois en la perſonne de Zunchin ; il eſt certain neanmoins que la chûte & la revolution de cette grande Monarchie n'eſt pas arrivée tout d'un coup, ainſi qu'elle le paroît. Il y avoit déja pluſieurs années qu'on reconnoiſſoit tous les ſymptômes d'une maladie mortelle dans le corps de ce grand Etat. Mais par une lâche & trop imprudente negligence, qui ne ſervoit qu'à faire mieux voir la foibleſſe du gouvernement, on reconnoiſſoit ſeulement aſſez le mal, pour le craindre ; & on ne le connoiſſoit pas aſſez pour y apporter les remedes. L'Etat de la Chine étoit donc comme un corps malade, lors qu'on ſe contentoit de ſentir le mal & d'en craindre les ſuites. Il ſe trouva comme mort, lors qu'il ne fut plus tems que d'y voir tout ſe renverſer & tout perir. Les moindres maux paſſent ſouvent en des maladies mortelles, ſi on les neglige. Et il étoit en celui-ci

d'autant plus important de remedier aux causes, qu'ou ne voyoit que trop que ces causes funestes seroient suivies de plus funestes effets. Enfin l'Empire de la Chine ne s'est pas perdu par un mal qui fût entierement incurable, mais seulement par un mal qui n'a pas été traité. Il sera toûjours fort à craindre qu'un Etat, où l'on gouvernera avec autant de foiblesse, ne soit souvent sur le penchant de faire une pareille chûte.

Le bruit de la mort de l'Empereur se répandit bien-tôt par toute la Ville. Et dès-lors ceux des sujets fidelles qui disputoient encore l'entrée du Palaïs au Tyran, ne voyant plus de Prince, pour qui ils dussent combattre, abandonnerent toute leur resolution. On ne vit plus personne soûtenir la cause & s'opposer aux Usurpateurs, qui s'animerent cependant de plus en plus; & continuerent d'assurer leur victoire de toutes parts. Ainsi Ly ne tarda guéres à se rendre maître de la Ville & du Palais. Il vint prendre son logement dans cette maison Royale, où il vit sous sa puissance tous les tresors de ce grand Etat, & generalement tout ce que Zunchin avoit possedé de grandeurs & de plaisirs. On n'a point vû dans aucune relation ce qui s'étoit fait des corps des trois personnes Royales.

On

On rapporte ſeulement que le Tyran, ſans perdre de temps, ſe fit couronner dans la Cour de Pequin, & proclamer enſuite Empereur ſouverain de toute la Chine.

Auſſi-tôt après ſon couronnement, il envoya ordre à tous les Mandarins de donner leurs noms & leurs qualitez, pour leur pouvoir donner les emplois qu'il jugeroit à propos dans ſon nouveau gouvernement. Pluſieurs de ces Mandarins obeïrent à cet ordre. Cependant un aſſez grand nombre des plus conſiderez de l'Etat, pour reconnoître, quoi que bien tard, ce qu'ils devoient à leur legitime Prince, prirent une autre reſolution aſſez inutile pour lors, qui fut de joindre leur mort à la ſienne. Ils crûrent par là devoir paroître fort fidelles à celui qu'ils avoient ſi mal ſervi durant ſon regne & ſa vie. Toutes ces perſonnes donc, qui étoient des plus illuſtres de l'Empire, agiſſant comme autant de barbares & d'hommes, qui n'enviſageoient point d'autres maux que ceux qui deshonorent la vie, ou qui la rendent fâcheuſe, n'heſiterent point à ſe faire mourir eux-mêmes de diverſes ſortes de morts violentes. Les uns ſe couperent la gorge. D'autres s'étranglerent, & d'autres ſe precipiterent & ſe noyerent dans leurs puits.

Quant aux autres Seigneurs & Officiers

de la maison Royale, qui avoient accompagné l'Empereur & l'Imperatrice dans les jardins du Palaïs, encore qu'il ne se trouve rien d'assuré de leur mort, il y a assez d'apparence que tous, où la plûpart voulurent mourir auprès de leur Maître, & du même genre de mort que des personnes qui leur étoient si cheres avoient choisis; Car plusieurs autres qui n'avoient pas fait paroître jusqu'à lors tant de fermeté & de courage, ne laisserent pas de donner cette preuve de leur fidelité, lors que le Tyran leur fit demander leurs noms.

Le reste des Mandarins qui ne furent pas d'avis de se montrer si zélez pour la memoire de leur Prince, donnerent leurs noms selon les ordres du Tyran, dans la pensée qu'une promte obeïssance les alloit rendre fort considerables en cette nouvelle Cour. Mais ils se trouverent bien éloignez de leurs esperances. Outre qu'ils n'en furent pas plus considerez de l'Usurpateur, aînsi qu'ils se l'étoient promis, il arriva au contraire, qu'ayant leurs noms & leurs qualitez, il ne pensa qu'à profiter de leur lâcheté. Ly les condamna à lui payer de grosses sommes d'argent, selon leurs biens & les Charges où chacun d'eux avoit été employé. Il pretendoit qu'ils devoient tous lui restituer ce qu'ils avoient auparavant volé

volé à leur legitime Souverain. Et sur cette prétention, celui qui refusoit, ou qui ne pouvoit pas fournir dans le temps la somme à laquelle il avoit été taxé, entendoit bien-tôt prononcer l'Arrêt de sa mort. On voyoit donc tous les jours quelqu'un de ces miserables perdre la vie par de très cruels supplices. Le Tyran n'en demeuroit pas là. Il faisoit encore de nouvelles Declarations que les dettes ou les taxes, que les peres n'auroient pas voulu acquiter, eussent à être payées par les enfans, sous les mêmes peines de mort, s'ils n'y satisfaisoient pas. Ly se défit ainsi d'une grande partie de ces Mandarins, & aussi bien de ceux qui s'étoient declarez pour lui, que des autres qui avoient témoigné quelque sorte de respect pour la memoire de leur Prince. C'étoit la juste recompense de ces traîtres, aussi bien que le châtiment de ceux qui avoient pensé trop tard à mieux servir leur Roi & leur Patrie.

Ce fut là l'état où se trouva l'Empire de la Chine dans les années 1640. 41. & 42. Le Tartare n'y entra pour faire une guerre ouverte qu'à la fin de 43. lors qu'il eût appris que le legitime Empereur Zunchin avoit perdu l'Empire avec la vie. Le bruit de cette mort, qui ne pouvoit pas être retenu dans les murailles d'une grande Ville,

avoit bien-tôt couru par toute la Chine, & de là chez les Tartares, où il avoit trouvé, aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces Etats, des dispositions bien differentes dans les esprits.

Le Tartare ne témoigna aucune joye à la nouvelle de la mort de Zunchin. Il parût plutôt en être touché, comme d'un evenement déplorable, qui laissoit de pernicieux exemples après lui ; & dont il importoit de faire une juste vangeance. Il n'étoit pas fâché neantmoins du nouveau droit qu'il croyoit avoir acquis sur cet Empire. Il commença à en parler & à le faire valoir avec assez de chaleur. Il soûtenoit qu'il étoit libre desormais du serment que les Princes Tartares avoient fait avec la famille Royale de la Chine, de ne point entreprendre sur cet Etat ; d'autant que cette famille, qui étoit pour lors éteinte en la personne de Zunchin, alloit laisser l'Empire en la puissance d'un Usurpateur & d'un Tyran. Il prétendoit donc devoir rentrer dans les premiers droits que les Tartares ont eu autrefois sur ce grand Etat, attendu que ces mêmes droits n'avoient été cedez qu'à la seule famille Royale, dans laquelle on n'avoit pû comprendre que ceux-là seulement qui en descendoient directement, & par des

des successions de pere en fils. Autrement, s'il avoit fallu attendre que tous les parens des Rois de la Chine eussent toûjours pû pretendre à cette couronne, préferablement aux Tartares, il auroit été fort inutile d'employer cette restriction. Il ajoutoit que ceux-ci ne cedoient leurs droits qu'à la famille qui regnoit pour lors; puisque les Rois ne manquant pas de parens, l'Empire n'auroit pû revenir jamais aux Tartares; Qu'on avoit traité de bonne foi; & qu'ainsi on avoit supposé, ce qui est ordinaire à toutes les Monarchies, qu'elles puissent passer à d'autres Princes & à d'autres maisons.

Il pretendoit de plus, qu'encore qu'il restât quelques parens de Zunchin, ils étoient tellement foibles & si peu en état de rien entreprendre pour la liberté de leurs peuples, qu'on les pouvoit plûtôt regarder comme déja morts, que comme vivans & en état de regner. Qu'il falloit considerer que le rebelle, qui avoit trouvé si peu d'obstacle à devenir d'un simple soldat le Maître de la Cour d'un Empereur & de six de ses meilleures Provinces, avoit déja fait ce qui étoit le plus difficile pour se rendre le Monarque souverain de tout ce grand Empire. Qu'à present qu'il avoit les forces & les tresors d'un Roi de la Chi-

Chine, aucun Prince de cette nation ne le pourroit empêcher d'affermir sa puissance, & de faire triompher ainsi sa revolte: Qu'il étoit enfin d'une dangereuse consequence, de laisser, en cét Usurpateur, un exemple à d'autres rebelles, d'opprimer les Rois, & de se rendre maître de leurs Etats & de leurs peuples.

C'est ainsi que l'on raisonnoit au Conseil de l'Empereur des Tartares, & l'on concluoit en même temps; que comme d'une part il importoit d'aller faire la vangeance d'un Prince & d'un Etat opprimé, il ne seroit pas juste d'un autre côté, que sa Hautesse laissât cependant ses Etats en proïe à ses ennemis, & consumât ses forces & ses tresors à reconquerir l'Empire de la Chine, pour laisser toute cette conquête à quiconque se trouveroit être descendu de ses Rois: Qu'on ne pouvoit douter que plusieurs ne prétendissent faussement être de cette famille Royale. Qu'enfin aprés que la premiere & la principale branche de cette tige étoit finie, & que les autres moindres rameaux avoient tous également ployé sous la violence du Tyran, qui ne cessoit encore tous les jours de répandre tout ce qui restoit du sang Royal, on ne pouvoit manquer de reconnoître que cét Etat, qui ne pouvoit être

la

la juſte conquête d'un rebelle, redevenoit une ſeconde fois le legitime domaine des Tartares.

Il ne leur reſtoit plus, après avoir ainſi établi leurs droits ſur tout ce grand Etat, que de les aller confirmer par la force de leurs armes. Et c'eſt à quoi ils ſe préparoient, d'autant plus qu'ils étoient perſuadez, que, pour être une nation noble & belliqueuſe, outre la juſtice de leurs droits, ils étoient encore obligez pour leur propre gloire, d'aller vanger la querelle de tous les Rois, c'eſt-à-dire, d'aller faire le châtiment d'un perfide ſujet, qui venoit de reduire ſon legitime Souverain à lui laiſſer ſon Empire avec la vie.

Les Tartares reſolus par toutes ces conſiderations à la conquête de la Chine, ne tarderent guéres à donner tous les ordres qui étoient neceſſaires pour cette expedition. Ils groſſirent leurs troupes de nouvelles levées, & mirent en peu de temps de puiſſantes armées ſur pied. Mais avant que de paſſer la muraille & de faire aucune irruption dans cet Etat, ils auroient ſouhaitté d'y être appellez par quelque chef des ſujets fidelles. Ils ſe perſuadoient que n'y étant entrez, qu'après les inſtances qui leur en auroient été faites, ils ſeroient encore mieux fondez, pour s'aſſurer le

droit

droit de leur conquête, & pour se justifier tout ensemble des reproches qu'on leur auroit pû faire de la rupture de la paix, qu'ils avoient conservée jusques ici avec cét Empire. Ils n'attendoient donc plus que cette ouverture, lors qu'elle se presenta telle qu'ils l'avoient pû souhaitter. Un des Generaux, que Zunchin avoit auparavant commis à la garde de la frontiere du côté de la Tartarie, envoya solliciter les Tartares d'entrer dans la Chine. Il presenta ensuite tous les moyens, dont cette Cour avoit jugé depuis si long-temps avoir besoin, pour parvenir à ses fins.

Ce General, appellé Usangué, étoit toûjours demeuré très-fidelle à son Prince, encore qu'il ne lui eût pû rendre des services fort importans dans cette derniere occasion, où parmi le grand nombre des rebelles, tous les efforts que pouvoit faire un petit reste de fidelles sujets, étoient peu considerables. Ce Capitaine cependant souhaittoit passionnément de pouvoir vanger la mort de son Maître, aussi bien que celle de son pere. C'étoit un des Grands de la Cour, que le Tyran venoit de faire mourir, pour l'avoir reconnû lui & ses enfans trop fidelles à leur legitime Prince. Comme donc ce General ne manquoit point
de

de zele pour vanger ſon Roi, non plus que de reſſentiment pour ſes propres injures, après avoir conſideré, qu'il n'y avoit point de forces aſſez puiſſantes dans tout le Païs pour entreprendre de punir l'attentat du Tyran; que ceux qui reſtoient des Princes du ſang Royal ne donnoient pas d'eſperance de pouvoir recouvrer jamais l'Empire; qu'ainſi tout ce grand Etat ne pouvoit plus être que le butin & la proïe de quelque nouvelle trahiſon; qu'enfin il ſeroit moins honteux à la nation que celui-là en demeurât le Maître, qui l'auroit emporté à la pointe de ſon épée, fût-il un étranger; puiſqu'il ne ſe trouvoit plus dans toute la Chine de parti, qui pût ſeulement projetter de ſecouër le joug de la tyrannie. Ce General, dis-je, après toutes ces conſiderations, jugea qu'il falloit s'en addreſſer aux Tartares. Il ſçavoit leurs forces & leur valeur, & qu'il n'y avoit qu'eux qui puſſent faire au plutôt une juſte vangeance du Tyran. Il reſolut donc de les apeller à la conquête de cét Empire, & il s'obligea de leur y donner entrée par la frontiere, & la partie de la muraille qui avoit été commiſe à ſa garde.

Ce fut ſans doute une reſolution priſe très-mal à propos, & qui ne pouvoit qu'achever la ruïne entiere de tout l'Etat

de

de la Chine. Il y a auſſi apparence que cét Uſangué penſa plutôt à vanger ſa querelle particuliere, qu'à ſervir effectivement ſa patrie. Peut-être que ſon zéle le trompa, ne prévoyant pas, que ce qu'il penſoit ne donner qu'à ſon devoir, ſeroit à la verité une vangeance, mais funeſte à ſa nation, puis qu'elle en ſeroit la ruïne irreparable. Il eſt vrai que l'Uſurpateur s'étoit déja rendu extremement puiſſant; mais au moins il étoit Chinois de naiſſance, & tous ſes ſoldats étoient pareillement Chinois. Le tems pouvoit bien des choſes, & il étoit toûjours plus facile à ceux d'une même nation d'en venir à des forces égales au parti du Tyran, & de le combattre même avec avantage, que d'avoir à ſoûtenir les forces d'une nation guerriere, telle que ſont les Tartares. De plus comme cet Uſurpateur devenoit tous les jours plus odieux aux peuples, il étoit bien difficile que de la haïne on ne paſſât bien-tôt à quelque conſpiration, qui ſeroit aſſez puiſſante pour l'opprimer.

Mais ce qui devoit être plus conſiderable, étoit que dans les Provinces du Midy, qui ſont les plus riches & les plus puiſſantes de cét Etat, on y avoit déja couronné & reconnu pour Roi de la Chine un Prince de la famille Royale. Ce Prince pouvoit

en

en peu de tems avoir des forces égales à celles du Tyran. Il pouvoit, ayant déja pour lui tous les avantages du droit & de la Justice, être bien-tôt en état de le venir combattre; où s'il vouloit épargner le sang de ses peuples, il lui étoit facile d'employer assez d'autres moyens pour s'en défaire.

Le gouvernement de ce nouveau Roi étoit aussi déja assez bien goûté de ses Sujets. Sa conduite, à cause de sa douceur, n'étoit pas moins prudente; & il ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit affermir & étendre de plus en plus son autorité. Enfin sa maniere de gouverner & toutes ses autres qualitez directement opposées à celles de l'Usurpateur le rendoient d'autant plus aimé, que ce Tyran devenoit tous les jours plus odieux, par je ne sçai quelle fierté & hauteur insupportable, avec laquelle il traittoit les premieres personnes de l'Etat. Ainsi l'éclat & la grandeur du sang Royal d'une-part, & de l'autre la bassesse méprisable d'un rebelle emportoient déja tellement l'esprit des peuples, qu'il y avoit lieu d'esperer en peu de tems la reduction entiere de cet Empire sous un legitime Maître.

Mais le zéle trop precipité du General Usangué ne lui avoit pas laissé porter ses vuës

vuës si avant, ou même il ne fut pas assez bien informé de ce qui se passoit dans les Provinces du Midy, jusqu'à ce que les Tartares fussent déja entrez dans la Chine; ce qui seroit assez vrai-semblable. Car la Relation qui en vint alors, encore qu'en ce point aussi bien qu'en tout le reste, elle parle toûjours fort obscurément, & sans marquer les temps, semble faire entendre, que ce Prince ne fut point couronné Roi dans ces Provinces du Midy, qui se soûmirent à son obeïssance, qu'après que les Tartares avoient déja passé la muraille.

Enfin les demandes & les offres inconsiderées d'Usangué furent d'autant mieux receuës à la Cour de Tartarie, qu'elles étoient tout ce qu'on y avoit souhaitté de plus avantageux sur cette affaire. Ils concluoient, que d'être ainsi appellez, étoit pleinement reconnoître leurs droits, & qu'il ne restoit plus que de se venir mettre en possession de cet Etat, pour en être les legitimes maîtres.

Les Tartares prétendoient ainsi devoir être irreprochables sur tout ce qu'on pourroit appeller invasion & entreprise. Il est vrai qu'encore que la retenuë où ils avoient été jusques là, & toutes les instances qui leur pouvoient être faites, ne fussent pas suffisantes pour justifier leur Conquê-

te,

te, y aiant encore tant de Princes de la famille Royale de la Chine, ces peuples cependant ſe mettoient étrangement en peine de ſe bien juſtifier, & de rendre raiſon d'une conduite, ſur laquelle beaucoup de Politiques ne ſe ſeroient pas donné ailleurs tant d'embarras de conſcience. C'étoient cependant des Barbares qui avoient tous ces égards pour la Juſtice ; au lieu que les Politiques d'Europe ſont des hommes civiliſez, c'eſt-à-dire, des hommes inſtruits de tous les devoirs de la ſocieté humaine & civile. Mais ſi le nom de Politique ne veut dire autre choſe qu'un homme habile, & qui n'eſt pas barbare, on peut dire que des Tartares ont été en nos jours auſſi Politiques & moins barbares que beaucoup d'autres Politiques.

CHA-

CHAPITRE III.

Les Tartares entrent dans la Chine.
Ly prent la fuite.
Le jeune Xanchi fait son entrée à Pequin, où il est couronné Empereur.
Il fait la guerre au Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume tributaire.

LEs Tartares, resolus de passer dans la Chine sur les instances que le General Usangué leur en avoit faites, n'omettoient rien de tout ce qui étoit necessaire pour l'execution de ce grand exploit. Les ordres étoient donnez de toutes parts; & on voyoit des preparatifs, & tout l'appareil d'une guerre, qui ne devoit rien ceder à la grandeur de l'entreprise.

Leur Prince appellé Xunchi, n'étoit alors âgé que de dix où douze ans; mais il ne laissoit pas, dans une si grande jeunesse, d'avoir des qualitez d'esprit & de courage qui suppléoient assez au defaut des années. Ce jeune Monarque se resolut de passer dans la Chine à la tête de ses troupes. Sa presence ne pouvoit qu'animer encore davantage la valeur de ses gens, en même temps qu'elle lui assuroit la fidelité & la bonne intelli-

gence

gence qui devoit être parmi ceux qui commandoient ſes armées. Mais elle n'étoit pas encore moins puiſſante, pour donner envie à ſes peuples de venir ſervir en une guerre où ils alloient voir leur jeune Prince tenir lui-même la campagne, & porter en un âge ſi tendre toutes les fatigues des armes.

Les Tartares entrerent donc dans la Chine par la partie de la muraille où le General Uſangué leur tenoit le paſſage ouvert. Ils n'étoient pas fâchez que ces Provinces du Nort qui étoient ſous la domination de Ly, euſſent à ſoûtenir les premieres diſgraces de la guerre. Comme on pouvoit juger de là qu'ils alloient droit au Tyran, ils ſe perſuadoient que leur entrée en devoit être moins odieuſe & moins redoutable à ceux qui ne ſeroient pas encore entrez dans ſon parti.

Ce fut en l'année 1643. que ſe fit cette irruption des Tartares dans la Chine. L'on n'en a point marqué le jour ni le mois. On voit ſeulement que ce devoit être vers la fin de cette année; car la Relation porte qu'il s'eſt paſſé trois années & quelques mois en la conquête entiere de tout ce grand Etat, & que la derniere de toutes les Villes qui ſe ſoûmit, fut celle de Canton, où le Tartare entra au commencement

de Janvier 1647. On n'a point ſçû non plus le nombre des troupes qui paſſerent à cette expedition ; On ſçait ſeulement qu'elles étoient innombrables, tant de pied que de cheval.

Elles étoient partagées en differens corps d'Armées, chacune de cent ou de deux cents mille hommes, qui ne laiſſerent pas de s'embarraſſer quelquefois dans ces commencemens, où les unes s'avançoient à faire le degât & à reduire un Païs qui devoit être la proie & la conquête des autres.

L'Empereur des Tartares étoit accompagné de ſes trois oncles, qui ſoûtinrent ce jeune Prince & le ſervirent avec une valeur & une fidelité qui a peu d'exemples. Ce furent d'abord tous leurs ſoins de donner credit à ſes armes, & de faire ſentir par tout la douceur & la moderation de ſon gouvernement. Le plus âgé de ces Princes, qui étoit une perſonne très-conſiderée à la Cour pour ſon habileté & ſa ſuffiſance dans le gouvernement, demeura auprès du Roi. Il lui donna toûjonrs de ſages conſeils, & il prit par tout des ſoins de ſa perſonne & de ſa gloire, non pas tant comme de celle de ſon neveu, que comme de celle de ſon propre enfant. Les deux autres oncles du Roi qui étoient moins âgez,

commandoient les troupes ; & par leur fidelité, autant que par leur valeur, ils faiſoient par tout triompher les armes du jeune Xunchi. L'un d'eux ſe ſignala particulierement dans cette conquête, où il acquit la réputation du plus vaillant Capitaine de la Nation, & le nom de Conquerant de la Chine.

La guerre ne tarda guéres à être portée dans la Province de Pequin. Comme cette grande Ville avoit été depuis quelques ſiecles la Cour des Roys de la Chine, le Tyran y avoit auſſi tous ſes établiſſemens, & avec lui tous les Grands de ſon parti. Mais le bruit & le bon-heur des armes des Tartares les en alloit bien-tôt déloger. Il y eut ſeulement quelques places dans la Province qui ne ſe rendirent qu'à la force; pendant que la plus part des autres cederent aux menaces & à l'aprehenſion des châtimens qu'on employoit contre celles qui avoient fait quelque reſiſtance. Ainſi, encore qu'en quelques lieux les Chinois ſe fuſſent aſſez opiniâtrez à ne vouloir point ſe ſoûmettre à une puiſſance étrangere, d'autres ayant fait ſemblant ſeulement de ſe vouloir defendre, & les autres s'étant rendus auſſi-tôt aux plus forts, il parut par tout peu de fermeté, & peu d'attachement au parti du Tyran.

Les Tartares, qui avoient déja donné un si heureux commencement à leur conquête, sans avoir encore trouvé d'obstacles qui eussent arrêté leur marche, resolurent, pour ne point perdre de temps, de faire marcher toute l'armée ensemble à Pequin. Ils vouloient y trouver encore l'Usurpateur; & ils se hâtoient d'ôter au plutôt la couronne de dessus cette indigne teste.

Ce Tyran avoit dans Pequin une belle & nombreuse Milice. C'étoient des gens bien payez, & qui paroissoient aussi très-resolus à se bien defendre. Cela lui donnoit lieu de penser, qu'après avoir donné de si bons ordres, la victoire coûteroit au moins beaucoup de sang à son ennemi. Mais comme cét Usurpateur n'étoit qu'un lâche & un traitre, & tous ses soldats autant de traîtres, toute leur resolution n'alla pas bien loin. Ils n'avoient jusques là combattu que par des trahisons & des tromperies. Ils n'avoient vaincu que des gens desarmez, & un peuple qui n'avoit eu ni les ordres ni le temps de se mettre en defense. Au lieu que pour lors il s'agissoit de se montrer à des ennemis qui les venoient chercher les armes à la main, & avec des armes déja victorieuses de tous ceux qui avoient osé leur resister. Ly reconnut donc qu'il n'y auroit pas de seureté à se voir de si près

avec

avec ſon ennemi ; & même, qu'autant qu'il y auroit de temerité à tenter le ſort d'une bataille, il ſeroit encore auſſi dangereux pour ſa perſonne de l'attendre, & de ſe mettre en defenſe dans la ville de Pequin. Ainſi il ſe reſolut de ſe retirer au plutôt, & d'abandonner de la ſorte ſa Ville capitale, lors que le Tartare n'en étoit plus éloigné que de trois journées.

Avant que de déloger, ce Tyran ne manqua pas de décharger ſur le peuple une partie de ſa colere. Il fit dans toute cette Ville des cruautez horribles. C'étoit pour la punir de ce qu'on y avoit encore conſervé quelque ſorte de reſpect pour le legitime Souverain. Il eſt vrai qu'on y avoit toujours fait paroître plus d'horreur de ſa trahiſon, que d'ardeur & de bonne volonté pour ſes intereſts. Il ſe vangea donc des habitans de Pequin, & il prit auſſi-tôt la fuite avec ceux de ſon parti. Il emporta tous les treſors du Roi. Mais avec la charge de ces treſors, il en eut encore une autre de maledictions, qui ont depuis rendu ſon nom celebre parmi les Chinois, comme le nom du plus deteſtable des hommes.

Les Tartares parurent bientôt après devant les murailles de Pequin, & ils y entrerent ſans trouver aucune reſiſtance. Mais comme ils virent que le Tyran leur avoit échapé,

pé, ils en ſortirent auſſi-tôt pour aller après. Il ne leur fut pourtant pas poſſible de le joindre. Le jeune Xunchi revint donc à Pequin, où après avoir été magnifiquement reçû, on crût ne devoir point tarder à le faire reconnoître Monarque abſolu de tout ce Royaume d'or. C'eſt le nom que les Tartares donnent à la Chine.

Ce jeune Monarque après avoir été couronné Empereur de ce grand Etat, trouva à propos d'arreſter auſſi ſa Cour dans le Palais de Pequin. Il y appella enſuite toute la Nobleſſe de Tartarie, & ſe prepara de là à pouſſer avec encore plus de chaleur ſes premieres victoires.

Quant au Tyran Ly, afin de n'avoir plus à en parler deſormais, la Relation rapporte qu'il ſe retira en la Province de Xenſi, qui eſt au Nort de la Chine, & une de ces ſix Provinces dont il s'étoit d'abord rendu le maître. Il y porta tous ſes treſors. Il y fit paſſer toutes ſes troupes. Et enfin, il s'arreſta avec toute ſa Cour en la Ville capitale de cette Province, où il ſe fortifia autant qu'il lui fut poſſible. C'eſt tout ce que la Relation nous a apris de ce Tyran ; il n'y eſt plus fait aucune mention ni de ſa perſonne, ni de ſon armée, ni de toutes ſes grandes richeſſes. Il eſt fâcheux d'avoir ſi ſouvent à s'en prendre au defaut de la Relation ;

lation; mais celui qui a donné des memoires ſur toute cette Hiſtoire, n'en a pas ſçû davantage; & il ſe contente ſeulement de marquer, qu'au tems qu'il écrivoit, les choſes étoient encore en une telle confuſion dans tout cét Etat, qu'il n'avoit pas pû être plus éclairci de pluſieurs particularitez.

Il eſt cependant très-aſſuré que les Tartares eurent bien-tôt conquis toutes ces Provinces, & celles même de Xenſi où Ly s'étoit retiré: Mais on ne dit point, ſi on l'y avoit trouvé, ni ce qu'il étoit devenu pour lors, non plus que ſon armée & toutes ſes richeſſes. Il eſt aſſez étrange qu'on ſe fût ſi peu mis en peine à la Cour du Tartare d'en apprendre des nouvelles plus particulieres. La Relation rapporte aſſez d'autres choſes moins curieuſes dont on a été informé par des perſonnes qui étoient parties de Pequin depuis le couronnement du Tartare: Et cependant on ne voit point qu'on y ait pû ſçavoir quelles avoient été les dernieres avantures de ce Tyran.

Ce que l'on en a dit avec plus de vraiſemblance, eſt, que ſes gens aiant mieux reconnu l'attentat que ce traître avec commis contre ſa Patrie, & le nombre de maux qu'il avoit attiré à la fois ſur cét Empire ſi fleuriſſant, que bien loin d'avoir les forces & aſſez de cœur pour le défendre des Tarta-

res, il n'avoit pas ſeulement oſé ſoûtenir leur preſence aux premieres approches, où il lui étoit plus avantageux de les combatre; parce qu'il avoit encore pour lors toutes ſes troupes & des forces très-conſiderables; que de jour en jour on ne reconnoiſſoit plus ſon pouvoir ni ſon autorité; & qu'on concevoit au contraire une plus horrible averſion de ſa perſonne; qu'il avoit cependant avec lui de grandes richeſſes, ou plutôt une proye qui leur appartenoit beaucoup mieux qu'à un lâche fugitif. C'étoient les treſors que les Rois de la Chine avoient amaſſé depuis pluſieurs années, ils s'étoient enfin reſolus de ſe defaire de ſa perſonne; & qu'ainſi après avoir pillé les treſors & fait le partage du butin, toute l'armée s'étoit débandée & diſperſée par les autres Provinces.

Mais quand ſes ſoldats n'en ſeroient pas venus juſqu'à lui ôter la vie, il étoit bien difficile qu'il pût échaper une fin auſſi malheureuſe parmi ceux de ſa Nation. Jamais le Comte Dom Julien n'avoit été autant en execration aux Gots qui habitoient l'Eſpagne, que Ly l'étoit generalement à tous les Chinois. Mais c'en eſt aſſez dit de ce traître, pour donner de l'horreur de ſes ſemblables, qui ne ſont jamais punis comme ils le meritent.

J'a-

J'ajoûte ſeulement que celui-ci détruiſit ſon Prince, & ſe détruiſit encore lui-même, ſans que ſa perte pût apporter aucun ſoulagement aux maux de ſa Patrie. Il avoit fait ſon élevation de la chute de ſon Souverain. C'eſt tout ce que peut faire l'ambition des hommes, que les uns montent par où les autres deſcendent : mais ſans prendre garde que ſouvent ils montent & s'élevent avec peril, pour deſcendre bien-tôt avec repentir de s'être trop élevez. Que ſi un Empereur puiſſant avoit pû faire une ſi grande chute, que pouvoit attendre un lâche Tyran, ſinon d'être bien-tôt reduit à ſe chercher lui-même un precipice ? Cependant cette ame baſſe ne laiſſoit pas de ſe ſatisfaire de ſçavoir, comme par un preſſentiment de ſon mal-heur, que l'Empire & ſa Patrie demeureroient au moins enſevelis ſous ſes ruïnes. On connut enfin, & on deteſta l'attentat de ce traître, qui étoit de renverſer tout ce grand Etat. Mais le mal étoit fait, & ſa mort & ſon châtiment ne pouvoient y apporter de remede : tant il eſt vrai que les choſes, qui ſortent toûjours ſans beaucoup de violence de leur ordre, n'y rentrent pas de la même ſorte : ce qui fait que par tout il n'y a rien de plus facile que de commencer le mal, & rien de plus difficile que d'en arrêter les ſuites.

Il n'étoit donc plus mention de Ly à Pequin. Le jeune Roi des Tartares Xunchi y regnoit, & gouvernoit en Souverain. Mais ce Prince, qui n'avoit voulu que se reconnoître & reprendre seulement haleine, après ses premieres conquestes, jugea bien-tôt que c'étoit l'Empire entier de la Chine qui devoit donner un juste emploi à son grand courage. Pour bien commencer, il considera qu'il avoit pour voisin un Roi de la Corée, qu'il n'étoit pas à propos de laisser derriere. Ce Royaume de la Corée, qui est en la partie Orientale de la Chine, est un païs qui n'a guéres moins d'étenduë que toute l'Espagne. Il n'est separé de la Chine que par une grande riviere, & il en étoit autrefois tributaire, lors que la Chine étoit sous la puissance des Tartares. Mais depuis les Coréens n'ayant pas voulu reconnoître l'Empire des Chinois, ils s'étoient donné un nouveau Maître, qui envoyoit seulement quelques presens à la Cour de Pequin. Il sembla donc aux Tartares que cét Etat leur appartenoit par les droits de l'ancienne possession ; Et sur ce fondement ils firent avancer leurs troupes de ce côté-là.

Il n'étoit pourtant pas si facile de reduire les Coréens qu'il l'avoit été de se rendre Maître de Pequin. Ces Peuples sont un

un peu plus guerriers que les Chinois ; & comme ils entretiennent une guerre hereditaire avec les Japonnois leurs voisins, Nation fiere & belliqueuse, ils sçavoient assez manier les armes pour se défendre. Mais ils étoient encore tous bien unis & dans une même resolution de se maintenir, sans qu'il y eût de faction ni de trahison qui les partageassent. Ils étoient gouvernez par un Prince parfaitement aimé & obeï, & qui les menoit lui-même à la guerre; c'est pourquoi ils donnerent plus d'affaires aux Tartares que n'avoient encore fait les Chinois. Cependant, comme les assaillans menoient avec eux de puissantes forces, & qu'ils combattoient déja en victorieux, ils remportoient aussi par tout de grands avantages. La fortune qui s'étoit déclarée pour le Tartare, faisoit bien voir qu'elle avoit destiné ce jeune Monarque pour les victoires & pour les triomphes. Il reduisit donc en peu de temps une grande partie de ce Royaume, non toutefois sans perdre un grand nombre de ses meilleurs soldats.

Le Roi de la Corée, qui reconnût que ses forces n'étoient pas égales ni suffisantes pour soûtenir un ennemi si puissant, jugea qu'il lui réussiroit mieux de se defendre par la soûmission. Il n'y a rien que l'ambition

ne fasse pour se maintenir; & s'il est besoin d'y employer des bassesses, c'est pour lors que le plus superbe ne dédaigne pas de faire paroître plus d'abbaissement. Ce Prince, qui voyoit que toute sa grandeur estonneroit peu son ennemi, témoigna de se vouloir soûmettre. Le Tartare de son côté étoit comme ces Lions courageux, ou plutôt comme un de ces Heros, dont on dit, que mettant en poudre des ennemis qui refusoient de se soûmettre, ils faisoient gloire d'épargner ceux qu'ils voyoient à leurs pieds.

Le Coréen envoya enfin mettre sa couronne aux pieds du Tartare; & il reconnût qu'il tiendroit son Royaume de sa Hautesse, si elle agréoit de le lui remettre, comme à un Roi tributaire & soûmis. Le Tartare reçeut ses offres, & consentit de traitter à ces conditions. Il fut avantageux au Coréen de s'être abbaissé pour se mieux relever. Il ne faut que sçavoir bien faire quelques démarches avec les hommes, qui en general se païent des apparences, pour se tirer d'affaire, & trouver ses avantages dans les suites.

On consideroit chez le Tartare, que comme il y auroit toûjours assez d'affaires à démêler dans la Chine; il ne pouvoit être qu'avantageux de traiter avec le Coréen à

des

des conditions, où l'Empereur, ſans conſumer ſes forces, augmentoit encore la reputation de ſes armes : ainſi ce Prince ſe retira de la Corée avec toutes ſes troupes. Il revint enſuite à Pequin ; & donna cependant ſes ordres au Coréen de le ſuivre ſans armes, afin que lors qu'il ſeroit à la Cour, on dreſſât plus facilement les articles de la paix. Le Coréen ne manqua pas de ſuivre cet ordre, & prenant une aſſurance entiere ſur la parole de ce jeune Monarque, il ſe rendit à Pequin peu de tems après que Xunchi y fut arrivé. Il y fut parfaitement bien receu, & toûjours traitté ſelon ſa grandeur & ſelon toute la magnificence de cette Cour. Enſuite apres que toutes les conditions de la paix eurent été arreſtées, ce Prince rendit ſolemnellement ſes hommages & ſes reconnoiſſances au Tartare. Il fut ainſi arreſté avec quelles dependances cet Etat releveroit deſormais de la Tartarie, qui furent à peu près les mêmes où il avoit été ſous les derniers Rois de la Chine. Le Coréen s'en retourna en ſon Royaume avec ſon Sceptre & ſa couronne Royale, & reporta la joye publique, autant que ſa ſatisfaction particuliere ; ce qui fit éclatter encore la grandeur & la generoſité du jeune Empereur des Tartares. Tout ce qui eſt rapporté

ici s'acheva avec l'année 1643. & dans le commencement de 44.

CHAPITRE IV.

Le Tartare pourſuit ſa Conqueſte.
Il reduit les cinq autres Provinces voiſines de Pequin.
La conduite qu'il tient pour faire valoir ſes victoires, & les ordres qu'il preſcrit aux vaincus.

PEu du temps après que les Tartares furent entrez dans la Chine, ces puiſſantes armées ſe déborderent de toutes parts, comme des torrens qui emportent tout ce qui ſe preſente à leur rencontre. Leur jeune Monarque voulut toûjours ſe trouver en perſonne dans toutes les grandes entrepriſes. Nous avons vû qu'après s'être rendu Maître de la Province de Pequin, qui eſt la capitale de l'Empire, & une de ces ſix Provinces que l'Uſurpateur avoit reduites ſous ſa domination, il s'étoit encore aſſuré du côté de la Corée, qu'il s'étoit renduë tributaire: mais ce n'étoient que des commencemens. Il ſe reſolut donc au plutôt de porter la terreur de ſes armes dans les cinq autres Provinces du

Nort,

Nort, qui sembloient tenir encore pour Ly. C'étoient celles de Xantan, de Leaotun, de Honam, de Xanſſi & de Xenſi, où s'étoit retiré le Tyran. Ce Prince y entra à la teſte de ſes troupes, au commencement de l'année 1644. & il les reduiſit toutes ſous ſa puiſſances en cette même année. Il y eut quelques places qui firent d'abord une reſiſtance aſſez vigoureuſe, mais qui ne fut pas de longue durée. L'ardeur des Chinois n'alloit pas ſi loin ; & tout ce grand feu qu'ils firent d'abord, & qu'ils ne pûrent pas entretenir, ne ſervit qu'à les conſumer plutôt. Mais ce qui eſt eſtrange, eſt que les Tartares coururent & reduiſirent toutes ces Provinces, ſans y avoir rencontré le Tyran, ni vû paroître ſon armée, ni ſes treſors ; au moins la Relation n'en dit rien.

La conduite que tint le Tartare en une ſi prompte expedition eſt aſſez remarquable. Il alloit droit avec tout le gros de ſes troupes fondre ſur la premiere ville & la capitale de la Province, ſans partager ni divertir ſes forces ailleurs. Il jugeoit qu'encore que ceux qui commandent des armées laiſſent derriere eux quelques places moins fortes, qu'ils auroient pû emporter, ou quelque gros d'ennemis qu'ils auroient pû défaire, ils ne doivent pas ſe défier de leur victoire. Ainſi ce Prince ſe preſentant

avec

avec des forces si redoutables devant la Capitale d'une Province, ou il l'emportoit de vive force en peu de temps, ou il l'obligeoit à faire au plutôt sa composition. Aprés y être entré, il en prenoit possession, & en même temps de la Province entiere. Il établissoit dèslors tous les Reglemens necessaires pour son gouvernement dans la paix & dans la guerre. Il depéchoit encore de là des ordres à toutes les Villes & Places de cette même Province, les sommant, ou de se soûmettre sans retardement à son obeïssance, ou de se préparer à se bien défendre. Si elles consentoient de se rendre, avant que de tenter une resistance, il les assuroit de les traitter avec toute sorte de bonté & de clemence. Et si au contraire elles étoient resoluës de se mettre en defense, il leur denonçoit dès-lors une guerre sanglante. Ainsi les Villes qui se soûmettoient, avant que d'être forcées, étoient aussi-tôt comprises dans le Gouvernement, & traitées ensuite selon la bonté & selon les graces qu'elles pouvoient attendre de ce Prince genereux. Quant aux autres places qui se preparoient à une resistance, c'étoit l'armée elle-même qui les alloit sommer une seconde fois de se rendre. Et comme ces nombreuses troupes portoient par tout l'effroi & la deso-

la-

lation, elles les preſſoient de ſi près, que celles qui avoient paru les plus reſoluës, & qui avoient déja ſoûtenu quelques attaques, en venoient bien-tôt au repentir. Mais il étoit trop tard; & les Tartares en vouloient faire des exemples qui appriſſent à d'autres à ſe rendre, ſans qu'il en coûtât du ſang. C'étoit là le dernier avis qu'ils prétendoient donner à leur voiſins, afin qu'ils n'y fuſſent pas trompez.

Voilà quelle fut la conduite & le bonheur du Tartare en la reduction de ces cinq Provinces, où ce jeune Prince voulut toûjours commander à la tête de ſes troupes; auſſi bien que lors qu'il étoit paſſé dans le Royaume de la Corée. Toute cette expedition s'acheva avec l'année 1644. après laquelle ils revint à Pequin, tout glorieux de ſes victoires.

Ce Prince avoit déja choiſi cette grande Ville pour le lieu de ſa reſidence & de ſa Cour; & il avoit encore donné ſes ordres à la Nobleſſe & à toute la Cour de Tartarie de s'y rendre. Ce fut de là auſſi qu'il crût, qu'après avoir donné des marques de ſon courage & de ſa valeur, il ſeroit deſormais plus ſeant à ſa grandeur de remettre ce qui reſtoit de la conqueſte de la Chine, c'eſt à dire, les neuf autres Provinces du Midy, à l'experience & à la fidelité des Generaux

de

de ses armées. Il voyoit qu'il ne paroissoit plus d'ennemis dans tout ce grand Païs, qu'il lui fût glorieux de combattre ; ou même qu'après y avoir été tant de fois victorieux, la seule reputation de ses armes seroit desormais suffisante de lui gagner des batailles & de lui apporter ses victoires. Il se trouve ainsi dans les temps des exemples qui font voir que, ce que l'on dit, que les armes sont journalieres, n'est pas toûjours veritable. Cette maxime qui n'a pas eu lieu pour un Alexandre, pour les deux Cesars, pour les Scipions, & pour d'autres semblables Conquerans, n'en a pas eu non plus à l'égard du jeune Xunchi, que l'on pourroit dire n'avoir été guéres moins vaillant que tous ces Heros. Au moins a t'il paru aussi bien qu'eux, n'être né que pour les victoires & pour les conquestes.

Mais ce qui merite plus d'admiration, & qui pourroit être un rare exemple pour les grands Princes, est qu'on ne vit point que dans un âge si tendre & dans les plus épaisses tenebres de l'infidelité, tant de victoires eussent rendu ce jeune Prince ni plus vain ni plus superbe. Il faut pourtant avouër qu'il auroit été plus pardonnable à un Monarque si puissant, & en même temps si jeune, si vaillant, si heureux

&

& enfin né parmi une Nation barbare, & qui ne connoissoit point la veritable Religion, d'avoir porté le faste de sa vanité aussi haut que tous ces autres Conquerans. Cependant la Relation nous le fait connoître dans tous ses grands Exploits comme un prodige de moderation. Elle marque qu'il n'attribuoit pas ses victoires à sa valeur, ni à la puissance, ou au bon-heur de ses armes, mais seulement au souverain pouvoir du Dieu du Ciel, selon qu'il le pouvoit connoître. Ainsi il disoit, que tout ce qu'il avoit fait, n'avoit été que l'execution de sa volonté & de ses ordres; Qu'à moins que le Ciel ne l'eût visiblement favorisé dans son entreprise, il étoit bien éloigné de se promettre le succès de ce qu'il avoit executé avec tant de facilité. Il en étoit tellement persuadé, qu'il rapportoit pour preuve de ce qu'il disoit, de certains prodiges qu'il ne doutoit point que le Ciel n'eût fait exprès pour rendre ses armes victorieuses. Il est vrai qu'il auroit pû arriver que le Démon, pour aveugler de plus en plus ces miserables peuples, auroit agi d'une maniere extraordinaire en quelques evenemens que l'on rapportoit. Comme entr'autres choses, les Tartares assuroient qu'à leur entrée dans les terres de la Chine, ils avoient trouvé un gué en une riviere

très-profonde, qui jamais auparavant & depuis n'avoit été guéable, & beaucoup moins encore à l'endroit où l'armée des Tartares l'avoit passée. On l'appelle la Riviere jaune, à cause que ses eaux sont ordinairement fort troubles & meslées de beaucoup de limon. Elle a sa source hors de la Chine, où elle entre par la partie du Nort, & arrose ensuite quelques Provinces ; mais elle y est par tout extrémement grosse & profonde, & particulierement à l'endroit où la Cavalerie & l'Infanterie même des Tartares la passa sans aucune difficulté.

La même chose arriva encore à ce Prince & à toute son armée, au passage d'une autre riviere. Ces grands fleuves sont assez communs dans toute la Chine, & ils sont en quelques endroits extraordinairement larges & profonds.

L'Empereur des Tartares concluoit de toutes ces avantures que le Ciel approuvoit assurément sa conqueste, puisque pour le mettre en possession de cet Empire, il faisoit des choses si extraordinaires. Les Chinois, ce qui est merveilleux, en disoient autant, & que c'étoit un ordre d'en haut que l'Empire de la Chine passât en la puissance des Tartares. Ils le publioient hautement, & ils pretendoient effacer par là la

honte

honte de leur Nation, de s'être si lâchement rendus à leurs aggresseurs. Le Ciel, disoient-ils, en ordonnoit ainsi, & il faloit que la Chine fût détruite pour être desormais assujettie à un autre Maître, autrement les Chinois auroient mieux soûtenu ceux qui les venoient attaquer, & ils ne se seroient pas laissé si miserablement reduire sous la domination de leurs ennemis. C'est ainsi que les vainqueurs & les vaincus prétendoient également qu'ils ne faisoient que suivre le Ciel & obeïr à ses ordres. Le Tartare y gagnoit sa cause; & le Chinois y vouloit au moins trouver dequoi excuser sa lâcheté. C'est donc par tout le monde que les hommes travaillent ridiculement à accommoder Dieu avec tout ce qui leur plaît. C'est par tout qu'ils sont si amoureux de leurs contes & de leurs mensonges, que pour les faire mieux valoir, ils ne craignent point de les autoriser de la premiere raison, & de la souveraine Verité même.

Au bruit de tant de victoires que le jeune Xunchi venoit d'emporter dans la Chine, toute la Nation des Tartares l'inonda bien-tôt. Il n'y avoit plus de muraille qui leur en fermast le passage, depuis que ceux de leur Nation en avoient été les Maîtres. Ainsi l'amour de la gloire où ils

ils voyoient leurs compagnons, & le desir de venir partager encore avec eux quelques restes du pillage de tant de belles Villes & de riches Provinces ne les laissant pas en repos, ils y accouroient de tous côtez.

Le Roi avoit aussi besoin de tout ce monde. Outre qu'il étoit obligé de tenir de grosses garnisons dans les Villes & les Places fortes qui sont en très-grand nombre dans toutes ces Provinces; il ne l'étoit pas encore moins d'avoir de puissantes armées en campagne: les unes pour achever de reduire les peuples qui ne s'étoient pas encore soûmis; & les autres pour s'assurer ce qui avoit déja été gagné. Il n'étoit pas aussi moins important de prévenir les revoltes & les soulévemens des peuples, qui sont assez ordinaires parmi de nouveaux Sujets, & encore chez une Nation, qui étant accoûtumée à dominer, se voyoit alors reduite sous une domination étrangere.

Ce fut par cette consideration que le Tartare obligea plusieurs soldats Chinois des Provinces voisines de la Tartarie de prendre parti dans ses troupes. Ces peuples sont dans les armes, les plus belliqueux & les plus adroits de toute la Chine. Mais il y engagea particulierement les principales familles de ces Provinces,

&

& les perſonnes qui étoient plus conſiderées dans tout ce païs. C'étoit pour avoir autant d'ôtages de la fidelité de ceux parmi leſquels ils pouvoient avoir plus d'autorité, à même temps qu'il groſſiſſoit encore ſes armées, & qu'il ſe mettoit en état d'achever au plutôt la conqueſte des autres Provinces plus éloignées ; quoi qu'il donnât ordre cependant que les Commandans & les Officiers de ſes troupes fuſſent toujours pris d'entre les Tartares.

Quant aux autres emplois du Gouvernement qui n'appartenoient point à la guerre, les Tartares y uſerent de moindres précautions à l'égard des Chinois, encore que ce fuſſent des Charges & des dignitez très-conſiderables. Ils y procederent en ces commencemens d'une maniere propre à gagner les affections des peuples. Ils laiſſerent d'abord tous les Mandarins dans leurs Charges, & ils donnerent même des emplois plus conſiderables à ceux dont ils connurent mieux le merite. Ce fut ce qui commença à rendre leur domination moins odieuſe. Il eſt vrai que quelque temps après, ils ôterent ces Charges à quelques-uns ; ils reformerent & limiterent le pouvoir & la juriſdiction des autres ; & ils ne leur laiſſoient même quelquefois que la qualité & le nom, ſans aucune autorité.

Ils ne trouvoient pas à propos de laisser plus long-temps les Chinois les Maîtres de la Justice & des châtimens des peuples, & ceux-ci meritoient sans doute cette punition, pour en avoir autrefois si mal usé. Car il étoit visible que l'Empire de la Chine & son Etat ne s'étoient perdus que parce que la garde des Loix & de la Justice y avoit été confiée, ou plutôt abandonnée à des Eunuques.

Pour le Charges de la Milice, les Tartares s'en vouloient moins fier aux Chinois; bien qu'ils ne laissassent pas en quelques rencontres de confier à ceux qu'ils en trouvoient capables, le commandement de quelques troupes. Mais il y avoit toûjours quelque General, ou un autre Chef considerable des Tartares avec un gros plus nombreux, qui observoit ces troupes Chinoises, & avoit sur elles un commandement plus general & plus absolu.

L'Ordonance la plus fâcheuse que firent les Tartares, & qui toucha aussi plus sensiblement les Chinois, fut lors qu'ils leur commanderent de se vestir à la mode de Tartarie & de couper leurs cheveux. Ces peuples aiment extremement leur chevelure, qu'ils prennent aussi un soin particulier d'ajuster & de couvrir de parfums, & c'est generalement une des choses qu'ils estiment

da-

davantage pour paroître bien faits, de porter, comme s'ils étoient des femmes, des cheveux qui leur descendent jusqu'aux pieds. C'est pourquoi ce fut un ordre qui leur parut étrangement violent. Les Tartares cependant le jugeoient très-important. Ils prétendoient que la conformité des habits produiroit infailliblement plus de rapport & plus de conformité dans les esprits des personnes, en sorte qu'une domination étrangere leur paroîtroit moins étrange, aussi-tôt que toute cette diversité exterieure ne leur blesseroit plus les yeux. C'est la coûtume & l'usage qui rendent par tout les choses plus supportables. D'ailleurs comme la Chine enferme de grands païs, & qui ne pouvoient pas être conquis tout à la fois, ils voyoient qu'ils ne pouvoient éviter de grands inconveniens, qu'en faisant ce discernement des peuples qui seroient soûmis, d'avec ceux qui ne le seroient pas; & pour cela en obligeant les premiers à couper leurs cheveux, ils étoient desormais assez reconnoissables parmi les autres. Il ne restoit plus que de pouvoir aussi reconnoître les Chinois soûmis d'avec les veritables Tartares. Ce discernement étoit encore necessaire. Et parce qu'il n'étoit pas aisé de le faire, en les regardant seulement au visa-

ge, d'autant que ces peuples ont aſſez de reſſemblance les uns avec les autres, on s'aviſa de donner encore aux Chinois une marque particuliere. Ce fut que ceux qui ſeroient ſoûmis, en ſe coupant les cheveux, ainſi que les Tartares, ſe laiſſeroient au milieu de la teſte un toupet plus gros, à peu près comme on fait ſur les galeres d'Europe, pour reconnoître les forçats Chrétiens d'avec les autres qui ne le ſont pas.

Les Chinois ne trouverent rien de plus rigoureux que ce commandement; & ils ne pouvoient ſe reſoudre d'y obeïr. Le Tartare voyant qu'ils y faiſoient tant de façon, reïtera cet ordre, & enjoignit à tous, ſans exception, d'y obeïr ſous peine de la vie. Pour lors il s'en trouva pluſieurs qui aimerent autant perdre la teſte que leurs cheveux; car ils y apporterent tant de difficultez que leur reſiſtance leur en coûta la vie. Ils voyoient aſſez à quelles extremitez ils ſe reduiſoient, & cependant par une ſotte opiniâtreté ils aimerent mieux perdre la vie que de ſe reſoudre à demeurer ſans cheveux.

CHA-

CHAPITRE V.

Un des Oncles de Xunchi reduit la Ville & la Province de Nanchin.

La fuite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit été couronné.

Six des neuf Provinces du Midy sont soûmises aux Tartares.

LE jeune Xunchi, après avoir donné tous les ordres necessaires pour l'affermissement de son autorité parmi ses nouveaux Sujets, après avoir pourvû aux Charges de l'Etat, & établi de bonnes garnisons dans toutes les places des six Province du Nord, resolu de ne plus partir de sa Cour de Pequin, avoit remis à un de ses Oncles la conduite de ses armées, avec ordre de passer au plutôt à la conqueste des autres Provinces. Ce Prince partit peu de temps après de Pequin avec de puissantes troupes, & marcha droit à la grande ville de Nanquin. Cette ville avoit été autrefois la Cour de l'Empire, & elle étoit encore la capitale d'une des meilleures Provinces de cet Etat.

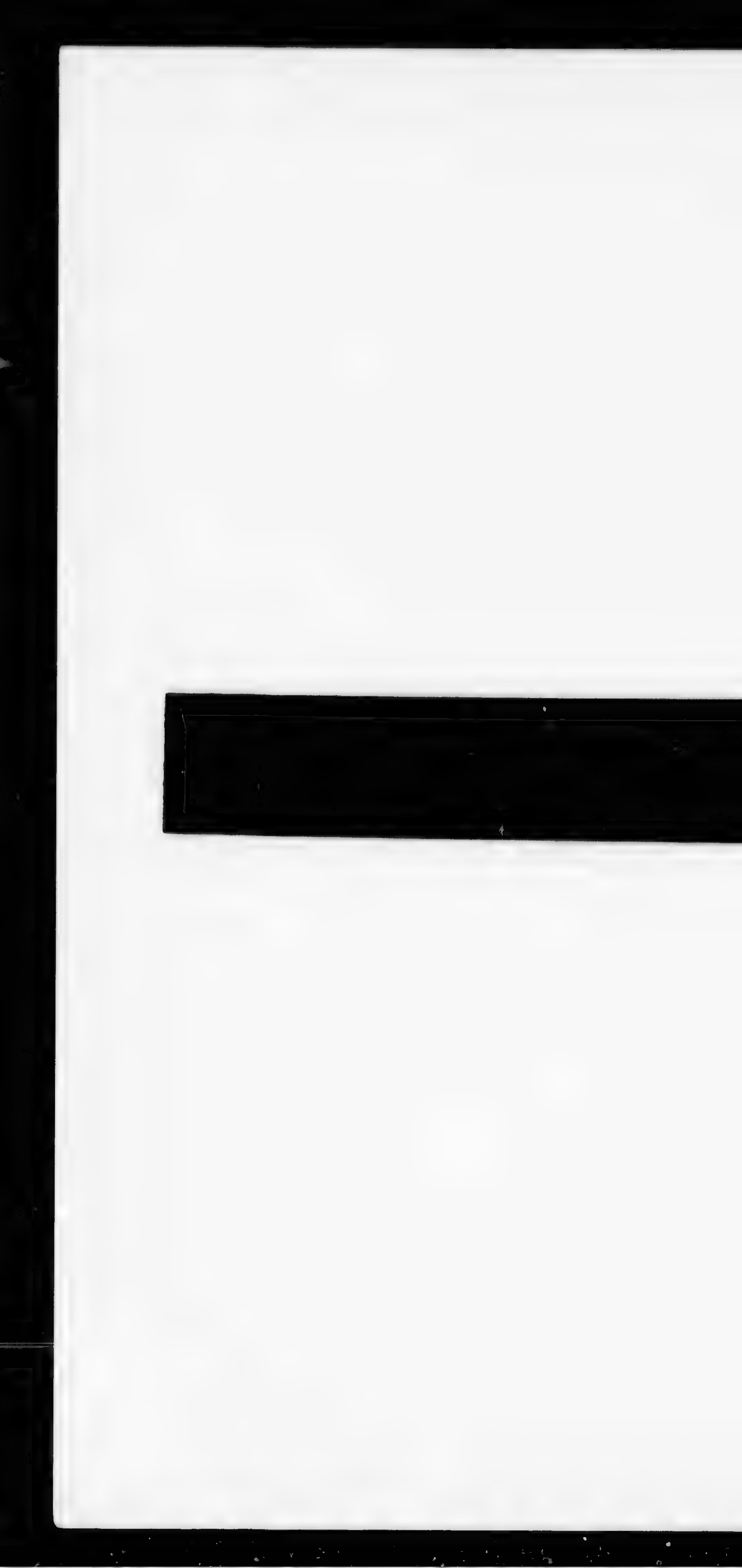
C'étoit en cette Province, & en cette même Ville que les Mandarins avoient

couronné Empereur un Prince de la famille Royale. Ils avoient pensé, après avoir sçû la mort de Zunchin, ne pouvoir rien faire de plus important pour l'Etat, que d'opposer ce Prince legitime à l'Usurpateur. C'étoit le remede le plus present qu'ils eussent pû trouver aux maux de leur Patrie. Ce nouveau Roi étoit fils d'un cousin germain de l'Empereur Zunchin, à la Cour duquel il avoit été élevé, & toujours consideré comme un Prince de la Maison Royale. L'Empereur même en avoit eu des soins très-particuliers dans le temps que rien ne troubloit encore la felicité de son Gouvernement.

Ce jeune Prince qui avoit assez d'esprit, s'étoit bien-tôt aperçu de quel côté l'orage seroit le plus à craindre. Comme le bruit étoit grand dès le temps de son Couronnement, que les Tartares s'avançoient avec de puissantes forces; c'étoit ce qui lui donnoit plus à penser que tout ce que Ly avoit encore entrepris. Il semble donc qu'il y auroit eu plus d'apparence que ce Prince n'auroit été couronné, qu'après que les Tartares eurent passé la muraille, & ce fut sans doute ce qui le porta à refuser alors le gouvernement, & l'éclat de la grandeur Royale. Mais les Mandarins lui firent de telles instances, & les

les gens de guerre lui promirent de leur côté tant de victoires, qû'il se vît à la fin comme forcé d'accepter la Couronne ; encore qu'il pressentît que ce ne pourroit être qu'un poids qui l'accableroit bientôt.

Ce nouveau Roi prit lors qu'on le couronna, le nom de Hunguan, qui veut dire, Splendeur ; Mais il eût fallu que pour être un Prince d'éclat & de splendeur, son Regne eût été plus heureux. Il ne manqua pas cependant, aussi-tôt qu'il eut la Couronne sur la teste, de donner tous les ordres necessaires pour la conservation de son Etat & de ses Peuples. Il pourvût aux plus pressantes necessitez de ses Provinces. Il fit travailler aux fortifications des Villes & des Places les plus importantes ; & il mit generalement en bonne défense toutes ses Frontieres. Mais sur tout, il s'assura, autant qu'il pût, des passages, & n'omit rien pour fermer toutes les avenuës à son ennemi. Parmi toutes ses troupes, il fit un choix particulier des Capitaines les plus vaillans, & des Soldats les plus aguerris. Il pensa encore à donner de nouveaux privileges à ses Peuples, & à les combler de bien-faits. Il vouloit gagner entierement les cœurs & les affections de sa Nation ; & pour cela il avoit commencé à les traitter



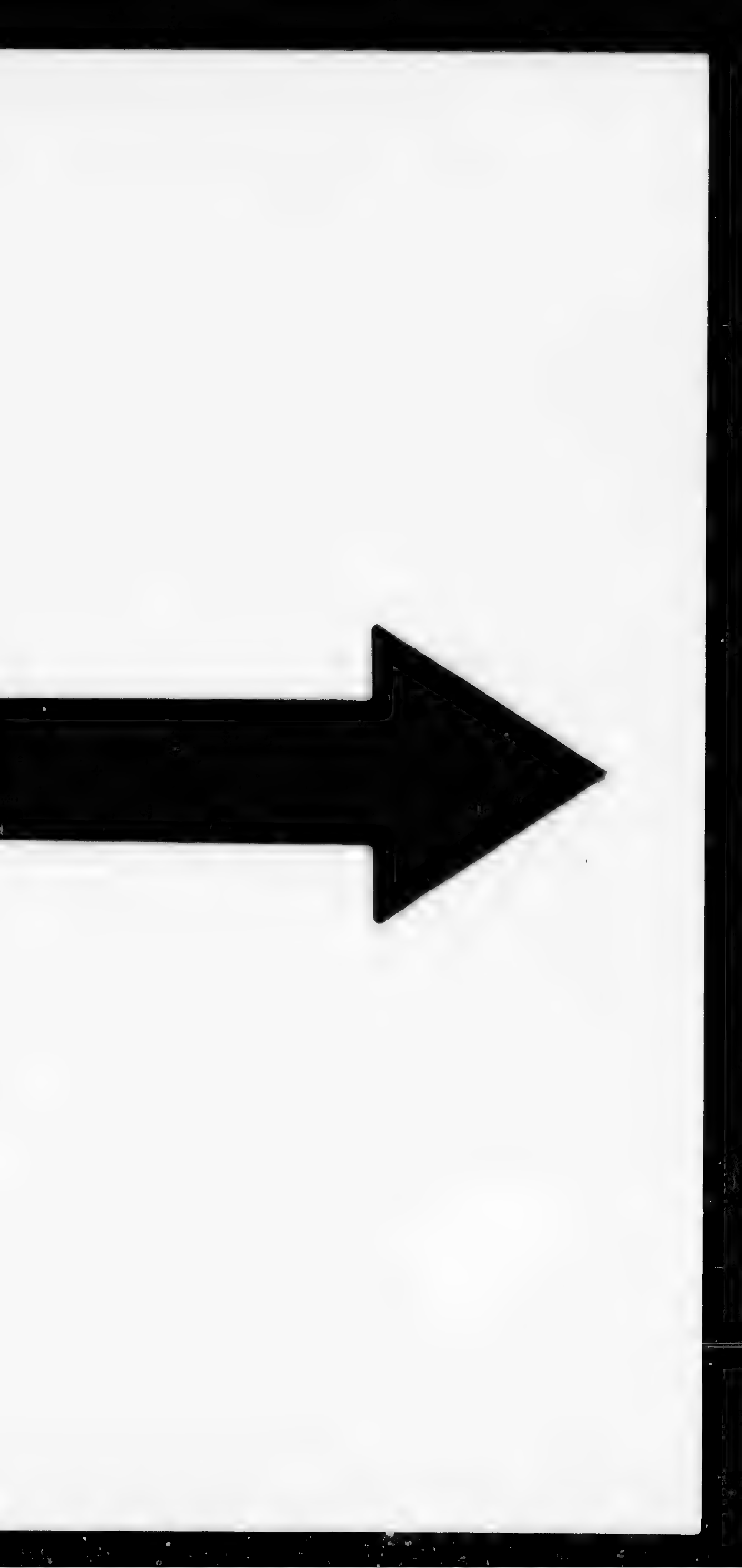
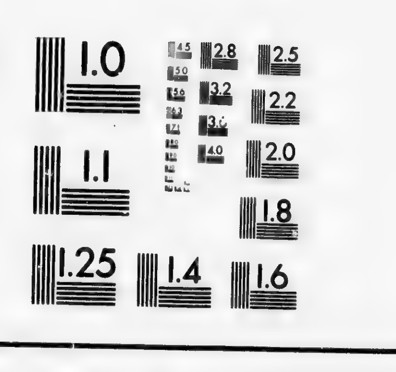


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



d'une maniere aſſez nouvelle à un Roi de la Chine ; car il uſoit même de familiarité avec eux, & il leur donnoit le premier l'exemple en tout ce qui pouvoit ſervir l'Etat. C'eſt ce qui le fit aimer davantage de ſes nouveaux Sujets, qui lui promettoient auſſi de le ſervir, & de lui obeïr avec toute la fidelité qu'il en pouvoit attendre.

Il y avoit quelque ſujet d'eſperer, que ſi le General Uſangué n'eût pas ſi temerairement appellé le Tartare, toutes ces Provinces du Midy, qui ſont la plus grande & la meilleure partie de la Chine, euſſent pû ſe maintenir ſous l'obeïſſance de leur legitime Prince. Il étoit aſſez puiſſant pour aller combattre l'Uſurpateur ; & il ne lui auroit pas été plus difficile, qu'il l'avoit été aux Tartares, de diſſiper tous les vains projets de ce traître ; ou il l'auroit même preſſé de ſi près, qu'il l'auroit peut-être obligé de prévenir, par une mort volontaire, le châtiment que ſon attentat avoit merité.

Mais le Regne de ce nouvel Empereur ne devoit pas être ſi heureux, ni de ſi longue durée. Il gouverna un peu plus d'un an dans ces neuf Provinces du Midy; pendant que Xunchi étoit occupé à reduire ſous ſa domination les ſix Provinces du Nort & le Royaume de la Corée.

Ce

Ce Conquerant, après avoir commencé à goûter les premiers fruits de sa victoire, n'avoit pour lors plus de troubles de conscience sur l'invasion entiere de cét Empire, non plus que sur la paix qui avoit été jurée avec la famille Royale de la Chine. Il ne considera plus, qu'il pouvoit être de l'équité naturelle de laisser à ce Prince Chinois au moins la partie de l'Empire, où il avoit été éleu Roi, & où le Tyran n'avoit point encore porté sa domination. Il sçavoit que Hunguan étoit reconnu publiquement pour un Prince du sang Royal. Mais la fortune & les victoires du Tartare lui avoient fait une autre conscience & une autre justice. Il tenoit enfin ses droits assez puissamment établis sur l'Empire entier de la Chine par la prétention qu'il avoit, que par le sang Royal, on ne devoit entendre que les descendans des Rois mêmes de pere en fils, en la maniere que cette Race s'étoit continuée dans les dix-sept Rois précedens. C'est ainsi qu'il vouloit qu'on dût expliquer le serment qui avoit été fait, en sorte qu'il prétendoit en être dégagé desormais, aussi bien que de toutes autres obligations à l'égard de ceux qui pourroient prétendre être de la famille Royale de la Chine.

Voilà quelle étoit pour lors la justice du

Tartare ; mais il n'y a pas ſujet de s'étonner qu'un Prince barbare, un idolâtre, & un infidelle pouſſât plus avant une conquête qui lui étoit deſormais ſi facile, ſi glorieuſe, & qui importoit tellement à ſa grandeur & à ſes interêts. Il avoit trop heureuſement commencé pour demeurer au milieu d'une ſi noble carriere, & il alloit trop vîte , pour pouvoir être arrêté par ces premieres conſiderations , s'il avoit, ou s'il n'avoit pas droit; s'il ſeroit, ou s'il ne ſeroit pas un juſte obſervateur du ſerment de ſes Peres, & de la paix qu'ils avoient jurée avec les Rois de la Chine.

Celui de ſes Oncles, à qui il venoit de donner ſes ordres pour le reſte de ſa conqueſte, faiſoit donc avancer ſes troupes pour ſe jetter dans la Province de Nanquin. Il alloit droit au Roi de la Chine, qui y avoit été couronné , & il étoit chargé de faire toutes diligences pour ſe ſaiſir de ſa perſonne & lui ôter la Couronne avec la vie. C'étoient des raiſons d'Etat , cruelles & barbares raiſons , qui parce qu'elles vouloient que toutes les perſonnes qui pourroient être du ſang Royal, fuſſent excluës des droits de ſucceder à l'Empire , vouloient encore que ce Prince, qui y avoit été appellé, fût digne de

de mort. C'étoit enfin pour trancher au plutôt tous les sujets de revolte, qui auroient pû troubler les Tartares dans la possession de l'Empire de la Chine.

Le General des Tartares étant entré dans cette Province, trouva en quelques places une resistance d'abord assez ferme; mais qui ne persevera guéres à la vuë de ces grandes armées. Tout commença ainsi à ployer sous le bon-heur & la valeur de ses troupes, & depuis à mesure qu'il entra plus avant dans le païs, il y trouva toûjours moins d'ennemis à combattre. Plusieurs qui voyoient ce qu'il en coûtoit à leurs voisins, pour avoir crû pouvoir arrêter les victorieux, trouvoient qu'il étoit plus sûr de ne se pas opiniâtrer davantage. Ce Commandant avança donc toujours sur sa route, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir fait ployer sous ses armes tout ce qui s'étoit presenté d'obstacle à sa marche, il se vint mettre avec toute son armée en presence de la grande ville de Nanquin.

L'Empereur Hunguan y étoit avec toute sa Cour, où il maintenoit toûjours toute la splendeur de sa personne & de son nom. Il reconnoissoit pourtant qu'il ne s'étoit pas trompé, d'avoir tant apprehendé le poids de la dignité Royale, & qu'il auroit

beaucoup mieux fait d'en être demeuré à un ſi honorable refus. Ce n'étoient plus ces Capitaines ſi vaillans, ni ces ſoldats qui faiſoient tant les braves, lors que les Tartares étoient encore loin d'eux. C'étoit pourtant le temps qu'il avoit plus de beſoin de leur reſolution & de leur valeur; & cependant au lieu de reſolution & de fermeté il ne voyoit par tout que timidité & que foibleſſe. Il voyoit même que ceux de ſes Capitaine, deſquels il s'étoit le plus aſſuré, avoient été défaits, & qu'ils avoient abandonné des poſtes où il auroit penſé qu'ils auroient dû ſoûtenir tout autrement l'ennemi. Il reſolut donc, ſe voyant ſi mal ſoûtenu, de n'attendre pas l'aſſaut & la batterie des Tartares : ainſi il ſortit de Nanquin en une nuit, & emmena avec lui les meilleures de ſes troupes. Tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſiderables ſuivirent après, en ſorte qu'il n'y demeura que le menu peuple & une multitude de monde fort inutile pour la défenſe d'une Ville.

Au matin le Tartare vint reconnoître la place de plus près, & dans le temps qu'il diſpoſoit les échelles pour donner l'aſſaut, il aperceut toutes les portes ouvertes. Il y entra ſans tarder davantage, & ſans tirer l'épée il ſe trouva le maître de cette Ville ſi forte, défenduë & couverte

de tant de murailles & de boulevarts, que, ſelon la Relation, deux mille hommes d'Europe auroient pû y ſoûtenir un Siege de pluſieurs années contre une armée très-puiſſante. Enfin le Tartare n'eut qu'à ſe preſenter, pour emporter une Ville d'une ſi vaſte étenduë qu'un homme à cheval pouvoit à peine faire en deux jours le tour de ſa premiere muraille.

Ce General tout fier de ſa victoire, mais impatient que le Roi Hunguan lui eût échapé, pouſſe après, avec ſa Cavalerie, & ſans ſe donner de relâche. Sa diligence eut le ſuccez qu'il ſouhaittoit : car il joignit enfin ce malheureux Prince, & comme il l'eût trouvé en deſordre, & ſans qu'il eût pû ſe mettre en defenſe, parce que la plûpart de ſes gens l'abandonnerent, il l'eût bien-tôt en ſa puiſſance. Le Tartare, ſelon que pluſieurs l'ont raporté, lui fit perdre la vie à l'heure-même.

Ce fut la fin de la vie & de l'Empire de ce Monarque, qui s'étoit fait appeller Hunguan, Prince de ſplendeur & d'éclat; mais ce ne fut plutôt qu'un éclair qui diſparut après un peu de lueur. C'eſt bien-tôt fait de tous ces faux brillans, qui ne paroiſſent jamais mieux n'avoir été que de vaines & de trompeuſes apparences.

Après la mort de Hunguan, le victorieux revint à Nanquin. Il y établit pour Gouverneur & Vice-Roi de toute la Province un Mandarin Chinois, qui avoit été un des premiers Miniſtres de deux ou trois des derniers Rois de la Chine. On appelloit ce Mandarin d'un nom qui veut dire Singe ou Guenon, parce qu'il parloit ordinairement avec beaucoup d'action & de geſtes des mains, de la teſte & de la bouche. Il étoit cependant conſideré de tous ceux de ſa Nation, comme un grand homme d'Etat, & qui étoit très-habile & entendu dans le Gouvernement.

Le Tartare laiſſa à ce Mandarin le ſoin de toutes les affaires de cette Province; & après y avoir fait quelques recruës & donne aſſez peu de temps à ſes troupes de ſe rafraichir, il paſſa de là à la conqueſte des deux Provinces plus voiſines, celle de Schiamſi & celle de Fuquam. Il entra de l'une dans l'autre, & les reduiſit en peu de temps avec le bon-heur & le ſuccez ordinaire de ſes armes. Quelques places firent comme ailleurs quelque reſiſtance, mais mal conduite, & qui ne dura guéres. Les autres profiterent du malheur des premiers, & ſe ſoûmirent auſſi-tôt au victorieux.

Ces trois Provinces ſe trouverent toutes aſſujetties aux Tartares en moins d'une année

née entiere , qui étoit la 1654. Enſuite le General deliberoit de faire avancer ſes troupes vers les trois autres, qui confinent aux premieres, qui étoient celles de Honan, de Suchuen & de Cancheu, lors qu'il apprit qu'il en étoit déja le Maître, ſans qu'on eût été obligé de tirer l'épée. Tous ces peuples étoient venus d'eux-mêmes preſenter leurs ſoûmiſſions, & demander d'être receus ſous le gouvernement des Tartares. Ils témoignoient être plus prêts d'obeïr à tous les ordres qu'il plairoit à ce Monarque de leur donner, qu'ils avoient eû tout le loiſir de reconnoître à combien de maux ils s'exposeroient, en penſant arrêter les progrez d'un ennemi victorieux. Ils avoient donc reſolu de prévenir leur ruïne: Et s'ils ne pouvoient pas, en ſe ſoûmettant, ſe garantir de tout ce qui eſt inévitable dans la guerre, ils trouvoient au moins que ce ne ſeroient que de legeres violences en comparaiſon d'une guerre, où il n'y avoit point de miſericorde pour les vaincus.

CHAPITRE VI.

Les Tartares trouvent de plus grands obstacles dans la Conquête des trois dernieres Provinces.

Un Corsaire Chinois s'y étoit rendu très-puissant.

Quel étoit ce Corsaire.

DEs quinze Provinces qui partagent tout le grand Etat de la Chine, il s'en trouva douze entierement assujetties sous la puissance des Tartares en l'année 1645. Il en restoit encore trois pour achever la conquête entiere de cet Empire, celle de Foquien, autrement appellée Chincheo, celle de Canton, & la derniere de Quansi. Mais il y avoit plus à faire dans celle-ci, qu'il n'y avoit eu dans toutes les autres. Le voisinage où elles sont de la mer, la difficulté du païs où il y a quantité de montagnes, & les peuples beaucoup plus belliqueux, particulierement ceux de la Province de Foquien ou Chincheo, pouvoient donner pour lors plus d'emploi aux armes & à la valeur de leurs ennemis. Mais outre la difficulté des lieux & l'humeur guerriere des peuples, il se presentoit deux au-

autres obſtacles qui alloient arrêter plus de temps le reſte de la victoire des Tartares.

Le premier, mais le moins conſiderable, fut un nouveau Prince du ſang Royal, qui s'étoit retiré en ces Provinces, & avoit été couronné Empereur de la Chine en la ville de Foquien. Ce Prince ſe fit nommer en ſon couronnement Janvan. Tous ces noms ſignifient de grandes qualitez: l'on n'a point ſceu ce que celui-ci vouloit dire. Mais ſi celui de Hunguan n'avoit été qu'un éclair, ce dernier ne pouvoit être qu'une exhalaiſon & une vapeur. Tous ces peuples ne faiſoient guéres de peur aux Tartares avec leur grand Empereur. Ils ſe perſuadoient cependant qu'encore que leur nouveau Prince n'eût pas des forces pour reconquerir ce qui s'étoit perdu de la Chine, il pourroit neanmoins conſerver ces trois dernieres Provinces où il étoit pour lors le Maître; & ils ſe tenoient plus hardis ſur ce qu'il avoit auprès de lui un fameux Capitaine Chinois, qui paſſoit pour très-vaillant, & qui juſqu'alors avoit eu de fort heureuſes avantures ſur la mer & ſur la terre.

Ce Capitaine pour lors ſi renommé dans la Chine fut le plus grand & dernier obſtacle que les Tartares trouverent dans toute

leur

leur conquête. Aussi furent-ils obligez de changer de conduite & de prendre de tout autres mesures à son égard. Au lieu que jusques-là, ils avoient seulement menace & commandé aux peuples de se soûmettre, sous peine de leur faire sentir leur indignation, ils ne dédaignerent pas contre leur coûtume, & voyant qu'ils gagneroient moins par la force, d'en venir à des propositions d'accommodement & jusqu'à des prieres avec un homme de nulle qualité, & un Pirate.

Cet homme, qui se fit craindre des Tartares, étoit Chinois de Nation, & s'appelloit Icoan; nom qui durant tout ce temps fit beaucoup de bruit, & même dans les païs assez éloignez. Il est assez curieux, pour connoître encore mieux l'état de la Chine, de sçavoir une partie des avantures de sa vie. Il étoit né en la Province de Foquien en un petit village sur le bord de la mer, proche la ville de Annay, de parens pauvres & aussi miserables que le pouvoit être ce petit lieu écarté. Il sortit fort jeune de son païs, pour trouver ailleurs, s'il pouvoit, quelque meilleure fortune. Comme il avoit de l'esprit, il ne desespera pas de pouvoir parvenir un jour à quelque chose de grand. Mais pour cela il falloit voir le monde & se procurer de l'emploi.

Il vint donc à la ville de Macaô, & là il commença par ce que font beaucoup de jeunes gens de son âge & de sa sorte, qui fut de servir quelques Artisans & gens de métier, & ensuite quelques Marchands de sa Nation. C'étoit encore une petite fortune; aussi ne fit-il pas son compte d'en demeurer là. Comme il ne manquoit pas de bon sens, il se rendoit aussi tous les jours plus habile & plus capable de grandes choses. Il fut même instruit de nôtre Religion, & receut le Saint Baptême en cette Ville. Il s'y fit nommer Gaspard. On ne sçait point le sujet qu'il pût avoir de prendre ce nom, si ce n'est qu'il lui pouvoit marquer quelque chose de grand & d'heureux.

Icoan cependant ou Gaspard, qui se voyoit à Macaô, toûjours peu accommodé, & de nulle consideration, s'en retourna en son païs. Mais il n'y pouvoit, non plus qu'ailleurs, demeurer dans l'abbaissement d'une vie méprisable. Il passa donc dans le Japon. Il y avoit pour lors grande liberté pour toutes les Nations qui y vouloient exercer le Commerce. Ce fut ce qui l'arresta. Il trouva de l'emploi auprès d'un riche Marchand Chinois de son païs, qu'il servit très-fidellement & avec grand soin de ses affaires. Ce Marchand trouva de plus en

plus

plus ce jeune homme habile & parfaitement entendu dans le Negoce. Ainsi il ne fit point de difficulté de lui confier quelques vaisseaux & une partie de son bien pour aller trafiquer aux Royaumes de Cochinchine & de Cambaye. Gaspard s'acquitta si bien de sa commission, qu'il en rapporta à son Maître un très-grand profit, & acquit encore beaucoup de crédit pour lui. Depuis, sa reputation & la confiance que son Maître & plusieurs riches Marchands avoient en sa fidelité, augmenterent toûjours; ensorte que plusieurs ne craignoient point de lui confier à l'envi la meilleure partie de leur bien. Il partit une fois du Japon pour Cambaye avec deux vaisseaux chargez de riches marchandises, dont son Maître & quelques autres Marchands lui donnoient la commission. Il arriva heureusement à Cambaye; & comme il y étoit occupé à décharger & à traitter de ses marchandises, il lui vint nouvelle que son Maître & tous, où la plûpart de ceux pour lesquels il negocioit, étoient morts de la peste, qui avoit cette année été très-grande dans le Japon, ensuite d'une famine qui avoit affligé tout ce païs.

C'étoit l'occasion de verifier le Proverbe, qu'elle fait le larron. Gaspard ne l'auroit pas voulue plus favorable. Il étoit Chré-

Chrétien. Mais ſa Religion n'alloit pas juſqu'à en faire les œuvres, ni à garder ſi long-temps le commandement de ne pas dérober. Il ſe laſſa d'avoir été homme de bien, & trop fidelle à ceux qui s'étoient confiez en ſa probité. On pourroit dire que c'auroit été pour Icoan le temps de faire valoir la maxime de Machiavel; Qu'il faut être long-temps homme de bien, pour être une bonne fois méchant. Icoan fit donc le Teſtament de ſon Maître & de ces autres Marchands, dans lequel il ſe porta pour heritier univerſel de tout ce qu'ils avoient d'effets dans ces deux vaiſſeaux. Il ne pretendoit pas neanmoins pour abandonner la Loi de Dieu, renoncer encore à la Religion Chrétienne; parce qu'il ſe perſuadoit que les heritiers de ces Marchands devoient bien lui laiſſer tout ce qui étoit à Cambaye pour les ſervices qu'il leur avoit rendus. Il lui fut ainſi facile de ce côté-là de rendre ſes comptes: mais il y avoit plus à faire avec les Mandarins de la Chine, qui font compter avec les morts encore mieux qu'avec les vivans. Les Seigneurs Mandarins qui ſe font les Executeurs des Teſtamens des deffunts, pour ſe faire auſſi leurs heritiers, obſervent de grandes formalitez de Juſtice, afin que perſonne ne puiſſe rien détourner d'une ſucceſſion, c'eſt

à-dire,

à-dire, afin qu'ils s'en puissent accommoder tous seuls. Gaspard, qui sçavoit toutes ces coûtumes de son païs, jugea bien que s'il y retournoit, il y auroit bien des comptes à rendre. Les Mandarins avoient été très bien informez de tout le particulier de sa commission. Il crût donc que c'étoit à lui de donner un si bon ordre à ses affaires, que s'il avoit à mourir voleur, ainsi qu'il voyoit déja sa vie & sa personne en danger, ce ne fût pas au moins en son premier larcin & comme un voleur ordinaire, lui qui pourroit tenter encore une meilleure fortune & se faire un Capitaine de voleurs. Quelques connoissances, qu'il pouvoit avoir de la Religion Chrétienne, pouvoient lui donner de l'embarras. Mais il étoit riche en demeurant voleur; & il étoit miserable s'il falloit restituer: Outre que ces comptes avec les Mandarins de la Chine lui étoient fort importuns. Enfin en se reservant à compter une autrefois avec Dieu, il vît qu'il ne tiendroit qu'à lui de sortir pour lors d'affaire avec les hommes; & ce fut bien-tôt fait. Icoan ne se soucia guéres de sa Religion. Il ne pensa plus qu'à sa fortune. Le plus seur, & le plus court pour cela, c'étoit de faire la vie & le métier d'un Pirate.

Icoan eut de toutes les marchandises dont

dont il se faisoit le proprietaire & le Maître, dequoi acheter des vaisseaux, & dequoi encore assembler une petite armée. Il se vit ainsi le chef d'une Escadre, qui pouvoit ôter toute envie aux Mandarins de la Chine de venir compter avec lui. Le voilà donc en mer, & avec tant d'heureuses avantures en peu de temps, que, suivant la Relation, les Barberousses & autres habiles Corsaires n'ont eu rien de comparable à ce Pirate. Le nom d'Icoan devint autant fameux que redoutable. Il n'étoit pas moins vaillant que rusé; mais il se montroit sur tout très-liberal, lors qu'il s'agissoit de partager quelque prise. Cette reputation grossit encore son monde. Tout ce qu'il y avoit de gens perdus & de son humeur, venoient à l'envi se ranger auprès de lui, & le nombre de ses vaisseaux, qui augmentoit tous les jours, devint desormais une puissante flote.

Pour lors Icoan ne se borna plus à faire des courses sur les particuliers. Il avoit bien l'assurance d'aller charger & mettre en desordre les armées Navales de la Chine, lors qu'il sçavoit qu'elles se preparoient à lui donner la chasse. On avoit vû assez d'autres Corsaires courir & écumer les mers de la Chine; mais ils ne continuoient leurs courses qu'autant de temps que les

vais-

vaiſſeaux du Roi tardoient à venir nettoyer ces côtes, ou le Roi lui-même propoſoit tant de recompenſes pour ceux qui apporteroient les teſtes de ces Pirates, qu'on ne tardoit guéres à les voir entre les mains des Soldats. Il arrivoit aſſez ſouvent que ces miſerables ſe détruiſoient les uns les autres, comme il arriva à celui qui en vint depuis aux mains avec Icoan : mais celui-ci ſe conduiſit par tout avec tant d'ordre & de précaution, & il fut encore ſi bien ſervi de ſes gens, qu'il ne ſe trouva ni forces ni ruſes qui puſſent avoir de l'avantage ſur lui. Il ſe vît enfin le Maître des Mers de toute cette côte. Et ne voulant pas encore en demeurer là, parce qu'il falloit toûjours de l'emploi à ceux qu'il commandoit, il ſe mit deſormais à faire des deſcentes dans ces riches Provinces. Il pilla & ſaccagea les peuples, & porta par tout la deſolation, ſans trouver qui s'oppoſât à ſes grandes forces. Elles étoient telles pour lors, qu'il pouvoit mettre plus de mille vaiſſeaux en mer. N'étoit-ce point là ce qu'on pouvoit appeller fortune ? Icoan, qui n'étoit hier que le petit compagnon d'un miſerable artiſan, ſe voit aujourd'hui le Maître des mers, l'effroi & la terreur des peuples & des Provinces.

Le Roi, ou pour mieux dire les Rois de la Chi-

Chine, car ce Corſaire s'eſt maintenu de la ſorte ſous le regne de pluſieurs, n'étoient que trop informez de ce qui ſe paſſoit en ces côtes : Mais il n'étoit pas ſi aiſé d'entreprendre Icoan. Il ſe trouvoit peu de braves qui vouluſſent approcher ſes Eſcadres de ſi près. Ses vaiſſeaux étoient bordez d'une ſi belle artillerie, & il y avoit deſſus des gens tellement réſolus, avec une ſi bonne proviſion d'armes de toutes façons, & même de feux d'artifice, qu'il ne prenoit envie à perſonne de venir donner la chaſſe à ce Pirate.

Le Roi cependant qui cherchoit tous les moïens de faire quelque fin aux violences de ce Corſaire, conceut une aſſez plaiſante maniere de le combattre. C'étoit une ruſe de guerre & d'Etat tout enſemble, mais qui n'eut pas le ſuccez qu'il avoit penſé. Le bon-heur d'Icoan prévaloit ſur la ruſe auſſi bien que ſur la force de tout ce qu'il pouvoit avoir d'ennemis. Il étoit parlé à la Cour d'un autre Corſaire qui couroit encore les côtes de quelques Provinces, qui faiſoit le méchant & qui paſſoit auſſi pour un invincible. Ces deux Pirates qui ſe voyoient quelquefois, étoient convenus enſemble qu'aucun d'eux n'entreprendroit rien ſur l'autre ; & ils ſe maintenoient par là. Le Roi eût donc la pen-

penſée d'écrire à l'un & à l'autre ; & le fit effectivement : Mais ſur tout, il donna ordre que ſes Lettres leur fuſſent renduës fort ſecretement & en même temps, enſorte que l'un ne pût ſçavoir, lors qu'il recevroit ſa Lettre, que ſon competiteur en auroit receu une pareille.

Le Roi mandoit à chacun de ces Corſaires ; qu'ayant été informé de ſa valeur, il deſiroit ſe ſervir de lui en une affaire importante au bien de ſon Etat. Pour cela il offroit à Icoan un pardon general & une abolition de tout le paſſé, le tenoit quitte de la reſtitution de tout ce qu'il ſe ſeroit approprié des biens du Roi, & lui promettoit que les particuliers porteroient leurs pertes en patience ; Que non ſeulement il le recevroit en ſa grace, mais qu'il l'établiroit encore Capitaine general de toutes les côtes des Provinces où il avoit des vaiſſeaux ; lui donneroit la Charge de grand Mandarin ; & le combleroit enfin de faveurs & de recompenſes ; mais que pour meriter toutes ces graces, il lui commandoit de joindre au plutôt ſes forces pour courir ſur l'autre Corſaire qui lui diſputoit la mer ; qu'il lui importoit de ne ſouffrir pas plus long-temps cet ennemi de l'Etat ; & que c'étoit à lui à qui il vouloit bien donner ſes ordres pour l'exterminer & pour le détruire.

La

La Lettre que l'Empereur écrivoit à l'autre Corſaire contenoit la même choſe ; Que pour le recevoir en ſa grace, &c. il lui ordonnoit d'attaquer & de perdre Icoan.

On tenoit cette ruſe de l'Empereur aſſez bien trouvée pour produire quelque grand effet. Il y avoit toutes les apparences que l'un & l'autre de ces Pirates recevroit ces offres avec joïe, & que comme ces deux puiſſantes armées en viendroient enſuite bientôt aux priſes, on s'attendoit, ou qu'elles ſe détruiroient toutes deux ; ou qu'encore que l'une demeurât victorieuſe de l'autre, elle ſeroit pourtant tellement affoiblie, que l'Armée Navale de l'Empereur, qui ſe préparoit pour cette grande occaſion, la trouvant en deſordre, ne manqueroit pas d'en avoir bon marché, & d'achever ainſi la ruïne entiere de ces deux Pirates.

L'on n'a point ſçû ce que produiſit la Lettre de l'Empereur dans l'eſprit du Corſaire competiteur d'Icoan. Quant à celui-ci il reçeut fort bien toutes ces belles offres; & quelque ruſe qu'il pût y avoir, il n'y avoit pourtant rien qu'il ſouhaittât davantage, que ce qui lui paroiſſoit une voïe honorable de ſortir de tant d'embarras, comme ſont les fatigues de la mer, & les perils, dont il eſt difficile qu'un homme pourſuivi par un Roi ſi puiſſant, puiſſe toûjours ſe garentir.

Au moins il voyoit qu'en obeïssant à cét ordre, quelque disgrace qui lui en pût arriver, il lui seroit honorable de s'être mis en état de bien servir son Maître; & que cependant s'il avoit le succez qu'il se pouvoit promettre, il seroit plus puissant que jamais & plus en état de revenir glorieux dans son païs, sans crainte d'avoir aucun compte à faire avec les Mandarins.

Voici donc Icoan devenu très-fidelle sujet de son Prince, après avoir reçeu sa Lettre & cét ordre, qui pouvoit autant décrediter les armes d'un Roi de la Chine, qu'il relevoit davantage la gloire & la reputation de ce Pirate. Il lui restoit, pour meriter ces graces, de détruire son plus grand adversaire, & cét exploit n'importoit pas moins à ses propres affaires, qu'à celles du Roi & de tout l'Etat de la Chine. N'ayant plus personne qui lui disputât la mer, & qui le pût troubler dans ses entreprises, il se voyoit desormais en état de se faire craindre, & de se faire aïmer de qui il lui plairoit.

C'est ainsi que ce Corsaire trouvoit par tout ses avantages: Mais soupçonnant avec raison, que celui qu'il devoit combattre, auroit pû recevoir le même ordre que lui; parce que tout ce jeu est assez ordinaire parmi

mi les politiques de la Chine, & ainſi ſurprent moins ceux de la Nation, il crut qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour ſa bonne fortune, & que de la reſolution il falloit paſſer à l'execution au plûtôt. Il donna donc à l'heure même ſes ordres à ſon armée, & partit pour aller chercher ſon ennemi.

Il y alloit de tout pour Icoan en cette expedition; c'eſt pourquoi il n'y oublia rien. Après avoir diſpoſé l'ordonnance de ſes vaiſſeaux, mis ſes gens en ordre, & appareillé generalement toutes choſes pour l'entrepriſe qu'il avoit reſoluë, il fut ſe mettre ainſi en preſence de ſon ennemi. Celui-ci avoit joint auſſi toutes ſes forces, ſans doute pour le même deſſein, mais il en avoit moins preſſé l'execution. Il ſe prépara cependant au combat, autant que la diligence de celui qui le venoit attaquer, lui en pouvoit donner de loiſir. Mais Icoan, qui ne vouloit pas lui laiſſer la liberté de s'étendre en mer, le ſerra bien-tôt de plus près qu'il ne s'étoit attendu. Il le chargea en même temps avec toute l'ardeur dont lui & ſes gens étoient capables.

Sur tout il ne ſe peut rien ajoûter à la conduite & à l'ordre qu'il maintint durant tout le combat, avec une fermeté & une preſence d'eſprit digne d'un excellent

Capitaine. La victoire fut assez long-temps disputée entre les deux partis avec toute la valeur & les grands exploits qu'il est aisé de s'imaginer, & sans doute que ce que l'on dit des combats des Corsaires; qu'ils font grand feu, mais qu'ils ne perdent que de la poudre, n'avoit pas lieu en cette rencontre. Ce fut veritablement une guerre sans quartier, une fierté de Corsaire contre Corsaire qui s'opiniâtra ou à perir ou à vaincre. Mais le bon-heur, ou plutôt la valeur & la conduite d'Icoan, le firent enfin le victorieux. Il sauta dans le vaisseau de son ennemi, le tua de sa main, lui coupa la teste. Ce fut là la victoire achevée d'Icoan, lors que son armée étoit encore assez en état de presenter une nouvelle bataille. Ceux des vaincus qui purent échaper des feux & des eaux se rendirent peu après sans beaucoup de peine. Ils prirent aussi parti en même temps avec le victorieux. C'étoient des gens qui ne changeoient ni d'état ni de fortune pour changer de Maître. Icoan grossit encore son armée de ces vaisseaux & de tout ce monde, & devint ainsi plus puissant encore & plus formidable. Il ne laissa pas pourtant de donner de nouveaux ordres, & de se tenir prest à tout ce que pourroient entreprendre ceux qui commandoient l'armée du Roi.

Tant

Tant de bon-heur & de conduite rendit cependant inutile tout ce qu'on avoit projetté à la Cour de la Chine. Icoan n'étoit que plus puissant & plus en état de se faire craindre que jamais. Il ne s'étoit point encore vû une armée si belle & un si grand nombre de vaisseaux sous son commandement. Aussi l'armée de l'Empereur qui le venoit chercher pour le combattre, pensant le trouver à demi vaincu, fit bien-tôt paroître tout un autre dessein, après l'avoir reconnu de plus près. Elle vint à Icoan, non pour l'attaquer, mais pour le congratuler & le feliciter de sa victoire. Cet homme rusé, qui sçavoit parfaitement bien dissimuler, ne fit pas non plus paroître qu'il se fût mis en état de les bien recevoir. Il descendit ensuitte à terre, & vint presenter aux Vice-Rois la Lettre de l'Empereur, où il l'assuroit de ses grandes recompenses, s'il délivroit l'Etat du Corsaire qu'il venoit de défaire pour lors. Il leur presente sa teste, & leur fait voir encore ses vaisseaux & ses gens qui s'étoient rendus à sa discretion. Les Vice-Rois ne pouvoient pas refuser les honneurs & les dignitez que celui, qui les leur demandoit, tenoit déja de la promesse si expresse de leur Maître. Icoan se met donc en possession de la charge de Capitaine general des côtes; & il est resolu de s'y

bien maintenir, soûtenu de ses puissantes forces & de tout ce monde qui le rendoit si redoutable.

Voila donc la grandeur & la fortune du Corsaire puissamment établie. Le voilà riche, puissant, une personne illustre & d'une haute consideration parmi les peuples. De grand voleur le voilà grand Mandarin de la Chine; il est vrai qu'en ce païs-là voleur & Mandarin ne different guéres. Mais cependant il n'est plus craint comme auparavant; il est aimé au contraire & reveré de toutes les Provinces, parce qu'il leur promet, qu'autant qu'il leur a fait de mal, autant va-t'il presentement les combler de prosperitez & de biens.

Il commence à rendre toutes ces mers libres pour le commerce, & il ne lui est pas fort difficile de les nettoyer de Pirates. Il n'avoit lui-même qu'à quitter la mer, parce qu'autant de Corsaires qui couroient ces côtes, avoient pris parti avec lui, & faisant partie de ses Escadres, ils demeuroient sous ses ordres & son commandement. Mais Icoan, aussi bien que ses gens, avoit trouvé trop d'attraits dans la vie de Pirate, pour ne reprendre pas la mer au plutôt. Il y avoit seulement cette difference qu'ils voloient pour lors sous les enseignes du Roi, & en faisant valoir son autorité: car

par

par tout le monde il y a de ces honorables voleurs qui volent d'autorité Royale. Et c'étoit encore l'Empereur même qu'Icoan voloit desormais plus hardiment que les particuliers. Il ne sortoit point de vaisseau de la Chine chargé de marchandises pour les Royaumes voisins, qui ne lui payât ses droits, & ce qui étoit au-delà des droits: Et comme si Icoan eût été le Roi, les Marchands venoient prendre de lui des passeports qu'ils consideroient beaucoup plus que ceux du Roi. Ainsi le commerce de la Chine valoit imcomparablement plus à cét Officier qu'au Prince même; outre qu'il faisoit encore charger un grand nombre de vaisseaux pour le Japon & les Philippines, des meilleures marchandises du païs qu'il avoit pillées ou qu'il se faisoit vendre à très-bas prix. Ce negoce lui apportoit toutes les années des millions d'argent: Aussi avoit-il dans ses Palais des appartemens tout revestus de lames d'argent, qui lui étoit devenu aussi commun que les materiaux les plus ordinaires.

l'Empereur de la Chine étoit très-mal satisfait que le dessein qu'il avoit eu de perdre cet homme eût eu un si étrange succez. Il voyoit qu'au lieu d'avoir détruit ce Tyran, il n'avoit fait que le mieux établir & le rendre encore plus redoutable. Il pensoit donc

à le tirer de la mer, pour lui donner de l'emploi contre les Tartares de la frontiere, qui faisoient pour lors des courses sur les terres de la Chine. Pour cét effet il le declara General de ses armées, & lui envoya ses ordres pour lever de nouvelles troupes dans ces Provinces, où il étoit Capitaine des côtes.

Il lui fit aussi délivrer de grandes sommes de deniers pour le payement & la subsistance de son armée. Mais les intentions de la Cour étoient de se défaire absolument de ce Tyran, soit en le faisant assommer par les Tartares, soit en lui faisant son procez, lors qu'étant entré plus avant dans les terres de l'Empire, il seroit plus aisé de s'assurer de sa personne.

Icoan obeït fidellement aux ordres du Roi mais ce rusé Corsaire voyoit trop clair dans toute cette politique, pour ne pas la détourner encore à ses avantages. Il délivra des commissions, assembla des troupes, fit des Capitaines ausquels il partagea la direction & la conduite de l'armée, & enfin il se mit en campagne. Cependant, il avoit des amis, lesquels, ainsi qu'il en étoit convenu avec eux, venoient mettre tout en allarme sur sa marche. Ils venoient publiquement lui donner des avis que des vaisseaux Hollandois & autres des ennemis de la Chine

ne couroient & ravageoient les costes, dont l'Empereur lui avoit commis la garde. Icoan ne manquoit pas de témoigner son déplaisir & de paroître fort embarassé; Aussi-tôt il donnoit avis sur avis au Roi de ce qui se passoit à la côte. Il laissoit enfin la guerre des Tartares à ses Lieutenans, & se remettoit aussi-tôt en mer, pour donner la chasse à ces Corsaires qui faisoient tant de ravages. C'étoit là toute l'envie qu'il avoit d'approcher plus près de la Cour.

Cependant Icoan qui sçavoit que les ordres qu'il recevoit, ne lui venoient pas du Roi, parce qu'il ne gouvernoit pas par lui-même, mais de ses Ministres, concevoit assez que c'étoient eux qui lui dénonçoient la guerre, & qui avoient resolu sa perte. Il sçavoit aussi que les Vice-Rois & les Visiteurs où Intendans, qui venoient dans les Provinces où il étoit, étoient toûjours prests de lui rendre de fâcheux offices par les ordres qu'ils avoient de ces Ministres de l'observer, & de ne le pas manquer, si le temps & le lieu leur donnoient quelque avantage sur lui. Il vit donc qu'il pourroit avoir de ce côté-là une assez fâcheuse guerre sur les bras; & pour échapper enfin à tant d'ennemis, il comprit, qu'il n'y auroit pas pour lui d'autre expedient, que de se resoudre à les

gagner & à les mettre tous dans ses interêts. Ce n'étoit pas une chose si difficile. Il pouvoit fournir à tout : c'étoit en faisant de nouvelles exactions sur les Peuples. Il voioit bien qu'il féroit crier les pauvres qu'il opprimeroit ; mais au moins il appaisoit ceux qui le vouloient opprimer lui-même. Il falloit enfin qu'il fît son compte là-dessus, comme il le fit ; & si heureusement qu'il se vit en peu de temps un grand Ministre d'Etat. Ainsi il n'y eut desormais personne à la Cour qui fît la guerre à Icoan. On y étoit satisfait de lui, parce qu'il ne manquoit pas d'y envoyer de l'or, de l'argent & des perles ; & tout cela ne coûtoit guéres à ce Pirate.

Les miserables Provinces ne cessoient de faire de grandes plaintes à la Cour des violences d'Icoan : Mais son or & ses perles ne laissoient guéres d'entrée à leurs Memoires & à leurs Requestes, pour pouvoir venir jusqu'au Roi. Les Ministres & les Eunuques du Palais étoient tellement satisfaits des liberalitez de ce Corsaire, qu'il n'étoit plus de mention à la Cour de le traiter de Corsaire. C'étoit un fidelle serviteur du Prince ; & on ne parloit que de ses grands exploits & des services qu'il venoit de rendre à l'Etat. Chose étrange, mais si generale par toutes les Cours, que les Rois

qui

qui devroient le mieux ſçavoir l'état de leurs Peuples, ſçachent moins que tous les autres l'oppreſſion & la deſolation de leurs Provinces. Ainſi les Peuples gemiſſoient ſans remede ſous les violences de ce Tyran, qui s'élevoit & s'affermiſſoit de plus en plus ſur les ruïnes de tant de miſerables, pendant que l'Empereur étoit bien éloigné de les ſoulager, puis qu'il ignoroit même leur miſere & leurs plaintes, & que les Miniſtres n'avoient garde de les lui faire entendre, parce qu'ils profitoient de l'oppreſſion. Bien loin de là ils faiſoient entendre à Icoan qu'il volât toujours plus hardiment, puis qu'il voloit pour eux. C'eſt ainſi que les affaires des Rois ſe gouvernent. Ceux qui les ſervent moins fidellement vivent & ſe nourriſſent de leurs Finances. Ils mangent le travail & la ſubſtance des Peuples, & ne ſe ſoucient guéres que leur Maître s'acquite de ce qu'il leur doit.

CHAPITRE VII.

Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois.

Different qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refuserent de lui rendre sa Fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chrétienne.

Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans ses Troupes.

Sa fidelité pour les Provinces de la Chine.

ICOAN, après s'être rendu si puissant sur Mer & sur Terre, encore qu'il ne le voulût pas paroître, eut aussi envie de se faire craindre des Hollandois de l'Isle Formose. Cette Isle est la terre la plus proche de la Province de Foquien que l'on y découvre aisément, lors que le Ciel est sans nuages. Il commença à faire des menaces aux Hollandois qu'il les chasseroit de ce lieu, s'ils ne s'en retiroient d'eux-mêmes: mais l'entreprise n'étoit pas si facile qu'il auroit pensé. Ce qu'il pouvoit, étoit de leur empêcher le commerce avec la Chine, & c'étoit déja leur faire beaucoup de mal. Car il leur ôtoit le plus grand profit, & les meilleures affaires

faires qu'ils puſſent faire en toutes les Indes.

Les Hollandois perdoient leur Treſor, en perdant cette liberté de venir trafiquer en la Chine; parce qu'ils ne trouvoient point ailleurs, pas même en Europe, de ces precieuſes Marchandiſes qu'ils chargent pour le Japon & autres lieux, d'où ils rapportent de l'argent. Auſſi mépriſerent-ils d'abord les defenſes d'Icoan: mais ils eurent bien-tôt ſujet de s'en repentir. Ce Corſaire leur brûla huit de leurs meilleurs Vaiſſeaux, trois en une rencontre & cinq en une autre. On a eu des nouvelles certaines de la perte de ces huit Vaiſſeaux, ſans les autres dont on n'a rien appris. Les Hollandois ne s'apperceurent que trop qu'ils s'étoient fait un très-fâcheux ennemi. Pour cela, ils ſe reſolurent de changer de conduite. Il n'y avoit rien à gagner avec Icoan par la force, mais l'argent pouvoit tout, & l'on ſçait que qui peut combattre avec des armes d'or & d'argent peut être victorieux à moins de frais & de dépenſe.

Les Hollandois firent enfin la paix avec Icoan, en s'obligeant de lui payer tous les ans environ trente mille écus de tribut. Par ce moyen, il y avoit deſormais toute liberté de trafiquer & de paſſer de la For-

mose dans la Chine. La somme n'étoit pas excessive, en comparaison du grand profit qui leur revient de ce commerce; & cependant ce peu d'argent les rendoit bons amis d'Icoan. Depuis leur bonne intelligence, passa en une amitié si étroite, qu'il voulut bien leur donner le soin de l'éducation de son Fils. Il le leur envoya à Jacatra, qui est un de leurs établissemens dans les Indes Orientales; & il voulut qu'il fût ainsi élevé parmi eux, pour y apprendre autant qu'il se pourroit la politique de l'Europe, & ce qui s'y pratique dans les exercices de la Guerre.

On verra par la suite en quelle consideration Icoan fut depuis parmi les Hollandois. Ils avoient fait tous leurs efforts, les dernieres années avant la Guerre, pour empêcher le commerce des Portugais de Manile avec la Chine, & leurs Vaisseaux, qui pour cét effet croisoient sans cesse sur ces Mers, ne voyoient point paroître de Vaisseaux Chinois, dont ils ne se rendissent aussi-tôt les Maîtres. Mais pour lors si un Vaisseau avoit un passeport d'Icoan, ou qu'il fût chargé de quelques marchandises qui lui appartinssent, il passoit avec toute liberté, encore que ce Vaisseau allast en une terre de leurs ennemis, & qu'il apportât ainsi un notable préjudice à leur Com-

Commerce. C'étoit tellement à la consideration d'Icoan qu'on en usoit de la sorte, que quand un autre Vaisseau auroit apartenu à l'Empereur de la Chine, & auroit été chargé de ses ameublemens, & des efets appartenans à la personne même de ce Prince, il n'auroit pas été moins pillé, & tous ceux qui auroient été dessus faits esclaves en même temps. Voilà comme Icoan étoit plus Empereur de la Chine parmi les Hollandois que l'Empereur même.

Mais ce Corsaire ne pretendoit pas devoir être moins consideré sur la Terre, & dans les Provinces de la Chine, que sur la Mer. L'Empereur lui devoit un jour vingt où trente mille ducats de ses appointemens, qui lui devoient être payez des deniers royaux de Canton. Les Officiers de l'Empereur ne le satisfaisoient pas assez tôt. Il descendit à terre ; & encore qu'il y eût dans cette Ville plus de deux cens mille habitans, il y vint accompagné seulement de cinq où six mille hommes de ceux en qui il se fioit le plus. Personne ne fut assez hardy pour lui empêcher l'entrée de cette Ville. Il n'y fit aucune violence : Mais y étant avec ses gens, il se fit dresser un tribunal dans la place, fit appeller devant lui les Officiers du Roi avec les Notaires publics, & se fit payer

payer de tout ce qui lui étoit dû, en donnant par ces Notaires un receu aux Officiersdu Roi. Il ſortit enſuite de la Ville, y laiſſant toutes choſes en ordre & en paix. Voilà comment en uſoit Icoan, pour ſe faire payer de l'Empereur de la Chine.

Comme les Hollandois conſideroient beaucoup plus la puiſſance de ce Corſaire que celle de l'Empereur même; c'étoit auſſi à Icoan qu'ils envoyerent deſormais des Ambaſſades publiques, & non à la Cour de Pequin. Tous les honneurs & tous les preſens ſe rendoient pour lors à Icoan. Ils lui firent même preſenter un jour un Sceptre & une Couronne d'or, voulant par là lui donner envie de la royauté, & pour l'obliger à faire ce dernier pas, ils lui offroient encore tout ce qu'ils avoient de forces & de puiſſance. Juſques-là Icoan voulût pourtant demeurer fidelle ſujet de ſon Prince; & le fit aſſez paroître dans la ſuite: car il ne fit jamais aucune oſtentation du Sceptre, ni de la Couronne. Il les faiſoit porter ſeulement parmi les autres meubles de ſa garderobe, comme un preſent qu'il eſtimoit, & qui lui étoit précieux, mais non pas pour en faire un ornement royal, & une marque de domination & de grandeur.

Mais

Mais ce qui auroit dû plus offenſer l'honneur & la perſonne de l'Empereur c'eſt que depuis que ce Pirate étoit rentré dans l'obeïſſance, les Troupes & les Armées qu'il commandoit étoient celles du Prince, leur paye & leur ſubſiſtance provenoit de ſes deniers, le Prince faiſoit toutes les dépenſes, & cependant Icoan en avoit les honneurs & le profit. C'étoit-là le malheur de la Chine de n'avoir pas des Miniſtres qui fiſſent paroître plus de zéle pour la grandeur & les interêts de leur Souverain. L'argent d'un Pirate les avoit tous tellement corrompûs; que pouvant bien empêcher le commerce de la Chine aux Hollandois de Formoſe, & les obliger ainſi à recevoir plutôt les ordres du Roi que ceux d'un Corſaire, ils n'avoient cependant penſé à rien moins qu'à ſoûtenir en cette occaſion la puiſſance, & la majeſté de leur M[illegible]. Auſſi étoit-ce ſeulement l'intention [illegible] Miniſtres de faire leurs affaires, & n[illegible] pas celles de l'Etat & du Prince. Et ce n'eſt pas une choſe fort extraordinaire dans les Cours des Rois, en ſorte qu'on peut dire qu'il faut que les Princes ſouffrent de ne pas regner, ou qu'ils faſſent ſi bien valoir leur authorité, que ce ſoit à ceux qui ne doivent qu'executer leurs

leurs ordres, à trouve bon que leurs Maîtres regnent & commandent.

Il faut dire aussi quelque chose d'un different qu'Icoan eut avec les Portugais de Macaô. Il avoit toûjours fait paroître de l'affection & de la consideration pour cette ville, où il avoit demeuré si jeune, & lors qu'il ne se promettoit pas encore une fortune si élevée. Il arriva cependant une rencontre assez remarquable, où il fut prêt, ainsi qu'il en menaçoit, de faire de très mauvais traittemens à ses habitans. Le sujet fut tel. Etant au Japon dans les commencemens de sa fortune, il avoit eu une Fille bastarde qui pour lors fut baptisée & élevée dans la Religion Chrétienne. Depuis les Chrétiens ayant été chassez du Japon, elle en sortit comme les autres, & vint à Macaô. Elle y fut receuë chez des personnes charitables qui en prirent soin, & continuerent toujours de l'élever dans la pieté & aux exercices de nôtre sainte Religion. Icoan, qui apprit en ce tems là que sa Fille étoit à Macaô, envoya la demander comme un enfant qui lui appartenoit. On considera la demande que faisoit ce Pere, mais on ne jugea pas qu'il fût à propos de lui remettre sa Fille, parce qu'elle étoit Chrétienne, & que pour lui,

lui, encore qu'il eût été baptisé & qu'il eut fait profession d'être Chrétien, il vivoit cependant comme un infidelle, & n'avoit de societé qu'avec des Infidelles. Neanmoins on fut bien-aise d'examiner cette affaire, autant qu'elle le meritoit, & il se fit pour ce sujet une assemblée d'Ecclesiastiques, & d'autres personnes pieuses, où il fut conclu qu'on ne devoit point rendre cét Enfant à son Pere. Icoan fit des menaces terribles ; declara qu'il viendroit assieger Macaô avec une armée de cinq cens ou mille vaisseaux ; qu'il en feroit sortir sa Fille par force, après qu'il auroit perdu & ruïné tous ceux qui la lui retenoient ; qu'il alloit dès-lors les reduire à la derniere necessité, en leur empêchant les vivres & toutes les commoditez qui leur venoient de la Chine. Mais avec toutes ses menaces, on ne lui rendit point sa Fille, & Dieu ne permit pas qu'Icoan fît à la ville de Macaô tout le mal dont il la menaçoit.

On ne sçait point par quelle occasion il fut retenu. On fut seulement surpris d'apprendre quelque temps après qu'un vaisseau qui alloit de Macaô au Japon, s'étant perdu à la côte de la Chine où étoit Icoan, il avoit fait toute sorte de bons

trai-

traitemens aux gens du vaisseau ; qu'il leur avoit envoyé aussi-tôt tout ce qui leur étoit necessaire ; qu'il leur avoit ensuite donné des passeports & toutes les autres suretez qu'ils avoient pû desirer pour s'en retourner en leur païs ; & qu'après tout il n'avoit pas eu la pensée d'en retenir aucun, pour obliger ceux à qui il appartiendroit de lui faire rendre sa Fille ; qu'il ne leur en avoit pas même parlé. Voilà où se termina toute la colere d'Icoan ; & depuis il a toujours laissé ceux de Macaô en repos.

Les Portugais, qu'il avoit si bien receus en cette occasion, remarquerent qu'il avoit une Oratoire assez curieuse, où étoient entre autres les Images de Nôtre Seigneur, de la Vierge, & de quelques Saints. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des marques de la pieté Chrétienne. C'est un témoignage seulement que ceux de cette Nation approuvent sans peine toute sorte de Religion. Comme ils ne s'attachent point à croire l'unité d'un Dieu, ils reçoivent indifferemment une multitude de fausses Divinitez, & n'en arrestent point le nombre, étant libre à chacun de croire plus ou moins de Dieux. Ainsi parce qu'ils trou-

trouvent tout bon en fait de Religion, ils ne font point de difficulté de mettre encore parmi leurs Pagodes quelques Images des Saints, mais sans faire aucune difference, ni rendre plus d'honneur à JESUS-CHRIST, à la Vierge & aux Saints qu'à leurs Idoles. Ils les considerent tous comme leurs Dieux ; & c'est-là toute leur Theologie. Il est même assez croyable, qu'encore qu'Icoan eût receu le saint Baptême, il n'en sçavoit pas pour lors davantage. Car il ne parut point à ces Portugais qu'il en rendît plus d'honneur à JESUS-CHRIST, pour avoir son image. Ils ne lui virent pas faire non plus aucune action de Chrétien, encore que se trouvant pour lors avec des Chrétiens, il eût dû plutôt faire paroître quelques sentimens de Christianisme. Mais ils ne reconnurent pas qu'il eût même entendu parler d'Evangile, ni de Sacremens, ni de commandemens de Dieu & de l'Eglise ; & sa vie étoit encore moins Chrétienne. Enfin ce miserable étoit, ou si impie, ou si peu instruit de ce qu'il avoit été, que mettant l'Image de JESUS-CHRIST auprès de ses Idoles, il donnoit également de l'encens aux unes & aux autres.

Les Portugais, après avoir receu de ce Corsaire

faire des traittemens si obligeans crûrent qu'il leur importoit d'entretenir son amitié. Ils firent ainsi pour leurs affaires quelque traité avec lui, autant que la prudence & leurs besoins le requéroient. Ils sçavoient trop que c'étoit un ennemi terrible, un voleur habile, & qui souvent étoit leur voisin de fort près. Mais comme il avoit demeuré autrefois dans leur ville, ils crûrent qu'il auroit toujours quelque sujet de les considerer. C'est pourquoi ils traiterent avec lui d'une maniere fort honorable. Depuis ils se confierent tellement en sa fidelité, qu'ils ne firent pas difficulté de lui commettre toutes leurs Marchandises, pour les transporter dans ses vaisseaux au Japon. Car les Portugais n'avoient plus la liberté du commerce en ce Païs là, depuis que les ports & les entrées en avoient été fermées à tous les Catholiques par de très severes Edits.

Icoan faisoit ainsi valoir le commerce des habitans de Macaô. Ce n'est pas qu'ils n'y vissent du peril. Ils n'avoient que trop de sujet de soupçonner que ce Corsaire ou ses gens pourroient s'accommoder quelque jour de toutes leurs marchandises, qu'ils en seroient quittes, pour dire qu'il seroit

roit arrivé quelque naufrage, ou que des Corsaires auroient tout enlevé, & qu'il faudroit bien se payer de cette fourbe. Cependant Icoan y proceda avec tant d'honneur, qu'à ce qu'on a sçû de ce Marchands, il ne se trouva jamais le moindre mécomte dans ce qu'ils lui avoient confié. Ils s'appercevoient seulement que le profit n'étoit pas si grand, d'où ils jugeoient, qu'on se contentoit d'une partie pour laisser aller l'autre ; encore attribuoient-ils ce larcin aux gens d'Icoan plutôt qu'à lui-même ; Et ils en passoient par là ; parce qu'ils aimoient mieux que leur commerce subsistât toujours, quoi qu'avec moins de profit.

Plusieurs années se passerent durant lesquelles il n'étoit parlé que de la grande puissance d'Icoan sur Mer & sur Terre. On pourroit le comter veritablement parmi les tyrans de la Chine ; lors même qu'il ne laissoit pas de passer pour fidelle serviteur de l'Empereur, parce qu'il l'étoit des Mandarins, & que son or & son argent faisoient qu'on ne parloit plus à la Cour de sa tyrannie, mais seulement des grands services qu'il rendoit à l'Etat. Aussi dans cette grande autorité où il étoit, ne lui manquoit il plus, que de prendre encore

le nom de Roi. Mais il ne l'eſtimoit pas neceſſaire à ſa fortune. Comme il étoit prudent, il voyoit aſſez que le nom de Roi ne pourroit que le rendre odieux & ruïner même ſes affaires. C'eſt pourquoi il ſe contenta d'avoir obtenu de la Cour la dignité de Gaucum, qui eſt une des plus grandes & des premieres dignitez de la Chine. Il eſt vrai, qu'encore qu'il eût toujours prétendu à cette charge, il n'en fut pourtant pourvû que ſous les derniers Empereurs de la Chine, & lorſque le Tartare avoit déja conquis une grande partie de cét Etat.

Après avoir vû juſqu'où arriva la fortune de ce Corſaire, il reſte de voir comment il en uſa. La Relation rend de grands témoignages de la fidelité qu'il conſerva toujours pour les Princes de la Chine, qui fut telle qu'elle auroit pû ſervir d'exemple à pluſieurs Grands de cét Etat. Car lors qu'il fut le plus puiſſant, non ſeulement il révera toujours les ordres & la perſonne de l'Empereur, mais conſerva même toute ſorte de reſpect pour tous les Princes de la Famille Royale. Icoan étoit beaucoup plus puiſſant que les uſurpateurs Cham & Ly, s'il eût voulu prendre les armes contre ſon Prince. Tant
de

de monde dont il diſpoſoit, & tant de Threſors qu'il avoit acquis, lui donnoient bien d'autres moyens de commencer & de ſoûtenir quelque grande entrepriſe. Mais on peut dire qu'il avoit encore plus de fidelité que de forces & de richeſſes. Ainſi non ſeulement il demeura fidelle ſujet de ſon Roi, mais même au lieu qu'après la mort de Zunchin, & lors que les Tartares étoient déja entrez dans la Chine, il auroit pû mieux que jamais prendre la Couronne, ainſi que pluſieurs, qui n'étoient pas ſi en état de ſe maintenir que lui, avoient fait; Ce fut lui au contraire qui fit couronner dans la Province de Foquien, le Prince dont nous avons parlé. Ce fut lui qui entreprit de le maintenir, & qui pour cét effet ſe vint retirer auprès de ſa perſonne, après lui avoir aſſuré toutes les grandes forces qu'il avoit ſur Mer & ſur Terre. Icoan pouvoit enfin ſe ſervir de toutes ſes troupes pour conquerir lui-même un Etat & une Monarchie; ou bien il pouvoit prendre avec elles un parti très-avantageux parmi les Tartares. Par là il aſſuroit deformais toute ſa fortune, & il n'avoit plus rien à craindre du côté de la Chine. Mais ce qu'il devoit à ſes Princes lui fut

plus

plus cher que sa fortune, & les suretez qu'il trouvoit avec le Tartare, & même que sa propre vie. Il vît assez qu'il hazardoit tout, en entreprenant de deffendre un Prince qu'il lui feroit très-difficile de maintenir contre de si puissans ennemis. Mais il semble que c'étoit-là l'occasion qu'il cherchoit de se montrer aussi fidelle serviteur d'un Roi de la Chine, qu'il avoit été grand Corsaire & grand voleur.

Icoan, qui se preparoit à avoir bien-tôt les Tartares sur les bras, s'étoit resolu de les attendre dans la Province de Foquien une des trois dernieres qui leur restoient à conquerir de tout ce grand Empire. Il avoit dans tous ces lieux grand nombre de troupes & de gens dont il avoit éprouvé la resolution sur Mer & sur Terre. Il mettoit encore à leur teste un Prince qui venoit d'être couronné Empereur de la Chine. Ce Prince & Icoan étoient les deux plus grands obstacles que les Tartares eussent trouvé jusqu'alors dans leur Conqueste, & ce fut aussi ce qui les fit penser à employer des caresses & des sollicitations auprès d'Icoan; eux qui en tant de lieux n'avoient employé que des menaces, pour faire tout fléchir sous leur puissance. On

On n'a pas pû éviter cette digreſſion, dans la neceſſité de faire connoître, où étoient reduites les forces de la Chine, & quel étoit ce grand Capitaine que l'on eſperoit être aſſez puiſſant pour ſauver quelque partie de cet Etat de l'invaſion des Tartares.

Il faut reprendre les progrès de ces Conquerants. Après avoir achevé en 1645. de reduire la ville & la Province de Nanquin, avec les deux autres plus proches de Schiamſi & de Huquan, les trois autres qui confinent à celles-ci, de Honam, de Suchuen & d'Ivana, s'étoient renduës volontairement, & toutes ces ſix Provinces avoient été ainſi aſſujetties en l'eſpace de huit mois. L'oncle du Roi, qui commandoit les armées, s'étoit enſuite retiré à Nanquin, où il avoit établi Vice-Roi un Mandarin Chinois. Mais comme le feu de la guerre étoit toûjours fort allumé dans tout ce grand païs, ce Prince ne s'étoit pas tant retiré à Nanquin pour y paſſer la ſaiſon de l'hyver, comme pour aviſer de là aux moyens de reduire les trois dernieres Provinces. Il eſtimoit cette expedition bien avancée, s'il pouvoit obliger le fameux Icoan à prendre parti parmi les Tartares, & il crût y devoir employer les prieres & les pro-

 meſſes.

messes. Pour cét effet il lui fit écrire par le Chinois qu'il avoit établi Vice-Roi à Nanquin, une personne qu'Icoan pouvoit beaucoup considerer.

Ce Mandarin écrivoit en son nom, & comme à un ami à qui il se croyoit obligé de donner des avis importans. On sçavoit pourtant qu'il ne le faisoit que par l'ordre qu'il en avoit du Tartare. Le sujet de la Lettre étoit, de lui faire entendre qu'il ruïnoit ses affaires en prétendant s'opposer „ au victorieux ; Que s'il le croyoit il „ n'attendroit pas plus tard à lui remettre „ les trois dernieres Provinces ; qu'il lui „ donnoit sa parole & toutes les suretez „ qu'il pouvoit souhaitter, qu'il obtiendroit „ de ce Prince, qu'il le laissast Vice-Roi des „ deux Provinces de Foquien & de Canton, „ ou qu'il l'en établît même Souverain & „ petit Roi, en reconnoissant seulement „ qu'il tiendroit cét Etat de l'Empereur „ des Tartares. Il est certain que le Souverain de ces deux Provinces n'auroit pas été un petit Roi, puis qu'elles tiennent bien autant de païs que toute l'Espagne; outre qu'elles sont les plus riches de la Chine, & que c'étoit le païs qui pouvoit le mieux accommoder Icoan, qui y avoit toutes ses forces, & toutes ses richesses.

Icoan

Icoan fit à ce Mandarin une réponſe, qui lui pouvoit faire connoître la fidelité qu'il étoit reſolu de conſerver pour ſon legitime Prince. Il lui mandoit qu'il n'étoit pas “ aſſez crédule pour ſe mettre entre les “ mains des voleurs, ni aſſez traître pour “ livrer ſa Patrie à ſes Tyrans; Que non “ ſeulement il ne remettroit pas les Pro- “ vinces dont il avoit entrepris la défenſe, “ mais qu'il étoit encore bien reſolu d'em- “ ployer ce qu'il avoit de vie, de for- “ ces & de richeſſes pour mettre hors de “ toute la Chine ſes Uſurpateurs; que “ c'étoit ſon deſſein, & qu'il s'attendît “ bien qu'il n'y perdroit pas de temps, & “ qu'il n'omettroit rien de tout ce qu'il “ jugeroit neceſſaire pour en avancer l'exe- “ cution. “

CHAPITRE VIII.

Icoan demande du secours à l'Empereur du Japon qui le lui refuse.

Il soûtient durant une année la guerre contre les Tartares.

Il est pris prisonnier & presenté à l'Empereur Xunchi.

Quelle fut la fin de ce Corsaire.

ICOAN voyoit assez ce qu'il avoit à faire, après la réponse qu'il avoit faite au Vice-Roi de Nanquin. Il s'attendoit de voir bien-tôt toute la colere & toute la puissance d'un ennemi victorieux venir fondre sur lui. Il prépara donc tout ce qu'il avoit de forces pour bien soûtenir celles de son ennemi, Et pour ne rien negliger, il crût devoir envoyer une Ambassade à l'Empereur du Japon pour lui demander du secours. Il conjuroit ce Prince de vouloir faire passer dans la Chine quelques troupes, de la valeur & de la fermeté desquelles il pût mieux s'assurer qu'il ne l'étoit des milices de la Chine.

Cet Empereur du Japon est un Prince à peu près comme ceux de la Chine, tout enseveli dans les delices. S'il sort pour aller quel-

quelquefois à la chasse, ce n'est que dans son Palanquin, où il est comme dans une câge toute fermée de Crystal. Il pretend que c'est pour obliger ses peuples à avoir pour lui plus de respect & plus de veneration, plutôt que par crainte qu'ils ne le voyent. Ce Prince répondit donc à l'Ambassade d'Icoan; qu'il ne traittoit jamais qu'avec les Rois ses égaux; « Que si le legitime Souverain de la « Chine, Zunchin, lui avoit demandé lui- « même du secours dans le tems qu'il en « avoit besoin, il lui auroit envoyé de ses « meilleures troupes, & en bon nombre; « Qu'il seroit encore aussi disposé que ja- « mais à les envoyer, si quelque Prince de « ses legitimes Successeurs lui en faisoit la « demande; mais que sur les instances d'un « particulier, il ne le seroit pas; Que ces « importantes resolutions étoient des affai- « res de Rois, & qui meritoient bien que « des Rois en parlassent. «

Le Japonnois n'étoit pas si déraisonnable dans sa réponse: Mais Icoan qui n'avoit pas pensé que ce Prince auroit dû le traitter avec tant de hauteur, n'étoit pas d'humeur à passer d'autres Offices qu'il auroit crû indignes de lui auprès des Grands de sa Cour. Il pretendoit qu'on y auroit dû autrement considerer celui qui se voyoit

 l'ap-

l'appui & le soûtien de l'Empire de la Chine, & qui pouvoit bien ainsi parler au nom de tout cét Etat, en des tems où il en étoit comme l'ame & la vie. C'est pourquoi il laissa là le Japonnois, & ne pensa plus qu'à bien preparer ses gens à recevoir les Tartares.

Ceux-ci, après avoir sçû la resolution d'Icoan, virent qu'il n'y avoit point non plus de temps à perdre pour pousser leur victoire, mais qu'il étoit besoin d'y employer avec les forces toute la conduite qui seroit necessaire. Ils trouverent à propos avant toutes choses de se mieux assurer de la ville de Nanquin, & ce fût en y établissant une puissance superieure à celle du Mandarin qui en étoit Vice-Roi. Ils arresterent donc que celui des Oncles du Roi, qui venoit de conquerir ces six Provinces, feroit desormais sa demeure & tiendroit sa Cour dans cette grande Ville, & afin que ce fût avec plus d'éclat, & que ce Prince y eût toute l'autorité, ils lui donnerent le nom & la qualité de Roi. Ainsi la ville de Nanquin, qui avoit été autrefois la Cour & la demeure des Rois de la Chine, redevint la Cour d'un Roi des Tartares. Il parût pourtant que ce Prince, à qui on donnoit le nom de Roi, n'y prenoit pas plus d'autorité, que s'il n'en eût été que le Vice-roi seulement.

Il

Il pourroit même y avoir eu de la mépriſe dans la Relation, en ſorte qu'il n'auroit été effectivement que le Vice-Roi. La ſuite éclaircira cette remarque, qui paroît conſiderable.

Le Conſeil du jeune Xunchi fit cependant deux choſes aſſez importantes dans l'établiſſement de ce Prince. La premiere fut de mettre de juſtes bornes à la grande puiſſance d'un Mandarin Chinois, & qui étoit un homme d'Etat des plus habiles. L'autre étoit qu'en établiſſant l'Oncle du Roi dans cette grande Ville, on le tiroit par là honorablement du Commandement des Armées, pour laiſſer à un nouveau Chef la conqueſte des trois dernieres Provinces. On voyoit que la guerre, où l'on alloit entrer, ſeroit plus rude & plus difficile qu'elle n'avoit été. C'eſt pourquoi, encore que ce Prince fût heureux & vaillant, neanmoins parce qu'un autre plus jeune, appellé Pelipaovan, étoit plus conſideré dans les troupes, & plus habile dans tout l'art de la guerre, on jugea qu'il ſeroit plus important de le mettre à la tête des armées. On n'a point ſçû le nom de ce premier Oncle de l'Empereur; mais on pourroit dire de ce Pelipaovan, qu'il a été comme un Heros entre les Tartares, qui reconnoiſſoient que c'étoit à ſa valeur & à ſes ſages Conſeils que l'Em-

pereur ſon Neveu étoit redevable de ſes victoires. C'étoit lui auſſi qui s'étoit le plus employé à inſpirer la valeur à ce jeune Prince & à porter ſon courage à ces grandes entrepriſes. Auſſi les Tartares l'appelloient-ils le Conquerant de la Chine; & il n'eſtima pas cette qualité indigne de la part qu'il avoit à cette Conqueſte. Ce fut donc à ce Pelipaovan qu'on commit ce qui reſtoit de l'expedition, c'eſt-à-dire la reduction des trois dernieres Provinces, où la guerre ſe preparoit à être plus rude que dans les autres, tant à cauſe de la difficulté du païs plein de montagnes, que parce qu'il y avoit de puiſſantes troupes qui étoient reſoluës à ſe bien défendre.

Ce Prince receut volontiers ces ordres. Comme il ne deſiroit rien avec plus d'empreſſement que de répondre à l'eſtime qu'on avoit de ſa valeur, il n'y avoit rien auſſi qui le ſatisfit davantage que de voir qu'il avoit deſormais à vaincre, là, où la victoire ſeroit la plus difficile, & déja il ne ſe faiſoit qu'un jeu de tout ce qu'on y voyoit de difficultez & d'obſtacles.

Il ſe mît donc en campagne au commencement de l'année 1646. à la tête d'une armée de deux cens mille hommes tous ſoldats choiſis. Car il y avoit de l'émulation dans les troupes à qui ſerviroit ſous ce Prince.

Il

Il avoit cinquante mille hommes pour sa Cavalerie, & cent cinquante mille de gens de pied. Il faisoit aussi conduire pour l'artillerie cinq cens pieces de Canon avec tout l'attirail necessaire pour une grande entreprise. Entre plusieurs armées des Tartares qui avoient jusqu'alors courû l'Etat de la Chine, il s'en étoit bien trouvé d'aussi nombreuses, mais non pas de gens aussi bien-faits & aussi vaillans qu'étoient ceux que commandoit Pelipaovan: aussi étoit il besoin que les Tartares fissent pour lors marcher leurs meilleures troupes. On ne sçait pas bien le nombre de celles que l'Empereur de la Chine & le General Icoan commandoient: Mais il est certain qu'il y avoit dans ces Provinces plus d'un million d'hommes sous les armes, outre ceux qui tenoient encore la mer; parce qu'outre les vieilles troupes & les milices particulieres d'Icoan, il s'étoit encore retiré des autres Provinces dans celles-ci une multitude innombrable de monde.

Pelipaovan entra premierement dans la Province de Foquien, où il s'attendoit de trouver de plus grands obstacles dans les passages & les détroits des montagnes. Le Prince qui y avoit été couronné, y jouissoit depuis six mois de toute la grandeur de la Royauté. Icoan General de ses armées

s'y étoit auſſi rendu avec ſes meilleures troupes. Les armées ne tarderent guéres à ſe joindre & à en venir aux mains. Mais on n'a pû ſçavoir les combats & les batailles qui ſe donnerent alors. Comme les deux partis étoient extraordinairement animez, il eſt aiſé de penſer qu'il y eut de grands faits d'armes de part & d'autre. Pelipaovan employa une année entiere à ſe rendre Maître de cette Province; & il reconnût qu'il n'avoit pas pris ſi mal ſes meſures, d'y avoir commencé la guerre avec ſon armée entiere, & lors que ſes gens étoient encore frais, & dans leur premiere chaleur.

C'étoit une entrepriſe hardie, & qui pouvoit même paroître préſomptueuſe, que ce General fût entré d'abord dans un païs, où il ſçavoit qu'on ſe préparoit le mieux à ſe défendre: Mais depuis on connût qu'il avoit eu raiſon. Les Villes & les Places de cette Province n'ouvrirent pas les portes comme ailleurs. On ſoûtint par tout les attaques des Tartares, & on ne ceda que quand il n'y eut plus moyen de reſiſter Quelque recherche cependant qu'on ait pû faire de ce que fit Icoan, on n'en n'a pû apprendre rien de particulier. On ſçait ſeulement qu'il ſe trouva en toutes les grandes occaſions, ſans tourner jamais viſage à ſes enne-

ennemis. Mais il tomba enfin entre leurs mains & demeura prisonnier de guerre. On ne sçait pas non plus, si ce fut dans un combat, ou dans la défense de quelque place. Il est toûjours certain qu'il n'abandonna pas son poste, & que ce ne fut qu'aprés avoir long-temps combattu qu'il rendit les armes à un ennemi qu'il avoit si outrageusement offensé.

Tout fut facile aux Tartares aprés la prise d'Icoan. Comme il ne leur restoit plus rien d'important dans cette Province que de s'assurer de la personne du Roi, ce fut une affaire bien-tôt achevée, & ainsi que la Relation en parle, ils ne tarderent guéres à lui ôter la vie. Il semble pourtant par la suite qu'il se maintint encore assez de temps. Cette particularité s'éclaircira en son lieu.

Quant à Icoan, on trouva à propos de lui laisser la vie pour le presenter à l'Empereur Xunchi. Ainsi nous ne verrons plus que les disgraces de ce Favori de la fortune. Celui, qui depuis si long-temps avoit été comme enyvré de ses prosperitez, en alloit appercevoir desormais la fragilité & le mensonge. Mais Icoan, pour être tombé, n'en fut pas plus abatû. Ses fers & sa prison ne lui ôterent encore rien de sa fierté & de son courage. Il voulut seulement paroître extraordinairement animé contre les

Chinois ; & pour cela il prit aussi-tôt l'habit de Tartare. Il se fit couper les cheveux, & avec ce nouveau visage, il alla, comme s'il eût été encore le Maître de ses armées, presenter ses services au victorieux, & demander à prendre parti chez lui, avec toutes les milices qu'il prétendoit avoir encore en Mer & sur Terre. Voilà jusqu'où pouvoit aller la fierté & la fidelité d'un Pirate. Il n'y avoit plus de Prince, ni de Patrie pour Icoan: Mais il semble que cette assurance d'oser venir faire à son vainqueur des offres de ce qu'il lui venoit d'ôter, lors qu'il l'avoit fait son prisonnier, étoit assez hors de saison. Au moins, s'il ne devoit pas être plus constant, ni plus fidelle à sa Patrie, il auroit pû paroître plus prudent & plus habile homme d'avoir fait ces offres dans les temps qu'elles lui pouvoient être plus avantageuses.

Le Tartare ne rejetta pourtant pas les offres d'Icoan. Il avoit besoin de vaisseaux & de gens de Mer pour reduire les deux dernieres Provinces. Il n'étoit pas si aisé d'avoir si-tôt prêt tout l'équipage & l'armement d'une armée Navale, à moins qu'Icoan ne s'employât à rassurer ses gens, qui avoient pour lors un horrible éloignement pour les Tartares. On lui enleva neanmoins

tous

tous ses tresors, si ce n'est qu'il en eût encore de cachez que l'on ne pût pas trouver. Ensuite on l'envoya prisonnier à Nanquin où étoit pour lors l'Oncle de l'Empereur. Quelque tems après il fut conduit à Pequin, où il fut presenté au jeune Xunchi.

Lors qu'Icoan fut devant ce Prince, on ne manqua pas d'y faire mention de la réponse qu'il avoit faite au Mandarin qui lui avoit écrit. On rapporta les termes injurieux avec lesquels il y parloit des Tartares, & comment il les appelloit des voleurs & des tyrans. On ne lui fit pas à la verité un si grand crime de s'être mis en défense, & de s'être employé, autant qu'il avoit pû, pour maintenir le Roi qui avoit été couronné dans la Province de Foquien. On jugea que c'étoit une fidelité qu'il devoit à son Roi & à sa Patrie, & le jeune Xunchi, quelque irrité qu'il fût contre Icoan, n'eût pas de peine à reconnoître, qu'au lieu que la trahison plaît, & ne laisse pas de rendre les traîtres odieux, la fidelité au contraire, qu'on voudroit ne trouver pas si grande dans les ennemis, rend toûjours leurs personnes estimables.

Icoan, qui vît les grandes plaintes que les Tartares faisoient de sa lettre, nia hardiment qu'elle fût de lui. Il soûtint qu'il

ne

ne l'avoit point écrite, ni rien de semblable ; Que c'étoit une piece supposée & avancée par ses ennemis, pour le rendre odieux à cette Cour, & y achever sa perte.

On passa un autre chef, où on prétendoit qu'il étoit criminel de Leze-Majesté, pour avoir, de son autorité, ouvert les mines d'Argent, & obligé par plusieurs violences les peuples à y travailler.

Icoan soûtint n'avoir point fait ouvrir de mines d'argent; que bien loin que l'argent qu'il avoit, eût été tiré des mines de la Chine sans la permission de l'Empereur, il lui en étoit venu au contraire des mines qui sont dans les terres du Roi d'Espagne & de l'Empereur du Japon, & par la permission de ces Princes. Il en convainquit à l'heure-même ceux qui avoient prétendu lui faire un crime de son argent. Il est certain que cette grande quantité qu'il en avoit, lui étoit venuë, comme il disoit, en partie du Japon par la voye de Nangasaque, & en partie du Mexique & du Perou, des mines du Roi d'Espagne, par les vaisseaux de Manile.

Après s'être justifié, comme il pût, sur ces chefs plus importans, on presenta une multitude de memoriaux & de plaintes sur les

les vexations qu'il avoit faites dans les Provinces de la Chine. Et, ce qui est assez étrange, est que ceux qui les presentoient, étoient les mêmes Ministres des derniers Empereurs de la Chine, qui les avoient eux-mêmes retenus & empêchez d'être presentez au Roi, après avoir été gagnez par les presens d'Icoan. Ces traîtres étoient si impudens que de vouloir faire valoir auprès du Tartare, ce qui justifioit qu'ils s'étoient eux-mêmes vendus à Icoan. Et parce qu'ils lui avoient si bien fait acheter leur infidelité, qu'ils l'avoient obligé pour cela de dépoüiller les Provinces, ils prétendoient le faire encore punir pour avoir dépouillé à leur profit ces mêmes Provinces. Il n'appartenoit qu'à des Rois de la Chine d'avoir de tels Ministres, & de là le Tartare pouvoit penser quels seroient auprès d'un Prince étranger, ceux qui avoient tant de fois trahi leur legitime Maître, & un Empereur de leur Nation. Que ces Rois & que ces Etats étoient à plaindre ! & que ceux d'entre ces peuples l'étoient encore, qui n'avoient pas dequoi acheter la faveur de ceux qui la faisoient si bien valoir auprès de tels Princes !

Quant à Icoan, il avoit encore dequoi contenter quelque temps ceux qui avoient crû

crû qu'il n'y avoit plus rien à attendre de lui. Il avoit caché des tresors que l'on n'avoit pas encore découverts. Ainsi, comme il sçavoit ce qui pouvoit donner une meilleure face à ses affaires, soit qu'il fût, ou qu'il ne fût pas coupable, il jugea qu'il falloit se resoudre à payer de nouveaux tributs à ses accusateurs. Il s'employa donc à racheter de nouveau la faveur de ces mêmes Ministres, que la politique & la douceur du gouvernement des Tartares avoient continué dans leurs premieres dignitez. Toutes les accusations cesserent par ce moyen. Icoan redevint innocent à mesure qu'on receût son argent & ses presens. Il se trouva des témoins qui déposerent pour sa justification; Et tout ce qui avoit été avancé contre lui, ne fut plus que de fausses suppositions & de noires calomnies. Enfin pour s'être declaré liberal, il fut declaré innocent & renvoyé pleinement absous. C'étoit-là la justice que l'argent de ce Pirate se faisoit rendre par les Ministres de la Chine.

Non seulement Icoan se trouva justifié, mais il fut de plus maintenu dans la dignité de Gaucum. Il y avoit pourtant de l'apparence que c'étoit pour autant de temps que son argent & ses liberalitez du-

dureroient, & qu'après cela, il faudroit se resoudre à perdre la dignité avec la vie.

Le Tartare sçavoit aussi ce qu'il auroit à faire, lors qu'il verroit qu'il ne pourroit avoir aucun avantage à laisser vivre un ennemi si déclaré, & qu'il venoit de traiter si indignement. Icoan le dissimuloit autant qu'il lui étoit possible: Mais il ne paroissoit toûjours que trop, qu'on venoit de le dépouïller d'un grand pouvoir, & de grands biens en même temps. Ce qui lui restoit de sa Charge étoit un nom & une qualité, qui lui laissoient quelques honneurs, & rien autre chose. D'ailleurs sa presence devenoit tous les jours moins supportable à ceux, qui, outre qu'ils voyoient qu'il n'y avoit tantôt plus rien à tirer de lui, auroient encore fort souhaitté d'être défaits d'un témoin si irreprochable de leurs concussions. Enfin l'infortuné Icoan étoit de toutes parts fort en danger de sa personne & de sa vie, si ce n'est qu'il eût déja succombé sous les ruses de tant d'ennemis, comme plusieurs l'ont crû. Voilà quel fut ce Pirate, qui après avoir eu de si heureuses avantures en sa vie, vit enfin que ses mauvais jours étoient restez les derniers. Cet Apostat de la Religion Chrétienne,

ce

ce Tyran & cet oppresseur de tant de Peuples & de Provinces, alla rendre compte de ses faits en un temps, que toute sa fortune auroit pû donner autant de compassion à ceux qui voyoient sa chûte, qu'elle avoit donné auparavant de jalousie & d'envie à ceux qui l'avoient vû si élevé.

Les Tartares s'étant rendus les Maîtres de la Province de Foquien, on peut dire qu'ils le furent en même temps de tout l'Empire de la Chine. Car quoi qu'ils ne fussent pas encore entrez dans les Provinces de Canton & de Quansi, ils y voyoient desormais si peu d'obstacle à leurs victoires, que tout cette expedition ne les embarassoit guéres.

L'Empereur Xunchi ne tarda point à envoyer des Grands de sa Cour à son Oncle Pelipaovan pour le congratuler sur la reduction de cette Province & la prise du General Icoan que l'on y avoit beaucoup plus apprehendé. Il le fit aussi Vice-Roi de ces dernieres Provinces. C'est ce qui fait croire qu'il n'auroit pas donné la qualité de Roi à l'autre de ses Oncles qui résidoit à Nanquin. Il y a peu d'apparence que ce premier Prince, qui n'avoit pas le merite ni toutes les grandes qualitez de ce dernier, eût été fait Roi de ces Provinces, pendant que celui qu'on

ap-

appelloit le Conquerant de la Chine, & qui étoit beaucoup plus consideré à la Cour, n'eût été que Vice-Roi seulement de ces trois dernieres. Il est même contre toute raison de penser que ce jeune Empereur auroit voulu partager ainsi sa nouvelle Monarchie, pour se faire des compagnons de sa grandeur, qui auroient pû être bien-tôt assez puissans pour la lui disputer toute entiere. Et il n'est que trop vrai que la gloire de regner ne se partage pas si aisément sur des considerations de parenté & d'affinité. Remus étoit encore plus proche parent de Romulus; & celui-ci n'épargna pourtant pas le sang d'un Frere, afin de n'avoir plus de Frere dans la Royauté. Ainsi tout ce qui auroit pû donner lieu de penser que ce premier Oncle de Xunchi auroit été Roi effectivement, seroit qu'il avoit dans ses Provinces des Vice-Rois qui dépendoient de lui: Mais Pelipaovan en avoit de même. Il falloit donc que ce ne fût pas une marque particuliere de Souveraineté, mais un ordre seulement que ces Princes avoient de la Cour, d'establir des Vice-Rois inferieurs, en se conservant toûjours la superiorité, & toute l'autorité du gouvernement.

CHAPITRE IX.

Les Tartares passent dans la Province de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur.

Ces troupes entrent dans la Ville de Canton, en ayant trouvé les portes ouvertes.

Une Armée Navale de la Chine, qui y amenoit du secours, met le feu à la Cité.

Ordonnance que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton.

QUOY qu'il y eût encore deux grandes Provinces à reduire, pour achever la Conqueste de toute la Chine, Pelipaovan, après la défaite & la prise d'Icoan, n'estima pas qu'il lui pût être glorieux de passer en personne à cette expedition, tant il y voyoit peu de difficultez & d'obstacles qui pûssent ajoûter de l'éclat à ses premieres victoires. Il s'arresta ainsi dans la Province de Foquien pour pourvoir de là à tout ce qui seroit necessaire, pour reduire tout ce qui restoit de la Chine sous la puissance des Tartares. Il voulut commencer par la Province de Canton, où il fit

fit passer une armée de deux cens mille hommes, ainsi qu'il avoit fait l'année precedente dans celle de Foquien. Et comme si tous les peuples de Canton eussent été déja assujettis aux Tartares, après avoir donné le commandement des Troupes à un General ou Vice-Roi des Armes qui avoit seulement le soin & la direction de la guerre, il établit encore un autre Chef qui prenoit la qualité de Vice-Roi des Lettres ou Intendant de la Justice, pour administrer le civil & apporter tous les Reglemens necessaires pour le gouvernement de cette Province.

Le General des troupes s'appelloit Ly, ainsi que le premier Tyran dont il a été fait mention au commencement de la Relation, & celui-ci ne cedoit guéres en cruauté à l'autre. Ce furent aussi les violences de ce Commandant qui commencerent à rendre la domination des Tartares beaucoup plus redoutable à ces peuples. Jusques-là, ils avoient esperé quelque douceur de la moderation des victorieux, & de cette Justice si exacte qu'on leur disoit que le Roi & ses Oncles avoient fait observer par tout où ils avoient passé. Mais la maniere de proceder si violente de ce Vice-Roi leur fit perdre bien-tôt toute la bonne opinion qu'ils avoient euë de ce nouveau gouvernement.

Quant

Quant au Chef de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, c'étoit un homme plus moderé & plus capable de commandement, qui s'employoit aussi en tout ce qu'il pouvoit pour maintenir auprès des peuples l'estime qu'ils avoient euë de la bonté & de la clemence du Roi.

Comme cette Province est plus proche de Macao, d'où les Relations sont venuës à Manile, & de là ailleurs; on a étémieux informé de tout ce qui s'est passé de remarquable en sa reduction. C'est pourquoi par la maniere dont les Chinois s'y sont défendus, on poura mieux voir quelle a été ailleurs la valeur & les grands faits d'armes, ou plutôt la mauvaise conduite & le peu de fermeté de toute cette Nation. Mais de ce que les Tartares y ont si maltraitté les peuples, il ne s'ensuit pas qu'ils ayent fait par tout les mêmes ravages qu'ils ont fait dans ces dernieres Provinces. Comme cette partie de la Chine étoit fort éloignée de la Cour & de la personne de l'Empereur, il est certain que quelques précautions que ce Prince y eut pû apporter, il ne fut pas possible de tenir les gens de Guerre dans une discipline si exacte. Ils n'y étoient pas payez comme auparavant, & pour les faire subsister, leur General, homme violent & emporté, leur donnoit le premier l'exemple de toute sorte de licence.

licence. C'eſt ce qui a fait que la deſolation a été incomparablement plus grande dans ces Provinces du Midy, qu'en tout le reſte de l'Empire.

Cette nombreuſe Armée que le General Ly commandoit, commença d'être en marche dès les premiers jours de Janvier de 1647. Et comme c'étoit la coûtume des Tartares de venir fondre avec toutes leurs forces ſur la Ville capitale de la Province, toutes les troupes ſe trouverent au dix-neufiéme de Janvier à une demy-journée de la ville de Canton. Il eſt aiſé de s'imaginer la conſternation où toutes choſes y furent alors. Mais pour concevoir juſqu'où peut aller la ſotte ambition des hommes de ſe vouloir faire Rois, il faut ſçavoir que dans cette Ville, qui ne pouvoit attendre, que de ſe voir bien-tôt ſous la domination des Tartares, un nouveau Prince du ſang Royal s'étoit fait couronner au mois de Decembre précedent grand Empereur de la Chine. Celui qui avoit vû que la Royauté de quelques jours venoit de coûter la vie à pluſieurs plus puiſſans que lui, ne pouvoit encore perdre l'envie de ſe faire appeller grand Empereur, & tout ſon Etat étoit pourtant compris dans la ſeule ville de Canton. Ses tributs & toute ſon épargne y

étoient en de belles esperances. Ce que disoit un Roi de Cordouë : Aujourd'hui Roi , & mourir demain , fut l'avanture de ce Chinois, aussi bien que celle de ce Roi Maure. Il faut que l'Orgueil des hommes les aveugle bien , de leur faire croire qu'il y ait une felicité si grande à mourir le bandeau Royal sur la teste.

Ce grand Empereur de Canton avoit avec lui quelque Soldatesque mal equipée , autant que mal payée. C'étoient aussi tous gens bien résolus à fuïr devant les Tartares, avant que d'en venir aux mains pour la défense de leur Prince. Ils s'étoient trouvez déja en bien des occasions, parce qu'ils y avoient toûjours pris la fuite, & qu'ils s'étoient réservez sans doute pour cette derniere. Voilà qu'elles étoient les forces de cét Empereur , dont la Relation n'a point dit le nom , parce que ses victoires ne l'ont pas fort signalé.

Quant à la ville de Canton , on tient qu'elle étoit parfaitement bien fortifiée & les grandes richesses qu'il y avoit dedans faisoient fort souhaitter aux Tartares , qu'elle fît quelque sorte de resistance , pour avoir lieu d'y user du droit des armes. Ils sçavoient qu'il y avoit un grand commerce de toutes les Nations, & que plusieurs Marchands & même d'Eu-

d'Europe y avoient comme en dépôt toutes leurs richeſſes. Ils ſe flattoient ainſi de pouvoir faire un riche butin, s'il ſe faiſoit quelque reſiſtance en une Ville ſi forte. Il y avoit bien alors deux cens mille habitans, qui ſe voyoient défendus de deux fortes murailles, accompagnées de leurs tours & boulevarts, & d'autres travaux en très bonne défenſe, & tous couverts de groſſe artillerie. Il s'agiſſoit de maintenir un Roi qui venoit d'être nouvellement couronné, & qui avoit avec lui aſſez de monde Quelques fuyards & quelques deſerteurs qu'ils fuſſent pour la plûpart, ils ne pouvoient pourtant pas être tous de mauvais Soldats. De plus, comme cette Ville eſt ſur une grande Riviere, il y avoit encore au pié de ſes murailles une puiſſante Flotte; Et c'étoient tous Vaiſſeaux bien armez, pourvûs ſuffiſamment de gens de guerre, & de toute ſorte de munitions. Il y avoit enfin dans la ville de Canton du monde, des vivres, & toutes les choſes neceſſaires pour ſoûtenir un long ſiége : cependant, malgré tout ce qui pouvoit rendre une Ville imprenable, vingt Tartares ſeulement s'en rendirent les Maîtres. Ce n'étoient que quelques coureurs qui avoient pris le devant de l'Armée qui prirent eux ſeuls la grande

 ville

ville de Canton. Il ne s'eſt rien vû de pareil dans les Hiſtoires.

L'Armée des Tartares étoit demeurée à une demi journée de la Ville, lors que ces vint Cavaliers s'en détacherent pour ce grand exploit : Car ces milices n'obeïſſent pas, & n'attendent pas d'être commandées, comme par tout ailleurs. Ceux-ci s'eſtant donc avancez juſques aux portes de la vieille Ville, qu'ils trouverent ouvertes, ils y entrerent auſſi-tôt, & coururent enſuite toutes les ruës, juſqu'à ce qu'ils furent à la Ville neuve, où ils en firent autant. Ils tiroient ſeulement quelques fléches de côté & d'autre, pour donner de la peur à ces habitans ; Et leur crioient cependant, que perſonne n'eût à ſe mouvoir ; que l'Armée étoit à leurs portes ; mais qu'ils ne devoient rien apprehender, s'ils vouloient demeurer en paix.

A peine avoit-on ſçû dans la Ville l'approche de l'Armée des Tartares, que la plûpart de la Soldateſque, au lieu de penſer à ſe mettre en défenſe, abandonna auſſi-tôt ſon poſte & ſes armes. Tous ces braves ne voulurent plus faire paroître les marques qu'ils portoient de gens de guerre. Ils quitterent leurs caſaques bordées de jaune, qui eſt la livrée ordinaire

naire des Soldats, & ayant jetté leurs armes, ils se vinrent jetter parmi le gros & la foule du peuple. L'Empereur de Canton se trouva seul dans son Palais, sans autres Gardes que le nombre de ses Femmes, & la compagnie de quelques Eunuques; bonnes troupes pour disputer la victoire aux Tartares. Dans cette extrémité, l'Epargne de ce Prince se trouva encore tellement vuide, & son credit si petit, qu'ayant besoin de trois mille écus, ils ne se pûrent trouver dans tous ses coffres, ni même encore dans la bourse de ses Officiers.

Ce petit nombre de Tartares couroit cependant les ruës & les places de la Ville, sans trouver personne qui les arrestast durant un assez long-temps. A la fin quelques Chinois qui s'amasserent, en investirent quatre de ceux qui se tenoient le plus mal sur leurs gardes. Ils les prirent & les allerent presenter au Roi. Ce Prince, lors qu'il les vît, se mit sur son tribunal, & commanda qu'on les fit mourir en sa presence. Ce fut tout le sang qui fut répandu du côté des Tartares, & tout ce que leur coûta la défaite du Roi de Canton, & la prise de cette grande Ville.

Aucun de tous ces habitans ne pensoit

guéres cependant à défendre sa Ville. Chacun n'étoit occupé que des moyens de sauver sa vie le mieux qu'il le pourroit. Pour cela, les riches & les Grands de la Ville trouvoient que leur plus grande seureté étoit de se déguiser en pauvres, & de se venir jetter en cét équipage parmi la foule & les plus miserables de la populace. DIEU soit loüé, qu'il y ait des jours dans la vie, où le riche porte envie à la condition du pauvre. Comme c'étoit à ces riches que les Tartares en vouloient : car ce sont eux que l'on cherche toûjours, & leurs ennemis aussi bien que leurs amis, c'étoit pour cela qu'ils se mettoient plus en peine de se bien cacher. Pour les pauvres qui n'avoient rien à perdre, ils demeuroient dans leurs maisons en toute seureté ; & là ils avoient pour lors le plaisir de se mocquer de la fortune des riches, qui s'étoit mocquée si longtemps de leur misere. Il étoit cependant assez inutile à la plûpart de ceux qui avoient de grands biens de prendre tant de peine à se déguiser. La malice de la populace ne vouloit pas perdre une occasion si belle de se vanger, qui étoit de les faire connoître à ceux qui les cherchoient. » Qu'ils se monstrent, disoit-on de toutes » parts, & qu'ils viennent enrichir les Tar-

» tares

„ tares, ces voleurs, qui ont vendu leur
„ Roi, pour amaſſer tant de biens. Qu'ils
„ viennent en rendre compte à leur nou-
„ veau Maître. Ils nous oppriment, & ils
„ ſe joüent de nous depuis ſi long-temps.
„ Mais il ne ſera pas dit qu'ils ſoient de
„ plus grands Seigneurs que nous; qu'ils ne
„ ſoient que déguiſez en pauvres, &
„ que nous ſoyons toujours miſerables;
„ que ce ſoit eux qui nous ayent perdus,
„ & que ce ſoit nous qui les ſauvions.

L'Armée des Tartares arriva devant la Ville à la fin du jour; & ce ne fut pas un petit étonnement d'y trouver les portes ouvertes, comme ſi ce n'eût plus été une Ville ennemie. Tous ceux donc qui voulurent y aller prendre leurs logemens, en eurent la liberté; & ils y dormirent en repos, ſans qu'on leur demandât qui ils étoient, ni ce qu'ils venoient faire. Les Vice-Rois furent loger dans les Palais des anciens Vice-Rois de la Chine, dont ils s'accommoderent comme de leur propre maiſon.

Le Roi de Canton ſe trouva ainſi dépoſſedé de ſon Etat au quarante-quatriéme jour de ſon Regne. Il étoit reſolu de ne vivre pas plus long-temps, & pour cela, on rapporte que lors qu'il ſe vît abandonné de ſes gens, il s'aſſit en ſon Trône Royal

 avec

avec encore aſſez de fierté, & toute la gravité qui étoit digne de ſa perſonne. On pourroit ſe repreſenter ces Senateurs de Rome, quand Brennus & les Gaulois la ſaccagerent. Ce Prince en cét état ſe haranguoit lui-même. „ Les Tartares, (diſoit-il) ſont dans ma Ville; & mes gens „ m'ont abandonné. Il ne reſte que de mourir. Mais il faut au moins que je meure „ comme un Roi. Je ſuis monté ſur le „ Trône, & il faut que ce ſoit ſur le Trône „ auſſi que j'acheve de vivre. C'eſt-là que „ je me veux ſatisfaire en enviſageant encore „ ma bonne & ma mauvaiſe fortune tout à „ la fois. C'eſt-là que j'attendrai que le Ciel „ diſpoſe de moi, ainſi qu'il en a ordonné. „ Je ne contredis point ſes Arreſts. Je ne „ m'oppoſe point à ſes ordres, &c. Quelques-unes de ſes Femmes qu'il avoit le plus conſiderées, pour lui mieux témoigner combien elles l'aimoient, ſe tuërent en ſa preſence. Eſtrange amour, où l'on ſe haït plus que l'on n'aime ! Pour le Roi, il demeura ſur ſon Trône juſqu'à la nuit. Mais il ne fut pas d'avis d'y attendre la mort plus long-temps. La peur ou le ſommeil l'en firent deſcendre, & il avoit raiſon de ne ſe pas tant opiniâtrer à faire le grave, en un temps où il voyoit que ce ſeroit bien-tôt fait de toute ſa gravité. Mais

en

en quelque posture que se pût mettre ce mal-heureux Prince, il ne pouvoit échaper long-temps à ses ennemis, qui le cherchoient trop soigneusement pour ne le pas trouver.

Cette même nuit une puissante Flotte de la Chine étoit entrée de la mer dans le canal de la Riviere, & ensuite étoit venuë se presenter devant cette Ville, où elle emmenoit un secours très-considerable. Mais ces nouvelles milices, surprises d'apprendre que les ennemis en étoient déja les Maîtres, ne firent qu'achever son desastre. Elles passerent à un tel excez de fureur, & contre les ennemis communs qui étoient dans la Ville, & contre ces habitans qui s'étoient rendus avec tant de lascheté, qu'elles mirent le feu à la partie de Canton qu'on appelle la Ville neuve, ou la Cité, qui étoit le plus beau quartier de cette grande Ville. Le feu gagna tellement en peu de temps, que la plûpart des maisons, qui n'étoient bâties que de bois, furent consumées dans cét embrasement. On tient qu'il fut si grand, qu'à la vieille Ville, qui étoit éloignée de la Cité de deux lieuës, on vît durant toute cette nuit aussi clair qu'on auroit pû voir en plein midi. Quelques-uns crûrent que les Tartares, apres avoir mis le feu à la Cité, en accusoient la

flotte des Chinois. Mais il y a peu d'apparence que ces victorieux eussent voulu perdre le fruit de leur victoire, en reduisant en cendres la plus belle partie de cette grande Ville. Ils n'avoient pas encore commencé à la saccager, ainsi qu'ils s'y étoient resolus, sans se soucier qu'ils eussent tort ou raison. La Flotte se retira ensuite, après s'être fait voir la nuit à la clarté de ce grand embrasement, & encore au commencement du jour, où l'on reconnût pour lors l'état pitoyable où étoit la plus grande partie de cette Ville.

Ce fut ensuite de ce desordre que commencerent les violences & les emportemens furieux des Tartares, qui n'ont fait depuis qu'une affreuse ruïne de toutes ces belles Provinces. Ils ne se mirent plus en peine des ordres & des défenses de l'Empereur Xunchi. C'étoit une des Ordonnances de ce Prince; que les Villes & Places qui ne se seroient point défendues, c'est-à-dire, où les habitans n'auroient point combattu ni au dehors, ni au dedans de leurs murailles, ne recevroient aucun mauvais traittement. Qu'on y mettroit seulement un Gouverneur Tartare, & avec lui quelques troupes, s'il étoit necessaire, pour y tenir garnison, afin que si les habitans venoient après à se revolter, il y eût de quoi les châtier & les re-

reduire par la force des armes. La ville de Canton n'avoit fait aucune reſiſtance, & on n'avoit peut-être pas tiré un ſeul coup de canon de toute l'Artillerie qui étoit ſur ſes murailles. Quant à la mort de ces quatre Tartares qui y étoient venus tenter fortune ſi mal à propos, le Vice-Roi n'en avoit peut-être encore rien ſçû, & quand même on lui auroit rapporté leur mort, il eſt certain que ces coureurs étoient entrez ſans ſon ordre dans la Ville. Tout ce qui ſe fait ſans ordre des Chefs d'un parti ne peut pas obliger ceux d'un autre parti à garder à cét égard aucun des ordres militaires établis par les Rois ou par ceux qui commandent leurs Armées.

Mais nonobſtant toutes les défenſes de l'Empereur, le Vice-Roi qui auroit voulu que la ville de Canton eût reſiſté pour être en droit de la piller, ne voulut pas, droit ou non droit, laiſſer échaper une ſi belle proye. Ce Commandant auſſi emporté de ſon avarice que de ſa cruauté, avoit déja compté pour lui les richeſſes de Canton. Il ſe prepara donc un pillage, contre tous les ordres du Roi, & contre la parole qu'il avoit donnée lui-même, avant & après être entré dans cette ville, & pour commencer il fit afficher auſſi-tôt qu'il fit jour, dans toutes les ruës & places publiques,

plusieurs Ordonnances qui portoient. 1. Que nul des habitans n'eût à aprehender aucune violence, parce qu'il ne leur seroit point fait de dommage, en quoi que ce fût, 2. Que tous sans exception eussent à se couper les cheveux à la façon des Tartares, dans trois jours sous peine de la vie. 3. Que dans ces trois jours les Chefs des familles eussent à se presenter devant les Vice-Rois, & à porter par écrit leurs noms & ceux de toute leur famille très-exactement, en sorte que celui qui ne seroit point énoncé dans ce dénombrement, seroit tenû pour un ennemi, & un traître digne de mort. 4. Que chacun des artisans eût à reprendre sa vacation ordinaire, pour vivre de son art & de son travail, ainsi qu'avant l'entrée des Tartares. 5. Que le commerce & tout le negoce continuât comme auparavant; & pour cela que les lieux & maisons où s'assembloient les Marchands; les Boutiques, les Magasins, les Doüannes, les Comptoirs pour écrire & faire les affaires, & generalement toutes les places & lieux de trafic fussent ouverts pour l'utilité & la necessité publique. Ce furent les Ordonnances que le Vice-Roi fit publier. Et voici ce qu'il en executa.

CHA-

CHAPITRE X.

Les Tartares saccagent la ville de Canton.
Les Vice-Rois y établissent un nouveau gouvernement.
Mort du Roi de Canton & de toute sa suite.
Reduction des autres places de la Province.

LE 20. jour de Janvier de l'année 1647. ne fut pas un jour heureux pour les habitans de Canton. Le Vice-Roi, après toutes ses belles Ordonnances y commença le sac & le pillage, qui continua durant trois jours. Les Tartares y trouvoient de tous côtez un si riche butin, qu'au commencement ils ne daignoient pas se charger de ce qui n'étoit point, ou or, ou argent, ou perle, ou musc, ou autres choses de grand prix. Depuis ils ne laisserent pas de s'accommoder des soyes, filées & à filer, ouvragées & en étofe, & non ouvragées; & ensuite de tout le reste, dont il prenoit fantaisie à ceux qui pilloient de se saisir. Il n'y eut point d'autre quartier avec des gens qui vouloient que tout fût à leur discretion.

Il est pourtant vrai que comme il y a par tout de plus honnestes gens que les autres, il se trouva aussi parmi ces Tartares, quelques Capitaines, qui sont les personnes les plus qualifiées de cette Nation, qui traiterent les habitans de Canton avec un peu plus d'humanité. Ils alloient seulement aux maisons des Mandarins, où l'on leur presentoit quelque somme d'argent, ou quelque autre chose d'une valeur considerable. Et lors qu'ils agréoient ce present ou cette rançon, ils se retiroient sans faire d'autre recherche dans cette maison. C'étoit là ce que les Mandarins estimoient de plus obligeant, à cause qu'ils y gardoient très soigneusement leurs femmes. Le Tartare en sortant de cette maison, vouloit bien encore y laisser quelque signal qu'elle avoit été pillée, afin que d'autres n'eussent pas à venir la piller une seconde fois. Mais si d'ailleurs le present du Mandarin ne le satisfaisoit pas, faute d'être proportionné à ce qu'il avoit appris de ses richesses, ce miserable voyoit bien-tôt mettre tout en desordre dans sa maison. Il perdoit & son present & tout ce qu'il avoit de meilleur, ou au moins tout ce dont il plaisoit au Tartare de s'accommoder : Car dès ce moment il n'y avoit plus de misericorde. Il n'y avoit lieu dans la maison qu'il ne se fît ouvrir. Il vouloit

loit foüiller & chercher par tout, pour en faire enlever tout ce qui lui plaisoit, biens & personnes.

Ce fut ce qui obligea les Mandarins à faire de grandes largesses de tout ce qu'ils pouvoient avoir de riche & de precieux. Car il falloit se resoudre à être liberal ; & le plus avare craignoit de ne paroître pas prodigue en une occasion, où il voyoit qu'il n'y avoit que la profusion qui lui pût servir de sauve-garde. Il arrivoit cependant que quelques-uns ne se sauvoient pas encore après tous les presens qu'ils avoient pû faire. C'étoit un effet de la malice du peuple, qui pour avoir le plaisir de se vanger de ses Mandarins, n'avoit pas craint de donner de fausses informations aux Tartares, où ils leur faisoient entendre que plusieurs avoient beaucoup plus de bien qu'ils n'en avoient en effet. C'est pourquoi quelques presens que plusieurs des Mandarins pussent faire, ils n'en étoient pas pour lors mieux traittez ; parce que les Tartares en demeuroient à leurs memoires ; & pretendoient toujours que ceux qui avoient tant de richesses, leur pouvoient donner beaucoup davantage.

Pour les personnes de moindre condition & le commun peuple, ils étoient abandonnez à la discretion des soldats ; & comme

il n'y a guéres à prendre parmi ce genre d'hommes, ces miserables habitans virent durant trois jours, où en est reduite une ville abandonnée au sac & au pillage. Après qu'on leur avoit ravi tout ce qu'ils avoient, ils voyoient qu'on n'en demeuroit pas encore là. C'étoient des excez & des violences qui mettoient toute la patience à bout. Comme les Chinois sont jaloux par dessus tous les peuples du monde, il n'y avoit rien qui leur fût plus sensible que de voir les Tartares enfoncer impudemment les appartemens ou plutôt les prisons & les cages où ils tenoient leurs femmes enfermées. Je dis des prisons & des cages, parce qu'on ne peut pas appeller autrement les lieux où ces femmes sont enfermées, tant elles sont resserrées & gardées étroitement. C'est ce que l'on peut voir, quand les familles font quelques voyages sur les rivieres : Car pour lors on transporte les femmes dans des loges, dont les portes & les fenestres, qui sont assez petites, sont encore toutes garnies de jalousies de fil de fer, très-fortes & qu'il n'est pas aisé de forcer. Et pour les apartemens où elles sont dans les maisons de la Ville, il n'y a jamais de fenestres sur la ruë, ni d'aucun côté, où l'on les puisse voir. Avec toutes ces precautions, les Chinois ne croyent pas que leurs femmes soient en-

encore en sureté. Cela ne peut être que parce qu'il y a des choses qui se perdent, pour être trop bien gardées.

Mais toutes les jalousies des Chinois n'étoient guéres d'usage pour lors. Les Tartares eurent bien-tôt brisé ces loges & ces prisons : Et comme on ne voyoit de toutes parts que des Peres & des Maris s'efforcer pour sauver l'honneur de leurs Filles & de leurs Femmes, parce que ces sortes de violences sont insuportables à toute la Nation, on ne voyoit aussi par tout que meurtre & massacre. Les Tartares n'étoient pas encore satisfaits d'avoir mis tout en desordre dans les maisons des Chinois. Pour achever de les outrager, ils emmenoient leurs Femmes dans leur Camp, & leur disoient; Qu'ils étoient venus en la Chine, pour leur faire voir le Ciel un jour en leur vie, sans grilles & sans jalousies ; qu'elles devoient pour lors respirer en toute liberté, après avoir été toute leur vie captives & prisonnieres ; c'étoient là les railleries de ceux qui se donnoient du plaisir d'insulter à des miserables. On tient qu'au premier jour du sac de cette Ville, ils en emmenerent ainsi dans leur Camp un très-grand nombre, sans considerer davantage les riches que les pauvres ; les Dames de la plus

plus haute qualité étant reduites aussi bien que les autres à souffrir les dernieres indignitez.

Ce n'étoient ainsi que meurtres & que violences dans toute la ville de Canton, pendant que d'un autre côté, on n'entendoit dans le Camp que les cris & les gemissemens des Femmes qui pleuroient leurs Peres, leurs Maris, leur honneur, leur liberté, leur patrie, & un nombre d'autres maux qui leur donnoient horreur de la vie & d'elles-mêmes. La populace dans cette desolation ne cessoit de crier & de se plaindre aux Vice-Rois ; si c'étoit là ce qu'on leur avoit promis ? Si c'étoit là l'assurance qu'ils avoient donnée, qu'il ne seroit fait aucun dommage à ceux qui se seroient rendus volontairement, ainsi qu'ils avoient fait, eux qui voyoient leur Ville & leurs familles ruïnées, pour s'être si facilement rendus.

L'Intendant de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, faisoit assez connoître qu'il n'approuvoit pas tout ce desordre. Mais comme il n'en étoit pas le Maître, il ne se tourmentoit guéres pour l'arrester. Le Vice-Roi des Armes s'en mettoit encore moins en peine. Il fit seulement publier de nouvelles Ordonnances, par lesquelles il défendoit aux Soldats d'entrer dans les

mai-

maiſons, & de faire aucun mauvais traitement aux habitans, ſur peine de punition. Mais toutes ces défenſes étoient des remedes très-foibles pour de ſi grands maux. Auſſi ne les faiſoit-il que par politique, & pour amuſer ces peuples. Car il étoit le premier infracteur de tout ce qu'il ordonnoit, par la part qu'il avoit au butin. Et ce qui faiſoit encore mieux voir que les Vice-Rois étoient eux-mêmes les premiers coupables de ce deſordre, c'étoit qu'ils faiſoient porter publiquement dans leurs maiſons tout ce qui ſe trouvoit de plus riche dans cette Ville. Ils vouloient ſeulement que l'on crût qu'ils n'avoient pas eu dequoi payer l'Armée, & que pour cela, ils avoient ſouffert que leurs Soldats pillaſſent & trouvaſſent dequoi ſubſiſter.

Les Chinois ne laiſſoient pas d'emmener au Vice-Roi des Armes pluſieurs de ſes Soldats, qu'ils accuſoient devant lui d'avoir tué, d'avoir violé, & commis d'autres crimes qui rempliſſoient toute leur Ville de deſeſpoir. Alors, il en faiſoit faire quelque châtiment, mais ce n'étoit pas comme les crimes le meritoient. Ainſi durant les trois jours que dura le pillage de Canton, il n'y eut rien qui y pût arrêter la violence & la

fureur.

fureur. On tient qu'il y eut plus de quinze mille habitans massacrez ; & la plûpart au sujet de leurs Femmes, de leurs Filles, & de leurs Sœurs. Ni les biens, ni l'honneur en toute autre occasion, n'auroient pas obligé les Chinois à exposer si facilement leur vie. Mais il parut qu'ils vouloient bien perir pour la défense de leurs Femmes. C'est l'ascendant qu'elles ont par tout sur les hommes d'inspirer de la resolution aux plus timides.

Ce qui se passa en ces trois jours, fut la ruïne & la desolation où l'on a vû depuis cette grande Ville, dont les richesses surpassoient auparavant celles de plusieurs Royaumes. Après tout ce ravage, le General des Tartares disoit encore, qu'il auroit souhaitté, que ces habitans lui eussent fait quelque resistance, parce qu'il auroit eu sujet de les traitter avec moins de moderation. Mais si c'étoit là la moderation de ces Tartares, il est difficile de s'imaginer quelle auroit pû être leur severité & leur rigueur.

Après ces trois jours, où tout fut abandonné à la violence & au pillage, il parut que les Vice-Rois ne vouloient pas que le mal allât plus avant. Ils s'appliquerent pour lors à arrester l'insolence de leurs Soldats : Ce qui ne leur fut pas difficile;

Et

Et on vît, par là, qu'il y a peu de deſordres parmi des troupes que les Chefs ne puiſſent arrêter, s'ils veulent s'y employer auſſi genereuſement qu'il eſt neceſſaire. Mais ſouvent la licence commence & continuë, parce que les Chefs ſe ſoucient peu de faire en cela leur charge, & que ſouvent même ils autoriſent les violences. C'eſt ce qui fait qu'ils n'ont pas toujours raiſon de prétendre qu'il n'y ait point de leur faute dans les deſordres de leurs troupes. Pour remettre donc les choſes dans l'ordre, on fit commandement à tous les Soldats de ſortir de la Ville, & de n'y pas rentrer qu'ils ne fuſſent commandez, mais de demeurer tous dans le Camp. On devoit punir de mort ceux qui contreviendroient. Les Tartares demeurerent ainſi campez tout autour des murailles de Canton, ſous des tentes de cuir, à leur ordinaire. Il y en avoit pour lors un ſi grand nombre, & toutes dans un ſi bel arrangement, qu'il ſembloit que ce fût une grande Ville portative, & déja une autre Canton.

Les plaintes & les violences s'appaiſerent par ce moyen. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût toujours que trop de ſujets de ſe plaindre. Il eſt difficile que les choſes ſe paſſent autrement dans les Armées. On le voit

voit dans celles de l'Europe, où s'il n'eſt pas poſſible d'arrêter des Soldats qui ſont toute leur fortune du brigandage, il eſt encore bien moins poſſible de le faire parmi des barbares. Ce n'étoit plus cependant que moderation, en comparaiſon de ce que l'on venoit de voir. Les miſerables habitans de Canton commencerent enfin à reſpirer; & tel ſe conſoloit avec ſa mauvaiſe fortune, de n'avoir pas été des plus malheureux. Etrange ſoulagement, mais qui fait pourtant qu'on prent ſon infortune en patience!

Il ne reſtoit plus qu'à admirer, ou plutôt à être touché de compaſſion de voir d'une part la hauteur & la fierté avec laquelle les Tartares traittoient les Chinois; & de l'autre les abbaiſſemens, où ceux-ci demeuroient devant leurs vainqueurs. A la moindre plainte que faiſoient ces miſerables, les Soldats Tartares élevoient la voix, ou plutôt c'étoit un tonnerre, & en même temps ils avoient la main au ſabre. Les Chinois ne faiſoient que baiſſer la tête & hauſſer les épaules. Ils perdoient même la voix, & retenoient la reſpiration autant qu'ils le pouvoient; ou ſe proſternoient & demeuroient à genoux, pendant qu'ils cherchoient des complimens & des paroles obligeantes

pour

pour répondre aux outrages de leurs oppresseurs. Ces miserables en venoient quelquefois à des flatteries si impertinentes qu'ils traitoient d'Altesse le dernier Soldat de l'Armée; Et pour les Vice-Rois, ils les qualifioient de Majestez & de Divinitez s'ils le vouloient.

Lors que ces Commandans alloient par la Ville, il y avoit toujours de leurs Gardes qui crioient au peuple à haute voix: Etes-vous soûmis au grand Roi des Tartarres; Les Chinois répondoient alors plusieurs fois; Qu'ils lui étoient très-soûmis; Et donnoient pour cela toutes les marques possibles de leur soûmission. Cependant le moindre soldat qui passoit par la ruë, traittoit comme un crocheteur & un valet quelque Chinois que ce fût qu'il rencontrât, fût-il des plus qualifiez de la Ville. Il lui faisoit porter son bagage & tout ce dont il étoit chargé. Ainsi sans avoir d'autre autorité que la force, & une insolence de Tartare, il reduisoit la patience du Chinois à lui rendre les services les plus bas & les plus indignes. Mais quelle patience qui mettoit ce miserable au desespoir! Car les Chinois, & sur tout les personnes de qualité de cette Nation, sont tellement délicates & ennemies de tout ce qui leur donne de

la

la peine, & les rend méprisables, qu'il n'y avoit rien qu'ils ressentissent davantage que ces insultes.

Les Vice-Rois, après avoir pourvû au gouvernement de la Ville par l'établissement de divers Magistrats, qui devoient rendre la Justice sous leur autorité, trouverent encore à propos de faire distribuer parmi le peuple de petits billets de papier de couleur, de la grandeur de deux doigts, où étoient écrittes en caracteres Chinois ces paroles : *Peuple sujet au Roi des Tartares.* Par le moyen de ces billets, qui étoient autant de formules de soûmission & d'obeïssance, & qu'on devoit avoir à la main, ou attachez à ses habits, le peuple pouvoit desormais aller & venir en toute seureté. Il y avoit d'autres billets pour les personnes de plus grande qualité. Ceux-ci étoient de la grandeur de la main en quarré, où les mêmes paroles étoient marquées, mais en de plus gros caracteres; & ils n'étoient pas de papier comme les autres, mais de quelque étofe. Les gens de guerre avoient un grand respect pour tous ces billets, & particulierement pour ces derniers. C'étoit là le privilege des Grands & des personnes les plus considerées de la Ville.

Après toutes ces seuretez établies, il ne restoit

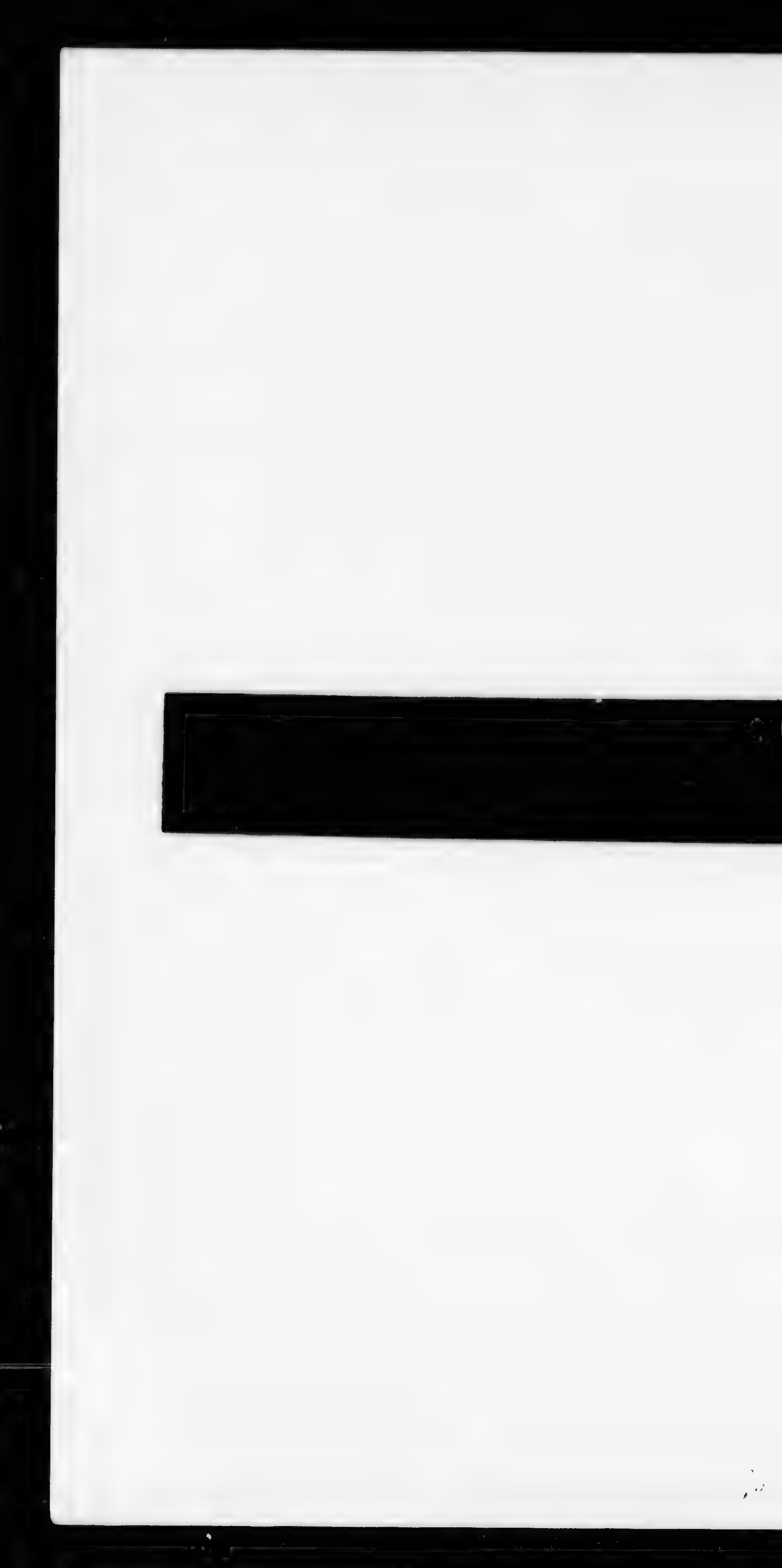
restoit plus que de s'assurer encore de la personne du Roi qui avoit été couronné à Canton. Jusques-là les Vice-Rois s'étoient contentez de sçavoir qu'il étoit dans la Ville; & ils y avoient mis une si bonne garde qu'il n'étoit pas possible que ce Prince ni aucun autre Chinois leur pût échapper. Ils firent pour lors toutes les diligences qui étoient necessaires pour le trouver; & à la fin après avoir menacé de punir de mort ceux qui le tiendroient plus long-temps caché, il leur fut découvert avec quelques-uns de ses plus confidens qui ne l'avoient pas encore abandonné. Les Tartares lui couperent la tête à l'heure même. Ce fut la fin de ce grand Monarque qui regna quarante-quatre jours. Gloire bien courte pour avoir tant coûté. Mais c'est à ce prix que se vendent les vanitez de la vie, qui ne laissent pas de trouver par tout des gens qui les font si bien valoir. On continua ensuite de faire mourir tous ceux qui se trouverent auprès de ce Prince. Leur crime étoit d'avoir osé conserver quelque fidelité pour leur Roi. Et pour cela la politique des Tartares les condamnoit à mourir; cruelle politique qui rend plus condamnables ceux qui la suivent, que ceux qu'elle condamne.

Les choses ayant commencé de reprendre

leur train ordinaire au dedans de la Ville selon la forme du gouvernement des Tartares, ou de celui qu'il leur plût d'y établir : ayant laissé, & changé ensuite, & depuis encore reformé les anciens Mandarins ; toute l'application de ces nouveaux Maîtres fut de reparer les dommages que l'incendie avoit fait aux édifices de la Ville, & ceux que la fureur des gens de guerre avoit laissé aux lieux voisins de la campagne. On pourvût encore tout de nouveau au rétablissement & à la seureté du commerce, comme à faire que tous les artisans reprissent leurs métiers & leur exercice ordinaire, afin que chacun ne pensât qu'à s'employer desormais à sa vacation pour la necessité & l'utilité publique.

Il ne restoit plus aux victorieux que de reduire sous leur puissance les autres lieux & places de cette Province. Elle contient un assez grand nombre de belles Villes, dont les plus considerables, après Canton, sont Xaochin, Nanchium, & Hochicheu. Ils envoyerent à toutes, à leur ordinaire, leur demander qu'elles eussent à se soûmettre volontairement & en paix, ou qu'autrement l'armée iroit bien-tôt leur porter la guerre, & qu'il n'y auroit alors plus de quartier. La plûpart se rendirent à cét ordre sans attendre la violence. D'autres se mirent en

en état de se défendre, où elles ne gagnerent guéres; & toutes se trouverent reduites en peu de temps. Celles qui resisterent, connurent bien qu'elles auroient mieux fait de profiter du temps, & de prevenir même le commandement qui leur étoit fait de se soûmettre; puis qu'aussi-bien il falloit que de gré ou de force, elles reconnussent un nouveau Maître. Ainsi au premier refus qu'elles firent d'obeïr, toute la campagne fut couverte de troupes, qui ne tarderent pas à leur faire sentir toutes les violences dont elles avoient été menacées. Les plus insolens de l'armée s'étoient jettez dans ce parti, sous des Chefs qui ne les animoient pas moins à tout ruïner & à tout perdre. Il n'y eut ni honneur ni justice, ni crainte de châtiment qui pussent arrêter ces furieux; & il n'y eut qu'à souffrir pour ceux qui avoient pris le parti de se défendre. Ce fut ainsi que les Tartares acheverent de conquerir cette grande Province, à l'exception de la ville de Xaochin, qui ne pût encore se resoudre à reconnoître une si cruelle domination.



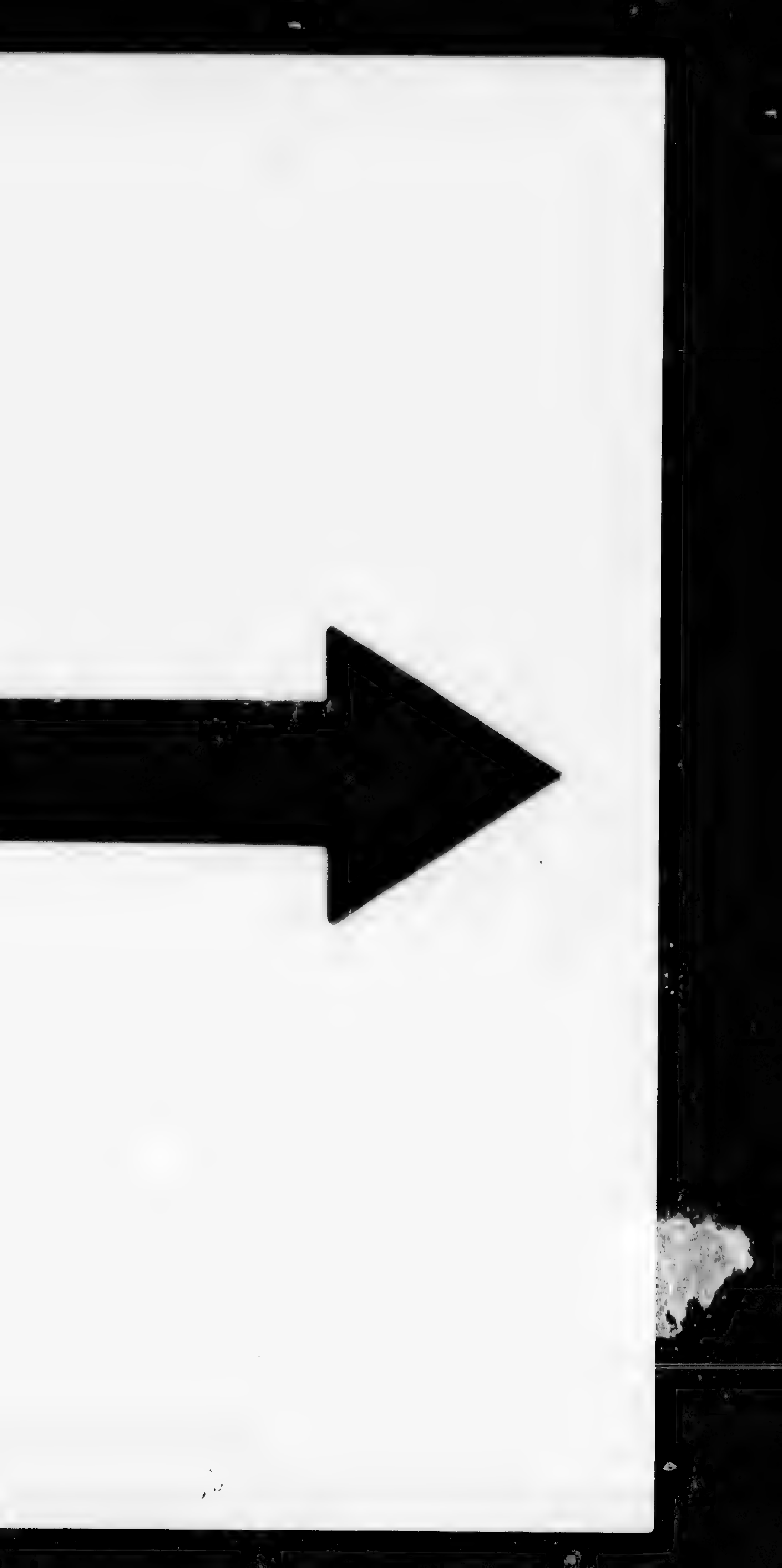
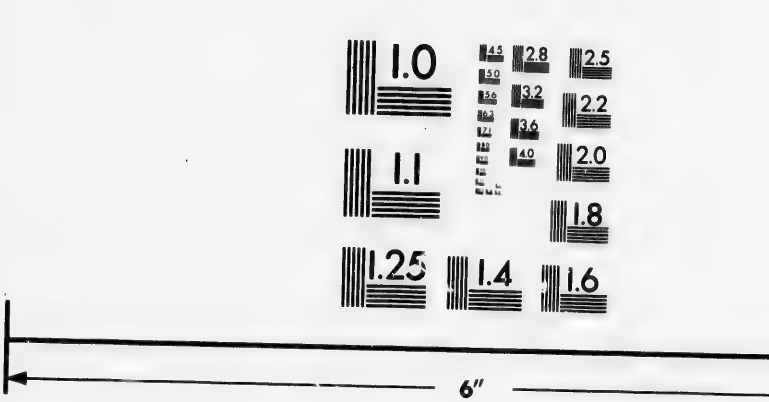
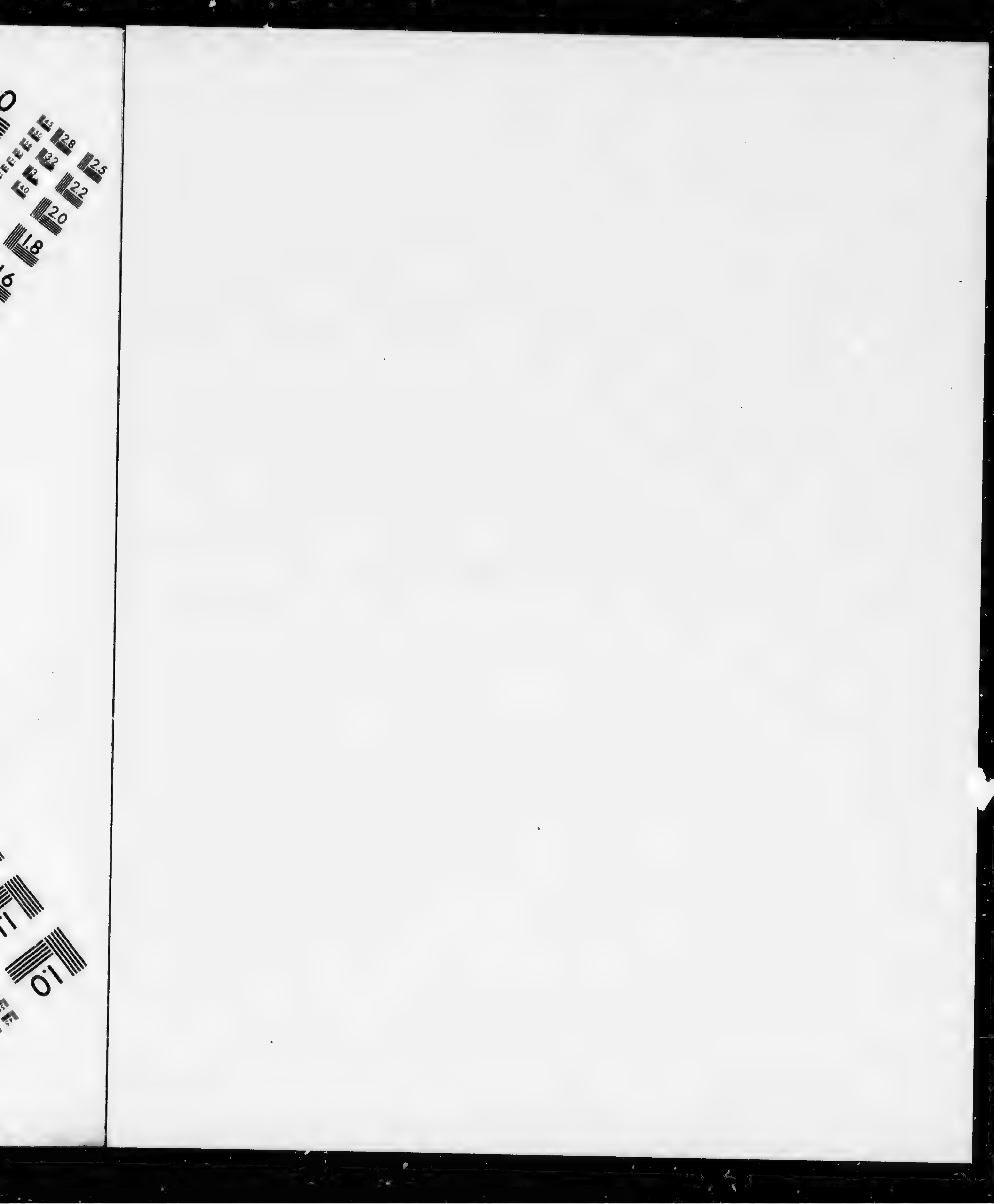


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





CHAPITRE XI.

Les Chinois se défendent à Xaochin.

Gueyvan Roi de Quansi vient en cette Ville.

Il va de là au devant des Tartares, il les combat & les met en fuite.

Division entre les Chinois.

Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise.

LA ville de Xaochin est remarquable entre toutes les autres de la Chine pour être la première que l'on ait sçû avoir emporté quelque avantage sur les Tartares. Non seulement on y prit la resolution de se défendre, mais on alla encore au devant de l'ennemi, avant qu'il se fût approché de ses murailles ; & on l'obligea de retourner en arriere après l'avoir battu & défait en pleine campagne. La ville de Xaochin est éloignée de Canton environ de trois journées. Elle est grande & assez forte tant par son assiette & sa situation que par plusieurs travaux qui la mettoient en état de se pouvoir défendre. Elle est située en une des extrémitez de la Province de Canton, du côté qu'elle confine à celle de Quansi, qui

qui étoit la derniere à conquerir des quinze, qui font tout le grand Empire de la Chine. C'étoit aussi une des trois dont Pelipaovan avoit entrepris la conqueste, & qui devoient faire son Gouvernement.

Il y avoit dans cette Province de Quansi deux Rois nouvellement couronnez, tous deux Princes du Sang Royal de la Chine. C'étoit afin que les Tartares eussent par tout la gloire d'être les vainqueurs des Rois, & encore le plaisir de faire éprouver à tant de miserables, quel avantage il pouvoit y avoir à mourir une Couronne sur la tête. Mais ce qui pourroit donner à rire, est que ces deux Souverains avoient aussi une guerre ensemble, ou plutôt un procez sur la Jurisdiction & les droits que chacun prétendoit en cette Province. Ainsi ils ne pensoient guéres à faire la part au Tartare, qui venoit pourtant s'emparer de tout, pour les mettre d'accord.

Un de ces deux Rois appellé Sinhianvan, étoit un jeune Prince agé d'environ vingt ans, jeune d'années aussi bien que de resolution & de conduite. L'autre appellé Gueyvan, ne devoit pas être si jeune. La Relation n'a rien dit aussi de son âge ; Elle marque seulement que c'étoit un homme vaillant, & qui jusques-là avoit été assez heureux dans les armes ; & même que si les Chi-

Chinois l'eussent couronné dés les commencemens de la guerre, en sorte qu'il eût pû avoir le temps d'assembler des troupes, ainsi que plusieurs de ceux qui avoient été couronnez dans les autres Provinces, avoient fait, il auroit pû donner assez d'affaires aux Tartares, & les empêcher de venir si avant dans le païs.

Ce Gueyvan se mit donc en campagne; & bien resolu de faire teste aux ennemis, il alla les attendre à l'entrée de sa Province du côté qu'elle touche à celle de Canton. Ce fut là premiere fois que les Chinois oserent aller au devant des Tartares; & ce fut ici le premier homme de la Chine, qui ne se contenta pas de les attendre, mais qui voulut encore les aller chercher, pour s'opposer à leur marche & pour les combattre. La ville de Xaochin, qui est située comme nous avons dit aux confins des deux Provinces de Canton & de Quansi, étoit la seule de la Province qui ne s'étoit pas encore soûmise aux Tartares. Gueyvan qui s'étoit avancé jusques-là envoya faire des offres à ces habitans de sa personne, de son credit, & de ses forces, & que s'ils vouloient le reconnoître pour Roi, il exposeroit toutes choses pour la defense de leur liberté. Ceux de Xaochin reçeurent assez bien les propositions de Gueyvan; & ils le reconnurent

nurent auſſi-tôt pour leur Roi. Il entra en même temps dans leur Ville, qu'il trouva très-bien pourvuë d'armes & de munitions, avec un grand nombre de milices qui y étoient accouruës de toutes parts. C'étoient des gens qui pretendoient combattre encore pour leur liberté & celle de leur Patrie, & perdre plutôt la vie, que de vivre Eſclaves des Tartares.

Gueyvan avoit auſſi d'aſſez bonnes troupes, qui entrerent avec lui dans la Ville. Il avoit entr'autres des ſoldats qui ſe faiſoient appeller les Loups, qui étoient des gens deſeſperez & d'execution. Il voyoit generalement dans tous ceux qu'il commandoit beaucoup de reſolution, & plus d'amour de la liberté que de la vie. Toute cette ardeur, qui relevoit encore ſon courage, lui faiſoit tout eſperer, & pour en profiter, il ſe reſolut d'aller combattre les Tartares, & ſans perdre de temps. Il ſe mit donc en campagne. Les reſolutions de ces Conſeils de guerre n'étoient pas ſi ſecrettes que les Tartares n'en fuſſent informez. Mais ils ne pouvoient croire, qu'en un petit coin de cet Empire tout ruïné, il ſe pût former des entrepriſes qui dûſſent retarder leur victoire. Pelipaovan lui-même avoit tellement mépriſé tout ce qu'il y avoit de reſiſtance dans ces Provinces, qu'il

n'avoit pas voulu partir de Fochien. Il lui sembloit indigne de sa grandeur de paroître seulement en cette expedition. Et comme il vouloit bien en laisser la gloire au Vice-Roi de Canton, il s'étoit contenté de lui envoyer de nouvelles troupes, avec ordre qu'ayant pourvû à toutes les seuretez de sa Ville & de sa Province, il passât au plutôt avec une puissante armée à la ville rebelle de Xaochin, pour la faire obeïr avec toute la Province de Quansi. Il luy commandoit aussi de ne laisser en toute la Chine aucune teste couronnée, ni homme vivant qui pût pretendre à la Souveraineté.

Le Vice-Roi étoit parti de Canton avec une armée de près de deux cens mille hommes, Cavallerie & Infanterie. Il faisoit encore conduire une nombreuse Artillerie avec tout l'attirail necessaire. Cependant il avoit remis au Vice-Roi des Lettres, la direction de toutes les affaires de la ville & de la Province de Canton, tant pour la paix que pour la guerre. Il lui avoit laissé aussi pour sa seureté toutes les milices qui lui étoient necessaires. Cette grande armée ne manqua pas avant peu de jours de paroître à la vuë de la ville de Xaochin. Mais avant que d'approcher de plus près de ses murailles, elle rencontra celle de Gueyvan qui lui

lui monstroit toutes les apparences d'en vouloir venir aux mains. C'étoient de belles & de nombreuses troupes, & qui étoient déja en ordre de bataille. Les Tartares en les voyant crûrent qu'ils ne devoient avoir que du mépris de toute cette fierté si peu ordinaire aux Chinois, & comme cette belle montre ne leur paroissoit qu'une vaine audace qui seroit bien-tôt tres-mal soutenuë, ils ne marchanderent point à les joindre, & à les aller charger en gros, & assez en desordre à leur ordinaire. Ils s'attendoient de les rompre dès ce premier choc sans aucune difficulté, ou plutôt parce qu'ils les avoient tant de fois batus, ils les tenoient pour des gens qui étoient déja défaits. Cependant cette premiere attaque ne leur réüssit pas comme ils avoient pensé. Les Chinois ne faisoient pas pour lors beaucoup de bruit. C'étoit de rage & de honte de se voir ainsi méprisez de ces barbares. Mais lors qu'ils furent aux mains avec ceux qui les venoient charger, ils leur monstrerent qu'ils sçavoient combattre. Sur tout la Cavalerie des Tartares trouva les piques de ces Chinois si fermes & si serrées qu'elle vît bien qu'elle ne les enfonceroit pas si-tôt. On en vint de là aux lances & aux sabres, où les Chinois ne montrerent pas encore moins

de fermeté & de valeur que les Tartares. Ils ne faisoient pas de décharges de traits ni de fléches, mais ils faisoient de toutes parts un grand feu, & de rudes décharges de leur artillerie. Le choc étoit enfin très-rude, & soûtenu vigoureusement de part & d'autre. Aucun des Chinois ne laschoit encore pied, par où ceux qui avoient crû leur victoire si assurée, commençoient déja à s'appercevoir que ce n'étoit pas une Loi, qu'un parti fût toujours vaincu & l'autre toujours victorieux. Le champ cependant commençoit à se couvrir de Tartares morts & blessez ; & ce n'étoit presque que leur sang qui couloit de toutes parts. Les Chinois avançoient toûjours, sans pourtant se pouvoir encore imaginer qu'ils eussent la victoire de leur côté. Les Tartares ne pouvoient non plus se persuader qu'ils fussent défaits ; tant les hommes veulent donner d'autorité à la coûtume qu'ils estendent sur ce qu'ils appellent eux-mêmes fortune & hazard. Ce fut ainsi que, dans cette celebre bataille où l'Espagne ne vît jamais de victoire mieux disputée, Cesar ne pouvoit concevoir que le jeune Pompée l'eût défait.

A la fin neanmoins, les Tartares aussi bien que les Chinois crûrent à ce qu'ils voyoient de leurs yeux. Ceux-là se trou-

verent

verent rompus & commencerent à ſe retirer en deſordre, & même à prendre la fuite. Les Chinois qui connurent mieux leur avantage, preſſerent encore les vaincus de plus près. Les uns enfin confeſſerent que la journée n'étoit pas pour eux, & les autres crierent victoire. C'étoit ainſi que les Chinois auroient dû ſe défendre dans les premieres Provinces, où il eſt certain que ſi l'on eût auſſi vaillamment combattu, toutes les forces des Tartares n'auroient pas ſi-tôt achevé cette grande conqueſte.

Les Chinois revinrent enſuite à Xaochin, où ils entrerent triomphans & tout glorieux de leur victoire. Ils y furent receus des habitans avec des larmes de joye; & ce ne furent durant pluſieurs jours que regales, que careſſes & qu'applaudiſſemens, que ce peuple ne pouvoit ſe laſſer de leur donner, comme à autant de Libertateurs, & de vangeurs de la Patrie. Mais c'étoit chanter le triomphe avant la victoire. L'avantage que les Chinois venoient de remporter étoit un commencement capable d'arreſter les progrés de leurs aggreſſeurs, mais il eût fallu qu'ils euſſent ſçû le faire valoir. Au lieu que la ſotte vanité de cette Nation ne

tarda guéres à mettre la division parmi eux, & à les sacrifier ainsi à la vangeance de leurs ennemis.

Il s'étoit trouvé dans cette grande bataille des Soldats des deux Provinces de Canton & de Quansi. Ceux de la premiere étoient déja à Xaochin, lors que Gueyvan y fut reconnû pour Roi. Les uns & les autres s'étoient également signalés dans cette grande journée. Cependant quand on en vint dans la ville aux louanges & aux applaudissemens, ni les uns ni les autres ne voulurent plus reconnoître d'égalité. Chacune de ces milices prétendoit avoir mis elle seule les Tartares en fuite, & qu'elle pourroit bien encore elle seule faire teste à ce redoutable ennemi. C'étoit là la fierté de la Nation ; & ce fut aussi ce combat de gloire & de louanges qui commença à former deux partis, mais qui ne subsisterent guéres ni l'un ni l'autre.

Le Tartare piqué au vif de sa déroute, étoit tout occupé des moyens d'effacer une tache qui pouvoit décrediter la gloire de ses Armes. Ainsi sans perdre de temps il reprit la campagne au premier jour, animé extraordinairement contre la Ville de Xaochin. Il reconnût qu'il n'avoit été battu le jour precedent, que pour s'être

s'être tenu trop assûré de sa victoire, & avoir ainsi trop inconsiderément méprisé son ennemi. C'est pourquoi, il prit garde pour lors à prendre mieux ses avantages. Il mit son Armée en bataille dans l'Ordonnance qu'il jugea la plus à propos, & il donna tous les ordres necessaires pour attaquer & pour rompre plus sûrement son ennemi.

Les Chinois ne manquerent pas de venir se presenter à un nouveau combat, mais ils n'étoient pas en si grand nombre que le jour précedent. Les milices de ces deux Provinces en étoient demeurées sur le point d'honneur, & elles prenoient bien le temps de le disputer. Ceux de Canton soûtenoient toujours opiniâtrément qu'on leur devoit tout l'honneur de la victoire. Sur cela, ceux de Quansi qui n'avoient pas crû devoir souffrir cét affront, avoient refusé de se presenter au combat. „ Si vous avez vaincu tous seuls „ les Tartares, disoient-ils à ceux de Canton, vous pouvez bien les vaincre encore „ tous seuls une seconde fois. Les voici „ qui vous presentent une nouvelle victoi„ re. Retournez donc les combattre, & „ puis revenez conter en suite vos triom„ phes à vôtre Ville.

Gueyvan avec tout son credit ne pût

accorder ce different. Il voyoit le malheur qui menaçoit ſon Armée & la Ville: Mais, comme c'étoit un Roi de grace, & qui avoit beſoin de ceux de qui il tenoit ſa grandeur, pour ſe maintenir, il ne commandoit pas ſi abſolument, parce qu'il n'étoit pas ſi abſolument obeï. Les Soldats de Canton furent donc tous ſeuls ſe preſenter à un ſecond combat. Les Tartares venoient à eux extraordinairement animez, & en ſi bon ordre, que les milices de ces deux Provinces n'auroient pas trouvé peu d'affaires à ſoûtenir cette premiere attaque. On avoit ainſi à peine commencé à combattre, qu'on vit bientôt de quel côté étoit la victoire. Les braves Cantoniſtes prirent la fuite pour regagner au plus vîte les murailles de Xaochin. Mais le mal-heur fut que les Tartares qui les chargeoient toujours, entrerent auſſi meſlez parmi eux dans leur Ville.

Gueyvan, qui ſe vit auſſi mal obeï de ceux qu'il venoit de mener au combat que de ceux qui n'avoient pas voulu le ſuivre, ſurpris que ces premiers euſſent pris ſi lachement la fuite, & que les autres pour ſe vanger de ceux de Canton & de Xaochin ſe fuſſent mis ſi peu en peine de les venir ſoûtenir comme ils le pouvoient,

ne

ne pensa plus qu'à s'échapper lui-même de la fureur des Tartares. Il sçavoit qu'ils ne perdroient pas de temps pour le pouvoir avoir entre leurs mains. C'est pourquoi il n'en perdit pas aussi pour se mettre en seureté, & il se retira ainsi au plus vîte dans sa Province.

Comme les Tartares qui étoient entrez à Xaochin tout furieux, ne respiroient que de se gorger du sang de leurs ennemis, cette miserable Ville ne fut aussi-tôt qu'une cruelle boucherie. Le massacre continua durant plusieurs jours, & les victorieux qui se trouvoient offensez en tant de manieres, par sa resistance, par sa revolte, par la presomption qu'on avoit euë de leur venir presenter le combat, & par la victoire qui avoit décredité leurs armes, & répandu tant de sang de leur Nation, firent toute la vangeance qu'ils crûrent devoir satisfaire leur colere & leur rage. Cette mal-heureuse Ville ne devoit pas, aprés des commencemens assez heureux, avoir avancé elle-même son infortune & sa ruïne.

Gueyvan, aprés s'être retiré en sa Province de Quansi, fut bien-tôt d'accord avec le Roi Sinhianvan qui y étoit demeuré. Ils ne furent pas d'avis ni l'un ni l'autre que leurs differens partageassent leurs

leurs forces, dont ils avoient également besoin contre un ennemi si puissant. Chacun donc ne pensa qu'à se bien fortifier dans le détroit de sa Souveraineté: Mais à peine ces deux Monarques étoient-ils reünis ensemble, qu'on vit encore paroître deux nouveaux Rois dans cette même Province. C'étoient deux hommes qui n'avoient rien de recommandable pour leurs qualitez, ni pour leur naissance. Aussi toute leur Souveraineté ne consistoit-elle qu'en trois ou quatre Villes qui les reconnoissoient pour leurs Rois. C'étoit ainsi que la grandeur Royale autrefois si reverée dans la Chine, étoit devenuë commune à l'ambition des personnes les plus basses. On comptoit donc quatre Rois dans la seule Province de Quansi, & ce pouvoient bien être des Rois de cartes ou de theatre, mais qui ne laissoient pas d'avoir tous de hautes prétensions.

On tient que les deux derniers de ces Rois étoient des Mandarins, qui après avoir tiré tout ce qu'ils avoient pû d'argent de ces peuples, sous prétexte de se preparer à faire la guerre, voyant qu'on ne pouvoit plus souffrir leurs extorsions, avoient enfin crié liberté. Ils crûrent pour lors ne pouvoir mieux arrêter les plaintes de ces mise-

miserables, qu'en témoignant qu'ils étoient tout prêts de mourir pour la Patrie, & pour la vanger de ses Tyrans; Qu'ils offroient pour cela leurs vies & leurs personnes, mais qu'il falloit aussi qu'ils fussent couronnez Rois de la Chine. Le peuple s'y accorda; & ainsi au lieu de plaintes, on n'entendit plus que des acclamations. Mais ces fourbes ne se soûcioient guéres ni de la Patrie ni de sa liberté. Comme ils virent qu'ils avoient fait des avances trop hardies, & qui passoient leurs forces, ils ne tarderent guéres à abandonner leur Couronne. Ils s'aviserent seulement; pour tirer toûjours quelque profit de leur grandeur, de l'aller remettre entre les mains des Tartares, ausquels ils abandonnerent en même temps ceux qui venoient de les établir leurs défenseurs. Il ne doit pas sembler ainsi si étrange que cette miserable Nation n'ait pû éviter sa ruïne parmi tant de trahisons & de fourbes. Le regne de ces deux Monarques dura donc environ autant de temps que des Acteurs en employent à une Comedie, & ceux-ci ne jouerent pas si mal leur personnage. Ils assemblerent tout ce qu'ils avoient pû piller, qui faisoit un butin assez riche, & se retirerent ainsi chargez des dépouilles de ceux

qu'ils

qu'ils avoient opprimez & vendus à leurs ennemis. Les habiles gens ſçavent ſe tirer d'affaire, & il n'y a que les mal-aviſez, & les innocens qui demeurent miſerables.

Les autres Rois Gueyvan & Sinhianvan, qui étoient des Princes du ſang, quoi qu'en des degrez aſſez éloignez du dernier Empereur, demeurerent plus fidelles à leur Nation. Comme ils avoient des ſentimens plus nobles, ils ſe reſolurent auſſi à n'avoir & dans la vie, & à la mort que la même fortune de ceux qui les avoient reconnus pour leurs Princes. Le Tartare marchoit donc contre ces deux Souverains. Il étoit déja entré dans la Province de Quanſi, où il avoit emporté en peu de temps la grande ville de Vecheu. Il y trouva quelque reſiſtance, mais qui fut à l'ordinaire tres-funeſte pour ceux qui avoient entrepris de ſe défendre. La Ville fut pillée & ſaccagée. On y épargna ſeulement, autant qu'il ſe pût, le ſang & la vie des habitans, parce que la reſiſtance n'y avoit pas été fort opiniâtrée, en ſorte que s'il y eut quelque meurtre, ce fut ſeulement par les accidens qu'il n'eſt pas poſſible d'éviter dans une Ville ſaccagée par des barbares.

Les Tartares paſſerent enſui[te] aux autres Villes

Villes de cette Province, dont il n'y eut aucune qui n'ouvrît les portes aussi-tôt. On se pressoit d'autant plus de se soûmettre, qu'on y avoit avis qu'une nouvelle armée de Tartares, qui étoit entrée dans les Provinces voisines, s'avançoit vers celles-ci à grandes journées. C'étoient des Troupes qui venoient pour renfort à l'Armée qu'on avoit sçû avoir été défaite devant Xaochin. Mais le Vice-Roi envoya ordre pour lors au General de ces dernieres troupes de se retirer dans les Provinces, où elles avoient été commandées auparavant; parce qu'il n'avoit pas besoin de nouvelles forces, & que celles qu'il avoit, étoient suffisantes pour achever de conquerir sa Province, quand elle auroit été encore plus grande. Ce General ayant receu cét ordre, fit prendre une autre marché à son Armée.

Il faut remarquer qu'il courut depuis un bruit que Gueyvan avoit repris la campagne; & qu'après avoir emporté une nouvelle victoire sur les Tartares, il avoit repris la ville de Vecheu, où étoit pour lors le Vice-Roi; qu'il l'avoit ensuite poussé, & obligé de se retirer aux dernieres extrémitez de la Province, où il s'étoit arresté, pour attendre du secours & se remettre en état de regagner ce qu'il avoit perdu.

Il

Il n'a pourtant pas été poſſible de ſçavoir, ſi cette nouvelle étoit bien veritable, & ainſi on n'y a pas eu beaucoup de creance. Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Pelipaovan avoit fait paſſer dans cette Province de ſi puiſſantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'au bruit de la reſiſtance qui s'y faiſoit, il y étoit encore accouru de toutes parts un ſi grand nombre de Tartares, qu'il n'étoit guéres poſſible que les Chinois y puſſent avoir de grands avantages.

L'on n'a pas été informé non plus de ce que firent toutes ces grandes Armées dans cette Province. On apprit ſeulement qu'après qu'elles ſe furent débordées dans tout ce païs, comme des torrens qui renverſent & emportent tout ce qu'ils trouvent d'obſtacle, il n'y eut plus rien qui reſiſtât deſormais à la cruauté des victorieux. C'eſt ce qu'en rapportoit la Relation qui en étoit écrite vers la fin de 1647. Mais elle ne marquoit point d'autre particularité, ſinon qu'il n'y avoit plus de Rois ni de Royaume, depuis que les deux Princes y étoient morts les armes à la main pour la défenſe de la Patrie. Ils n'avoient pas pû faire autre choſe pour empeſcher l'oppreſſion de leurs peuples. Mais ils n'en étoient pas plus ſoulagez, encore que des

Rois donnassent ainsi leur sang & leur vie, pour tâcher de conserver quelque partie de cét Etat. Gueyvan n'y gagna qu'un grand nom & une grande reputation, qu'on tient ne devoir jamais mourir dans la mémoire des Chinois, aussi bien que le regret qu'ils avoient de ne l'avoir pas fait Roi dès les commencemens de l'irruption des Tartares. Il y a eu cependant des Chinois qui ont prétendu que ce Gueyvan étoit encore vivant, & qu'il avoit même chassé les Tartares de la Province de Quansi. Mais il n'est pas aisé de trouver ailleurs qu'au Royaume de Castille un Dom Pelage, ni ailleurs qu'au Royaume d'Arragon un Garcia Ximenes.

Ce fut avec la reduction de cette Province que les Tartares acheverent la conqueste de la Chine; & le jeune Xunchi se rendit le maître des quinze Provinces qui composent ce grand Empire. Ce Prince à l'âge de treize à quatorze ans, fut le Souverain de ces trois puissans Etats, la Tartarie, la Chine & la Corée, qui quoi que d'une si vaste estenduë, ayant neanmoins leurs terres contiguës les unes des autres, sont presentement réünis en un même Etat. Tous ces grands païs furent conquis en moins de quatre années; en sorte que ce qu'on a dit autrefois d'Alexandre, se pour-

pourroit bien dire en nos jours des Tartares, qu'ils n'ont pas tant fait des conquestes, qu'ils ont couru & volé par le monde Il est certain que quand ces grandes Armées n'auroient fait que passer, il leur auroit bien fallu autant de temps, qu'elles en ont employé à conquerir tant de païs. Et si Alexandre avoit connu quelque autre Xunchi avant lui, il auroit pû avec autant de raison lui envier, ce que Cesar envia depuis à Alexandre. Cesar s'affligeoit de n'avoir pas commencé en un âge où Alexandre avoit déja tout fait ; mais ce Conquerant auroit bien eu autant de sujet de se plaindre qu'il n'auroit encore rien fait en un âge où nous apprenons que Xunchi a terminé une si glorieuse conqueste. Aussi, si ce Prince vît long-temps, & qu'il marche toujours à aussi grandes journées, il faudra, ou que le Monde se fasse plus grand, ou qu'il s'en découvre quelque nouveau, puis que selon les vastes projets dont ce jeune Conquerant se flattoit après sa victoire, la Terre étoit déja trop petite, pour donner de justes exploits à son grand courage.

CHA-

CHAPITRE XII.

Troubles dans les Provinces voisines de la Mer.

Quelques Princes de la Chine se retirent dans les Montagnes.

D'autres traittent avec les Tartares.

Un qui s'étoit caché avec les Bonzes, & ensuite s'étoit fait connoître au Vice-Roi, est conduit dans la Tartarie.

IL y eut, après la conqueste de la Chine achevée, dequoi occuper encore quelque temps les forces des victorieux sur la Mer aussi bien que sur la Terre. Ces peuples nouvellement assujettis, & ceux particulierement des Provinces de Fochien, de Canton & de Quansi, se soûleverent en divers endroits. Les Tartares eurent moins de peine à retenir ou à dissiper les partis qui demeurerent dans le Païs. Mais à l'égard des autres rebelles, qui prirent la Mer, ou coururent les rivieres, ce leur fut un étrange embarras, & où ils croyoient qu'il n'y auroit jamais de fin. Ce n'est pas, que tout ce que pouvoient faire les Chinois, leur fit beaucoup de peur, mais toutes leurs courses ne laissoient pas de leur

leur donner toujours bien de l'ennui & de la fatigue. Ces Coureurs ne se contentoient pas de donner de la peine aux Tartares ; ils ravageoient encore ceux de leur propre païs , & pilloient les terres des Princes voisins, & des alliez de la Chine.

Pour les autres Provinces plus avancées dans le païs, & plus proches de Pequin où étoit la Cour de l'Empereur , il n'y eut aucun soûlevement , depuis que ces peuples se furent soûmis. On y demeura en paix , comme s'il n'y fût arrivé aucun changement : Mais pour les trois de Foquien, de Canton & de Quansi , comme elles sont plus éloignées de la Cour , & que les troupes qui y avoient été commandées , y avoient par toutes leurs violences donné une aversion terrible de la nouvelle domination , il n'étoit pas possible d'y remettre les choses dans l'ordre & dans la paix. Il est vrai que quant à la Province de Quansi, on n'a pas sçû ce qui y auroit pû entretenir la guerre , ainsi que dans les deux premieres , si ce n'est qu'on prétendoit que Gueyvan s'y maintenoit toujours , & que pour mieux prendre ses avantages , il se retiroit avec ses gens dans les montagnes. Mais il étoit assez difficile que ce Prince pût resister long-temps. Assiegé , comme il étoit de

de toutes parts, d'un ſi grand nombre d'ennemis, il ne pouvoit éviter d'être rencontré des uns ou des autres, & de ſuccomber bien-tôt, n'ayant pas de forces pour ſe défendre.

On diſoit auſſi que le Roi Tanvan ſe maintenoit encore avec quelques troupes dans la Province de Foquien, où étoit alors Pelipaovan. C'étoit le Prince que le Corſaire Icoan y avoit fait couronner après la mort de l'Empereur Zunchin, & qu'il avoit entrepris de ſoûtenir & de défendre contre toutes les forces des Tartares. On diſoit donc que ce Roi de la Chine étoit encore vivant. La Relation neanmoins qui l'appelle Luvan, au lieu de Tanvan, donneroit d'abord lieu de croire que c'auroient été deux Princes differens. On voit cependant par les ſuites, que ce ne pouvoit être que le premier Tanvan, qui fut couronné ſix mois auparavant que les Tartares entraſſent en cette Province. Car elle marque que ce Roi qui ſe ſoûtenoit toujours, étoit le même qui avoit gouverné en paix cette Province l'eſpace de ſix mois; ce qui s'entend aſſez de Tanvan, qui fut couronné environ ce temps-là, avant l'arrivée des Tartares. Et il n'y auroit guéres d'apparence que depuis qu'ils auroient été les

maîtres de ce Païs, on y eût couronné aucun Prince, qui y eût pû regner en paix, non pas six mois, mais un demi jour seulement. Il ne pouvoit donc y avoir d'autre Roy que ce Tanvan, qu'on avoit crû mort, sur ce qu'il n'avoit plus parû après la prise d'Icoan. Mais on a averti en cét endroit de la Relation, qu'il seroit encore fait quelque mention de lui. Il se pourroit faire aussi que ce Prince auroit eu ces deux noms, qui auroient quelquefois donné lieu d'en parler, comme de deux personnes differentes. Enfin les Chinois prétendoient que ce Prince étoit encore vivant, & qu'il s'étoit retiré dans les montagnes, où il se maintenoit, en changeant souvent de poste & de retraite. Ils disoient aussi qu'il avoit avec lui le fils d'Icoan, & qu'il n'étoit alors plus de mention du Pere. Ce jeune homme, de la maniere qu'ils en parloient, rendoit de grands services à ce Prince. On tient qu'effectivement il étoit très-vaillant, & qu'il avoit une grande reputation, tant parce qu'il étoit fils d'Icoan, que pour avoir appris des Hollandois à Xacasia tous les exercices de l'art militaire, ainsi qu'il se pratique dans l'Europe.

C'est là l'état où l'on disoit qu'étoit alors la Province de Foquien. Mais il est dif-

difficile de croire que Pelipaovan, qui y étoit si puissant, y laissât long-temps les affaires aller de la sorte. C'est ce qui paroît par la même Relation, qui marque que ce Conquerant faisoit passer incessamment de puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie de cette Province en celle de Canton, d'où il paroît que ce Roi de la Chine ne lui donnoit pas de grandes affaires. Ce qui donnoit donc lieu à tous ces bruits qui n'avoient pas grand fondement, n'étoit autre chose que la confusion où étoient les Chinois de leur lâcheté. Dans ce mauvais état de leurs affaires, ils disoient tout ce qu'ils pouvoient, pour passer encore pour gens de cœur. Mais toute cette fierté ne leur servit guére, non plus que quelques efforts qu'ils pouvoient encore faire pour ne paroître pas entierement abattus. La verité est, qu'ils étoient si bas & si hors d'état de se relever, que d'oser tourner seulement la teste contre leurs Tyrans, n'étoit autre chose que de les obliger de nouveau à ne pas épargner leur sang & leurs vies.

C'a été dans la Province de Canton que les Tartares ont trouvé plus d'affaires & plus d'exercice, depuis même qu'ils en croyoient être les maîtres & il y avoit lieu de croire que les choses pourroient

aller encore plus loin. La ville de Huchicheu est une des plus considerables de cette Province. Ce fut là qu'une conspiration éclatta tout d'un coup contre les Tartares. On en avoit fait chef un Roi que l'on y avoit couronné pour ce dessein. C'étoit un fameux voleur, & c'étoit tout ce qu'il avoit de considerable. On ne laisse pas de considerer les voleurs, jusqu'à en faire des Souverains, après qu'ils sont devenus puissans. Ceux de Huchicheu y furent très mal-heureusement trompez. Ils avoient pris les armes, croyant bien que ceux des autres Villes en feroient autant, en l'absence du Vice-Roi, qui étoit allé mener quelques troupes dans la Province de Quansi. Mais toutes ces autres Villes demeurerent en paix, & elles firent sagement. Celle-ci, qui se declara si mal à propos, connût bien-tôt son mal-heur & sa faute. Le voleur qu'elle avoit fait Roi, demeura voleur comme il étoit. Il vola seulement avec plus d'autorité ce miserable peuple, qu'il disoit obligé de soûtenir sa grandeur, & de là il entreprît de voler aussi, s'il pouvoit, les Tartares. Pour cela, il traitta avec eux, & convint de leur vendre sa Couronne & son Etat de la ville de Huchicheu. Il se vint

donc

donc rendre chez le Vice-Roi des Lettres qui gouvernoit la Province en l'abſence du Vice-Roi des Armes. Il lui remit tous ſes Ornemens Royaux; & ce Vice-Roi de ſon côté le receut avec tous les honneurs & tous les bons traittemens qu'il pouvoit eſperer.

L'honneſteté de ce Tartare, qui avoit ſi bien receu celui qui s'étoit venu rendre à lui, fit prendre reſolution à un Prince de la famille Royale de traiter pour lui un pareil accommodement. Il étoit demeuré caché dans la Province, où il n'avoit pas voulu recevoir aucune marque de la dignité Royale, encore qu'il la meritât mieux que le Roi de Huchicheu. Il avoit preferé la Couronne de Bonze, qui lui ſervit auſſi quelque temps à cacher ſa qualité. Car il étoit reconnu de toute la Nation pour un des veritables Princes du ſang: Mais parce qu'il voyoit le peril qu'il y avoit à être Roi, il ne s'empreſſa pas de ſe faire rendre cét honneur. Il ſe retira pourtant dans la ville de Canton, où il demeura juſqu'à ce que les Tartares en fuſſent aſſez près. Alors, il trouva qu'il lui ſeroit plus ſeur de ſe retirer ailleurs, & s'en alla dans une retraitte des Bonzes. Il y fut bien receu; ces Solitaires qui parûrent très-touchés de ſon infortune, lui promirent

de le cacher avec tout le ſecret qu'il pouvoit eſperer. Pour cela, ils lui couperent les cheveux, & ne lui en laiſſerent qu'une Couronne, qui eſt celle que j'ai dit, qu'il préfera à toute autre. Ils le veſtirent encore d'un habit de Bonze. C'eſt ainſi qu'on nomme pluſieurs miſerables que le Demon retient en quelques lieux écartez, où ils vont pour mieux honorer ſes idoles. Ce Prince avoit vêcu juſqu'alors dans cette retraitte aſſez bien caché; & les Bonzes lui avoient gardé une entiere fidelité, n'y en ayant aucun qui l'eût été découvrir aux Tartares: Mais il ne laiſſoit pas d'être toujours en allarme. Il ne croyoit pas qu'une affaire pût long-temps demeurer ſecrette parmi tant de monde. Car quelquefois il ne ſe trouve pas moins de cinq cens ou mille perſonnes dans une de ces retraittes de Bonzes, qui ſont la plûpart gens à qui il ne faut pas trop ſe fier, à cauſe qu'ils font profeſſion d'une étrange vertu. Ce Prince donc, qui ſçût que le Vice-Roi étoit une perſonne ſi honnête & de ſi bonne foi, reſolut, après lui avoir fait parler par quelques-uns de ſes amis, de ſe preſenter devant lui. Il y vint; & le Vice-Roi ne manqua pas de le recevoir, & de le traitter avec tous les honneurs qu'il pouvoit ſouhaitter. Mais toutes ces

careſſes

careſſes ne le rendirent pas plus aſſuré qu'on n'attenteroit point ſur ſa perſonne; parce que juſques-là les Tartares avoient toujours fait mourir tout autant de Princes de la Chine qu'ils en avoient pû découvrir. Il eſt vrai qu'ils n'en avoient point encore vû d'autre que lui venir ainſi ſur leur bonne foi ſe mettre entre leurs mains, & ce fût peut être par cette conſideration, que pour s'aſſûrer de lui, ils jugerent ſeulement le devoir faire conduire dans la Tartarie. Mais toujours courut il un très-grand riſque qu'on ne s'aſſurât encore mieux de ſa perſonne en lui ôtant la vie. Etrange juſtice qui fait un crime à un homme du mal-heur de ceux de ſon ſang qui ont perdu une Couronne & un Empire!

CHAPITRE XIII.

Estat des Portugais de Macaô.
Ils étoient demeurez neutres entre les Chinois & les Tartares.
Leur crainte que les victorieux ne fissent quelque entreprise sur leur Ville.
Ils en furent mieux traittez qu'ils ne pensoient.

AVANT que de sortir de la Chine, pour voir ce qui se passoit parmi les Rebelles qui s'étoient jettez en Mer, il est à propos de rendre raison de l'état où étoient alors les Portugais de Macaô. C'est une place qu'ils ont dans les terres de la Chine, & qui est une des meilleures & des plus riches habitations qu'ils ayent en toutes les Indes. La ville de Macaô est située en une presque Isle, éloignée d'environ quarante lieuës de Canton, dont on en peut faire trente sur une belle & grande Riviere, & pour les dix autres, on prend ordinairement la Mer. Macaô est assez connû par les Relations & les Voyages qu'on y fait de plusieurs endroits de l'Europe. On sera bien-aise seulement de sçavoir en quelle disposition pou-

pouvoient être ſes habitans dans ce grand changement d'un Etat, duquel ils ſont toûjours en dépendance. La ville de Macaô ne ſçauroit ſubſiſter que par la paix & la bonne intelligence qu'elle doit avoir avec la Chine, & avec celui qui en eſt le maître. Car outre les grands profits qu'elle tire du commerce qu'elle a dans tout cét Etat, ce qui fut le ſujet pour lequel il y a environ cent ans qu'elle fut bâtie, & ce qui l'a agrandie & enrichie toujours depuis; elle ne peut encore avoir ſes vivres que de la Chine. Ainſi ſans qu'il y ait d'Armée qui l'aſſiege, ni qui vienne forcer & renverſer ſes murailles, il faudra qu'elle periſſe, autant de fois que ceux de la Chine voudront ſe donner la patience de la reduire par le manquement des choſes neceſſaires. Tout le terrain de Macaô n'eſt qu'une grande maſſe de rochers. Ses champs, ſes vignes, ſes oliviers, & generalement tout ſon neceſſaire eſt dans la Chine. Il faut que tout lui vienne de là; & elle ne peut recevoir d'ailleurs, ni par mer ni par terre, ce qu'elle a beſoin pour ſubſiſter chaque jour.

C'eſt auſſi pour toutes ces raiſons que les Portugais ſe ſont toujours conduits fort diſcretement avec les Chinois, & il leur

a été assez necessaire d'user de prudence & de circonspection, pour se maintenir si long-temps parmi une Nation, qui n'a pas sa pareille au monde en défiances & en ombrages. Cependant les Portugais ont si bien vécu avec ces peuples, qu'ils en étoient considerez comme de veritables Chinois; & ils sont seuls de tous les étrangers avec lesquels ils se soient pû resoudre d'avoir quelque sorte d'ouverture & de confiance. Aussi s'en est-il peu fallû que, ce que les Chinois ont témoigné d'amitié à ceux de Macaô, n'ait été cause de la ruïne de cette Ville. Car plusieurs fois on y a été tout prêt de se declarer pour eux contre les Tartares. On y est cependant demeuré dans la neutralité durant toute cette derniere guerre, après avoir consideré combien il avoit été perilleux d'avoir voulu autrefois secourir les Chinois contre de si puissans ennemis ; ce qui se voit par les Relations de la Chine. Mais dans la revolution generale de cét Etat, le peril étoit encore infiniment plus grand : car comme tous les Rois, qui se faisoient couronner dans la Chine, ne manquoient pas de demander aussi-tôt l'assistance & le secours de Macaô, il se trouvoit toujours plusieurs de ces habitans assez portez à entrer dans ce nouveau parti. Et ce fut ce qui arri-

arriva particulierement à l'égard du Prince qui fut couronné à Canton. Comme il y avoit eu de tout temps une très-étroite correspondance entre ces deux Villes, ceux de Macaô ayant toujours receu beaucoup de biens de ceux de Canton, il sembloit pour cette raison, que les Portugais ne devoient pas abandonner leurs amis en leur besoin. Cependant on demeura d'accord que tout le secours qu'on pourroit donner ne serviroit de guére, & qu'il ne laisseroit pas d'attirer infailliblement la ruïne de Macaô. C'est pourquoi on demeura dans la resolution de ne se commettre pas avec de si redoutables ennemis. Il est bon de penser aux choses plus d'une fois; & celui qui ne veut pas avoir si-tôt à se repentir, ne doit pas se résoudre si-tôt.

Le Tartare estima tellement la prudence de ceux de Macaô, de ne s'être point declarez contre lui dans cette guerre, que ce fut depuis la seule consideration qui l'empêcha de rien entreprendre sur leur Ville. Ce n'est pas que l'on n'y fût toujours en de grandes allarmes. On sçavoit que le Vice-Roi d'Armes de Canton étoit très-puissant, & que c'étoit encore un homme entreprenant, qui ne faisoit pas connoître ses desseins, & dont on ne pouvoit s'assurer, pour être de très-mauvaise foi. On le

voyoit encore paroître très-ſouvent en mer avec un grand nombre de vaiſſeaux. Il alloit, diſoit-il, donner la chaſſe aux Corſaires de la Chine, le long de cette côte; mais il approchoit cependant aſſez près de la ville de Macaô. D'ailleurs on entendoit que les Soldats de l'armée des Tartares diſoient hautement qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à piller Macaô, & que rien ne les en pouvoit empêcher. Enfin le Vice-Roi, qui n'étoit pas moins ardent que ſes gens à faire quelque entrepriſe qui lui fût également profitable & honorable, ne laiſſoit guéres les habitans de Macaô en repos ſur les intentions qu'il pouvoit avoir. Mais entre pluſieurs choſes qu'on avoit à apprehender dans cette grande Ville, il y en avoit deux qui ſembloient rendre ſa ruïne inévitable.

La premiere étoit le bruit qu'il y avoit des treſors, & des grandes richeſſes de Macaô. Il y en avoit eu effectivement en d'autres temps: Mais alors les miſeres & les guerres y avoient mis les choſes en un autre état. Toute l'opulence de cette Ville conſiſtoit dans un grand nombre de riches & de precieuſes marchandiſes que ſes habitans tiroient toutes les années de la Chine, pour tranſporter de là dans le Japon & les Philippines, où ils chargeoient en ſuite

ſuite l'argent en barre. Mais depuis huit ans tout ce commerce n'alloit plus. On n'avoit pû rien enlever de la Chine à cauſe des guerres. Il n'y avoit plus auſſi de liberté de venir aux Philippines, depuis la rupture du Portugal avec la Caſtille, & l'Empereur du Japon avoit encore interdit aux Chrétiens par des défenſes très-rigoureuſes toute ſorte de commerce dans ſes Etats. Ainſi tout manquoit alors aux habitans de Macaô : Car pour toute autre commerce qu'ils pouvoient avoir ailleurs, le profit en étoit peu conſiderable, & il n'étoit guéres poſſible de faire quelque choſe ſans l'argent du Japon & de Manile. Tant s'en faut donc que Macaô fût alors ſi riche, qu'au contraire, depuis huit années que le trafic n'alloit plus, tout y étoit dans une telle miſere qu'on ne croyoit pas que cette grande Ville pût encore ſe maintenir long-temps.

C'eſt l'état où en ſont aſſez ſouvent reduites toutes les Villes & Colonies qui s'établiſſent dans les Indes. Comme toutes leurs moiſſons & leurs recoltes conſiſtent dans le tranſport & le débit de leurs marchandiſes ; en deux ou trois années que ce commerce vient à manquer, tout y eſt bientôt dans la neceſſité & la miſere. C'eſt encore l'état où l'Eſpagne même ſeroit

bien-tôt, si les flotes manquoient quelques années à y arriver. Car on peut dire que ce n'est pas tant la rosée du Ciel que l'eau de la mer qui lui donne la fertilité par le grand nombre des vaisseaux qui la lui apportent de si loin. Il est pourtant vrai que ces Villes marchandes se remettent aussi en peu de temps & sans beaucoup de peine, & qu'il ne faut que deux ou trois bonnes années, où le trafic revient à valoir, pour y revoir aussi-tôt l'abondance. C'étoit là aussi la seule esperance qui restoit aux habitans de Macaô.

Cependant quelque pauvreté qu'il y eût en cette Ville, on ne laissoit pas de l'estimer toujours tres-riche, parce qu'elle l'étoit en effet peu d'années auparavant, lors qu'en l'année 1640. il y étoit venu de l'argent du Japon en si grande quantité que les droits du Roi qui se payent à dix pour cent, monterent cette année à plus de quatre cens mille écus. Il falloit ainsi qu'il y en eût pour plus de douze millions, ce qui surpassoit tout ce qui arrivoit toutes les autres années du Japon, & même on ne comtoit pas encore celui qui y venoit de Manile, d'où il est venu quelquefois plus de trois millions pour une année. Ce que l'on disoit donc des richesses de Macaô, étoit ce qui la menaçoit davantage de sa ruïne. Car le

le Tartare, qui ſe laiſſoit aſſez aiſément perſuader de ce bruit, ſans s'en informer davantage, croyoit qu'effectivement il y avoit de grands treſors cachez : ainſi il ne doutoit point qu'il ne fût riche pour jamais, s'il pouvoit piller cette Ville.

L'autre choſe, qui pouvoit donner beaucoup d'apprehenſion aux habitans de Macaô, étoit de ſçavoir que le deſſein d'entreprendre ſur leur Ville, étoit une affaire qui n'avoit pas beſoin d'être reſoluë au Conſeil de l'Empereur. Ils voyoient que tout ne dépendroit que des caprices du Vice-Roi, homme ambitieux, entreprenant, & enfin victorieux, & qui commandoit des gens qu'il avoit accoûtumez aux outrages, & aux violences. Ils étoient ainſi en de continuelles craintes qu'ils ne viſſent bien-tôt les Tartares attaquer leurs murailles, & entrepren[illegible] le ſac & le pillage de leur Ville. D'un [illegible], il ne leur étoit pas poſſible de reſiſter ſans ſe perdre, & ils ne pouvoient pas d'un autre côté ne pas faire tous leurs efforts pour ſe défendre, ce qui étoit rendre encore leur perte inévitable.

Macaô étoit très-bien fortifiée, & pourvuë de quantité de bonne artillerie. Ses habitans, auſſi bien que les Soldats qui y étoient, étoient tous gens de cœur, ve-

venus de l'Europe. Ils ne prétendoient pas se rendre aux premiers traits d'arc des Tartares, comme avoient fait les Chinois. Ils vouloient au moins leur faire achetter leur victoire, & soûtenir le mieux qu'ils pourroient, l'honneur de leur Nation, en ne se rendant pas si facilement à des Barbares qui entendoient si peu à faire la guerre. Enfin ils étoient resolus de faire bien connoître aux Tartares, que s'ils gagnoient tant de victoires, c'étoit qu'on ne les leur disputoit guéres, & qu'ils ne devoient pas s'attendre de marcher par tout le monde à aussi grandes journées qu'ils avoient fait dans la Chine.

Mais d'un autre côté Macaô ne pouvoit resister qu'elle ne perît infailliblement. Le Tartare étoit le maître de la Chine, & comme on a dit, qu'il faut, pour avoir des vivres, qu'elle dépende de celui qui domine sur cét Etat; on voyoit que n'y ayant pas lieu d'en attendre d'ailleurs, ni aucun secours qui la pût garantir d'un si puissant ennemi, ce seroit bien une necessité, lors qu'on seroit pressé de plus près, de demander à faire quelque accommodement. Pour cela, il auroit fallu se résoudre à ouvrir les portes au Vice-Roi, & à se remettre à sa bonne foi.

Mais

Mais ce Barbare, qui, pour être éloigné de ſix cens lieuës de la Cour, ne s'étoit guéres ſoucié de tous les ordres que l'Empereur avoit donnez pour arreſter la licence des troupes, ſe ſeroit encore bien moins mis en peine de piller & de ſaccager, & de faire tout le mal qu'il auroit pû à Macaô. Cependant quelque peril qu'il y eût à le recevoir, on en voyoit encore un plus grand à ne le recevoir pas. Enfin le ſalut de Macaô ne dépendoit que de la miſericorde des Tartares : c'eſt à dire, de gens qui n'en avoient guéres, qui ne reconnoiſſoient point de Loi, ni d'autres obligations que celles qu'il leur plaiſoit de s'impoſer à eux-mêmes, qui ne traittoient encore que rarement avec les Etrangers, & qui le faiſoient toûjours de telle ſorte, qu'ils penſoient bien dès lors à ne rien obſerver de tout ce qu'ils promettoient.

Les Portugais avoient ainſi tout à craindre des Tartares, qui leur faiſoient tous les jours mieux connoître le mal qu'ils leur pouvoient faire. Ils venoient ſouvent ſe faire voir aſſez près de leur Ville, tantôt du côté de la mer, & tantôt de celui des terres par où elle tient à la Chine. Et comme ils étoient les maîtres du païs, à l'exception de cette place

place ſeulement, il ſembloit à ſes habitans que les Tartares trouveroient toujours trop de raiſons pour croire qu'une ſeule Ville ne devroit pas laiſſer imparfaitte la conqueſte qu'ils avoient faitte d'un ſi grand Empire.

DIEU cependant, qui ſçait bien garder une Ville, lors que toute autre puiſſance a veillé fort inutilement à ſa garde, fit voir qu'il vouloit conſerver Macaô au milieu de tant de perils. Encore qu'il ne doive rien à ſes créatures, il paroît pourtant qu'il ne laiſſe pas de vouloir bien reconnoître de petits ſervices qu'elles lui rendent, & d'en faire ſes dettes, bien que ce ſoient ſes bien-faits. La Ville de Macaô avoit ſervi à recevoir & à former un grand nombre de fideiles ouvriers qui étoient allez de là ſervir les Egliſes du Japon, de la Chine, & quelques autres répanduës parmi pluſieurs Nations idolâtres. Cette Ville avoit ainſi contribué à faire connoître le nom de DIEU parmi beaucoup de peuples, & on pourroit dire qu'elle avoit été une ſainte Academie, & comme une glorieuſe aréne où pluſieurs ſaints Athletes s'étoient exercez pour aller combattre de là l'Idolatrie, & remporter la couronne de Martyre. Il n'y avoit pas encore dix ans que DIEU avoit cou-

couronné en un ſeul jour plus de ſoixante Martyrs de ceux qui étoient partis de Macaô. Il plût donc à la Divine Providence pour reconnoître, s'il eſt permis, de parler ainſi, les ſervices, & les merites de cette Ville, de la preſerver du peril où elle étoit. Et il eſt vrai, que le DIEU des Chrétiens étoit comme obligé pour la gloire de ſon nom, d'y proteger ſes fidelles. Les Egliſes marquées ci-deſſus, & celles encore de pluſieurs autres Royaumes dépendoient de Macaô pour avoir des Miniſtres, & de dignes ouvriers qui y vinſſent planter & affermir la Foi. Ainſi, en perdant Macaô, ils perdoient comme la ſource ou le canal d'où leur venoient toutes leurs inſtructions & leurs conſolations. On peut dire que ſans elle c'étoit fait en quelque ſorte de la plûpart de ces nouvelles Egliſes. Il n'y avoit plus de Miſſions ni d'Evangile pour ces lieux, & la gloire du nom de DIEU alloit en quelque façon demeurer obſcurcie parmi ces peuples.

Mais enfin par l'aſſiſtance de DIEU, ceux de Macaô commencerent à n'avoir plus tant de peur des Tartares. On ſçût qu'ils avoient dit, qu'ils ne vouloient point de guerre avec leur Ville, qu'ils vouloient au contraire que le commerce continuât entre les deux Nations, ainſi qu'il

ſe

ſe faiſoit auparavant avec les Chinois. Et pour une ſeureté encore plus grande, ils envoyerent peu de temps après à Macaô un acte autentique, par lequel ils declaroient que toutes les affaires du commerce ſe-roient reſtablies comme auparavant, & que pour cela, ils donnoient dès lors tout pou-voir & ſeureté aux Portugais de venir à Canton, pour tout ce qui concerneroit le negoce, & de même toute liberté aux Tar-tares de porter toute ſorte de denrées & de marchandiſes à Macaô.

Les Portugais furent alors dans la pen-ſée d'envoyer une Ambaſſade aux Vice-Rois de Canton, ou s'il eût été neceſſaire à l'Empereur même, afin d'établir la paix & la liberté du commerce, de la maniere la plus ſolemnelle & la plus propre pour en rendre toutes les ſûretez inviolables. Mais ils conſidererent que toute cette côte de Mer & les Rivieres mêmes étoient telle-ment couvertes de Pirates, qu'il n'y auroit pas eu de ſûreté pour leur Ambaſſade, à moins que de l'eſcorter d'une puiſſante Flotte, & ils n'étoient pas en état de met-tre en Mer un ſi grand équipage. On eut cependant de nouvelles eſperances que les affaires iroient toûjours de mieux en mieux. Les Tartares témoignoient être extréme-ment ſatisfaits que les Portugais ne ſe

fuſ-

fussent point declarez contre eux pour les Chinois, & ils vouloient pour cela leur faire voir par toutes sortes de reconnoissances & de civilitez, combien ils les estimoient dignes de leur amitié. Ce fut ainsi que DIEU preserva la ville de Macaô; & il a toujours continué de la proteger. Car DIEU n'est pas comme les hommes qui commencent, & qui se lassent bientôt de faire du bien. Les hommes s'épuisent, ou perdent patience. Mais DIEU est également riche & patient. Et les premiers bien-faits sont comme des marques, ou plutôt comme des gages & des assûrances, qu'il en prepare toujours de nouveaux.

CHAPITRE XIV.

Les Tartares se mettent en Mer & combattent les Corsaires de la Chine.
Un accommodement qu'on avoit proposé est rompu par la mauvaise foi du Vice-Roi.
On connoît ce qu'est un Chinois.
Le genie naturel de cette Nation.

LES Tartares avoient ainsi reduit sous leur puissance toute la terre ferme de la Chine ; mais ils n'étoient pas encore les maîtres des Mers. Il faut les y voir aux mains avec les Corsaires Chinois. Ils n'y auront pas peu à faire, & ils ne viendront pas si aisément à bout de ces nouveaux habitans d'autant de Villes flottantes, qu'ils avoient de differentes escadres de vaisseaux qui courroient & écumoient toutes ces côtes. Mais avant que d'entreprendre les Corsaires, les Tartares vouloient encore se rendre les maîtres de l'Isle de Hainam.

On découvre tout le long de la coste de Canton un grand nombre de petites Isles, qui, pour n'être separées du continent que par des rivieres, ou n'être souvent que de grands

grands rochers inhabitez, & peu éloignez du rivage, ſont eſtimées être encore de la terre ferme de la Chine. Entre toutes ces Iſles il s'en trouve une plus conſiderable, appellée Hainam, éloignée d'environ quarante lieuës de la Ville de Canton, mais ſi proche neanmoins de la terre ferme de cette Province, qu'on la découvre ſans peine d'un bout à l'autre dans le beau temps. Le terroir en eſt très fertile, & produit abondamment tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. On y fait encore la pêche des perles qui s'y trouvent en aſſez grand nombre, & il en vient quantité d'autres choſes rares & curieuſes, qui ſont marquées dans les Relations de la Chine. Toute l'Iſle n'eſt pas habitée, & ceux qui l'habitent ne ſont pas non plus d'une même Nation. Il y a en la partie du Midy un peuple fort groſſier, qui ne reconnoît point les Chinois, & ne veut avoir affaire avec eux qu'en ce qui regarde le negoce & le commerce. En la partie du Septentrion, il y a un aſſez grand nombre de Chinois. On y voit trois Villes, huit villages, & pluſieurs autres maiſons & habitations ſeparées, & c'eſt cette partie de l'Iſle qui eſt la plus peuplée & la plus riche.

Le Tartare vouloit encore ſe faire reconnoî-

noître en cette Isle, en sorte qu'il ne restât plus de Ville ni d'habitation de Chinois où il ne fût le Souverain & le Maître. On donna pour cela les ordres à un General qui y passa avec une puissante Armée Navale, & nonobstant le peu de connoissance que les Tartares eussent encore de la Mer, toute cette Isle fut bien-tôt reduite avec la même facilité que l'avoit été tout le reste de la Chine. Ce General y établit une bonne garnison avec un Gouverneur Tartare, & repassa en suite en la Province de Canton, chargé de gloire & de richesses, car il avoit trouvé à profiter dans cette Isle. Cependant pour reconnoître ses services, quelque bien payé qu'il fût déja par le butin qu'il avoit fait, on lui donna la charge de Capitaine General des Mers, que les Chinois appellent le Haitaô, & ce Commandant, pour faire sa charge, se remit aussi-tot en mer avec une Armée de six-vint vaisseaux.

C'étoit son dessein, après avoir conquis l'Isle de Hainam, de nettoyer toutes ces Mers de Corsaires. Ils faisoient d'étranges ravages sur toutes ces costes, & principalement dans la Province de Canton, qui, comme le plus riche & le plus beau païs de toute la Chine, donnoit aussi plus d'envie à ces Coureurs d'y venir tout

rava-

ravager. Les Tartares étoient bien résolus d'exterminer toute cette Nation, mais quelques efforts qu'ils fissent, il ne leur étoit pas aisé de venir si-tôt à bout de cette entreprise. Cette guerre Navale leur parût même étrangement penible dans ces commencemens, où ils n'étoient pas encore fort habiles-gens de Mer. Car les Tartares, ceux du Nort principalement qui ont conquis la Chine, n'avoient vû la Mer que depuis qu'ils avoient traversé tout ce grand Etat. Et ainsi, dans le peu d'experience qu'ils en avoient, la seule pensée de combattre sur cét élement leur donnoit de la peur. Les gens de cœur cependant ne laissent pas de combattre par tout. Les Romains n'entendoient pas mieux la mer en la premiere guerre qu'ils eurent avec les Carthaginois, où ils furent obligez de chercher un vieux vaisseau de Carthage, pour en faire construire sur le modele. Et cependant ils se rendirent si habiles, & peu de temps après, ils eurent un si grand nombre de vaisseaux qu'Auguste & Antoine en avoient en la Bataille d'Actium plus que tous les Carthaginois n'en avoient eu en plusieurs années. De même les Tartares se firent bien-tôt à toutes les fatigues de la mer. Ils n'y furent plus malades, ni en peine

de

de la maniere dont ils auroient à combattre, & à aller en course, & ils eurent même de très-habiles pilotes.

Les Corsaires Chinois ne courroient pas les Mers seulement. Ils entroient dans les Rivieres qui sont en tous ces lieux très-larges & très-profondes. Les premiers, qui commencerent à infester ces costes, étoient quatre Chefs de Pirates fameux qui s'étoient partagez en quatre Escadres, en chacune desquelles on tenoit qu'il y avoit plus de dix mille hommes. La plûpart étoient sur ces Rivieres, d'où ils pilloient & enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver à ceux qui habitoient l'un & l'autre bord. Et ils ne se soucioient guéres de faire à ceux de leur Nation plus de maux que ne leur en avoient jamais fait les Tartares.

Ceux-ci cependant crûrent qu'il leur seroit plus avantageux de gagner ces Corsaires, & pour cela, ils leur firent proposer qu'ils oubliroient tout le passé, s'ils vouloient entendre à quelque accommodement. Les Pirates ne refuserent pas cette proposition. Comme ils ne trouvoient tantost plus rien à piller, ni sur leurs amis, ni sur leurs ennemis, ils étoient assez contens de ne faire pas davantage la guerre. Mais le Vice-Roi des

Tartares n'étoit pas de ſon coſté ſi bien diſpoſé à faire la paix : ainſi l'amitié, qu'il avoit promiſe aux Pirates, ne dura guéres. Dans le temps qu'on traittoit de tout cét accommodement, deux Chefs des Corſaires étoient deſcendus en terre pour conclurre ce qui pourroit également ſatisfaire l'un & l'autre parti. Mais, comme il y eut encore quelque choſe, dont on ne convint pas, le Vice-Roi uſant alors de violence, arreſta ces deux Capitaines. Enſuite, il leur fit commandement, ſous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corſaires de ſe venir rendre à ſa diſcretion. Ce procedé ſi déraiſonnable n'auroit pas été approuvé de Xunchi qui n'entendoit pas que ſes Capitaines traitaſſent de ſi mauvaiſe foi. Mais ce Vice-Roi, comme on a remarqué, n'étoit pas une perſonne à garder de plus juſtes meſures. C'étoit un homme emporté & violent, & qui n'entendoit pas davantage raiſon. On dit auſſi qu'il n'étoit pas Tartare, mais Chinois de la Province de Loaotum voiſine de la Tartarie, & que la plûpart de ſes Soldats étoient Chinois comme lui, qui tâchoient pourtant de paſſer par tout pour de veritables Tartares. On auroit quelque peine à croire que les Tartares euſſent voulu donner à un Chinois le

commandement d'une ſi puiſſante armée, & dont la plûpart des Soldats étoient encore Chinois, & peu de gens approuvoient cette conduite de faire un ſi grand nombre de Soldats de ſes ennemis, pour leur donner encore un ſi grand pouvoir en des Provinces ſi éloignées. Mais ce que l'on pourroit dire, eſt que, comme ces Chinois de Loaotum étoient éloignez de plus de ſix cens lieuës de Canton, & fort proches voiſins de la Tartarie, ils connoiſſoient mieux les Tartares, parmi leſquels ils étoient ſouvent, que ceux de Canton, avec leſquels ils n'avoient aucun commerce. Ainſi ils regardoient les uns plutôt comme des gens de leur païs, que les autres, qu'ils ne connoiſſoient que de loin, & pour en avoir entendu parler. C'eſt ce qui pourroit faire trouver moins étrange que ce Vice-Roi eût été Chinois, auſſi bien que la plûpart de ceux qu'il commandoit. Car, comme ceux de cette Province regardoient ceux d'un autre comme des Etrangers, les Tartares apprehendoient beaucoup moins que ceux-ci ſe revoltaſſent en un païs ſi éloigné de celui où ils auroient laiſſé leurs peres, leurs enfans, leurs femmes, & le reſte de leur famille comme en oſtage, & en la puiſſance des garniſons

Tar-

Tartares qui y assûroient leur nouvelle conqueste.

On disoit aussi que le Vice-Roi des Lettres étoit encore Chinois de la même Province de Loaotum, mais on n'en a pas été si assûré comme du Vice-Roi des Armes, dont la cruauté donnoit en cela d'autant plus d'horreur que c'étoit contre ceux de sa Nation qu'elle s'animoit davantage.

Ce n'étoit par aucun ordre de l'Empereur des Tartares, ni pour lui plaire qu'il usoit de toutes ces violences. Ce Prince étoit bien éloigné de les commander, ou de les agréer, ou de les permettre. Mais c'est le naturel des Chinois d'être extrémement fiers, & même à l'égard de ceux de leur Nation. Et c'est pour cela qu'il n'y a presque point de milieu dans leur maniere de proceder les uns à l'égard des autres. Il faut, ou qu'ils soient des Rois, ou qu'ils soient des esclaves. Ils adoreront comme un DIEU, un homme dont ils auront besoin ; & ils fouleront aux pieds, ainsi qu'un ver de terre, un autre qui aura besoin d'eux. Ou ils rampent dans la derniere bassesse ; ou ils traittent ceux qui sont au dessous d'eux, avec la derniere hauteur. Le pauvre ne se regarde que comme l'esclave du riche ; & le riche fait autant qu'il peut le petit Roi, & le petit Tyran.

Mais ce qui eſt merveîlleux, eſt que chaque particulier puiſſe ſi bien faire l'un & l'autre perſonnage ſelon la fortune où il ſe trouve. Car ſi un de ces miſerables vient en peu de temps à avoir quelque bien & quelque credit, il eſt ſurprenant de le voir auſſi-toſt faire le riche & le grand Seigneur, autant que s'il n'avoit été autre toute ſa vie. Et il en eſt de même du riche s'il devient pauvre. Ils ſont admirables à s'accommoder à l'état où ils ſe trouvent, quelque nouveau qu'il leur puiſſe être.

Voilà l'humeur & le genie de la Nation des Chinois, qui eſt d'être durs & ſans miſericorde à l'égard de ceux qui dépendent d'eux. C'eſt ce qui eſt bien oppoſé au naturel des Tartares, & ce qui faiſoit encore mieux voir que le Vice-Roi des Armes de Canton, & ceux de ſes Soldats qui étoient les plus emportez, étoient autant de veritables Chinois. Les Tartares, pour leur humeur, approchent plus de pluſieurs peuples de l'Europe. Ils ſont aſſez ardens & promts à ſe courroucer, & leur colere même s'emporte quelquefois, lors qu'on leur reſiſte, particulierement en ce qui regarde leurs plaiſirs. Car alors ils n'entendent plus raiſon, & c'eſt ce qui a ſouvent fait perdre la vie à pluſieurs

Chinois qui vouloient empêcher qu'ils ne leur enlevaſſent leurs femmes. Mais ces deſordres ſont aſſez ordinaires dans toutes les Armées de l'Europe. Les Tartares au reſte, n'aiment pas à répandre le ſang pour leur plaiſir. Ils n'ont pas l'ame meurtriere juſqu'à ce point & ſont encore plus éloignez de bleſſer & d'outrager ceux qui ne les auroient point offenſez, ou qui ne ſe mettroient point en état de leur reſiſter & de ſe défendre, comme faiſoit par tout le Vice-Roi, & ceux qu'il commandoit qui ne ceſſoient de faire des maſſacres par tout. Pour cela, on prenoit garde que les plus retenus & les plus raiſonnables de ſes Soldats étoient de veritables Tartares, qui paſſoient auſſi pour vaillans & pour gens de cœur; pendant qu'on regardoit la cruauté des autres qui n'avoient aucune raiſon, comme des marques de leur baſſeſſe & de leur lâcheté.

Auſſi le Vice-Roi avec toute ſa fierté, n'en a-t'il pas mieux ſervi l'Empereur des Tartares: car on fait par tout fort mal les affaires qu'on entreprend de porter à la derniere rigueur; au lieu qu'une autre maniere de proceder plus genereuſe & plus honneſte en fait plus que tous les emportemens & les violences. On domte & on

reduit par la force les animaux qui n'ont point de raiſon : Mais les hommes qui peuvent ſe glorifier d'être raiſonnables, meritent bien qu'on employe des paroles, des raiſons , & des prieres mêmes pour les perſuader. Ainſi on ne croiroit pas les maux que produiſit la mauvaiſe conduite du Vice-Roi dans l'entrepriſe qu'il fit de reduire les Corſaires par la force. Ils couroient , comme on a dit, les Mers & les Rivieres, au nombre de quarante mille partagez en quatre Eſcadres : mais ils avoient déja ceſſé toutes ſortes d'hoſtilitez , & s'étoient comme rendus aux offres qu'on leur avoit faites de la paix, & deux de leurs Chefs étoient deſcendus à terre pour conclurre ce dont on étoit demeuré d'accord , lors que le Vice-Roi, homme ſans foi & ſans parole , les fit arreſter. Ce qu'il leur demandoit, ſous peine de perdre la vie , d'obliger tous les autres Corſaires de ſe ſoûmettre , n'avoit ni ſens ni raiſon. Il n'étoit pas en leur pouvoir de reduire les autres, & ce n'étoit pas là la paix qu'on leur avoit offerte. Auſſi la mauvaiſe foi de ce Vice-Roi commença-t'elle d'allumer un embraſement , que ni lui ni beaucoup d'autres n'éteignirent pas ſi-tôt, encore qu'ils fuſſent au millieu des eaux.

Il

Il n'y a point de taureaux ni de tygres irritez, il n'y a point de ſerpent qu'on preſſe du pied, qui devienne plus furieux, que ces Pirates le furent, en apprenant le procedé du Vice-Roi. Il ne leur manquoit plus que de ſçavoir conduire leur colere, & d'executer avec autant de fermeté les reſolutions qu'ils prenoient, qu'ils étoient promts & ardens à les faire paroître. Ils recommencerent leurs premieres hoſtilitez, plus forts & en plus grand nombre que jamais. Car cette derniere violence du Vice-Roi avoit mis l'allarme par tout, en ſorte qu'on ne voyoit de toutes parts qu'embarquemens & vaiſſeaux qui couroient les Mers & les Rivieres. On tient qu'il y en avoit plus de deux mille. On ne ſçait pas le monde qui étoit deſſus: Mais le nombre en étoit par tout très-grand. Et quand il n'y auroit eu que cent perſonnes ſur chaque Vaiſſeau, tant Mariniers que Soldats, c'étoient deux cens mille hommes ſur ces deux mille Navires; ce qui faiſoit un nombre formidable, & qui paſſe celui des Flottes ordinaires. Le deſſein de tout ce monde étoit de délivrer le païs de la tyrannie des Tartares, qui leur devenoit plus terrible & plus redoutable depuis la trahiſon du Vice-Roi. Un mal-habile Miniſtre rendoit ainſi toute la

Nation odieuſe, quelque eſtimable qu'elle pût être d'ailleurs.

Le Vice-Roi, pour ne pas reconnoître qu'il auroit mal agi, ne témoigna pas ſe mettre fort en peine de tout le grand appareil des Corſaires. C'étoit ſon humeur d'être bien-aiſe qu'il y eût toûjours des occaſions de faire paroître ſa valeur, & d'en faire naître encore, afin de n'en pas manquer. Il étoit vaillant à la verité, & aſſez heureux dans ſes entrepriſes, mais ſa cruauté & ſa mauvaiſe foi décreditoient & rabattoient bien tout ce qui pouvoit lui acquerir de la gloire.

CHA-

CHAPITRE XV.

Le Vice-Roi brûle les Vaiſſeaux des Corſaires ; & ils reviennent en plus grand nombre, pillent & ravagent le Païs, & contraignent les Chinois de quitter l'habit de Tartare qu'ils avoient pris.

Ils attaquent la Ville de Canton, d'où il ſont repouſſez par le Vice-Roi des Lettres.

LE Vice-Roi de Canton, étoit engagé à reduire deſormais les Corſaires par la voye des armes. C'eſt pourquoi, comme il voyoit leurs forces groſſir tous les jours, il ſe haſta auſſi de mettre en Mer une Armée de cinquante Vaiſſeaux, montez chacun de ſeize pieces de Canon. Enſuite, après avoir donné ſes ordres, il s'embarqua avec ceux de ſes Soldats, dont il s'aſſûroit le plus. Ils alloient à une guerre, dont ils avoient peu d'experience. A l'exemple cependant du Vice-Roi, ils monterent ſur les Vaiſſeaux, avec beaucoup de reſolution de ſuppléer par leur valeur au peu d'intelligence qu'ils avoient de cette nouvelle maniere de combattre.

L'embarquement fut promt, & se fit avec tant de secret, que les Corsaires n'en eurent aucun avis. Ainsi le Vice-Roi à la faveur de sa bonne fortune les surprit dans le canal d'une Riviere, où la multitude de leurs Vaisseaux leur fût plutôt un embarras, qu'un avantage sur le petit nombre de ceux qui les venoient combattre. Comme ils se trouverent surpris, il ne leur fut pas possible de s'estendre en Mer, comme ils auroient voulu, pour envelopper leur ennemi. Cependant les Tartares, quelques apprentifs qu'ils fussent sur la Mer, vinrent à eux en si bon ordre, & choquerent les premiers qu'ils trouverent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent bientôt hors d'état de combattre. Le reste n'ayant pas eu le temps de se reconnoître, ni de se mettre en aucune ordonnance, n'eut pas même lieu de pouvoir faire une retraite, ni de prendre la fuite. Car le Vice-Roi tenoit l'embouchure de la Riviere, & leur fermoit par là le passage. Pour achever au plutôt sa victoire, il ne tarda point à mettre le feu à leurs Vaisseaux, & dans ce desordre, ceux qui ne voyoient pas où se sauver, acheverent eux-mêmes leur déroute. Car ce ne fut plus qu'une confusion de gens qui se jettoient dans la Mer pour gagner s'ils pou-

voient

voient un des bords du Fleuve, & de toute cette grande multitude, il n'y eut que ceux-là qui échapperent de l'embrazement.

Le Vice-Roi, après avoir vû sa victoire assûrée, tâcha seulement de conserver cent des meilleurs de leurs Navires, & acheva de brûler le reste. De là il revint triomphant à Canton, où s'étoit fait l'embarquement, & pour marque de triomphe, il faisoit tirer après lui les cent vaisseaux des Corsaires. Ce ne furent à son arrivée que cris de joye de toute cette Ville qui le saluoit comme son Liberateur, & comme celui qui ôtoit desormais toute l'apprehension qu'elle avoit de ces Pirates.

Il est étrange cependant que les Chinois de Canton applaudissent ainsi aux Tartares, sur la victoire qu'ils venoient d'emporter contre les Chinois, qui combattoient pour la liberté de la Nation, & il y avoit bien quelque sujet de penser que toutes ces acclamations n'étoient que des feintes & de basses complaisances de la servitude de ces peuples. Il est pourtant certain que leur joye étoit veritable, & que sans déguisement ils felicitoient les Tartares de leur victoire. La raison qu'ils en avoient, étoit à cause des maux horribles qu'ils

souffroient de ces Corsaires. Car ils couroient & les Mers & les Terres ; ils desoloient & les Villes & la Campagne , & ne donnoient aucun relâche aux peuples de toute cette Province , qui étoient tous alors soûmis aux Tartares. Sans ces Pirates, après avoir souffert tous les maux où en sont reduites des Villes pillées & saccagées par des barbares , chacun commençoit à regarder desormais sa mauvaise fortune, comme une tempeste qui étoit tantôt passée. On laissoit les morts avec les morts, & tout ce qu'on avoit souffert, étoit regardé comme une chose où il n'y avoit plus de remede. On ne voyoit dans tout le païs que des testes rases , & tout le monde vêtu à la Tartare. Bon gré, mal gré, il avoit falu recevoir la Loi du victorieux. Enfin, en se laissant desormais gouverner en repos, il n'y avoit plus de grands maux à souffrir du côté des vainqueurs.

Mais si c'étoit fait avec les Tartares, ce n'étoit pas encore fait avec les Pirates. C'étoient de nouveaux Tyrans & d'autres Barbares qui venoient sans cesse renouveller tous les maux que ces miserables peuples avoient jamais pû souffrir. Ils ne les outrageoient au commencement que par des injures & par des reproches; Qu'ils étoient des lâches & des traîtres

d'a-

d'avoir abandonné leur Roi & leur Patrie à des Tyrans, comme si eux-mêmes eussent fait choix de ces nouveaux Maîtres. Des injures, ils en venoient aux coups, & à tous les mauvais traittemens qu'ils pouvoient. C'étoit une fureur & une rage qui passoit tout ce qu'avoient pû encore faire les Tartares. Ils les obligeoient après tout de reprendre le premier habillement de Chinois, & pour les faire mieux reconnoître, ils leur faisoient porter leurs couleurs & leurs livrées. Enfin, après avoir tout pillé & tout saccagé, ils se fortifioient en quelques postes, où ils prétendoient se bien défendre contre les Tartares, mais ce n'étoit qne pour leur donner lieu de venir piller & saccager une seconde & une troisiéme fois ces miserables habitans: car le Vice-Roi n'avoit pas plutôt sçû ce qui s'étoit passé en ces lieux, qu'il y revenoit faire plus de mal que jamais, & s'il arrivoit que les Corsaires fissent quelque resistance, c'étoit alors qu'il s'animoit encore davantage. Comme il s'opiniastroit à emporter tout ce qu'il entreprenoit, tost ou tard il en demeuroit le victorieux & le maître, & pour les Pirates, lors qu'ils voyoient, qu'ils ne pouvoient pas défendre ceux qu'ils devoient si bien maintenir, ils reprenoient la

Mer,

Mer, & abandonnoient de la ſorte ces miſerables à la rage d'un ennemi, qui ne s'attendoit pas de trouver encore de la reſiſtance parmi des gens qu'il croyoit ne devoir pas avoir ſeulement la force de ſe mouvoir. Ainſi, comme il ne trouvoit plus de Corſaires, dont il ſe pût vanger, il puniſſoit les innocens pour les coupables. Il ne lui plaiſoit pas d'entendre d'autre raiſon. C'étoit aſſez que ſa rage & ſa fureur lui fiſſent des criminels de ces miſerables.

Les Corſaires revenoient juſqu'à deux & trois fois faire changer d'habits aux peuples de la Province de Canton, & autant de fois les Tartares ſuivoient aprés eux, qui ne ſe laiſſoient point de renouveller toutes les cruautez & les inhumanitez qui ſe pouvoient exercer contre des rebelles. C'étoit donc là le ſujet qu'avoient les peuples de toutes les Villes & habitations qui étoient le long de ces rivages, de faire paroître tant d'averſion des Corſaires, & en ſuite tant de joye de leur defaite, dans la penſée qu'ils en ſeroient deſormais délivrez: car à l'égard des Tartares, aprés ce qu'ils en avoient ſouffert, il leur ſembloit qu'ils n'avoient plus de mal à leur faire. Ils leur témoignoient ainſi autant qu'ils pouvoient la

part

part qu'ils prenoient en leur victoire. Et ce fut pour cela qu'ils donnerent tant d'applaudissemens au Vice-Roi à son entrée à Canton, lors qu'ils le virent revenir victorieux de leurs plus redoutables ennemis.

La grande déroute de ces Corsaires arriva peu de temps après la reduction de la ville de Canton. On ne l'a neanmoins rapportée qu'après avoir achevé la conqueste entiere de la Terre ferme de la Chine, pour garder quelque ordre dans ces guerres de Terre & de Mer, que les Tartares ont euës avec les Chinois. Les Tartares avoient pris la ville de Canton le 20. Janvier 1647. & après avoir employé quelques jours à pourvoir à tout ce qui étoit necessaire pour le gouvernement de cette Ville, & de toute la Province, le Vice-Roi se mit alors en mer, où il emporta cette grande victoire sur les Pirates, vers la fin de Février de la même année. De là, comme il ne trouvoit plus d'ennemis à combattre dans toute cette Province, il étoit passé à la ville de Xaochin pour s'en rendre le maître, & de tout ce qui tenoit encore dans la Province de Quansi. Ce fut là que Gueyvan défit les Tartares, sans pourtant que ce Prince tirast aucun profit de sa victoire : car le Vice-

Roi

Roi demeura victorieux en un ſecond combat, & enſuite maître de la ville Xaochin.

Ce fut auſſi en ce même temps que Pelipaovan, qui étoit comme le Prince Souverain de ces Provinces, rappella le Vice-Roi de Canton, de la Province de Quanſi, dont il lui avoit auparavant comme la conqueſte. Il prît le pretexte que ſa preſence étoit neceſſaire en la Province de Canton, pour y reduire les Corſaires: Car, comme la Relation en parle, ce Vice-Roi y étoit de retour au commencement d'Avril de 1647. & il ne paroît plus qu'il retournât depuis à la conqueſte de Quanſi. Ce fut ainſi un autre General qui acheva de reduire cette Province, juſqu'à ce que Gueyvan ne tinſt plus la campagne. Les Tartares qui n'étoient pas accoûtumez à perdre des batailles contre les Chinois, avoient été ſenſiblement touchez de la déroute du Vice-Roi à Xaochin; & Pelipaovan, qui étoit comme le Roland de la Tartarie, l'avoit été plus que tout autre, ce qui l'obligea de rappeller ce Commandant. On croit auſſi qu'il n'auroit pas recouvré ſi-tôt les avantages qu'il avoit perdus dans cette déroute, s'il n'en eût témoigné ſes reſſentimens, en donnant auſſi-tôt d'autres ordres, pour le gouver-

vernement de cette Province de Quansi.

Dans le temps que le Vice-Roi des Armes de Canton étoit éloigné de sa Province, le gouvernement pour les affaires de la paix & de la guerre en avoit été remis au Vice-Roi des Lettres. C'étoit une personne plus sage & plus intelligente dans les affaires, mais sur tout, tres zelée pour le service de son Prince, & capable de maintenir son autorité parmi ses nouveaux Sujets. Il n'étoit pas moins vaillant que son Collegue, encore qu'il ne fût pas si fier ni si ardent. Il avoit avec lui des troupes de Cavalerie & d'Infanterie, autant qu'il en pouvoit avoir besoin pour la sûreté de sa personne, & pour tenir la Province en paix. Cependant les Corsaires devenus encore plus furieux depuis leur derniere déroute s'étoient ralliez, & se tenoient prests pour quelque grand exploit; & pour lors, comme ils sçûrent que le Vice-Roi des Armes étoit occupé ailleurs avec la meilleure partie des troupes, ils crûrent que le Vice-Roi des Lettres ne pourroit pas défendre la ville de Canton, avec le peu de monde qui lui restoit. Ils prirent donc la resolution de la venir attaquer. Ils en approcherent un soir à une heure de nuit, & d'abord ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux qui étoient

sur

ſur la Riviere, dont une partie étoit aux Tartares, & l'autre aux habitans de la Ville. L'embrazement fut ſi grand en peu de temps, que ce fut pour tous ceux qui en étoient proches un grand jour, au lieu d'une nuit. Tout ce qui ſe trouva de Vaiſſeaux, tant au port que ſur la Riviere fut conſumé, à la reſerve de quelques-uns qui étoient à couvert ſous l'artillerie d'un boulevard, dont on n'oſa pas approcher de ſi prés.

Les Corſaires, qui tenoient leur victoire aſſûrée, croyoient déja en faire les feux de joye, & pour faire mieux connoître qu'ils étoient les maîtres de la Ville, ils envoyerent faire ſçavoir à ſes habitans qu'ils y alloient venir mettre tout à feu & à ſang, & qu'ils n'y laiſſeroient teſte d'homme vivant, pour leur apprendre ce qu'ils avoient gagné de ſe rendre aux Tartares, contre la fidelité qu'ils devoient à leur Roi & à leur Patrie.

Les habitans de Canton, ſe crûrent alors perdus ; mais au moins ſe reſolurent-ils à ſe bien défendre. Ils ſoûtinrent vigoureuſement ceux qui les venoient attaquer. Les Chinois, particulierement ceux de la Province de Foquien, dont il y en avoit alors pluſieurs à Canton, ſe battirent comme des gens extraordinairement animez.

Ils l'étoient d'autant plus, que comme il y a une jalousie mortelle entre les peuples de ces deux Provinces, ils sçavoient que les Corsaires étoient tous de celle de Canton.

Ce fut aussi en cette occasion que la valeur & la prudence du Vice-Roi des Lettres, firent voir que ceux qui sont dans les charges & les emplois des affaires civiles ne laissent pas de sçavoir encore gagner des victoires. Ce qu'il fit d'abord, fut de rassurer ce peuple qui se croyoit perdu, & pour cela, il leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'y dormir en toute assûrance. „ C'est mon affaire, „ (leur dit-il) de pourvoir à vôtre sûreté. „ Reposez-vous-en donc sur mes soins. „ J'ai mes Soldats, que je vais ranger en „ bataille entre vôtre Ville & les Corsaires. „ Et je m'assûre qu'ils n'approcheront pas „ si près de vos murailles, tandis qu'un seul „ des Tartares pourra se conserver la vie. Ne „ croyez donc pas qu'ils nous l'ôtent si ai- „ sément. A l'heure même pour faire mieux voir combien il se tenoit seur de ses forces, il sortit de son Palais, & voulut qu'on en laissast les portes ouvertes, & sans aucune garde. Il fut de là aux portes de la Ville, qu'il fit toutes ouvrir. Il y mit en chacune des Capitaines dont il sçavoit qu'ils

les

les défendroient bien. Il fit ensuite retirer tous les embarras des ruës & des places, afin que la Cavalerie pût aller & venir sans trouver d'obstacle qui l'arrestast. Après avoir pourvû ainsi au dedans de la Ville, il monta à cheval, & s'en alla à la teste de ses gens se ranger sur le rivage, resolu d'y bien recevoir les assaillans. On ne tarda guéres à escarmoucher. Ce fut avec assez de chaleur de part & d'autre. L'artillerie & la mousqueterie faisoient grand feu des deux costez : Mais sur tout celle des boulevarts de la Ville, qui coula à fond en peu de temps plusieurs Barques & Navires des Corsaires, avec grande perte de leurs gens. Ces Assaillans, qui n'avoient pas prévû qu'on les dût si bien recevoir, ne penserent pas à pousser plus avant leur entreprise. Ils se retirerent, ou plutôt ils prirent la fuïte, & ce ne fût pas une petite joye pour ces habitans; non plus que de voir qu'ils avoient un Gouverneur aussi capable de défendre leur Ville, qu'il l'étoit d'y maintenir l'ordre & la justice.

On a remarqué qu'entre les Navires qui furent brûlez en cette rencontre par les Corsaires, il se trouva un vaisseau d'un Roi tributaire de la Chine, qui avoit maintenu la liberté de ses peuples en payant tous les trois

trois ans un tribut aſſez mediocre, pour marque ſeulement d'hommage & de reconnoiſſance. Ce vaiſſeau qui alloit pour lors porter le tribut à Pequin, ſe trouva malheureuſement dans le port de Canton. Il y avoit environ ſix vingts perſonnes avec l'Ambaſſadeur, dont il y en eut quarante qui furent noyez ou brûlez, dix ou douze autres furent faits Eſclaves par les Corſaires, qui les mirent auſſi-tôt à la rame pour les aider dans leur retraite; & les ſoixante & dix autres échaperent à la nage. Les Tartares les receurent avec aſſez d'humanité, & leur donnerent tout ce dont ils eurent beſoin juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé moyen de s'en retourner en toute ſeureté en leur païs.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Témoignage que plusieurs Négres Chrétiens rendent de leur Religion en presence des Tartares.
Dieu les conserve ensuite dans un Combat.
Les Corsaires continuent à ravager le Païs.
Le Vice-Roi des Armes les chasse d'une place, où ils s'étoient mis en défense.
Il ruïne ce lieu & tout le Païs voisin.

IL se trouva parmi les troupes qui défendirent la ville de Canton contre les Corsaires, plus de deux cens Négres de differentes nations, qui étoient tous Chrétiens, & qui s'étoient sauvez de Macaô, où ils étoient esclaves, dans les terres de la Chine. Ces Négres au commencement de la guerre étoient au nombre de plus de trois cens, & ils avoient tous porté les armes sous le fameux Icoan contre les Tartares. Ce Corsaire, qui se fioit beaucoup plus en eux qu'aux Chinois, les avoit toujours tenus auprès de lui, & ils le servirent aussi avec toute la valeur & la fidélité qu'il en pouvoit attendre, jusqu'à ce qu'il fut défait par le Tartare, où alors une partie mourut les armes à la main auprès

près de ſa perſonne. Ceux qui reſterent, & qui pouvoient être pour lors environ deux cens, prirent parti avec le victorieux, & ſe trouverent ainſi avec les autres troupes dans la ville de Canton. Le Vice-Roi qui vit faire pluſieurs belles actions à ces Négres dans le combat où il repouſſa les Corſaires, voulut, auſſi bien que pluſieurs autres Tartares, leur en donner des loüanges publiques, & ne ſe contentant pas de louër & d'eſtimer leur valeur, il voulut même leur faire un feſtin. C'eſt là qu'on vit ces Négres donner des marques de leur Religion, que la Relation n'a pas crû devoir ômettre. Comme le Vice-Roi leur avoit fait ſervir pluſieurs viandes: „ Seigneur, dirent-ils, vôtre Exellence ſçaura „ que nous ſommes Chrétiens Catholiques, „ & que la ſainte Egliſe Catholique ordonne à ſes enfans de ne point manger de chair „ durant le Caréme, qui eſt un temps de „ quarante jours en chaque année. Comme „ nous ſommes preſentement dans ce temps, „ que nous appellons Caréme, nous ne pouvons pas manger de ces viandes que vôtre „ Excellence nous fait préſenter. Nous „ eſtimons & nous reſſentons beaucoup „ l'honneur que vôtre Excellence nous fait, „ mais nous lui demandons qu'elle nous „ permette d'obeïr aux ordonnances ſaintes

„ de

„ de nôtre Religion. Car nous pouvons
„ dire que nous reverons tellement la sain-
„ teté de nos Loix, que nous croyons être
„ obligez de mourir plutôt que de man-
„ quer à les observer.

Encore que cette particularité ne paroisse pas fort importante pour cette Histoire, on n'a pas laissé de la rapporter, comme une chose qui peut faire voir à des Chrétiens quelle est la grandeur de leur Religion, qui forme des courages & des sentimens si nobles en des sujets qui sont par eux-mêmes méprisables. Des Heretiques, qui tiennent pour une ceremonie inutile, & pour un abus l'abstinence des viandes que l'Eglise ordonne en certains temps, pendant qu'ils prétendent être des reformateurs dans la Religion, pourroient apprendre la Religion de ces Négres. Au moins reconnoîtront-ils avec eux, qu'étant le propre des Vautours, des Corbeaux, & d'autres animaux, de vivre de carnage, les hommes, qui sont créés pour une vie plus noble, ont bien raison de s'abstenir en certains temps de ce que leurs goûts & leurs appetits demandent. C'est ce que les Tartares reconnurent aussi par leur seule lumiere naturelle, quelque obscurcie qu'elle fût en des Barbares qui n'ont point de DIEU ni de Religion. Le Vice-

Ro

Roi ne comprenoit pas d'abord ce que vouloient dire les Négres. Mais après avoir ſçû la raiſon qu'ils avoient de ne point manger de chair, il les en eſtima davantage, & donna de nouvelles louanges à leur foi & à l'obeïſſance qu'ils rendoient à leur Religion. Les autres Tartares en firent de même, & témoignerent qu'ils eſtimoient encore plus le diſcours des Negres, que tout ce qu'ils avoient fait dans le combat.

DIEU ne laiſſa pas auſſi la generoſité de ces Chrétiens ſans recompenſe. Il fit peu de temps après un miracle en leur faveur, & les Tartares l'obſerverent, & y applaudirent à la gloire de la religion Chrétienne & Catholique. La choſe arriva de la ſorte. Les Corſaires, quatre jours après qu'ils furent repouſſez de Canton, y revinrent donner un nouvel aſſaut, avec encore plus de fierté & plus de fureur qu'ils n'y étoient venus auparavant. Au lieu que la plûpart n'avoient alors combattu que de deſſus leur Vaiſſeaux, ils deſcendirent à terre cette derniere fois, & s'avancerent avec toutes leurs forces pour forcer la Ville. Les Tartares les ſoûtinrent à leur ordinaire. Ils étoient encore commandez par le Vice-Roi des Lettres. Le combat fut opiniâtre également

ment de part & d'autre, depuis le commencement du jour jusqu'à midi ; & il demeura un grand nombre de morts sur la place, parce que ce ne fut durant tout ce temps qu'un grand feu de toute l'artillerie, joint à une gresle continuelle de fléches & de traits.

Les Négres, qui combattoient parmi les Tartares, ne manquerent pas de bien soûtenir l'estime qu'on avoit de leur courage, & pour faire encore quelque chose de glorieux à la Religion qu'ils avoient professée, ils voulurent au milieu même de tant de braves & de si vaillans Soldats, se signaler encore, & paroître toujours par tout où le peril étoit le plus grand. La victoire demeura enfin aux Tartares. Les Corsaires se retirerent en desordre dans leurs Vaisseaux, & prirent la fuite. On vit en suite le champ tout couvert de sang & de morts de toutes parts. Les Tartares aussi bien que les Corsaires y avoient bien perdu du monde. Il n'y eut que les Négres, qui s'étant tous r'assemblez, parurent avoir été invulnerables en cette journée. Il n'y en avoit pas un seul de blessé, ni d'offensé en aucune sorte. On ne voyoit pas seulement que les armes des ennemis les eussent touchez, & ils étoient cependant au nombre de deux

cens

cens qui avoient combattu dans le plus grand feu, & où l'orage des fléches & des bales de mousquet avoit fait perir plus de monde. C'étoit un étonnement extraordinaire aux Tartares qui étoient tous témoins de toutes leurs belles actions, & ce prodige ne donna pas peu de credit parmi eux à la religion des Chrétiens.

Les Negres ne manquerent pas de reconnoître cette faveur qu'ils venoient de recevoir de DIEU. Ils allerent à l'heure même, du lieu où s'étoit donné le combat, sans quitter leurs armes, lui en rendre graces dans l'Eglise que les Peres Jesuites ont en la Ville de Canton. Il plût ainsi à DIEU de manifester sa gloire en ne differant pas plus long-temps de donner quelque recompense à la fidelité que ces nouveaux Chrétiens avoient fait paroître pour l'observance des loix de son Eglise. Ce n'est pas que DIEU fût redevable à ceux-ci de ce miracle. DIEU ne doit rien à aucune de ses creatures qui sont toutes elles-mêmes en tant de manieres ses redevables & ses esclaves.

Dix jours après cette seconde déroute des Corsaires devant Canton, qui arriva au commencement d'Avril de 1647. il parut devant cette Ville une Armée Navale des milices qu'avoit autrefois com-

mandé le fameux Icoan. C'étoit une partie de celles dont il avoit fait offre aux Tartares, lors qu'il fut arresté, comme on a dit plus haut. Il n'y avoit pas plus de soixante & dix Vaisseaux, mais qui étoient tous en très-bon état, pourvûs de tout ce qui étoit necessaire, & avec un grand nombre de Soldats & de bons hommes de de Mer. Tous ces gens se venoient presenter aux Tartares avec leurs Vaisseaux pour servir dans la guerre qu'ils avoient alors contre les Corsaires. Ce n'étoit pourtant que la moindre partie des milices d'Icoan. Tout le reste qui avoit pû s'échapper des Tartares, étoit allé se rendre avec les autres Corsaires. Dans le temps que cette Flotte arriva devant Canton, le Vice-Roi des Armes revenoit de la Province de Quansi, comme nous avons vû que Pelipaovan l'en avoit rappellé. Et il n'eut plus depuis d'autre emploi que contre ces Pirates qui lui donnerent aussi assez d'affaires, pour lesquelles Pelipaovan ne pouvoit rien faire de plus à propos que de le rappeller.

A peine donc le Vice-Roi étoit-il arrivé à Canton, qu'il eut avis que les Corsaires, qui s'étoient rejoints, avoient fait une descente, où ils s'étoient rendus maîtres d'une grande Ville, appellée Xunté,

éloi-

éloignée d'une journée de Canton ; Qu'ils faisoient de plus fortifier cette Ville, où ils paroissoient bien resolus de se défendre. C'étoit assez pour revoir bien-tôt le Vice-Roi en campagne. Il donna donc ordre au même temps de tenir prests cinquante Vaisseaux. Mais, il ne voulut point se servir d'aucun des Vaisseaux des gens d'Icoan, parce qu'il vouloit qu'on sçût que sa valeur se pouvoit bien passer de tout ce secours étranger. Il fut ainsi aussitôt en Mer avec ceux de ses meilleurs Soldats, & il se promettoit de traitter si bien les Corsaires, qu'il ne leur prendroit pas une autrefois envie de le venir visiter de si près. Il n'étoit pas encore bien loin, qu'il rencontra cent de leurs barques. Ce sont des Vaisseaux de guerre des Chinois assez grands ; mais de peu de force pour pouvoir soûtenir un combat. Ils étoient la plûpart chargez de paille, & d'autre matiere propre pour le dessein qu'ils avoient de venir brûler les Vaisseaux des gens d'Icoan, sur ce qu'ils sçavoient qu'ils étoient venus prendre parti avec les Tartares. Mais ils avoient mal fait leur partie. Les Vaisseaux qu'ils vouloient brûler étoient en sûreté, & ils se vinrent faire brûler eux-mêmes : Car la bonne fortune du Vice-Roi les aborda tout à

propos pour se servir contr'eux de ce qu'ils portoient pour aller brûler leurs ennemis.

Le Vice-Roi tout glorieux de cét avantage qui s'étoit ainsi présenté, sans qu'il lui en eût coûté beaucoup de peine, ni beaucoup de temps, poursuivit sa route, pour joindre le gros des Corsaires. Il trouva qu'en effet, ils s'étoient rendus maîtres de la ville de Xunté, qu'ils s'y étoient renfermez, & qu'ils faisoient mine de s'y vouloir bien défendre. Il se jette donc à terre, & sans perdre le temps, ni consulter autre chose que sa colere, il fait donner l'assaut. Les Corsaires à cette premiere attaque, braverent toute sa fierté, & l'obligerent de penser avec un peu plus de loisir, comment il se prendroit à une seconde. Il y revint peu de temps après, avec plus d'ordre, & toujours aussi ardent & aussi animé. Il ne gagna pourtant rien en ces deux assauts, & il y perdit au contraire beaucoup de monde.

Ce Tartare se desesperoit de se voir si bien soûtenu, & tellement mal-traitté de je ne sçai quels brigands. Les Chinois, aussi bien que les Tartares, ne leur donnoient point d'autre nom, encore qu'ils combattissent pour leur Patrie, contre des Usur-

Uſurpateurs. Mais, c'eſt par tout, que les plus forts ſont toûjours du meilleur parti. Cependant le Vice-Roi, avec toutes ſes victoires ne ſçavoit tantôt plus où il en étoit, de voir qu'une ſeule Ville, où il n'y avoit ni Roi, ni Chef conſiderable qui y commandât; mais défenduë ſeulement de quelques voleurs, lui eût ſoûtenu deux aſſauts, & tué déja un grand nombre de ſes meilleurs Soldats. Il demeura neanmoins reſolu de l'emporter où d'y perir. Les Tartares par leur fermeté étoient ainſi toujours les victorieux, & les Chinois toujours les vaincus, pour n'être pas fermes ni conſtans dans ce qu'ils entreprenoient.

Le Vice-Roi donna donc un troiſiéme aſſaut, & ce fut avec tout le feu & la vigueur dont lui & ſes gens étoient capables. Les Corſaires ſe défendirent mal, parce que la plûpart avoient déja eu la penſée de faire retraite. Les Tartares entrerent enfin dans la Ville, dont ils ne firent bien-tôt qu'un lieu de deſolation & d'horreur. Ils crûrent que ce n'étoit pas aſſez de piller & de ſaccager à leur ordinaire, s'ils ne faiſoient encore main baſſe ſur tout ce qu'il y avoit de monde, tant des habitans que de ceux qui s'y étoient retirez, ou d'autres que les Corſaires y

avoient fait entrer par force. Il en fut massacré une multitude innombrable. Mais parce que le Vice-Roi ne se tenoit pas encore bien vangé par la ruïne de cette grande Ville, il envoya, pour décharger le reste de sa colere, piller & ruïner dix autres bourgs ou villages voisins, quoi qu'ils n'eussent rien contribué à la rebellion de cette place.

Le sac & le pillage de la Ville de Xunté fut extrémement riche, à cause que plusieurs, qui s'attendoient qu'elle se pourroit mieux défendre, y avoient apporté tout leur bien. Les Tartares en profiterent, & se trouverent encore les maîtres des Vaisseaux des Corsaires. Ils en prirent les meilleurs, dont ils grossirent leur Flotte, & mirent le feu aux autres qui étoient en grand nombre.

Cependant tant de cruautez que les victorieux exerçoient, & sur ceux mêmes qui ne leur en donnoient aucun sujet, ne faisoient que leur soûlever de nouveaux ennemis, qui voyoient qu'il leur valoit autant mourir que de souffrir davantage. C'étoit pour la troisiéme fois que ceux des environs de Xunté avoient été successivement pillez des Tartares & des Pirates. Il est certain que si l'Empereur eût eu connoissance de toutes les

vex-

vexations de ces peuples, il auroit fait châtier le Vice-Roi, pour n'y avoir pas apporté un meilleur ordre. Mais par le credit que ce Commandant avoit à la Cour, l'Empereur ſçavoit ſeulement qu'il lui prenoit des Villes, & ne ſçavoit pas, qu'il ruïnoit & deſoloit tout le païs. ainſi, au lieu d'entendre qu'on ſe plaignît de ce côté là de ſes violences, il voyoit qu'on y conſideroit ſes merites & ſes ſervices. C'eſt ce qui a encore fait croire que ce Vice-Roi étoit plutôt un Chinois déguiſé, qu'un Tartare naturel, parce que cette maniere de faire la guerre & de faire valoir ſes victoires, revient bien mieux aux Chinois, qu'aux veritables Tartares.

CHAPITRE XVII.

Les Corsaires sont redoutables au Vice-Roi.
Ils prennent la ville de Tunquam, où ils soûtiennent plusieurs assauts.
Ils la rendent par composition.
Cruautez des troupes du Vice-Roi.

LEs Corsaires n'en laissoient pas davantage le Vice-Roi en repos. Il avoit beau les défaire. Ils n'en revenoient que plus puissans & en plus grand nombre, ensuite de ses cruautez, qui ne reduisoient pas tant ces peuples, qu'elles lui en faisoient de nouveaux ennemis. Pour une barque qu'ils perdoient, il leur en revenoit trente, & au lieu d'un homme ils en trouvoient cent & deux cens. Ce sont les termes de la Relation, qui marque encore que les hommes sembloient pleuvoir tout armés sur les Mers & les Rivieres, tant elles étoient couvertes de vaisseaux & de monde. Les uns y venoient chercher un refuge, ne pouvant plus voir toutes les cruautez qui se faisoient dans leur païs: les autres y venoient vanger s'ils pouvoient, la mort del eurs peres, de leurs enfans, ou d'au-

d'autres de leurs proches, la perte de leurs biens & celle de l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, & de leurs sœurs; Une multitude d'autres qui ne sçavoient plus où aller achever une vie si dure, se consoloient de pouvoir trouver avec les Corsaires ou une mort plus douce, ou une vie moins miserable. Au moins lors qu'ils étoient en Mer, respiroient-ils quelque moment de bon temps; Et ils ne desespéroient pas de pouvoir faire quelque grand exploit, qui les vangeroit à la fin des Tartares.

Le Vice-Roi témoignoit bien aussi qu'il n'avoit pas dessein de donner aucun relasche à ces miserables. Il se remit donc en Mer, bien résolu de n'en laisser échapper un seul. Et comme il eut avis qu'ils étoient entre Lantao, qui est une petite Isle vis à vis de Macaô, & la ville d'Anssan, il prît trois fois en une semaine cette route pour les aller joindre. Il revint pourtant toûjours sans les avoir rencontrez. On tient que pour lors il n'avoit pas tant d'envie de les trouver, encore qu'il les cherchât. C'est un stratagême dont les gens habiles usent quelquefois. Le bruit étoit grand que les Corsaires étoient extraordinairement puissans, que toute leur Armée étoit en très bon ordre, & qu'il

y avoit ſur leurs vaiſſeaux des gens deſeſperez & réſolus à vaincre ou à perir, après avoir vendu chérement leur vie. C'eſt pourquoi comme le Vice-Roi n'eſtimoit pas qu'il lui fût pour lors ſi avantagieux de faire une telle rencontre, il étoit revenu juſqu'à trois fois, ſans avoir trouvé, ou plûtôt ſans avoir cherché ceux qu'il n'avoit guére envie de trouver.

Une fois enfin, qu'il étoit prêt de rentrer dans la ville de Canton, il eut avis que les Corſaires venoient de s'emparer d'une place éloignée de deux journées de cette Ville. Ce fut alors une neceſſité de remettre en Mer. Il retourna donc à l'heure même avec un grand nombre de vaiſſeaux, & de monde, & vint ſe préſenter devant cette Ville. Là il trouva que l'alarme qu'on lui avoit donnée étoit fauſſe; & il revint très-faché, comme il diſoit, de n'avoit point trouvé d'ennemis à combattre. Mais peut-être qu'il n'étoit pas ſi affligé qu'il le vouloit paroître. C'étoient des ruſes d'un homme qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il eût peur.

Cependant le nombre & les forces des Pirates augmentoient tous les jours, & la Relation rapporte que cette multitude n'étoit pas moins innombrable que les ſables de la Mer. Ces effroyables Armées ne

ne cessoient de courir & d'infester de toutes parts la Province de Canton. C'étoit pour le Vice-Roi plus d'exercice qu'il n'en vouloit. Aussi ne se montroit-il pas si ardent, ni si resolu qu'il l'avoit été. Il voyoit par sa propre experience qu'il seroit obligé d'user d'une autre conduite. Et c'étoit aussi où le portoient les Conseils du Vice-Roi des Lettres, qui étoit une personne prudente, & qui voyoit mieux que lui ce qu'il y avoit à faire avec les Pirates. Ces deux Chefs convinrent donc d'employer desormais en cette guerre plus de circonspection & de prudence, que de fierté & de chaleur. Ils poserent des gardes aux portes de toutes les Villes de cette Province, où il n'y en avoit aucune auparavant. Là, on examinoit tous ceux qui entroient & sortoient ; parce qu'on sçavoit que les Corsaires avoient des intelligences dans toutes ces Villes, & que leurs Partisans s'y employoient puissamment pour faire bien-tôt éclater une puissante Conspiration. Ainsi les Tartares qui se mocquoient auparavant de tout ce que pouvoient faire les Chinois, ne se tenoient plus si assûrez, quelque vaillans qu'ils fussent. Ils en avoient sujet, parce que la Ligue des Corsaires étoit une hydre effroyable, qui au lieu de

de ſept-teſtes, en avoit plus de ſept-cens mille.

Ils trouverent auſſi à propos de faire un nouveau dénombrement de tout le peuple des Villes, & particulierement de celle de Canton. Ils vouloient reconnoître, s'il s'en trouveroit plus ou moins qu'il n'y en avoit ſur les premiérs rôles, pour ordonner en ſuite qu'aucun Chef de famille ne pourroit avoir chez lui plus de Domeſtiques que ce qu'ils en marqueroient; ce qui étoit preciſément ce qui pouvoit être neceſſaire à chaque famille.

Cette guerre des Corſaires avoit rempli tout le païs de calamitez & de miſeres, où les Tartares n'avoient pas moins leur part que les autres. Les terres étoient demeurées incultes & abandonnées, & il ne ſe trouvoit même perſonne à la Campagne qui oſât porter aux Villes le peu qu'ou pouvoit avoir recueïlli; parce que de quelque côté qu'on y allât, on ne pouvoit éviter, ou la rencontre des Corſaires par eau, ou celle des Tartares par terre. Comme les païſans ne ſe ſoucioient donc point de porter des vivres dans les Villes, la diſette & la cherté y furent auſſi-tôt très-grandes. Les Soldats, par la permiſſion du Vice-Roi, ſe débanderent alors dans la Campagne, pour

pour voir de prendre des vivres par tout où ils pourroient. Ce fut ce qui acheva de ruïner tout le païs. Et si d'ailleurs quelques païsans, pour sauver quelque chose de ceux qui les tourmentoient, s'enhardissoient de le porter aux Villes, il arrivoit encore qu'îls n'y étoient pas plûtôt entrez à travers tous les dangers des chemins, qu'ils étoient pris pour ramer dans les Vaisseaux de la Flote. Ou souvent même avant que d'y être entrez, les Corsaires les avoient déja arrêtez pour le même sujet. Car il y avoit des deux côtez un nombre prodigieux de Vaisseaux qui vont tous à rame & à voile; & il leur étoit besoin pour cela de se pourvoir d'un grand nombre de rameurs.

Mais comme toutes ces Violences ne se pouvoient faire sans qu'il y eût beaucoup de meurtres & de massacres dans tout le païs; car la desolation de cette Province demanderoit une Histoire entiere, l'air y devint tellement infecté, qu'ou vît bientôt naître de toute cette corruption une très-cruelle peste. Ces miserables peuples furent ainsi affligez de guerre, de peste, & de famine. C'étoient tous les maux à la fois, dont un seul auroit été suffisant pour ruïner cette belle Province; Aussi de la plus riche, de la plus abondante, & de

la

la plus délicieuſe qu'elle étoit de toute la Chine, elle ne demeura pour lors, & l'on pourroit dire qu'elle n'eſt encore aujourd'hui, qu'une triſte ruïne de ce qu'elle fut autrefois, & tout ce mal, à ce qu'on prétend, n'eſt venu que de la mauvaiſe conduite du Vice-Roi des Armes. Cét homme emporté deſeſpera ces peuples par ſes cruautez, & non content de donner l'exemple du mal, il en donna encore la licence à ſes troupes, qui ne manquerent pas de s'emporter aux dernieres violences. J'ay remarqué plus haut qu'il s'appelloit Ly, & que ce fut le nom du premier Tyran qui commença le bouleverſement de ce grand Etat & reduiſit l'Empereur Zunchien à ſe faire mourir. Ainſi le nom de Ly ſera remarquable dans la Chine pour y avoit été celui de deux Tyrans ſi fameux. Cependant les Chinois prétendent que le nom de Ly dans les deux Lettres, dont il eſt compoſé, marque de grandes qualitéz d'eſprit & de vertu: Mais le Vice-Roi, pour avoir un ſi beau nom, n'en avoit pas une meilleure reputation; & on lui auroit bien pû dire, ce qu'un Soldat dit autrefois à Alexandre, qu'il prît un autre nom, ou qu'il fît d'autres actions.

Ce Commandant qui étoit revenu quel-

quelques jours auparavant si mécontent de n'avoit point trouvé d'ennemis à combattre, ni sur la Mer ni sur le Terre, eut bien-tôt sujet de sortir de sa mauvaise humeur. On vint pour cela lui donner la nouvelle que les Corsaires avoient fait une descente en un lieu éloigné de deux journées de Canton, où ils s'étoient rendus maîtres de la Ville de Tunquam. C'étoit une place des mieux pourvuës : & des mieux fortifiées de toute la Province. On lui rapportoit qu'ils y commençoient encore de nouveaux travaux, & qu'ils se mettoient en état de faire bien du mal à ceux qui les attaqueroient, sans en recevoir d'eux au dedans de leurs murailles. Les Chinois sont ingenieux & aiment le travail; il étoit encore entré un grand nombre de Corsaires dans cette place. Comme ils avoient pris garde, qu'en toutes les attaques les Tartares venoient à l'assaut tous decouverts, & sans penser à faire aucuns travaux qui pûssent les empêcher d'essuyer le feu de toute l'artillerie d'une place, ils mirent les défenses de la leur en état qu'il ne prît pas envie à leurs ennemis d'en approcher de si près. Ils percerent pour cela leurs murailles d'un grand nombre de creneaux & de meurtriéres en la maniére qn'on voit les

les grands Vaiſſeaux de guerre ouvert de tous côtez pour l'artillerie. Ils ouvrirent encore pluſieurs embraſures, & laiſſerent d'amples ouvertures depuis le pied de la muraille juſqu'au haut, toutes remplies de canon rangé l'un ſur l'autre par eſtage, ainſi qu'il eſt diſpoſé ſur les Vaiſſeaux de guerre.

Le Vice-Roi n'eut pas plûtôt recu cét avis, qu'il ſe mit en Mer avec une puiſſante Armée. On n'a pas ſçû le nombre des Vaiſſeaux. Comme il ſe promettoit ſeurement de terminer bien-tôt cette guerre, il y vint pour cela avec ſes plus grandes forces. Il ſe preſenta devant la ville de Tunquam. Mais quoi qu'il eût mis ſes gens à terre, reſolu de donner l'aſſaut auſſi-tôt, tout cét arrangement de Canonieres & d'ouvertures, ſi bien remplies d'artillerie & de monde, ne lui plût pas, non plus qu'à ceux qui devoient attaquer cette place avec lui. Neanmoins comme il n'étoit pas acoûtumé à témoigner de la peur, lui qui ſe glorifioit de mettre les montagnes où étoient les vallées, il ne manqua pas de donner avec ſa chaleur ordinaire le ſignal de l'attaque. Les Tartares vinrent ainſi à l'aſſaut avec beaucoup de reſolution, mais ils n'approcherent pas ſi-tôt de la muraille, qu'ils

e reconnûſſent qu'elle étoit d'autant
mieux fermée & mieux défenduë, qu'il y
voit un plus grand nombre d'ouvertures.
Alors toute cette artillerie fît un horrible
maſſacre de ces aſſaillans, qui étoient ve-
us ſe preſenter juſqu'à la bouche du Ca-
on, n'ayant pas penſé qu'il dûſt être en-
ore ſi bien préparé à les recevoir, &
our ne leur laiſſer pas grand temps de pen-
er à la retraitte, il partit encore de tous
es creneaux un orage ſi furieux de bales &
e fléches, que tout le foſſé ne tarda guére
ſe remplir de morts & de bleſſez, ſans
ue ceux du dedans receuſſent aucune
erte.

Le Vice-Roi s'opiniâtra à donner ainſi
luſieurs aſſauts durant les premiers jours
u'il fut devant Tunquam. Mais il ne
t que perdre ſon temps, ſon credit & ſon
onde; Et il ne pût pour tous ſes efforts
agner la moindre partie de la muraille.
l eut alors beſoin de toute ſa bonne For-
une pour ſe pouvoir ſoûtenir. Car il y
erdoit l'eſprit, & ne ſçavoit plus quelle
eſure, ni quelle reſolution prendre. Il
oyoit qu'il ne pouvoit rien avancer, ni
r la force, ni par la ruſe, & que cepen-
nt il perdoit ſa reputation & ſa dignité
ême, s'il ne ſortoit avec honneur de
tte entrepriſe. Il commença donc à
en-

envisager ses Affaires d'une maniére un peu moins fiere qu'à son ordinaire. Et comme il reconnut qu'il lui manquoit déja plusieurs de ses meilleurs Soldats, & que ceux qui lui restoient, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez vaillans pour l'emporter sur les assiegez, il envoya demander du secours au Vice-Roi des Lettres & en même temps de la grosse Artillerie pour battre la place avec des Canoniers Europeens.

Ces Canoniers que demandoit le Vice-Roi, étoient huit ou dix personnes d'Europe, qui étoient venues peu d'années auparavant de la Ville de Macaô au service des Chinois contre les Tartares. Depuis comme ils avoient vû le mauvais état des Affaires de la Chine, ne sçachant que devenir en une des extrémitez de cet Empire, où ils étoient à plus de six cens lieuës de Macaô, ils s'étoient resolus à prendre parti avec les Tartares. Et alors ils leur rendoient des services qui les faisoient fort considerer de toute cette Nation. Ce qui est aussi remarquable est que les Tartares, qui avoient sçû qu'ils étoient passez de Macaô au service des Chinois, n'en avoient pas voulu pour cela plus de mal aux Portugais. Ils considéroient que ce peu de personnes n'

pou

pouvoit pas passer pour une Nation qui se fût déclarée contr'eux, mais que c'étoient seulement quelques avanturiers & Soldats de fortune qui s'étoient jettez dans les troupes de la Chine. Il arriva même que ces Canoniers ayant informé plus particulierement les Tartares de l'état où étoit Macaô, ceux-ci leur firent connoître qu'ils aimoient les Portugais, & generalement toutes les Nations de l'Europe. Et comme ils eurent depuis beaucoup de crédit parmi les Tartares, à cause des grands services qu'ils leur rendirent, ils ne manquerent pas non plus ce moyen de rendre de très-bons offices aux habitans de Macaô.

Le Vice-Roi des Lettres receut à un soir la Lettre de son Collegue; & le lendemain matin, il ne manqua point de faire partir un nombre de troupes considerable pour aller à son secours, avec les Canoniers, l'artillerie, des munitions, & des vivres, sans que la difficulté d'avoir aussi-tôt des Vaisseaux & de l'équipage, apportât aucun retardement à sa diligence. Cependant ce secours qui devoit se rendre par Mer, devoit être assez puissant, pour n'être pas arrêté par quelque escadre de Corsaires, si elle se trouvoit sur sa route. C'est avec cette promtitude

que

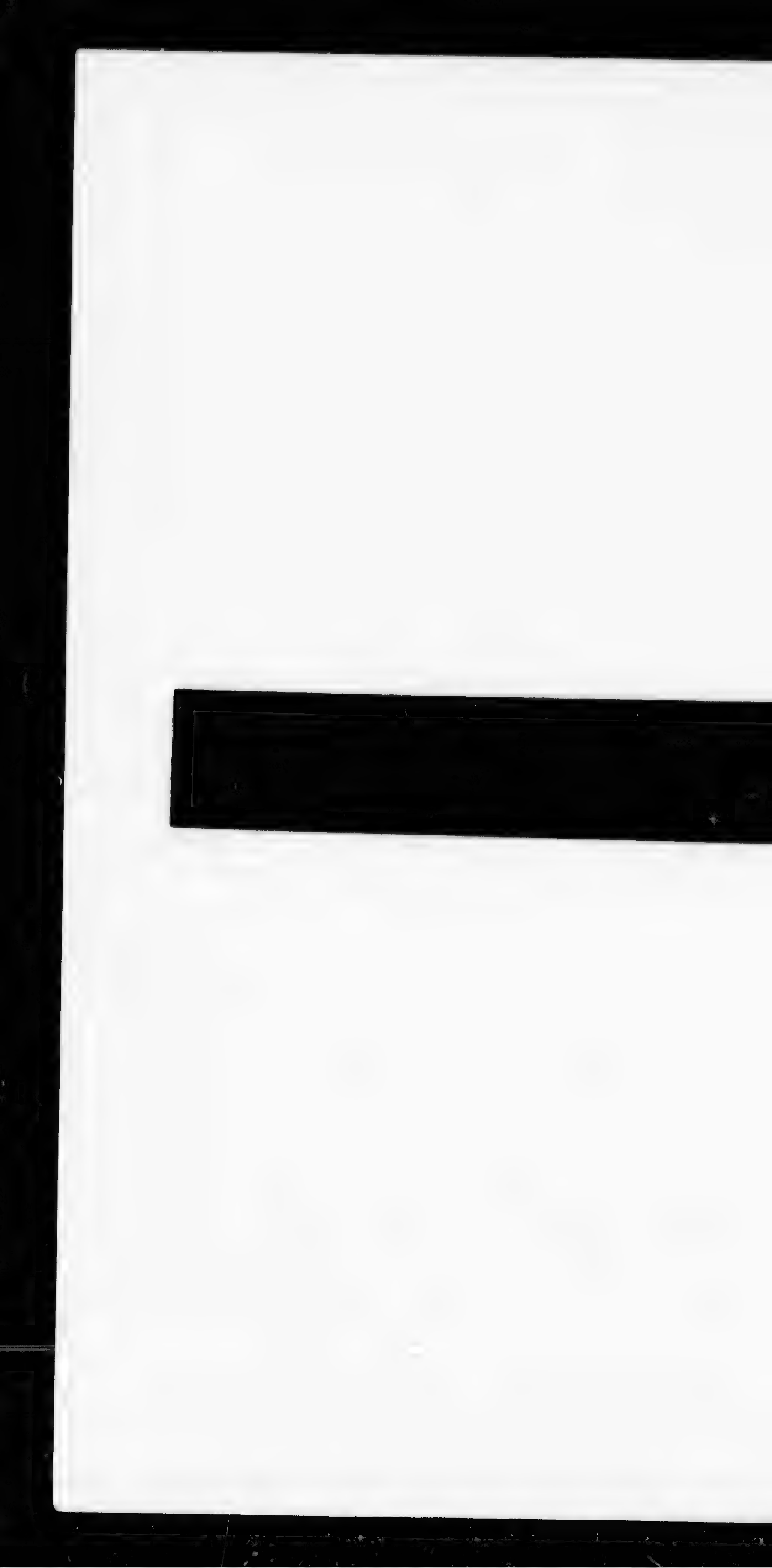
que marchent les secours de Tartarie, qui ne sont pas si long-temps à s'apprêter que ceux d'Espagne, qui n'arrivent souvent que lors qu'une place est déja renduë, ou qu'une entreprise n'est plus en état de s'executer. On peut bien dire de l'Espagne, sur les des-avantages qu'elle a eu quelquefois pour avoit été trop de temps à déliberer, que ses trop lentes resolutions n'ont servi qu'à l'exposer à la raillerie des autres Nations qu'elle sçavoit être les plus jalouses de sa grandeur & de sa gloire.

Le secours ne fut pas plûtôt arrivé, que le Vice-Roi fit dresser de puissantes batteries, qui battirent aussi-tôt sans relâche, & avec un horible fracas. L'artillerie des assiegez ne faisoit pas moins de feu de son côté. Les Tartares vinrent ensuite à un nouvel assaut, où ceux de la place, non seulement les repousserent de leurs murailles, mais ayant fait une puissante sortie les mirent encore en fuïte, & les menerent battant jusqu'à leurs Vaisseaux, & pour s'y retirer plûtôt, ils se mettoient à l'eau jusqu'au coû.

Ce fut ici que les Chinois eurent une fois le plaisir de se mocquer des Tartares. „ Ils fuïent donc, (disoient-ils) ces victorieux & ces invincibles ! Ils courent regagner leurs Vaisseaux. Ces conquerans

de la Chine oſent bien tourner le dos devant les Chinois? Ces railleries s'adreſſoient au Vice-Roi, & il falloit avoir patience pour cette heure, quelque empreſſement qu'il eût de s'en vanger au plûtôt. Il n'y perdit point de temps, car après avoir repris ſes Soldats, d'avoir pris ſi lâchement la fuïte, il les anima à effacer au plûtôt une tache qui auroit deshonoré toute la Nation. Il remit donc à terre, & à l'heure même donna ordre à ſes Canoniers de mettre ſi bien les piéces en batterie, qu'il eût ſujet d'en être ſatisfait. L'execution ſuivit bien-tôt cet ordre, & le Canon ſe trouva pointé avec tant de juſteſſe, qu'en peu de temps ils eurent demonté pluſieurs piéces de l'artillerie des aſſiégez. Ils continuerent toûjours, & mirent tout le reſte en ſi mauvais état, qu'il ne fut deſormais d'aucun uſage.

Les Corſaires, qui commencerent à perdre courage alors, donnerent ſujet au Vice-Roi de reprendre de meilleures eſperances. Mais il eût bien deſiré après tout, qu'on en eût pû venir à quelque accommodement. Il avoit reconnu tant de valeur & tant d'adreſſe en ceux qui défendoient cette place, qu'il auroit voulu ne les pas pouſſer aux dernieres extrémitez, &



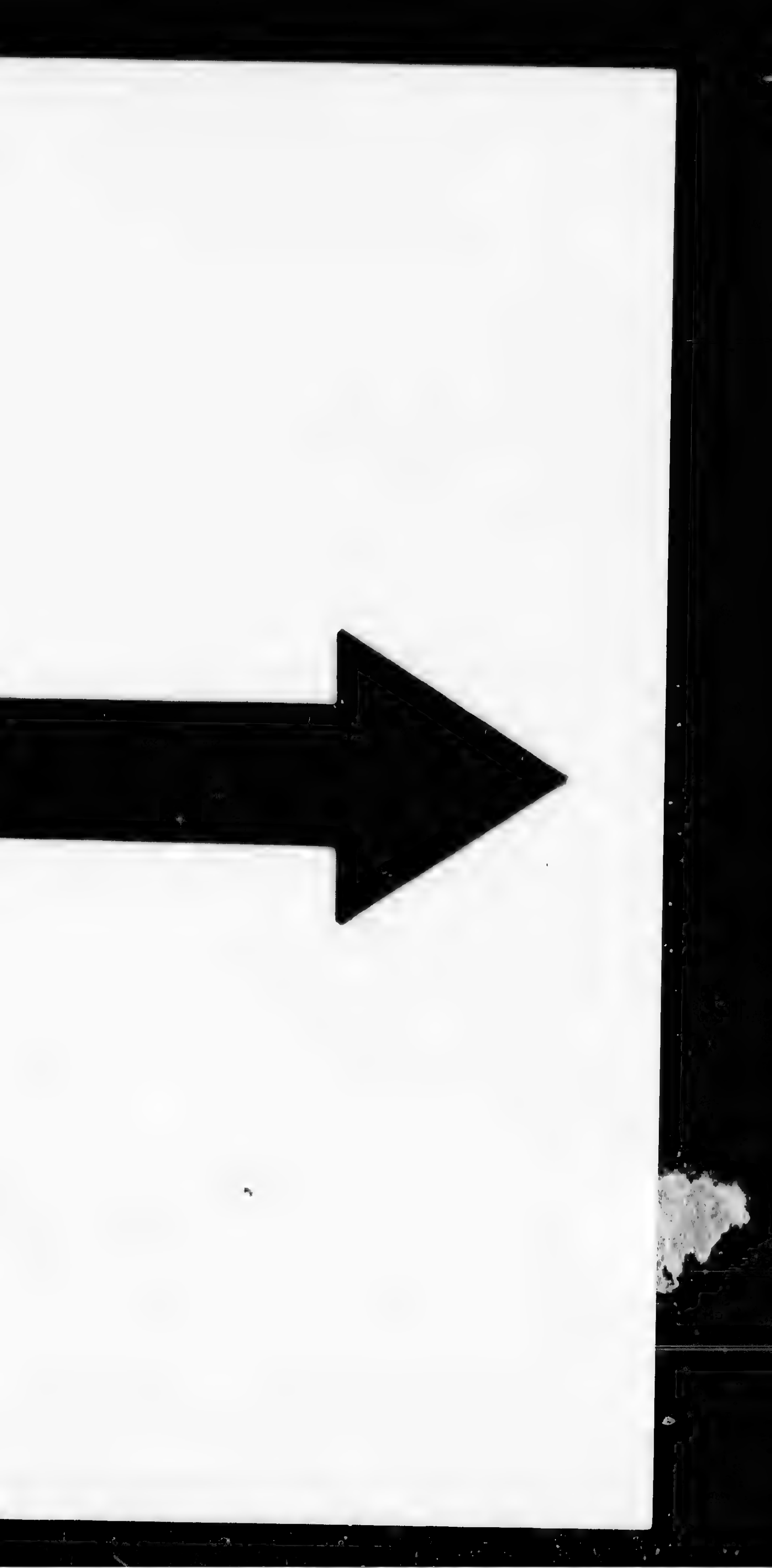
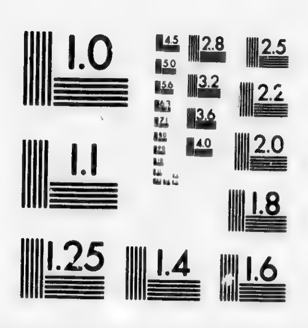


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6″

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

les Corsaires qui avoient jetté tout leur feu, n'auroient pas moins souhaitté de capituler & de s'échaper par quelque composition. Ils envoyerent eux-mêmes offrir au Vice-Roi de lui remettre la place, pour y mettre telle garnison & tel Gouverneur qu'il lui plairoit, aux conditions seulement, que ni lui ni le reste de ses troupes n'y entreroient point. Le Tartare, qui avoit fort engagé sa reputation & son credit en cette Affaire, ne souhaittoit que d'en sortir avec quelque honneur. Il receut ainsi & avec joye toutes ces conditions. Il disposa la garnison & le Gouverneur Tartare qu'il vouloit laisser dans cette place, pour l'y faire entrer le jour suivant. Cependant les Corsaires ne crûrent pas devoir trop se fier à la parole du Vice-Roi, & ainsi, dans la crainte qu'il ne trouvât que trop de prétextes pour se vanger de leur resistance, ils resolurent de prendre la fuïte cette même nuit. Tous ceux de cette Ville, qui étoient en âge de porter les armes les suivirent, & il n'y demeura que les femmes, les vieillards, les enfans, & d'autres personnes inutiles pour la guerre.

Le Tartare attendoit le matin l'heure qu'on ouvrît les portes de la Ville pour y faire entrer la garnison: Mais elles étoient dé-

déja toutes ouvertes, & la Ville abandonnée à ſa diſcretion. Il y entra ſans faire de violences, ni aucun mauvais traittement aux perſonnes qui s'y trouverent. Il ne lui étoit pas naturel d'être ſi moderé, ſur tout après avoir été irrité au point qu'il l'avoit été devant cette place. Auſſi pour ne pas oblier ce qu'il étoit, il ne manqua pas de décharger une partie de ſa colere ſur quelques bourgades voiſines qu'il envoya piller & ſaccager. Les cruautez qui s'y firent, furent ſi horribles, qu'elles irriterent plus que jamais toute cette Province contre le Vice-Roi. Une de ces Bourgades voulut ſe mettre en défenſe, & elle ſe rendit pourtant à la fin ſur la promeſſe qu'il n'y ſeroit fait aucun dommage. Mais les troupes qui y entrerent violerent bien-tôt par une trahiſon la parole qu'on avoit donnée. Ils commençoient à mal-traitter ces païſans; lors que ceux-ci, deſeſperez de voir qu'on obſervoit ſi mal ce qu'on leur avoit promis, reprirent les armes & chargerent les Tartares. Ils en tuërent dans la fureur où ils étoient, un aſſez grand nombre, & mirent en fuïte les autres, qui ſe retirerent avec ce qu'ils pûrent emporter de leur butin ſur une éminence voiſine. Le Vice-Roi leur envoya du renfort pour

 ache-

achever de reduire ces païſans, mais ils s'étoient déja ſauvez en un lieu où l'on ne leur pouvoit pas faire beaucoup de mal. Cependant ces troupes ſe débanderent dans les lieux voiſins, où elles pillerent & maſſacrerent ces miſerables peuples, qui étoient déja ſoûmis, comme s'ils euſſent été des ennemis déclarez, ou des ſujets rebelles. Le Vice-Roi voyoit tout ce deſordre, & ſe contentoit de dire que n'ayant pas dequoi payer ſon armée, il ne pouvoit pas la faire ſubſiſter autrement. Ainſi ceux qui ſouffroient, avoient beau ſe plaindre.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Discours du Vice-Roi des Lettres, ou Intendant de la Justice, sur les cruautez de son Collegue.

Les Corsaires donnent toujours bien de la fatigue aux Tartares.

Les Chinois deviennent meilleurs Soldats.

Chinois du Nort bien differens de ceux du Midy.

LE Vice-Roi des Lettres qui sçavoit assez les maux horribles que faisoient les gens de guerre, en avoit de la douleur autant que les Chinois mêmes. Mais il n'étoit pas en son pouvoir d'y apporter de remede. Il voyoit même que toute cette violence ne faisoit pas tant de mal aux Chinois, qu'elle apportoit de préjudice aux affaires des Tartares. Il en ouvrir un jour son cœur au Pere Sambiase, Superieur des Jesuites de Canton, auquel il en parla en ces termes. Le rebelle Cham, « (c'étoit le Chef des Corsaires, qui avoit encore le même nom qu'un des deux premiers Tyrans, quoi que ce ne fût pas la même personne, Les Chinois remarquoient assez cette conformité de noms

de ceux qui avoient commencé, & de ceux qui continuoient toûjours de ruïner leur Empire. Car le Vice-Roi des Armes s'appeloit Ly, & le Chef des Corſaires Cham,)
„ Le rebelle Cham, (diſoit donc le Vice-
„ Roi des Lettres, commande des Armées
„ de voleurs ſur Mer: & Ly, c'eſt à
„ dire, le Vice-Roi des Armes, commande
„ d'autres Armées de voleurs ſur Terre.
„ Les uns ne font pas de moindres maux
„ que les autres. La Province eſt toute ruï-
„ née ; tout y eſt dans la derniére deſola-
„ tion, & je ne ſçai plus ce que tout de-
„ viendra, ni ce que nous deviendrons nous-
„ mêmes. Tout ſe revolte, & tout conſpire
„ contre nous; il y en a ſujet. Je tâcherai,
„ pour moi, de m'acquitter de la charge où
„ l'Empereur des Tartares veut que je le
„ ſerve. Je le ſervirai avec fidelité, & juſ-
„ qu'à perdre la vie, plûtôt que de man-
„ quer à mon devoir. Enfin j'y perirai.
„ Mais ce qui eſt [illegible]toyable, eſt que ma
„ mort ne remettra pas les affaires. On ver-
„ ra ſeulement, après qu'on aura verſé mon
„ ſang, & que Ly mon Collegue diſpoſera
„ luy ſeul de la Province, de quelle manie-
„ re il ſe prendra à faire vivre ſes Soldats,
„ & à empêcher la ruïne des peuples.

C'étoit ainſi que le Vice-Roi de Lettres témoignoit ſon déplaiſir ſur ce qui ſe paſ-

paſſoit. Il auroit encore mieux valu qu'il s'en fût auſſi bien expliqué au Roi ſon Maître, qui n'étoit pas ſi bien enfermé, ni d'un abord ſi difficile que l'étoient les Rois de la Chine. Il ſe pouvoit faire auſſi qu'il lui en eut écrit. Mais ce que le Vice-Roi des Armes écrivoit de ſon côté à la Cour, y tournoit bien les choſes d'un autre biais. Il y faiſoit entendre qu'il étoit bien contraint d'uſer de quelque rigueur, mais que ce n'étoit qu'à l'égard des Corſaires rebelles, & non pas contre les peuples ſoûmis. Et comme à la Cour on s'ennuyoit fort de toute cette guerre ſi opiniâtre des Corſaires, on ne croyoit pas que toute la rigueur, dont il pouvoit uſer, fût un ſi grand mal. On trouvoit au contraire qu'on ne pouvoit rien faire de plus à propos, que de commettre cette expedition à un homme auſſi ferme & auſſi ardent qu'étoit ce Vice-Roi. Cette maniere de prendre les choſes étoit fort propre à augmenter le mal, & à faire perdre toute eſperance de remede. Ceux qui oppriment les autres, trouvent toûjours qui leur applaudit; & ceux qui ſont opprimez, ne trouvent point qui prenne leur défenſe. On eſt mal informé de la verité, parce qu'on ne l'écoute pas, ou qu'elle ne ſe preſente pas

 pour

pour se faire connoître. La fourbe enfin, & le mensonge triomphent partout, parce que par tout ils negocient plus habilement, & trouvent des gens qui les écoutent avec moins de peine. Et c'est ainsi que les Etats se troublent, se bouleversent, & se perdent à la fin, sans qu'on puisse dire souvent, s'il y a, ou s'il n'y a pas de la faute des Princes qui les gouvernent.

Cependant le Vice-Roi ne pouvoit finir avec les Corsaires de la Chine. Ils le tenoient en de continuelles allarmes, & ils ne se lassoient point de le tourner & de le tourmenter d'une maniere capable de lui renverser l'esprit. Ils venoient quelquefois le chercher jusqu'aux portes de Canton, où après avoir tout ravagé durant toute la nuit, au matin il ne trouvoit plus personne. Comme leurs Vaisseaux étoient beaucoup plus legers que ceux de son Armée, ils osoient bien les venir attaquer tantôt par la proüe & tantôt par la pouppe. Ils lui donnoient l'allarme d'un côté, & tandis qu'il les y alloit chercher, ils executoient ce qu'ils avoient projetté d'un autre côté. A peine étoit-il retourné de leur donner la chasse, qu'ils se retournoient au même lieu, d'où il ne faisoit que de les chasser. Car pour pren-

prendre mieux leurs avantages, ils avoient par tout de très fidelles espions. Il arrivoit ainsi qu'ils executoient toûjours une partie de ce qu'ils entreprenoient, tandis que le Vice-Roi se trouvoit joüé & abusé par tout. C'étoit un exercice divertissant pour cet homme ardent, qui prétendoit devoir tout emporter par sa fougue & par ses caprices. Il n'y avoit que les miserables peuples de toute cette Province qui se trouvoient toûjours du mauvais parti. C'étoient eux qui avoient toute la décharge de la fureur des uns & des autres. Aussi tant de grandes & belles Villes qui étoient le long de toute cette côte, ont-elles été toutes ruïnées, leurs places & leurs bâtimens n'ayant plus été depuis que de tristes mazures & les restes d'un pitoyable débris. Elles demeurerent desertes & abandonnées de leurs habitans, parce qne la plûpart y avoient été tuez & massacrez, & que le reste avoit autant aimé tout quitter, pour se retirer plus avant dans le païs.

Les Tartares souffroient bien aussi une partie des maux quils faisoient. Outre l'affront qu'ils avoient de voir que les Corsaires se joüassent d'eux & les fatigassent pour leur plaisir, ils manquoient encore souvent de toutes les choses necessaires. Ils croyoient qu'ils ne cesseroient

jamais de s'embarquer & de se desembarquer, ce qui étoit pour eux un exercice fort nouveau & où ils ne pouvoient guéres bien s'accoûtumer. Le Vice-Roi prit en une de ces courses un Corsaire qui avoit la reputation d'étre plus vaillant que tous les autres. Il le prit au dépourvû, & par quelque lascheté de ceux qui étoient avec lui, qui l'abandonnerent. Il le mena à Canton, où il le fit percer de fléches dans la place. Ce n'étoit qu'une legere perte pour les Corsaires, qui avoient parmi eux assez de gens aussi vaillans que celui qu'on venoit de faire mourir; & de leur côté les Tartares n'en tiroient pas de plus grands avantages, que celui qui croiroit diminuër la Mer, en ôtant quelque goute d'eau.

Il n'y avoit que vingt-quatre heures que le Vice-Roi étoit de retour à Canton après la prise de ce Corsaire, qu'il donna ordre qu'on remît en Mer. Il se trouva aussi-tôt sur son vaisseau, d'où il fit mettre à la voile, sans vouloir marquer autrement la route qu'il vouloit tenir. Il en usoit souvent de la sorte, pour laisser moins de lieu aux espions des Corsaires de reconnoître ses desseins. Et comme il ne croyoit pas encore quelquefois prendre assez de précaution, il prenoit bien-

lui-

lui-même le gouvernail de son vaisseau, d'où il marquoit la route qu'il ordonnoit à toute son Armée de suivre. Cét homme avoit effectivement de grandes qualitez pour la guerre, où il étoit infatigable, & ne se donnoit point de repos. Mais il perdoit souvent par ses manieres d'agir violentes & cruelles, beaucoup plus qu'il ne gagnoit par toutes les fatigues. Aussi a-t'on sçeu qu'en ces derniers combats les Tartares avoient eu souvent du desavantage, & que le Vice-Roi lui-même avoit été batu & défait plusieurs fois ; ce qui avoit rendu les Corsaires beaucoup plus hardis qu'auparavant, & augmenté encore leur nombre & leurs forces. On rapporte aussi qu'ils s'étoient rendus dans toute cette Province les maîtres d'un grand nombre de bourgades, du villages, d'habitations, & de Villes mêmes qui s'étoient soûmises auparavant aux Tartares, sans que le Vice-Roi eût pû emporter snr eux aucun avantage considerable, ni par Mer, ni par Terre, encore qu'il menât contre eux de puissantes troupes de pied & de cheval.

On peut reconnoître par là, que si les Chinois avoient été bien exercez dans les armes, ils auroient pû être d'aussi bons Soldats qu'il y en a au reste du monde.

Ce sont communément des hommes puissans, vigoureux, qui ont beaucoup d'adresse & d'industrie, qui supportent les fatigues, aiment le travail, & paroissent par tout les ennemis mortels de l'oisiveté; ce qu'on remarque particulierement dans les Provinces frontieres de la Tartarie où ils ont plus souvent la guerre. C'est encore ce qu'en rapportent des personnes d'Europe, qui disent leur avoir vû faire des choses extraordinaires, & qu'ils n'auroient pû croire, s'ils n'en avoient été spectateurs. On tient aussi que les Tartares ne se seroient pas rendus maîtres de ces premieres Provinces avec tant de facilité, s'ils n'avoient trouvé ces peuples dans la division & les troubles d'une guerre civile; n'ayant, au lieu de legitime Souverain, que des Tyrans qui avoient mis cét Etat en une horrible confusion à la faveur des differentes factions de fidelles & de rebelles. Mais comme ils trouverent ces peuples si peu en état de faire une grande resistance, & qu'au contraire ils fortifierent encore leurs troupes d'un grand nombre de Chinois qui prirent parti parmi eux avec leur General Usangué, il arriva de là que ce qui devoit leur coûter plus de sang & plus de fatigue, fut ce qui leur donna moins de peine dans toute leur conqueste.

Pour

Pour les Chinois des Provinces du Midy qui ſont plus éloignées de la Tartarie, ce ſont des hommes mols & effeminez pardeſſus tous ceux de l'Aſie. Ce qui a fait en partie la molleſſe de ces peuples, & qui a été auſſi une des cauſes de la perte de leur Empire, & le ſera toûjours de tout autre Etat, a été la profonde paix où toutes ces Provinces étoient depuis un long temps. Il y avoit des ſiecles entiers qu'on n'y avoit entendu parler de guerre que dans les Relations & les Hiſtoires. On y étoit ſi peu inſtruit de la navigation, qu'on ne connoiſſoit les tempêtes & les naufrages qu'en peinture. Cette nation, qui ſe mettoit ainſi ſi peu en peine des armes & de la guerre, paſſoit toute ſa vie dans les aiſes & les plaiſirs. Le vice & le crime étoient toute ſon occupation, ſans que la honte ou les châtimens puſſent arrêter ces deſordres. Et comme elle ne conſideroit que les biens & les commoditéz de la vie preſente, auſſi n'avoit-elle point de Dieu, ni de Religion, ou du moins n'en avoit-elle qu'une qui ne l'empeſchoit guéres de s'abandonner à toutes ſes paſſions.

Mais on pourroit dire encore, que ce n'auroit pas tant été la paix & la molleſſe qui auroit ruïné l'Empire de la Chine, que le peu d'eſtime que toute cette Nation fai-

 ſoit

ſoit de la profeſſion des armes & des gens de guerre. Les Chinois ne conſideroient que les lettres & les ſciences. Et c'eſt pour cela qu'un ſeul de leurs gens de lettres, s'il lui en avoit pris fantaiſie, auroit comme foulé aux pieds une vingtaine de Capitaines, qui auroient encore été obligez de ſouffrir en patience ce mauvais traitement. Il alloit toûjours avec les Generaux qui commandoient les Armées, un Mandarin de lettres duquel ils dépendoient tous. C'étoit à ce Mandarin que toute l'Armée obeïſſoit ; c'étoit lui qui donnoit les ordres, & non les Generaux. C'étoient encore tous des gens de lettres qui tenoient les deux Conſeils de guerre de cét Etat. Et ceux-là ſeulement y entroient qui étoient les plus capables de diſcourir ſur le texte d'une loi, & non pas ceux qui auroient mieux ſçû dreſſer l'ordonnance d'une bataille.

On avoit prévû il y avoit long-temps les mauvaiſes ſuites de cette maniere de gouverner. Les Hiſtoires imprimées depuis pluſieurs années en la Chine, en donnoient des avis qui meritoient bien qu'on y fît quêlque attention. Mais tous ces avis ne ſervoient guéres à ceux qui ne pouvoient pas croire le mal que lors qu'ils ne pourroient plus y apporter de remede.

On

On ne daignoit point à la Chine entrer dans les exercices & les emplois de la guerre. On laissoit cette profession à quelques miserables qui ne sçavoient que faire d'ailleurs. Et ceux-ci ne pensoient guéres à y faire une grande fortune. Ils sçavoient trop qu'il n'y avoit ni honneur, ni profit à esperer dans les Armées; parce que l'un & l'autre étoient pour les gens des lettres, qui faisoient beaucoup mieux leurs affaires de quelques mots d'une loi, qu'ils n'auroient fait en gagnant de grandes batailles. Aussi ceux qui venoient à avoir du commandement dans les troupes en étoient pour l'ordinaire peu capables. Et ceux qui l'auroient été, de desespoir de se voir si indignement traitez de ceux dont ils jugeoient les emplois beaucoup moins importans, abandonnoient bien-tôt le service & leurs charges sans se mettre en peine des interêts du Prince de l'Etat. On à sçû même que des Generaux avoient dit, qu'ils auroient mieux aimé aller attaquer une place des Tartares, que de venir donner un Memorial à la Cour du Roi de la Chine, & qu'ils craignoient plus de se trouver devant un de leurs Mandarins, qu'au milieu d'une embuscade de leurs ennemis.

On ne peut nier que ce desordre n'ait perdu

perdu l'Etat de la Chine. Les Tartares l'ont dit plusieurs fois. Et ce fut pour cela qu'ils prirent d'abord une maniere de gouverner toute opposée. Car encore qu'ils sçûssent que l'une & l'autre extremité étoit vicieuse, ils crurent neanmoins que pour s'arrêter dans un juste milieu, il étoit comme necessaire de passer de l'un de ces extrémes à l'autre. Ce fut aussi ce que les Chinois firent de leur côté. De si mauvais Soldats qu'ils étoient auparavant par leur mollesse, & le peu d'estime qu'ils avoient pour les armes, ils devinrent à la fin tous Soldats & tous gens de guerre; & tous ceux qui ne voulurent pas se soûmettre aux Tartares abandonnerent tellement leurs delicatesses, qu'ils ne respirerent plus que les armes. Tout leur honneur & toute leur gloire ne fut plus que celle qu'ils espererent d'acquerir par leurs grands exploits. Enfin les Chinois, quoi que bien tard, firent voir que naturellement ils ne manquoient ni de courage, ni d'adresse pour la guerre. Et dans ces derniéres rencontres où ils se sont vûs aux mains plusieurs fois avec les Tartares, les Relations rapportoient, qu'ils se mocquoient presentement de leurs arcs & de leurs fléches, qu'ils étoient beaucoup plue sûrs de leurs mousquets & de leurs arquebuses, qu'ils char-

geoient & déchargeoient très-habilement, qu'ils ſe ſervoient auſſi avec beaucoup davantage de la pique & de la pertuiſane, & qu'ils avoient encore tout l'uſage qu'on peut avoir de la groſſe artillerie. Mais ç'a été le mal-heur des Chinois de ne s'être pas plûtôt mis en état de faire quelque grande déroute de leurs ennemis.

Ils n'ont pas manqué de répandre par tout, & de faire bien valoir les moindres avantages qu'ils ont eus dans ces dernieres guerres. Les Tartares faiſoient bien auſſi tout ce qu'ils pouvoient pour maintenir la reputation de leurs armes: Mais la Renommée à trop de langues pour les pouvoir faire taire toutes. Cependant les peuples des Villes ſoûmiſes, d'où l'on a ſçû ce qui ſe paſſoit alors, ne ſe remüoient en aucune ſorte. On y étoit plûtôt comme interdit, & dans un ſilence qui faiſoit douter; ſi c'étoit la crainte, ou quelque eſperance, qui y ſuſpendiſſent les eſprits. On voyoit quelque choſe qui pouvoit faire eſperer la liberté. Mais on voyoit auſſi qu'il y avoit beaucoup à apprehender que les Corſaires n'entraſſent plus avant dans le païs. Car ils attiroient avec eux les armes des Tartares, & en même temps tous les

les maux qui avoient ruïné & deserté toutes les Villes qui étoient voisines de ces Mers.

Le Vice-Roi Ly n'étoit pas non plus satisfait de voir que les choses n'alloient pas comme il l'auroit souhaitté. Il faisoit bien tout ce qu'il pouvoit pour empescher que le mal ne devinst plus grand: Mais les Corsaires étoient en si grand nombre, & tellement répandus de toutes parts, qu'il ne pouvoit ni être par tout, ni mettre sur pied autant de troupes qu'il auroit falu. Car il voyoit qu'à toute rencontre, il auroit eu besoin d'employer des Armées entieres. Ainsi tout ce qu'il pouvoit faire,en attendant du secours, étoit de les tenir le plus loin de Canton qu'il pouvoit, pour demeurer par la toûjours le Maître de la Mer. Il eut avis, un jour, qu'ils venoient de prendre une place peu éloignée de cette Ville. Il ne manqua pas d'y aller aussi-tôt avec deux fameux Capitaines de Mer, & une Armée de cent soixaute & dix Vaisseaux. Il menaçoit à son ordinaire d'aller couvrir la Terre & les Mers du sang des Corsaires. Mais toute cette colere ne se déchargea que sur des miserables qui ne pensoient guéres à prendre part à sa querelle. Les Pirates qui avoient été avertis qu'il venoit

noit à eux, avoient ſaccagé & abandonné auſſi-tôt cette place. C'étoit-là tout le divertiſſement qu'ils prétendoient de donner pour cette fois à ce Conquerant, qui jettant enſuitte tout ſon feu ſur cette miſerable place, la reduiſit en cendre, afin qu'elle ne ſervît plus une autrefois de retraite aux Corſaires.

CHAPITRE XIX.

Les Corsaires emportent auprès de Canton, un petit Fort dont ils avoient gagné une partie de la Garnison.

Le Vice-Roi des Lettres découvre une nouvelle trahison de la Garnison d'un autre Fort.

De quelle maniere il punit les Traites.

LEs Corsaires après, avoir été chassez du voisinage de Canton, laisserent quelque temps cette Ville en repos, mais non pas le Vice-Roi qu'ils tenoient toûjours sur piéd d'un côté ou d'un autre. Un jour qu'il s'étoit un peu éloigné, pour poursuivre quelques-unes de leurs Escadres, d'autres ne manquerent pas de revenir aussi-tôt à Canton. Ce fut le soir du quatriéme Aoust de 1674. qu'environ soixante & dix de leurs barques moüillerent au piéd de la muraille d'un des boulevards de la Ville. Ils s'étoient assûrez d'une partie de ceux qui gardoient ce fort, & ainsi, ils ne furent reconnûs qu'au lever du Soleil; alors il se fit plusieurs décharges de l'artillerie de cette place. Comme les Traîtres avoient fait

it croire aux autres Soldats que c'étoient
s Vaisseaux du Vice-Roi qui revenoient
e course, personne n'y avoit donné l'a-
rme plûtôt. Mais les Corsaires qui at-
quoient ce fort par plusieurs endroits,
n furent bien-tôt les Maîtres. La plû-
art de ceux qui le gardoient passerent
ussi-tôt du côté des victorieux, & quit-
nt l'habit de Tartares, prirent le capot
ordé de jaune, & la toque de même
ouleur, qui est habillement de teste des
oldats Chinois. Les autres,qui n'en fi-
nt pas autant, furent taillez en piéces.
y avoit dans ce Fort une grande quan-
d'artillerie, & d'autres differentes ar-
es, avec de la pondre, & toute sorte de
unitions. Les Corsaires prirent une
rtie des petites pieces pour armer leurs
aisseaux, & jetterent les autres dans la
iviere. Pour les grosses qu'ils ne
ouvoient pas enlever si aisement, ils les
irent en état de ne leur plus faire de mal.
e Fort ne devoit pas être si proche de
Ville, puis qu'on n'y entendit point le
uit de l'artillerie, & qu'on ne sçût qu'il
oit été attaqué, qu'à huit heures du
atin, lors qu'un enfant qui s'en étoit
hapé, en vint apporter les premiéres nou-
lles.

Le Vice-Roi des Lettres, qui comman-
doit

doit alors dans Canton, ne pût croire cet-
te surprise, qu'il n'en eût été mieux in-
formé par ceux qu'il y envoya. Ils ne
tarderent pas à lui venir rapporter que le
Corsaires étoient les Maîtres du Fort,
& qu'ils ne perdoient point de temps
pour se mettre en état de s'y bien défen-
dre. Le Vice-Roi sortit aussi-tôt avec
nn grand nombre de milices de pied &
de cheval bien resolu de regagner ce po-
ste. Il y vint à l'escalade plusieurs fois,
& donna plusieurs assauts, où il fut toû-
jours combattu avec beaucoup de feu de
part & d'autre. Il y demeura ainsi beau-
coup de monde, mais toûjours plus du
côté des Tartares qui venoient à la charge
à leur ordinaire tout découverts. Les Cor-
saires obligerent enfin les Tartares de se re-
tirer, sans pouvoir remporter alors aucun
avantage. Il paroît neanmoins, encore
que la Relation ne le dise pas, que depuis
les Corsaires abandonnerent ce Fort pour
reprendre la Mer, comme ils avoient déja
fait en d'autres lieux, & ils témoignoient
assez n'avoir pas envie de le garder, lors
qu'ils en retirerent une partie de l'artillerie,
& mirent en pieces le reste. D'ailleurs le
Vice-Roi des Armes, qui revenoit à Can-
ton avec son Armée, n'auroit pas mauque
d'employer ses forces pour les déloger de

ce poſte. Mais quelque victorieux qu'il fût revenu, il ne parut point qu'il eût fait aucun exploit de ce côté là.

Cependant le Vice-Roi des Lettres, qui vit l'ennemi ſi près de lui, ſe tint ſoigneuſement ſur ſes gardes. Et comme il ſoupçonnoit que les Corſaires auroient des intelligences dans la Ville, ainſi qu'ils y en avoient en effet, il fut aſſez heureux pour ſurprendre un Eſpion, qui étoit un valet du Ceneral des Corſaires. Il le fit mettre à la queſtion, où il confeſſa qu'il y avoit effectivement une conjuration contre les Tartares, & que le Chef & le principal entremetteur étoit le grand Colaô. C'étoit une des premieres dignitez de la Chine, & au deſſus de celle de Vice-Roi. Ce Colaô, appellé Chim, étoit alors ſur un des Vaiſſeaux de ceux qui venoient de prendre le Fort, où il en attendoit un grand nombre d'autres avec quantité de milices qui avoient toutes juré de perir, ou de remettre la Chine en ſa premiere liberté.

Depuis ce jour le Vice-Roi des Lettres, auſſi bien que les autres Magiſtrats de la Ville, prit garde encore de plus près à ne pas ſe laiſſer ſurprendre. Pour cét effet, ils ordonnerent à la garde de toutes les portes des Capitaines, dont ils ſe pouvoient

voient le plus assûrer, & le Vice-Roi lui-même voulut garder la principale. Il ne laissoit pas d'aller & de venir par la Ville, & de visiter encore jour & nuit les Gardes des autres portes qu'il exhortoit par son exemple, autant que par ses paroles, à veiller sur des ennemis qui ne dormoient pas. Il commanda aussi d'autres Capitaines, avec les meilleurs Soldats de leur Compagnies pour garder quelques postes aux lieux où il prévoyoit que les ennemis pourroient plûtôt attaquer la Ville.

La diligence infatigable de ce Gouverneur, en suite de la déposition de l'Espion des Corsaires, fit qu'on arresta encore quelques Chinois qu'on pouvoit soupçonner d'avoir part à la conspiration. Ceux-ci étant à la question, avouerent sans peine que tout ce que l'Espion avoit dit étoit veritable ; Qu'on avoit effectivement conspiré de livrer la Ville aux Corsaires ; Que le Fort, où ils étoient entrez les derniers jours, leur avoit été rendu par la trahison de ceux qui le gardoient ; Qu'il en devoit autant arriver d'un autre Fort proche de celui-là, où deux cens Soldats de la Garnison se préparoient encore de les faire entrer. Tout ce remuëment ne donnoit pas peu d'embarras au Vice-Roi des

des Lettres, mais par ſon eſprit, il vint à bout de tout. Il eſt certain que l'habileté de cet homme arrêta plus de maux, & conſerva plus de Villes aux Tartares, que le Vice-Roi des Armes n'en pouvoit conquerir avec toute ſa valeur, & il n'y a pas moins d'habileté à conſerver les choſes, qu'il y en a à les reduire, ou à les établir la premiere fois.

Le Gouverneur de Canton, apprenant qu'il y avoit une trahiſon dans cet autre Fort, s'y rendit en diligence; mais ſans faire connoître qu'il en eût rien ſçû. Il y entra au contraire, avec le viſage d'un homme qui paroiſſoit fort ſatisfait. Il dit en ſuite aux Soldats, que, parce que c'étoit le temps de faire bonne garde, d'autant que l'ennemi étoit très-proche; il vouloit bien auſſi, pour les y obliger encore davantage, les gratifier de quelque augmentation de leurs appointemens, & les faire mettre de nouveau ſur l'Etat; qu'ils vinſſent donc ſe faire enregiſtrer & recevoir payement les uns après les autres. Ils ſe préſentement pour cela, d'autant plus contens, qu'ils ſe figuroient que leur trahiſon étoit plus cachée, & que le Vice-Roi qui ſeul pouvoit les apprehender, leur faiſoit cette largeſſe pour les obliger à le mieux

servir. Car de l'air & de la maniere qu'il leur parloit, ils ne voyoient rien qui leur pût donner de l'ombrage. Ils entroient donc par une porte, où ils recevoient quelque argent de leur paye; & de là, ils sortoient par une autre, où ils étoient aussi payez de leur trahison. Le Vice-Roi avoit mis en cette derniere des gens assurez, qui avoient le secret, & toute la resolution pour se bien acquitter de l'ordre qui leur étoit donné. Ainsi, à mesure que les Traîtres y arrivoient les uns aprés les autres, ils trouvoient ceux-ci qui les poignardoient, & leur coupoient la gorge. Toute cette execution se trouva si habilement conduite, que les deux cens conjurez, qui devoient livrer le Fort, perdirent tous la vie, sans qu'aucun eût pû rien appercevoir de l'infortune de son compagnon. La garde de ce Fort fut commise en suite à de nouveaux Officiers, & à de nouveaux Soldats, qui étoient en plus grand nombre, & dont on s'assûroit mieux que des premiers. Cela n'étoit pas si mal expliqué pour un homme de lettres; & on pourroit dire que si tous les Juris-consultes de la Chine eussent été aussi habiles que celui-ci, le Roi & son Etat ne se seroient pas peut être perdus si-tôt.

On

On connût bien cependant de quelle importance il étoit que le Vice-Roi eût usé de la diligence, & de toute la resolution qu'il avoit fait paroître en cette expedition. Car, à peine avoit-on achevé de punir ces Traîtres, qu'outre les soixante Vaisseaux des Corsaires qui étoient au piéd du premier Fort, on vit paroître une nouvelle Flote de plus de deux cens voiles. C'étoient ceux ausquels les Conjurez devoient livrer la place. Ceux-ci qui s'apperçûrent bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, aprocherent de la Ville tout enragez, & menaçant qu'ils y alloient mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient point d'homme vivant. Les Tartares, qui n'étoient pas moins préparez à les recevoir, furent aussi-tôt à eux, comme ils descendoient de leurs Vaisseaux. Et là, on en vint aux mains, où le choc fut rude de part & d'autre. Les Tartares eurent à la fin l'avantage. Les Assaillans se retirerent, mais à quelque distance de la Ville seulement, & hors de la portée du canon. Ils prirent-là poste, d'où ils tinrent en suite toute la Ville investie du côté de l'eau. C'étoit le plus grand mal qu'ils pûssent faire alors à ceux de Canton; parce qu'étant les maîtres de la Riviere, ils leur empeschoient

les vivres qu'ils ne pouvoient recevoir d'ailleurs.

Le Vice-Roi, qui se trouvoit assiegé de toutes parts d'ennemis couverts & déclarez, & encore dans un temps où le Vice-Roi des Armes étoit éloigné, & avoit avec lui les meilleurs Soldats de l'Armée, jugea qu'il devoit employer plus que jamais toute son adresse pour se maintenir. Il crût pour cela se devoir assûrer du Frere & du Cousin du grand Colaô, qni étoit le chef des Conjurez. Il les fit arrêter, & il les obligea en suite d'écrire au Calaô : Que s'il ne se retiroit de devant la Ville avant trois jours, ils étoient condamnez à perdre la teste. Il fit encore venir les anciens Mandarins, ausquels il ordonna de demeurer tous auprès de sa personne, pour s'employer par leur credit & par toutes les voyes imaginables, à porter le Colaô à se retirer d'avec les rebelles, & à laisser la Ville en repos. Si le Vice-Roi ne menaçoit que pour faire peur, il ne pouvoit être encore blâmé. Mais s'il prétendoit executer ses menaces, il n'y a point de doute qu'il ne fût dès lors déraisonnable & injuste. Il exigeoit de ces prisonniers ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, & il les condamnoit même à la mort, sans qu'ils fussent

sent

ſent coupables. Il n'y a point de Loy qui commande l'impoſſible. Quel crime donc, de ne le pas faire? Or, il n'étoit pas au pouvoir de ces priſonniers de faire ce que ce Gouverneur vouloit. Auſſi le Colaô, & les autres Conjurez, qui n'avoient pas ignoré qu'ils expoſoient la vie de leurs proches, auſſi bien que la leur propre, n'avoient pas crû devoir abandonner pour cela leur entrepriſe. Ce procedé cependant du Vice-Roi mit l'épouvante dans toute la Ville, où chacun des habitans démeuroit en grand ſilence dans ſa maiſon, en attendant quelle ſeroit la fin de toutes ces trahiſons.

CHAPITRE XX.

Allarme dans Canton, à l'approche des Corsaires.
Consternation de ses habitans.
Le Vice-Roi des Armes arrive, & met les Assaillans en fuite.
Recherche, & punition des Conjurez.
Resolution d'un Capitaine Chinois.
Sa mort, & ses loüanges.

On ne vît pas que le Vice-Roi des Lettres gagnât rien à faire le mauvais. En laissant la justice, pour user de la violence, comme son Collegue qu'il avoit blâmé tant de fois, il ne fit que grossir encore les forces & le nombre de ses ennemis. Ainsi, à peine avoit-il commencé d'employer tous ces moyens violents pour mettre sa Ville en sûreté, qu'il vît fondre sur lui un plus grand nombre de Barques & de Vaisseaux de Corsaires. Au lieu de soixante qui étoient venus au pied du premier Fort, & des autres deux cens qui s'étoient approchez du second, on pouvoit compter alors plus de mille Vaisseaux devant & aux environs de cette Ville. Et toute cette nombreuse Armée fai-

faiſoit par les continuelles décharges de ſon artillerie une ſi effroyable tempête, qu'il ſembloit dans Canton que tout allât renverſer. Le ſon des cloches, le bruit des tambours, les mugiſſemens de l'air, & l'agitation generale de tous les Elemens tenoient encore leur partie dans cét horrible concert. Mais pour s'imaginer quel pouvoit être tout ce tintamarre, il faut en ſe reſſouvenant du bruit du canon de quelques vaiſſeaux marchands ſeulement, ou d'autres qui font en leur bord quelque feſte ou réjoüiſſance, conſiderer que c'étoit ici celui de l'artillerie de plus de mille vaiſſeaux qui tiroit ſans relaſche. Que c'étoit le remuëment des armes, & de tous les inſtrumens de guerre de deux puiſſantes Armées qui s'animoient à qui jetteroit la terreur parmi leurs ennemis; & que c'étoit encore le reſonnement d'un nombre infini de cloches, dont les differens ſons de bas, de haut, d'enroué, d'aigu, & de perçant, aſſourdiſſoient les oreilles de tous ceux de la Ville, & des environs.

Les habitans de Canton tenoient pour cette fois leur Ville perduë, & la peur qu'ils avoient des Corſaires depuis leurs dernieres menaces, leur en avoit laiſſé de ſi horribles images, que quelques Chinois

qu'ils fussent, & de leur même païs, ils ne pouvoient les regarder que comme autant de monstres & de demons. Tout leur recours étoit d'envisager desormais les Tartares, comme leurs protecteurs & leurs vangeurs. Toute la Ville étoit sous les armes par les ordres du Vice-Roi, qui fit encore un commandement que personne n'eût à paroître qu'avec l'habit de Tartare, sous peine de perdre la vie. Il ordonna pour cela à tous les Commandans des Escadres de punir de mort à l'heure même, ceux qu'ils trouveroient en habit de Chinois. Il fit retirer les embarras des ruës, afin que la Cavalerie y pût aller & venir, sans trouver d'obstacle. Les portes, les boulevarts, & toutes les murailles étoient encore couvertes de monde, qui ne cessoit de faire de continuelles décharges de mousquets & de arquebuses, pour faire toûjours bnnne mine devant les ennemis. Mais tout d'un coup, on fut bien surpris de voir arriver le Vice-Roi des Armes. Il revenoit, conduit de sa bonne fortune, avec son Armée saine & entiere, & entroit ainsi dans la Ville au son des clairons & des trompettes. Il n'avoit point rencontré les ennemis, parce que la plûpart étoient alors de l'autre côte de la

Ville;

Ville ; & il ne les aperceut qu'après qu'il fut passé. Ils s'étoient retirez dans un détroit où ils étoient couverts de quelques montagnes, qui empeschoient qu'on ne les pût voir.

Les Corsaires ne furent pas de leur côté moins surpris de revoir le Vice-Roi, & toute sa Flote, lors qu'ils l'avoient crû si loin d'eux. Et parce qu'ils se trouvoient fort en desordre, & peu en état de donner une bataille, ils n'oserent pas aller à lui, ni l'attendre, encore qu'ils fussent les plus forts. La premiere resolution qu'ils prirent, qui n'est pas pour l'ordinaire la plus genereuse, ce fut de prendre la fuïte. Quelques-uns de leurs Vaisseaux commencerent à se retirer assez en desordre ; & les autres qui crûrent en devoir faire autant, suivirent aussi-tôt avec tant de precipitation, qu'ils ne tirerent pas la moindre piece de leur artillerie sur les gens du Vice-Roi. Il venoit à eux avec une satisfaction incroyable de tout le peuple de Canton, qui se preparoit à voir le jeu & le spectacle des Vaisseaux avec autant de sûreté, qu'il en avoit eu de frayeur peu de temps auparavant.

Les fuyards dans l'empressement où ils étoient, laisserent les plus beaux & les

plus grands de leurs Vaiſſeaux pour être trop peſans & ne pouvoir pas ſuivre les autres, ſur leſquels ils retirerent les Soldats, les gens de Mer, & ce qu'ils purent ſauver de l'équipage. Le Vice-Roi qui ne perdoit point de temp,les pourſuivit à toutes voiles. Mais il ne lui fut pas poſſible de les joindre. Leurs Vaiſſeaux étoient incomparablement plus legers, leurs Chiormes auſſi plus déliberées, mieux en haleine, & infiniment meilleures que celles des Tartares, qui n'étoient que de miſerables païſans qu'on ne retenoit que par violence.

Le Vice-Roi revint, après leur avoir donné la chaſſe quelque temps. Il ſe ſaiſit pour lors des Vaiſſeaux qu'ils avoient laiſſez, & ramena de la ſorte ſa Flotte, tout glorieux & triomphant dans la Ville. Il y fut reçu comme ſon liberateur, & celui qui lui étoit comme venu du Ciel pour la ſecourir en un beſoin ſi preſſant. Le Vice-Roi des Lettres qu'il venoit de tirer d'un aſſez faſcheux embarras, vint auſſi au devant de lui, & il l'accompagna par toutes les ruës de la Ville, qu'il traverſa au milieu d'une foule de monde, qui ne ſe pouvoit laſſer de lui applaudir. Les places & les ruës où il paſſa, encore qu'il fit aſſez grand jour, étoient toutes éclairées de flam-

flambeaux ; & ce n'étoit par tout qu'odeurs & parfums qu'on brûloît pour lui rendre honneur, comme s'il eût été quelqu'une de leurs pagodes & de leurs idoles qu'on eût promené par la Ville. Mais à quel personnage donnoient-ils de l'encens ? & que ne font point faire la necessité & la flatterie à des miserables !

En suite de toutes ces réjoûissances publiques, les Vice-Rois s'employerent à la recherche des complices de la conjuration. Ce n'étoit pas ici celle de Catilina. Il ne s'agissoit que de délivrer sa patrie, & non pas de l'opprimer. On fit cependant des perquisitions très-exactes. Les Chinois sont ordinairement habiles à cacher & à dissimuler les affaires de leur Nation, & ils ne parlent qu'avec retenüe, même des choses les moins importantes. Celui qui auroit découvert un secret, deviendroit aussi-tôt un ennemi public, & toute la Nation le persecuteroit. Cependant, lors qu'ils sont à la question, les premiéres douleurs leur font bien-tôt dire tout ce qu'ils sçavent. Ils s'aiment trop pour aimer leurs amis, au point de souffrir quelque chose de pénible pour eux, & ils ne prétendent pas que cette amitié leur coûte si cher.

On n'eut donc pas plûtôt commencé à donner la question aux premiers qui fu-

rent arrêtez, qu'on ſçût auſſi-tôt tous ceux qui étoient de la conſpiration. Il y en avoit qui étoient ſimplement complices & conſentans, & d'autres qui en étoient les negotiateurs & les chefs. Les Tartares ne tarderent point à couper les teſtes des uns & des autres. C'eſt le ſupplice ordinaire dont ils puniſſent les criminels, ſans faire difference des crimes ni des perſonnes. Il ſuffit qu'ils ayent merité la mort.

On prît garde encore de plus près, en ſuite de cette premiere execution, à faire bien garder les portes de la Ville. Pour cela on y établit de nouveaux Capitaines avec des Soldats d'une fidelité reconnüe. On uſa auſſi de toutes les circonſpections imaginables à fermer & à ouvrir les portes, en diverſifiant tous ces moyens qu'on employoit, pour s'aſſurer, ſi elles demeuroient bien fermées, afin de mieux faire connoître à ceux qui pourroient penſer à quelque nouvelle trahiſon, qu'on ne manqu[illegible] de ſe tenir bien ſur ſes gardes. On [illegible]minoit de plus très-ſoigneuſement tou[illegible] ceux qui entroient & ſortoient de la Ville, & on vouloit ſçavoir tout ce que l'on en enlevoit.

Toutes ces précautions, auſſi-bien que la mort ſi precipitée des conjurez, tenoit le monde tout interdit, & faiſoit qu'on ne

ſça-

ſçavoit que dire & que penſer dans la Ville. Chacun de ces habitans étoit toûjours dans la peur que quelqu'un, qui lui voudroit du mal, ne l'allât dénoncer entre les conjurez; Car il n'étoit pas beſoin d'autre procedure pour faire perdre la vie à un homme ; & il y a bien ſujet de croire, qu'un grand nombre de perſonnes très innocentes furent traitées comme les plus coupables. C'eſt une ſorte de vangeance aſſez ordinaire à cette Nation, que des miſerables s'aillent pendre à la porte de leurs ennemis, pour faire connoître par là qu'ils meriteroient un pareil châtiment, ſi l'on leur faiſoit juſtice. C'eſt à ce prix que ces laſches achettent quelquefois la ſatisfaction d'une vangeance. Chacun donc des habitans de Canton demeuroit durant ces mauvais jours comme priſonnier dans ſa maiſon. On avoit ſeulement les yeux & les oreilles à ce qui ſe paſſoit ; mais il ne falloit rien dire. A peine même oſoit-on ouvrir la bouche dans les lieux les plus retirez du logis. On ne s'y expliquoit que par gestes, & en hauſſant les épaules. Et c'étoit dans ces temps faſcheux le meilleur expedient qu'il y eût pour éviter de plus grands maux.

 Quoi

Quoi que les Chinois disent bien-tôt tout ce qu'ils sçavent, lors qu'ils sont à la question ; il y a pourtant par tout des hommes rares & qui peuvent passer pour des prodiges à l'égard des autres. C'en est un assez grand, qu'un homme seul ose bien être constant & genereux parmi une multitude de lasches & de timides. C'est ce qui arriva dans le graud nombre des Chinois qui furent dénoncez comme chefs ou complices de la conjuration. Un Capitaine Chinois, non d'entre les Corsaires, mais de ceux qui avoient commandé dans le païs, & qu'ils appellent des Mandarins d'armes, fut mis à la question ; & interrogé s'il sçavoit quelque chose de la conjuration, & des Conjurez. Il répondit ; „ Qu'il en sçût, ou qu'il n'en sçût pas, „ qu'il n'étoit pas un homme à vouloir faire mourir aucun de ceux de sa Nation „ par les mains de ses ennemis ; qu'on n'appelloit pas une conjuration, la resolution „ que pouvoient avoir faite ceux d'un même païs de s'unir ensemble contre leurs Tyrans, pour delivrer leur patrie de l'oppression ; Qu'à la verité, si c'étoit-là ce „ qu'ils appelloient une conjuration, il étoit le premier de tous les Conjurez qu'il „ y eût dans l'Empire, & qu'il auroit

„ donné

„ donné de bon cœur ſa vie pour faire reüſ-
„ ſir cette conjuration. Què c'étoit-là ce
„ qu'il avoit à dire, & ce qu'il ſçavoit
„ fort bien. Ces paroles ſi fermes & ſi bien
dites ne plaiſoient pas aux Tartares, qui n'é-
toient pas accoûtumez à entendre ce lan-
gage parmi les Chinois. Et parce qu'ils é-
toient les maîtres, ils firent auſſi-tôt un cri-
me d'un diſcours ſi libre & ſi vigoureux.
Ils ordonnerent donc qu'on préparât une
plus rude queſtion, & dirent à ce Capitai-
„ ne; Qu'il reſervât cette fierté pour le
„ temps où l'on le ſerreroit de plus près,
„ & où tout ſon courage lui ſeroit pour
„ lors fort neceſſaire.

Il ne fut pas plus touché de leurs raille-
ries, que de leurs menaces. Ce n'étoit pas
un homme qu'il fallût meſurer ſur le reſte
des Chinois, & Rome même dans le temps
de ſes Catons, n'auroit pas eu un nombre
bien grand de ſemblables perſonnages. C'é-
toit le mâlheur de la Chine, de n'avoir pas
eu pluſieurs Capitaines comme celui-ci, qui
auroient bien empeſché les Tartares d'en
venir ſi avant. On lui donna de nouveau
la queſtion, qui fut exttaordinairement ru-
de. Il la ſouffrit avec une fermeté toûjours
égale, ſans changer de ſentimens, & non pas
même de viſage. Pluſieurs Chinois qui
ju-

jugeoient combien ils étoient éloignez de donner un ſi genereux exemple, étoient tous de mauvaiſe humeur, de voir tant de fermeté en un homme de leur Nation. Mais les Tartares enrageoient de trouver un Chinois qui ſe mocquât d'eux, & de tous les maux qu'ils lui faiſoient ſouffrir. Ils ſe faſchoient d'avoir affaire à un homme invincible, & qui ne vouloit pas ſe rendre au milieu de toutes les douleurs. Il leur diſoit toûjours fortement & dans le temps qu'ils le tourmentoient davantage; „ Qu'ils ſe tourmentoient eux-mêmes inutilement; qu'il étoit tout reſolu de „ mourir dans les tourmens, & non une „ fois ſeulement, mais pluſieurs, s'il avoit „ autant de vies qu'il en voudroit donner „ pour le ſervice de ſon legitime Souverain, & de ſa Patrie; Qu'il croyoit „ bien qu'elles ſeroient très-heureuſement „ perdües, ou plûtôt glorieuſement employées, pour rendre à ſa Patrie un devoir ſi legitime & ſi indiſpenſable à un „ homme de cœur.

Les Vice-Rois firent venir ſa femme & ſon fils, ils les lui preſentérent avec menaces qu'ils les alloient faire mourir en ſa preſence, s'il ne leur declaroit les conjurez. Ils vouloient voir ſi ce qu'il y a de

de plus tendre à un pere & à un mari ne lui pourroit pas amollir le courage. Ils croyoient, qu'encore qu'il ne se souciât pas de perdre la vie, il seroit peut-être touché, que des personnes qu'il devoit le plus aimer, la perdissent à son sujet. Mais à peine les eut-il vûs devant lui, que se mocquant encore des Tartares, & regardant d'un œil fier son fils & cette femme : „ Celle que vous m'amenez ici „ dit-il, n'est pas ma femme legitime. Non, „ ma femme n'a pas été assez malheureuse „ pour se trouver entre les mains des Tar- „ tares. Il y a plusieurs jours que je lui „ ay moy-même ôté la vie à la priere quel- „ le m'en fit. Je ne pouvois me plaindre „ qu'elle n'eût pas conservé son honneur & „ le mien ; & elle pouvoit être satisfaite de „ l'estime que je faisois de sa fidelité. Mais „ nous ne nous trouvions pas en sûreté „ parmi toutes vos violences. C'est pour- „ quoi nous ne voulûmes pas laisser plus „ long-temps en peril ce qui étoit à elle „ & à moi de plus precieux que la vie. „ Vous pouvez donc faire tout ce qui „ vous plaira de cette femme, qui n'est „ point celle que j'ai legitiment épousée, „ & à laquelle mon honneur, ni mon des- „ honneur, n'est point attaché. Pour ce „ jeune homme que vous me presentez, je „ recon-

„ reconnois qu'il eſt mon fils. Mais il ſe-
„ roit auſſi peu au monde que ma femme,
„ ſi l'on ne me l'avoit ôté des mains. Je
„ crains donc ſi peu de le voir mourir,
„ que vous me ſatisferez au contraire de
„ lui ôter la vie au plûtôt. Qu'il meure,
„ je vous en conjure ; Oſtez-lui la vie,
„ ou laiſſez-moi la liberté de la lui ôter
„ moi-même. Je mourai content, quand
„ je ſçaurai qu'il n'aura plus à vivre ſous
„ une domination de Tyrans ; qu'il ne
„ pourra pas lui-même être un traître à ſa
„ Patrie ; & qu'il ne pourra plûs encore
„ ni voir, ni ſouffrir les trahiſons & l'op-
„ preſſion qu'elle ſouffre.

Ce pere ne pût pas répandre le ſang de ſon fils, & il n'obtint pas non plus de ſes bourreaux qu'ils le fiſſent mourir. Il n'avoit point d'armes, ni la liberté de s'en ſervir. Mais il y a apparence, qu'il auroit bien-tôt executé tout ce qu'il diſoit, s'il l'avoit pû, & peut-être quelque choſe de plus barbare, dont il n'y auroit qu'un infidelle & un idolatre qui fût capable, qui auroit été d'arracher avec plaiſir le cœur & les entrailles de ſon fils.

Ce qu'a fait autrefois Caton, cet homme tant vanté dans l'antiquité, ſemble beaucoup moindre, que ce qu'auroit fait ce

Capi-

Capitaine Chinois. Caton eut dans Utique aſſez de reſolution pour mourir de ſa main. Mais il n'en eut pas aſſez pour ſouffrir la mort de ſon fils. Il voulut bien au contraire l'envoyer à Ceſar avec des recommendations. Et il diſoit à ce Tyran : „ Que pour lui, il avoit fait „ choix de mourir, parce qu'il ne pou- „ voit pas ſe reſoudre à vivre ſous des Ty- „ rans, après avoir veſcu dans une Patrie „ libre depuis de ſi longues années. Mais „ que pour ſon fils, comme il étoit jeune, „ il pourroit bien avec le temps s'accoûtu- „ mer à la ſervitude. " Qu'il le lui recommandoit, & le prioit de le recevoir en ſa protection. Au lieu donc que ce Romain recommandoit ſon fils au Tyran de ſa Patrie, & en faiſoit dès lors un eſclave, ce Chinois au contraire étoit reſolu d'ôter lui-même le vie au ſien, afin qu'il n'eût à ſouffrir ni la tyrannie, ni l'eſclave. Ce ne ſeroit donc pas une exaggeration de dire que la Chine a eu auſſi dans ſes dernieres diſgraces des hommes extraordinaires, & même plus que des Catons.

Les Vice-Rois auroient dû faire plus d'eſtime de ce Chinois ſi genereux. Mais ou ils ne le conſidererent pas, ou plutôt ils le regarderent d'une telle maniere, qu'il leur parut même redoutable. Et ce fut peut-

être

être ce qui les obligea à ne laiſſer pas vivre plus long-temps un tel ennemi. Ils firent retirer ſon fils & ſa femme, auſquels il paroît qu'ils ne firent aucun mauvais traitement, & le lendemain ils le firent mourir. Cét évenement a été une choſe fort celebre parmi les Chinois. On approuve par tout les belles actions, & parmi les laſches mêmes. Mais c'eſt un très-grand mal qu'on loüe le bien, & qu'on y porte même de l'envie, ſans qu'on ſe mettre davantage en peine de l'imiter & de le ſuivre.

On ſçût peu de temps après par le bruit qui ſe répandit de cette mort, que ce Capitaine étoit un de ceux qui commandoient les troupes du Roi Gueyvan. Ce Prince, qui s'étoit retiré dans les montagnes, l'avoit envoyé par les Villes de la Chine, pour y animer les peuples à la liberté, & à ſe déclarer contre l'ennemi commun. Et c'eſt ce qu'il faiſoit alors, leur faiſant auſſi entendre que Gueyvan ſeroit à leur teſte, & les commanderoit comme le Roi & le legitime ſucceſſeur de l'Empire de la Chine. Cette negotiation n'eut pas pour lors un ſuccez plus heureux. Cét exemple d'une rare fidelité fit connoître ſeulement que Gueyvan, qui devoit être un des meilleurs Princes de

tous

ous ceux qui venoient d'être couronnez
dans cet Etat, n'auroit pas pû employer
un plus digne Ministre pour le servir con-
tre ses ennemis. Sa valeur & son coura-
ge, qui lui ont merité de grandes loûan-
ges parmi tous ceux de sa Nation, ont
donné lieu aussi de parler ici avec un
peu plus d'étenduë de ses dernieres avan-
tures.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Les Corsaires prennent quelques places, & r-
viennent attaquer Canton.
Le Vice-Roi les défait en mer.
Mauvaise conduite des Chinois, qui ne fa-
soient qu'irriter les Tartares, & cons-
moient ce qui leur restoit de forces.

IL faut achever de rapporter ce que l'o
a pû sçavoir de ces Corsaires, qui n
se lassoient point de donner tous les jou
de nouvelles fatigues à leurs ennemis. L
Vice-Roi des Armes y perdoit tou-
tes ses mesures. Cét homme, qui sem-
bloit ne devoir jamais se lasser de se voi
les armes à la main, avoit trouvé des ge
qui pouvoient le satisfaire & sur la me
& sur la terre. Ils venoient encore d
se rendre maîtres de trois ou quatre de
meilleures places de la Province de Can-
ton, où ils se maintenoient malgré tou-
te la colere de ce Tyran, & tout c
que pouvoient faire les Tartares pour le
en chasser. Ils tenoient de plus quelque
autres Villes assiegées, qu'ils pressoien
de fort prés. Mais ils étoient encore bie
plus puissans sur la Mer, où ils étoien
trè

rès-mal satisfaits d'avoir les derniers jours
recipité si inconsiderément leur retraite,
ux qui avoient alors beaucoup plus de
nonde & plus de forces que le Vice-Roi.
ls ne tarderent donc pas à le rejoindre,
à venir donner en même temps une
ouvelle allarme à la ville de Canton. Ils
inrent moüiller au pied du premier Fort
u'ils avoient pris peu de temps aupara-
ant. Et de là aux yeux & en la presence
u Vice-Roi, ils firent à ces habitans leurs
enaces ordinaires. L'approche de ces gens
ui paroissoient toûjours de si redoutables
nnemis, remit incontinent le trouble &
émotion dans la Ville. Les Tartares n'é-
oient pas moins embarrassez de voir tant
e Corsaires fondre de toutes parts, &
ui avoient par tout de si grandes & de si
uissantes forces. Toute la Ville se mit
ous les armes comme les autres fois, &
demeura toute la nuit avec un bruit
un tintamarre épouvantable. Les Cor-
aires n'en faisoient pas moins au dehors
ue les Tartares au dedans, qui mettoient
n ordre leur Cavallerie, & crioient assez
aut de tous côtez. Les Soldats étoient
hacun en leur poste sur les murailles &
ux portes de la Ville, & les Capitaines
aisoient par tout de continuelles rondes.
On ne garde pas parmi ces barbares un
aussi

aussi grand silence, qu'en faisant les rondes & les gardes dans les Armées disciplinées de l'Europe. Ce n'est au contraire qu'un résonnement continuel d'armes, de voix & d'instrumens de guerre. Ceux même qui sont en sentinelle & en garde, ne cessent toute la nuit de décharger leurs armes, au lieu que dans l'Europe on ne manqueroit pas en une telle h[illegible] de prendre l'allarme au premier coup de mousquet. Mais ce sont des barbares, & qui le sont encore plus dans leur maniere de faire la guerre, qu'il semble qu'il n'y ait que le bruit qui les assure & les rende vaillans. Ce peut être parce que le bruit & la voix tiennent pour l'ordinaire lieu de compagnie. Et ceux-ci aussi pour se rendre plus assurez les uns les autres, crient plus haut, & font davantage de bruit.

Ly, dès que le jour commença à paroître, resolut d'aller combattre en Mer les Corsaires. Et comme il sçavoit que pour cette fois ils en voudroient venir aux mains, & qu'ils l'attendoient pour cét effet, il se disposa aussi pour les aller attaquer avec une puissante Flote. Il ne tarda point à faire mettre à la voile & à aller à eux. Il les trouva qu'ils s'étoient déja mis en ordre & en état de combattre. Il fit de même le partage & l'ordonnance de

ses Vaisseaux, & donna aussi-tôt le signal de l'attaque. On se choqua rudement de part & d'autre. Le combat fut sanglant, & la victoire long-temps disputée pancha tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre.

Les Tartares combattoient avec plus de valeur & plus d'ordre, & se maintenoient mieux. Mais les Corsaires avoient de l'avantage, ayant beaucoup plus de monde; outre que, comme leurs Vaisseaux étoient plus legers, ils revenoient plus facilement & plus souvent à la charge; & leur grand nombre s'étendant davantage en Mer ils venoient encore envelopper, & charger leurs ennemis devant & derriere. Il est certain, que s'ils eussent été aussi unis, & aussi bien d'accord entre eux, que l'étoient les Tartares, cette journée, & plusieurs autres en suite auroient pû être pour eux. Mais comme ce n'étoient que gens ramassez & partagez en differentes Escadres, les differens Chefs, qui les commandoient, n'avoient pas entre eux toute la bonne intelligence qui auroit été necessaire. Ils avoient bien un General, mais ils n'en reconnoissoient que la qualité, & ne lui obeïssoient qu'autant qu'il leur plaisoit, & non pas comme à un Chef qui auroit

eu une puissance souveraine & absoluë ; & ainsi, si au milieu de la meslée, il prenoit fantaisie à quelqu'un de ces Chefs d'Escadre, qui avoit moins de cœur, de se retirer, il le faisoit avec toute sa troupe, ainsi que Cleopatre laissa autrefois les Vaisseaux d'Antoine ; & de là, il arrivoit qu'encore que les autres Escadres soûtinssent toûjours assez valeureusement le combat, toute leur valeur cependant étoit à la fin obligée de plier. Car d'abord que les Tartares appercevoient quelques vaisseaux des Corsaires prendre la fuïte, ils ne cessoient de crier victoire, ce qui les animoit à donner encore avec plus d'ardeur sur les autres, qui ne pensoient pas encore à se retirer. Dans ce peu d'union, & cette mauvaise intelligence qu'il y avoit parmi les Corsaires, une seule de leurs Escadres n'eut pas plûtôt commencé à fuïr, que ce ne fut plus dès lors qu'un desordre & une deroute generale. Les Tartares assûrez aussi-tôt de leur victoire, ne manquerent pas de les pousser ; & c'étoit-là le mal-heur des Chinois, qu'étant aussi habiles à fuïr que les Parthes autrefois, ils ne l'étoient pas autant à combattre, & à gagner des victoires en fuyant. Ce fut là le succez de cette grande bataille, où les Cor-

sai

ſaires furent mis en fuite, & les Tartares à leur ordinaire eurent tous les avantages de la victoire.

On à ſçû que ces Corſaires avoient eu pluſieurs autres rencontres avec les Tartares pareilles à celle-ci, mais ce ne feroit jamais fait que de vouloir les dire toutes: outre que, comme c'eſt preſque par tout la même choſe, la Relation n'en pourroit être qu'ennuyeuſe. Il eſt certain, pour dire quelque choſe en general de la guerre de ces Pirates, qu'ils ſe donnoient bien de l'exercice fort mal à propos. Ils ne conſideroient pas que ce n'ètoit ni le temps ni la ſaiſon de faire connoître à leurs ennemis qu'ils étoient encore en état de ſe faire craindre. Auſſi pendant qu'ils ne faiſoient que les engager à être davantage ſur leurs gardes, & pour cela à demeurer ſous les armes, & à tenir toûjours de puiſſantes Armées en campagne, bien loin de leur faire beaucoup de mal, ou de remporter quelque avantage qui pût donner l'eſperance de la liberté à leur Patrie, ils ne faiſoient au contraire, que conſumer ce qui pouvoit leur reſter de forces, & ſe mettre ainſi, en ruïnant leur païs, en état de ne pouvoir jamais rien entreprendre contre leurs Tyrans. Car, quand même

ils auroient remporté quelque grande victoire sur le Vice-Roi, qu'ils l'auroient taillé en pieces avec toute son Armée, & qn'ils auroient par ce moyen reconqnis la Ville & la Province de Canton, ils auroient bien dû s'attendre d'avoir bientôt sur les bras de nouvelles Armées de Tartares, qui ne les auroient pas laissé joüir long-temps de leur victoire. Et si elles ne venoient pas alors, ce n'étoit que parce que tout cét armement des Corsaires ne passoit pas à la Cour pour une guerre fort considerable. On croyoit que c'étoient seulement quelques mutins & quelques coureurs qui pouvoient bien donner quelque occupation au Vice-Roi, mais qui meritoient peu les soins de l'Empereur des Tartares, non plùs que la presence de Pelipaovan, le Conquerant de la Chine, sous le gouvernement duquel étoit cette Province.

Il auroit donc été plus avantageux à ces Chinois de laisser les Tartares goûter quelque temps les délices & les douceurs de la Chine. Il y a apparence qu'ainsi qu'il arriva autrefois à Annibal à Capouë, ils n'auroient pas été après cela des hommes invincibles, comme auparavant. Il falloit laisser r'allentir l'ardeur d'un ennemi victorieux. Et s'ils ne vouloient pas attendre

quatre-vingts dix ans, ainſi qu'autrefois les Tartares avoient été autant de temps les Maîtres de la Chine, ils devoient au moins leur donner le loiſir de retirer leurs troupes, laiſſer repaſſer ces puiſſantes Armées, & obliger de plus en plus ceux qui ſeroient reſtez, à être moins ſur leurs gardes, dans la croyance qu'il n'y auroit plus rien à craindre pour eux dans leur nouvelle conqueſte. Mais d'engager au contraire leur ennemi à tenir toûjours la campagnë, à avoir ſans ceſſe les armes aux mains, & à devenir ainſi tous les jours plus fier & plus inſolent de ſes victoires, ce n'étoit pas tant travailler pour la liberté de la Patrie, que la reduire à ne pouvoir jamais ſortir de l'oppreſſion & de l'eſclavage. Enfin, il n'y a qu'un Phœnix & qu'une Eſpagne au monde, qui ayent la vertu de ſe reproduire de leurs ruïnes, pendant que ce qui les ruïne ſubſiſte toûjours. On dit, pour le Phœnix, que le feu qui le conſume, eſt ce qui le r'anime en meſme temps; que c'eſt du braſier où il meurt, qu'il reprend une nouvelle vie; & qu'il ne pourroit pas, ailleurs que dans ſes cendres & les charbons de ſon buſcher, retrouver les émeraudes & les rubis de ſon plumage. L'Eſpagne s'eſt vüe de même renaître comme de ſon embraſement &

de ſes cendres. Les Maures étoient aprés à la ruïner & à la détruire. Ils faiſoient comme mourir tout ce grand Etat : mais ils ne làiſſoient pas de le r'animer en même temps ; parce qu'en y repandant le ſang des Gots, ils ne faiſoient que donner lieu à l'Eſpagne de redevenir bien-tôt elle même, & d'arriver encore à ce point de grandeur, au quel elle s'eſt vüe depuis une ſi grande & une ſi puiſſante Monarchie. Il ſe trouve dans la ruïne de la Chine quelque choſe de ce qui eſt arrivé autrefois à l'Eſpagne. L'Empereur Zunchin peut paroître un autre Dom Rodrigues, non pas tant dans la perte de ſon Empire, que dans la maniere ſi promte & ſi precipitée, avec la quelle l'on a vû ce Prince & ſon Etat ſe perdre à la fois. Mais il n'arrivera pas qu'il ſoit auſſi facile à la Chine de ſe rétablir, qu'il l'a été à l'Eſpagne, parce qu'on ne peut guéres attendre de la legereté & de la molleſſe des Chinois ces grands exploits, où il a falu que toute la valeur & toute la fermeté Eſpagnole ſe ſurpaſſâſſent elles-même.

CHAPITRE XXII.

Celebre prédiction d'un Astrologue de la Chine ; Que cet Etat seroit conquis par un Etranger qui auroit les yeux bleus.

Précautions que les Chinois prenoient pour détourner l'effet de cette prédiction.

LES Chinois, qui se sont toûjours assez adonnez aux Arts, & à l'estude des Lettres, ont eu aussi parmi eux de grands Speculateurs des Astres, & des hommes celebres dans la Judiciaire. Entre tous ces Astrologues qui avoient parmi eux quelquë creance, un des plus renommez, qu'ils appelloient le grand Cahorri des Estoilles, leur avoit laissé, il y avoit déja quelques années, une prediction qui faisoit assez de bruit dans le païs. Cette prediction portoit qu'il viendroit un temps que l'Empire de la Chine passeroit en la puissance d'une Nation étrangere, & que celui qui en feroit la conqueste, seroit un homme qui auroit les yeux bleus. C'est une chose très-rare dans tous ces païs de voir un homme qui ait les yeux bleus, & il s'en trou-

ve si peu que depuis cent ans que les Espagnols sont aux Philippines, qui est le grand abord de toutes les Nations de l'Orient, ils temoignent n'avoir jamais remarqué des yeux bleus qu'en des personnes d'Europe, ou nées de parens qui en étoient venus. Et si l'on en pouvoit remarquer en quelque autre, c'étoit comme un prodige, & même une chose monstrueuse parmi ces peuples. Mais les Chinois sur tous les autres, faisoient voir en toutes les rencontres l'extréme aversion qu'ils avoient des yeux bleus, tant pour être une chose extraordinaire parmi eux, que parce qu'ils ne manquoient pas de penser aussi-tôt à leur prédiction.

C'a été une des raisons principales qui a fait, qu'ils se sont toûjours declarez si ennemis des Hollandois. Les yeux bleus sont cause qu'ils ne leur ont jamais voulu permettre d'aborder en leurs ports, non plus qu'aux Anglois & aux Danois qu'ils voyoient n'avoir pas tous les yeux noirs ou bruns, ainsi que ceux de la Chine.

Il n'a cependant servi de guéres aux Chinois de regarder si bien aux yeux de tant de monde. C'étoit d'un autre costé qu'ils devoient bien regarder de plus prés. Mais comme ils n'y ont pas pensé, l'effet de leur prédiction est arrivé aussi du costé

qu'ils

qu'ils ne l'attendoient pas. Celui qui doit avoir la testé cassée aura beau fuïr loin des bâtimens & des ruïnes, s'il ne peut encore éviter qu'un Aigle ne lui laisse tomber quelque jour une Tortuë sur la teste.

Les Chinois qui prenoient tant d'ombrage des yeux des Hollandois & des Anglois, ne se défioient pas qu'il leur en devoit venir de Tartarie, qui leur seroient beaucoup plus funestes. C'est de là cependant qu'ils peuvent dire, que la prédiction de leur Astrologue s'est trouvée veritable. C'a été le jeune Tartare Xunchi, qui devoit avoir les yeux bleux, & qui a conquis leur Empire. Il faut pourtant remarquer que la Relation ne rapporte pas expressement, que ce Prince ait eu les yeux tels que portoit le prédiction. On a sçû seulement que Xunchi étoit parfaitement beau de visage, qu'il avoit le teint d'une extréme blancheur, meslée agreablement d'un peu de rouge, qu'à peine auroit-on trouvé un' Anglois ou un Flamand, qui l'eut eu plus beau & plus frais. C'est donc à ces marques qu'on doit entendre qu'il avoit aussi les yeux tels que les Chinois les devoient apprehender; parce que pour l'ordinaire, ils sont comme inseparables de ces visages.

Voilà, ce me ſemble, de la maniere qu'on peut prendre l'accompliſſement que les Chinois prétendent qu'ait eu leur fameuſe prédiction. Elle n'étoit pas moins celebre chez cette Nation, ſelon que la Relation le rapporte, que le pourroit être parmi les Chrétiens, la prédiction de l'Ante-Chriſt, s'il eſt pourtant permis de faire ce parallele de la verité d'une de nos Propheties, avec une vanité de la Judiciaire des Chinois. Mais c'étoient-là les préſentimens que ces miſerables avoient de leurs mal-heurs. Ils ne ſont que plus à plaindre d'avoir pris tant de précautions inutiles pour empeſcher l'entrée de leur païs aux Chrétiens, pendant qu'ils penſoient ſi peu à être ſur leurs gardes du coſté qu'ils avoient tout à apprehender. On a vû combien ils ſe mettoient peu en peine de payer & d'entretenir les troupes qui étoient à la garde de leur muraille : & c'étoit pourtant de ce coſté là qu'ils avoient de plus veritables & de plus redoutables ennemis. Voilà enfin, juſqu'où pouvoient aller les mal-heurs de cette aveugle Nation, d'avoir crû être ſi bien avertie de ſes maux, & d'avoir crû encore avoir pris toutes les précautions neceſſaires pour s'en garantir ; tandis qu'elle penſoit peu à reconnoître celui qui tenoit ſes crimes, dans ſa juſte balance & les châtimens

qu'elle

qu'elle meritoit, Elle a voulu cependant comme se consoler, que son Astrologue au moins ne l'avoit pas trompée ; & elle n'a pû s'empescher de témoigner, que c'étoit un Arrêt du Ciel, que l'Empire de la Chine passât en la puissance d'un autre Maître. Mais elle n'a pas été plus loin. Elle n'en n'a pas reconnu davantage celui qui appelle à son jugement les penples & les Rois ; celui qui cache long-temps sa justice par la patience qu'il a sur les injustices des bommes ; mais qui ne laisse pas de la manifester & de la faire connoître, quand il lui plaît, par les châtimens visibles qu'il fait de leurs infidelitez, & de leurs desordres.

CHAPITRE XXIII.

Les Chinois qui négotioient dans les Eſtats voiſins, y furent mal-traitez lors qu'on y apprît la perte de leur Empire.

Mauvaiſe reception que fit le petit Roi de la Cochinchine à ceux qui venoient chercher une retraite dans ſes terres.

APRE'S avoir rapporté ce que l'on a pû ſçavoir de la Conqueſte de la Chine par les Relations & les Memoires aſſez abregez qu'on en a pû avoir, il reſte à dire quelque choſe de la maniere que les Nations voiſines traiterent ceux des Chinois, qui ſe trouverent dans leurs terres, lors qu'elles apprirent la perte de leur Empire. Comme ils s'étoient ſi mal défendus, à peine ſçavoit-on qu'ils euſſent été attaquez, quand on eut la nouvelle qu'ils étoient déja aſſujettis à de nouveaux Maîtres. De toutes les Nations de l'Aſie, il n'y avoit preſque que les Chinois qui tranſportaſſent alors leurs denrées & leurs marchandiſes daus les Etats voiſins. Ils tenoient pour cét effet, auſſi bien que pour la defenſe de leurs coſtes, un aſſez grand nombre de vaiſſeaux en Mér. Peu

de

de tems auparavant les Japonnois alloient bien trafiquer, comme eux, hors de leur païs: Mais alors tout ce commerce leur avoit été interdit par des Loix de leur Prince qui menaçoient de punition corporelle tous ceux du Japon, qui entreprendroient de sortir hors de ses terres. Il permettoit seulement aux Etrangers, à l'exclusion des Chrétiens Catholiques, de venir au Japon vendre & achetter ce qu'il leur plairoit. Un grand nombre de Chinois sortoient ainsi hors de leur païs, & particulierement de la Province de Foquiem, d'où sont presque tous ceux qui s'addonnent à la Navigation. Ils alloient porter leurs marchandises en differens lieux, comme au Japon, à l'Isle de la Corée, au Tunquin, à la Cochinchine, à Champa, à Cambaye, à Siam, à Patani, à Macassar, à Solor, à Sumatra, & quelquefois jusqu'à Jacatra, qui est une Colonie des Hollandois dans les Indes Orientales. Mais d'autant que leurs vaisseaux ne sont pas propres pour de grands voyages, quoi que quelques-unes de ces traites ne soient de guéres moins de cinq ou six cens lieuës, ils ne pouvoient pas aller plus loin. La politique aussi de cét Etat ne leur laissoit pas la liberté de construire de plus grands bâtimens, & qui fussent

assez forts pour des voyages de plus long cours. Elle apprehendoit que ces Marchands ne s'arrêtassent à la fin en des terres éloignées, d'où ils ne rapporteroient plus à la Chine le profit de leur commerce.

Les Chinois étoient toujours très-bien venus chez tous ces Etrangers à cause du grand profit que leur Negoce y apportoit. Et comme toutes leurs marchandises avoient grand cours & grand debit à Manile, & dans toutes les Philippines, on y voyoit toûjours aussi un grand nombre de ces Marchands. Il y en venoit moins durant ces dernieres guerres, mais quelques-uns ne laissoient pas d'y maintenir toûjours le commerce. Et d'abord qu'ils virent leurs affaires se pouvoir remettre, ils ne manquerent pas de donner de l'esperance, qu'ils y reviendroient encore en aussi grand nombre que jamais.

Les Chinois n'avoient pas non plus de peine à venir s'établir & demeurer chez les Etrangers. Ils y faisoient même des alliances & des mariages avec ceux du païs. D'autres prenoient quelques Cantons separez, qui étoient ensuite comme des Colonies & des habitations toutes de Chinois. Plusieurs autres étoient dispersez par le païs, où ils s'occupoient à cultiver les champs

champs & les terres des Seigneurs de ces Etats. D'autres encore s'employoient en differentes vacations, & en pluſieurs arts mechaniques ; par où ils ſe rendoient extrémement utiles chez ces peuples. On tient ainſi que durant les guerres de leur païs, il y en pouvoit avoir plus de cent mille qui avoient leurs familles & leurs établiſſemens dans les Etats de leurs voiſins. Il s'en trouva dans une ſeule Iſle des Philippines, qui ſe ſoûleva contre la ville de Manile en 1649. plus de quarante ou cinquante mille.

Autant que la nouvelle de la perte de la Chine ſurprit tous ſes voiſins, autant étonna & humilia-t'elle tous les Chinois qui étoient daos leurs Etats. Ceux-ci, qui n'étoient pas pour lors dans leur païs, & qui peut-être n'y devoient jamais retourner, ne laiſſerent pas d'avoir bien à ſouffrir de tout ce qui ſe dit alors à la honte & au deshonneur de leur Nation. Ils en étoient eux-mêmes tellement en colore, qu'ils ne pouvoient ſouffrir ſeulement d'en entendre parler. Ils ne vouloient pas croire non plus tout ce qu'on diſoit des Tartares. Ils taſchoient de couvrir de tout ce qu'ils pouvoient leur infamie & leur honte ; & pour cela il n'y avoit point de contes qu'ils n'inventaſſent

pour

pour faire croire que les Chinois avoient fait & faisoient encore de grands exploits pour la défense de leur païs. C'étoient de belles fictions que ceux qui étoient encore en la Chine ne laissoient pas d'écrire à ceux qui en étoient éloignez. Ainsi un Chinois Chrétîen, qui avoit femme & enfans dans un lieu fort éloigné de la Chine, où il s'étoit établi depuis vingt ans qu'il en étoit sorti , & où il n'esperoit pas retourner jamais , fut bien assez hardi pour debiter que les Chinois avoient enfin taillé en piéces tous les Tartares ; Qu'ils avoient délivré la Chine, & le reste du monde de ces Tyrans , & qu'il n'y avoit plus de guerre dans la Chine que de quelques-uns du païs , qui disputoient à qui donneroit un Maître à tout ce grand Empire. Celui à qui ce Chinois faisoit ce conte, s'efforçoit bien , autant qu'il pouvoit, de le desabuser. Mais l'autre ne manqua pas de faire voir aussi-tôt une lettre qu'il disoit avoir receuë de son frere, où il lui mandoit tout ce qu'il disoit. On prît garde , ce qui étoit encore remarquable , que cette lettre étoit de la même datte que la pretendue relation qui venoit de faire sçavoir le détail de tout ce qui été rapporté ici & l'on étoit si assuré que ce qu'elle disoit étoit veritable , qu'il n'en restoit

pas

pas le moindre doute, non plus que du temps, où elle marquoit que les Tartares avoient achevé de conquerir cét Empire. Celui à qui le Chinois debitoit sa nouvelle ne pouvoit s'empêcher de rire, & le vouloit bien convaincre qu'il n'y avoit rien de plus faux: mais il voulut en demeurer à ce que son frere lui écrivoit. Il pretendoit qu'à cause qu'il étoit Chinois, & zelé pour la religion de son païs, il n'etoit pas capable de lui mander des mensonges. C'étoient à la verité des qualitez qui rendoient ce personnage fort croyable. Ce pauvre homme pourtant ne laissa pas de s'en aller assez mécontent: ce qui donne lieu de penser qu'il avoit encore plus de foi à ce qu'on lui disoit, qu'à la lettre de son frere. Mais il étoit fâché & avoit honte en même temps de demeurer d'accord d'une verité qui ne lui plaisoit pas.

On n'a point fait dans la plûpart de ces païs de plus mauvais traitemens aux Chinois, tant à ceux qui y étoient déja, qu'aux autres qui y sont venus depuis avec l'habit de Tartare, que de se mocquer d'eux & leur dire quelques injures, comme de les appeller des traîtres à leur Roi, & des lâches qui avoient mal défendu leur Patrie. Ces reproches leur

leur pouvoient être sensibles ; mais c'étoit peu de chose ; & ils en meritoient de plus facheux.

Ils trouverent encore moins de dureté parmi les Sujets du Roi d'Espagne, qui eurent au contraire beaucoup de compassion de leur infortune. Il auroit fallu être bien dur, pour ne pas voir avec quelque douleur l'état déplorable de ce grand Empire, qu'on avoit vû, peu d'années auparavant si florissant. Les Espagnols devoient être encore plus touchez que les autres, eux qui pouvoient se ressouvenir de ce qui s'étoit passé antrefois chez eux. Il est pourtant vrai que generalement on n'étoit pas fort fâché que les Chinois fussent humiliez au point qu'ils l'étoient. Leur maniere d'agir avec les Etrangers étoit si pleine d'ombrages & de défiances, & tellement embarrassée de difficultez, qu'il n'y avoit pas moyen d'aborder ni d'approcher seulement de la Chine. Ce qui faisoit que tout ce grand Empire étoit comme fermé au commerce & à la societé du reste des hommes, & par là à la lumiere de la Foy & de la veritable Religion, qui y a été si horriblement persecutée, par cette raison seulement, que ceux qui l'annonçoient étoit des Etrangers qui entroient dans leur païs, contre la défense de leurs

Loix.

Loix. Mais toute cette inhumanité ne procedoit que des terreurs paniques & des méfiances baſſes de cette ombrageuſe Nation. Le Tartare eſt bien éloigné de toutes ces manieres d'agir des Chinois. Comme il juge plus avantageuſement de ſa valeur & de ſes forces, il a voulu que l'entrée de ſes Provinces fût ouverte à toutes les Nations de la Terre. Il ſe met peu en peine qu'il y vienne des Etrangers. Il apprehende ſi peu qu'on vienne conquerir ſon païs, qu'il prétend au contraire que le bruit de ſes grands exploits a fait peur à toute la Terre.

Les Tartares ſont vaillans & genereux, leur maniere d'agir eſt auſſi plus franche & plus aiſée, & revient beaucoup à ce qui ſe fait dans nôtre Europe. Ils n'ont pû ſouffrir toutes ces ceremonies & ces proſternemens qu'on faiſoit devant les Mandarins Chinois, comme pour les adorer, ainſi qu'on le verra en traitant de leur gouvernement. C'eſt pourquoi comme on eut d'abord quelque eſperance que le changement de cét Etat ouvriroit & faciliteroit le Commerce, non ſeulement des biens de la Terre, mais beaucoup plus des richeſſes de la Foy, tout autre que les Chinois, ſur tout les Chrétiens, ne fut pas fâché que les affaires de ce grand Empire allaſſent avoir deſormais une autre face. Il

Il faut dire cependant quelque chose d
la maniere que le petit Roi de la Cochin
chine, proche voisin des Chinois, les re
ceut après la ruïne de leur païs. Ce Princ
est petit fils d'un Vice-Roi qui se revolt
contre le Roi de Tunquin, avec les peu
ples qui habitent un petit Canton de ce
Etat: Ainsi la Cochinchine n'est qu'un
petite partie du Royaume de Tunquin
bornée de la Mer au Midy & au Levant
mais continuë du côté du Nort, comm
tout l'Etat de Tunquin, avec la terre fe
me de la Chine. Ce Vice-Roi se main
tint dans sa revolte avec cette qualité d
Vice-Roi, ou de Prince de la Cochin
chine. Son fils & son petit fils se son
maintenus après lui, & ce dernier est pre
sentement le Roi de ce païs, qui e
ainsi depuis soixante ans un petit Etat se
paré. Depuis ce temps le Roi de Tunqui
n'a pas cessé de faire la guerre à la Cochin
chine, prétendant en être toûjours le le
gitime Souverain. Mais ce n'a pas été un
guerre où les deux partis se soient fort é
chaufez. Comme les rebelles ont eu de
amis puissans, qui les ont toûjours mainte
nus, cette guerre n'a subsisté que par de
raisons d'Etat; Et ce n'a plus été à la fi
qu'une dépense & un employ de quelque
finances ponr tenir quelques gens de guerr

ur pied, ſans qu'il y ait eu ni perte ni a-
antage de part & d'autre. C'eſt l'état où
toit la Cochinchine. Que s'il eût pris a-
rs envie aux Tartares de tourner leurs ar-
nes de ce côte-là, ils euſſent bien-tôt vui-
é la querelle de ces deux Princes; & ils
toient l'un & l'autre aſſez voiſins de ces
Conquerans, pour trembler au bruit de leurs
ictoires.

Pour revenir au petit Roi de la Cochin-
hine, encore qu'il ne fût pas fort puiſſant,
l ne laiſſoit pas de faire aſſez le mauvais.
l témoigna beaucoup de mauvaiſe volon-
é aux Chinois qui venoient d'être chaſ-
ez du Japon, pour le ſujet que l'on verra
i-après, & il mal-traita encore autant qu'il
ût tous les autres de ce qu'ils s'étoient ſi
nal défendus contre leurs ennemis. Ce
Prince demeure ordinairement avec toute
a Cour en un lieu, où un grand fleuve
ppellé le Tayfu ſe vient rendre dans la
Mer. Les Vaiſſeaux de tous les Etrangers
qui viennent trafiquer dans ce païs y en-
rent ſans aucune peine. Il y a à deux lieuës
de l'embouchure de ce fleuve une Isle ap-
pellée Champailo, où d'une baye qui s'y
trouve il ſe fait un Port où peuvent abor-
der quelques Vaiſſeaux. Il envoya là faire
commandement aux Chinois, qui pen-
ſoient trouver quelque refuge chez lui, de
ne

ne passer pas plus avant, parce qu'il ne vou-
loit pas donner retraite dans son païs à ceux
qui avoient été des traîtres à leur Roi, &
à leur Patrie. Il les tint deux mois à la
baye de cette Isle sans leur permettre seu-
lement d'entrer dans le Canal de la riviere.
Il vouloit leur faire sentir qu'ils ne meri-
toient pas que sa grandeur les traitât mieux.
Ils comprirent aussi ce qu'il vouloit dire,
& qu'il lui falloit de l'argent. C'étoit en
effet tout ce que pretendoit ce grand Mo-
narque, qui ne croyoit pas qu'il fût in-
digne de sa grandeur de profiter de l'infor-
tune de ces miserables. Et c'étoit encore
à cause qu'il voyoit les Chinois dans l'a-
baissement, qu'il osoit bien les traiter avec
cette fierté, lui qui dans un autre temps
n'auroit pas ainsi agi avec eux. Ceux-ci,
qui virent bien ce qu'ils avoient à faire,
ne manquerent pas de faire des presens au
petit Roi de la Cochinchine. Et ils eu-
rent par ce moyen la liberté d'entrer dans
le canal de sa riviere. Il continua à leur
faire bien valoir cette grace, mais ils sça-
voient assez qu'ils en avoient toute l'obli-
gation à leurs presens.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

L'Empereur du Japon, traitte durement les Chinois.

Ombrages que ce Prince a des Etrangers.

Combien ces défiances sont un puissant obstacle à la Conversion de ces peuples.

Il ne voulut point recevoir une Ambassade des Portugais de Macaô.

Que le Japonnois, quoiqu'il soit très-puissant, pourroit craindre les Tartares.

De tous les Princes voisins de la Chine, il n'y en a point qui ait fait paroître plus d'inhumanité à l'égard des Chinois que l'Empereur du Japon. Ce Prince, comme on l'a déja remarqué, s'est mis d'assez plaisantes phantaisies dans la teste. Ce ne sont, à les bien prendre, que de vaines frayeurs, qui inquiettent nne ame basse & timide, mais qui ne laissent pas d'être un puissant obstacle à la predication du saint Evangile, & à la Religion Chrétienne, qui commençoit à faire un progrez considerable dans tout ce grand païs. Il prétend être pourtant un très-vaillant & un très-puissant Monarque. Et il le pourroit bien être, n'étoit qu'avec toute

toute sa puissance, il apprehende tellement les Rois étrangers, ceux même qui sont éloignez de lui, de plus de cinq mille lieuës, & sur tout le Roi d'Espagne, qu'il en a des songes & des visions, lors même qu'il est le plus éveillé. C'est sur ces ridicules ombrages qu'il s'est mis dans l'esprit que tous ceux qui alloient annoncer la Religion Chrétienne dans ses Etats, n'etoient que des espions du Roi de Espagne. Et c'est la seule raison qu'il a euë de chasser tous les Chrétiens de ses terres, & qui l'a porté encore à faire mourir ceux qui y étoient demeurez cachez, ou qui y étoient retournez pour continüer l'entreprise qu'ils avoient commencée, de porter la lumiere de la Foy à ses peuples. Il en a fait un grand nombre de martyrs, & même de ses Sujets naturels qui avoient éte convertis à la Foy, sur la seule creance qu'il avoit, qu'ils étoient autant de Partisans des Espagnols. Enfin la peur où il est toûjours qu'on ne le vienne déposseder de ses Etats, lui a fait faire les rigoureuses défenses à tous ses Sujets, de sortir hors de ses terres : car il s'est imaginé, qu'ils pourroient bien aller se faire Chrétiens en des terres étrangeres, pour revenir ensuite avec les Espagnols, & leur aider à conquerir son Empire.

Les Portugais lui envoyerent en 1647. une Ambaſſade très-honorable, dont les gens & l'équipage étoient ſur deux Galions. C'étoit pour traiter du rétabliſſement du commerce avec la ville de Macaô. Il ne fut pas poſſible de rien faire avec ce Prince. Il renouvella au contraire d'une maniere encore plus forte ſes prémieres défenſes. Il prétendit ſeulement faire beaucoup de grace à ces Ambaſſadeurs de leur laiſſer la vie. Les deux Galions demeurerent devant Nangaſaque quarante jours, depuis le vingt-ſixiéme Juillet, juſques au ſixiéme de Septembre de l'année 1647. On ne peut dire ce que ne firent point durant tout ce temps ceux du Japon, pour prendre leurs ſûretez, & ſe tenir ſur leurs gardes dans les défiances, & les ombrages qu'ils prenoient les moindres choſes. Ils ne laiſſerent pas de paroître vouloir traitter ces Portugais fort obligeamment, & avec toutes les civilitez que les meilleurs amis ſe pourroient rendre par tout ailleurs. Cependant, ils leur firent trouver bon de mettre à terre toute leur artillerie, leurs munitions, leurs voiles, & leurs timons, pour mettre le tout à leur garde, les aſſeurant de le leur rendre très-fidellement, lors qu'ils ſeroient prêts de ſortir de leurs ports.

Les Portugais ne furent pas d'avis au commencement d'accorder cette demande. Ils s'excusoient qu'ils n'avoient pas ordre de ceux qui les envoyoient d'en agir ainsi. C'étoit pourtant plûtôt par l'apprehension qu'ils avoient que les Japonnois ne voulussent les desarmer, pour venir en suite avec moins de peril leur ôter la vie, ainsi qu'il étoit arrivé à l'Ambassade qui y étoit venuë de Macaô en 1640. Ils connurent neanmoins peu de temps après qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'ils pouvoient en toute sûreté leur accorder ce qu'ils demandoient. Ils voyoient tous les jours que les vaisseaux Hollandois qui arrivoient alors à Nangasaque, ne faisoient pas de difficulté de leur laisser en garde tout leur équipage. Car, on usoit aussi au Japon de toutes ces précautions à l'égard des Hollandois, par la crainte qu'on y a generalement de tous les Etrangers. Mais on y apprehendoit les Espagnols encore plus que tous les autres.

Toutes ces terreurs paniques ne sont qu'un artifice de l'ennemi du salut des hommes, qui prétend par là empêcher que ces miserables peuples ne viennent à la connoissance de la veritable Religion. Car il est certain, qu'à bien considerer le Japon, il n'y a point de Sou-

verai

verain dans l'Europe, & non pas même le Roi d'Espagne, qui pût conquerir un païs si éloigné, ni qui y pût même conserver une seule place. Il ne faut pour cela que considerer que le Japon est une étenduë de terres & de peuples, qui contient plus de soixante Royaumes. Ils ne sont pas à la verité si grands chacun en particulier que le Royaume de Naples, mais au rapport des Espagnols, qui ont vû les uns & les autres, ils ne le sont pas moins que ceux de Grenade, de Murcie, de Valence, & d'Andalousie. Il n'y a pas ainsi lieu de douter, qu'un Prince, qui commande à soixante de ces Royaumes, ne soit très-puissant Monarque. Et tout ce grand païs est encore extrémement peuplé d'une Nation toute guerriere, & qui craint si peu la mort, que pour s'expliquer seulement de ce qu'elle voudroit faire pour les personnes qu'elle aime, ou pour le service de son Prince, elle ne tarde pas à se mettre le poignard dans le sein. Ces peuples sont aussi tres-unis ensemble, & tres-soûmis à ceux qni les gouvernent. Ils sont encore tres-bien armez, & de toutes les armes, dont on a l'usage dans l'Europe. On peut juger de là, si quand un Prince étranget seroit passé dans le Japon, & qu'il y auroit pris, ou fait construire quelque place, il s'y pourroit maintenir

long-temps, quelque forte & bien pourvûe qu'elle fût, & quand même il y emplouroit tout ce qui suffiroit pour faire subsister une Armée entiere. Il auroit bien-tôt de rudes assauts à soûtenir du côté de la terre. Il y verroit bien-tôt de puissantes batteries ruïner ses défenses; & quelque resistance qu'il fît, il ne laisseroit pas de demeurer toûjours assiégé & enfermé, non seulement au milieu de grandes Armées, mais encore de murailles & de montagnes même, s'il étoit necessaire. Du côte de la Mer, quand même il l'auroit libre, & un port par où il pourroit recevoir du secours, il pourroit s'attendre de trouver du soir au matin la Mer & l'entrée de son port fermées par des montagnes que les Japonnois y transporteroient, s'il en étoit besoin, Il y a là, des gens & des vaisseaux, & tout ce qui est necessaire pour de plus grandes entreprises. Ce Conquerant se verroit donc bien-tôt enfermé dans sa place, sans esperance de secours. Et quand il auroit des vaisseaux & des forces en Mer, s'ils n'étoient pas encore entrez dans son port, il verroit qu'ils n'y pourroient plus aborder, & qu'il n'auroit pas même de port alors, en sorte qu'il seroit obligé de les abandon-

ner

ner aux tempêtes & aux mauvais temps, aux bancs & aux bas fonds, qui se trouvent en ces Mers plus qu'en toutes les autres du reste du monde. Que s'ils étoient dans le port, ce seroit pour n'en pas sortir, pour demeurer assiégez & enfermez comme lui.

Il ne faut pas qu'on se figure, que ce soit une exageration, de dire, que les Japonnois transporteroient les montagnes. Cela doit s'entendre par pieces & par morceaux, & non pas toutes entieres & à la fois, comme de grands Saints l'ont fait autrefois d'une maniere miraculeuse. Pour montrer cela, je n'ay qu'à rapporter ce que fit le Gouverneur de Nangasaque, dans le temps que les deux Galions des Portugais demeurerent dans son port. Après plusieurs demandes & réponses des uns & des autres, ils entrerent enfin dans le canal de la Riviere, qui a auprès de cette Ville plus d'un quart de lieuë de largeur. Mais quelques jours après, ceux qui étoient sur ces Vaisseaux, furent fort surpris de voir un matin cette Riviere fermée dans toute sa largeur d'un grand pont, entre lequel & le Château de la Ville, ils se trouvoient cemme prisonniers. Les Japonnois n'en demeurerent pas là. Deux ou trois jours après, ils firent voir encore

un matin sur ce même Pont, quatre Forts en distance égale, tout couverts d'artillerie & de gens de guerre. Outre ces Forts, il y avoit aux deux extremitez du Pont, en descendant la Riviere, deux Escadres de Vaisseaux, ou plûtôt deux Armées entieres, où il paroissoit en chacune plus de mille Barques & Navires, tant grands que petits, avec un nombre de milices dessus presque incroyable. Il est aisé de voir, si après cette diligence, les Japonnois ne pourroient pas faire des choses, qu'il semble qu'on ne pourroit rappoiter sans exageration.

On sçût que ce qui avoit donné sujet au Gouverneur de Nangasaque de faire tout ce grand appareil, étoit qu'après avoir donné avis à la Cour du Japon de l'Ambassade des Portugais, il avoit pris garde qu'ils étoient entrez en des défiances, qui les auroient pû porter à s'en retourner, & comme il avoit apprehendé de fascher l'Empereur, & de passer à la Cour pour un imprudent, si, après avoir donné avis de cette Ambassade, elle s'en étoit retournée sans avoir receu les ordres & les réponses de la Cour, il s'étoit pour cela si bien préparé à retenir ces Ambassadeurs.

Si

Si le Gouverneur d'une ſeule Ville pouvoit, pour un ſujet ſi peu important, faire une telle dépenſe, & une telle oſtentation de ſa puiſſance, en conſtruiſant ſur une grande Riviere en moins de quinze jours un Pont avec des Forts tout couverts d'artillerie, & mettre encore plus de deux mille Vaiſſeaux, avec tout leur équipage, & leur monde en état de combattre, ſans les autres milices qu'il tenoit encore ſous les armes dans ſes places: que ne pourroit point ſon Souverain & ſon Maître, pour chaſſer de ſes Etats & de ſes Terres un ennemi qui y ſeroit entré, quelque puiſſant & quelque redoutable qu'il fût. Il eſt donc certain qu'il n'y a point de Rois ni de Princes dans l'Europe, qui gagnaſſent beaucoup à faire des Conqueſtes ſi loin. Ce n'eſt pas que quelques Japonnois n'ayent dit, que dix mille bons Soldats Eſpagnols pourroient conquerir le Japon. Mais les Eſpagnols ſeroient fort vains, s'ils pretendoient que ces Iaponnois leur auroient parlé alors fort ſerieuſement. Dix mille hommes, ſans autres dix mille encore pour ſoûtenir ces premiers au beſoin, ſeroient ſi peu de choſe, pour faire quelque grand exploit dans un païs ſi puiſſant, qu'à peine y'en auroit-il aſſez pour ſoûtenir une embuſcade des ennemis. Et ſi la faim

& les maladies, dans un changement d'air & de climat où les incommoditez des mauvaises nourritures en faisoient mourir une partie : Si la difficulté de traverser les Rivieres, & de s'ouvrir les passages en noyoit ou perdoit une autre : Si les attaques des ennemis, les embuscades, les escarmouches & les batailles en consumoient encore une autre, combien resteroit-il enfin de ces dix mille hommes? puis que quand même il n'y a ni guerre, ni ennemis, c'est si-tôt fait d'un bien plus grand nombre? Le sens commun demeure donc bien d'accord qu'il n'y auroit qu'à rire d'un homme qui ajouteroit quelque creance aux paroles de ces Japonnois, aussi bien que de celui qui croiroit avoir avancé quelque chose pour avoir défait dix mille ou cent mille hommes dans le Japon, qui ne feroient pas encore si bon marché de leur vie à ceux qui les attaqueroient.

Il paroît ainsi que le Japonnois n'à pas beaucoup de sujet d'avoir peur. Mais le Demon le trouble de la sorte, pour lui faire fermer l'entrée de son païs à la lumiere du saint Evangile. Elle y est fermée aussi par une si horrible persecution, qu'à l'exception de celle qu'on attend de l'Ante-Christ, les Histoires n'en marquent gué-

res

res de plus cruelle. Il n'y a pas même d'eſperance que les Miniſtres du Dieu vivant puiſſent approcher de long-temps de ce grand païs, ſi ce n'eſt que comme il a la clef de cét abyſme en ſes mains, il y ouvre une voye qu'on ne ſçait pas encore. On voit ſeulement que s'il y avoit quelques moyens humains pour rendre le Japon libre aux Chrétiens, ce ſeroit en faiſant mieux connoître à ce Prince l'état de ſes forces & de ſa grande puiſſance; qu'il ne doit pas apprehender des Conquerans, lui qui eſt plus en état de faire trembler tout ce qu'il pourroit avoir d'ennemis au monde; que des Etrangers ne gagneroient guéres à le venir attaquer; qu'il ſçait déja que ſes voiſins n'ont pas des forces égales aux ſiennes, & que les autres Princes plus éloignez, quelques puiſſans qu'ils fuſſent, n'auroient garde de lui venir apporter de ſi loin des victoires & des triomphes. *Le Japonnois eſt un Prince ſi ſuperbe, & toute ſa Nation tellement ſenſible à la gloire, que ſi cette vanité pouvoit une fois avoir entrée dans ſon eſprit, ils donneroit bien-tôt la liberté dans ſon païs à tous les Etrangers, & pour lors il ſe ſoucieroit ſi peu qu'ils fuſſent ou qu'ils ne fuſſent pas des eſpions des autres Princes,

 qu'il

qu'il envoyeroit même les défier & leur faire des menaces dans leurs Etats. Ceux qui ſçavent mieux l'humeur de cette Nation, & combien elle eſt puiſſante, jugeront s'il y a quelque apparence qu'elle pût changer de conduite en connoiſſant mieux ſes forces.

L'on a parlé du Japon avec un peu plus d'étenduë, dans le deſir que s'il étoit poſſible, ces miſerables ceſſaſſent de craindre leur bonheur, & donnaſſent enfin quelque liberté à ceux qui ſeroient prêts de le leur faire connoître. Il n'y en a aucun moyen preſentement. Leurs apprehenſions au contraire augmentent tous les jours. Autrefois ils ne craignoient que des ennemis éloignez ; mais ce ſont leurs voiſins à preſent qu'ils redoutent le plus ; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils les doivent craindre. C'eſt la juſte punition de ceux qui ont peur & qui ſe tourmentent ſans ſujet, d'avoir enſuite de juſtes ſujets de ſe tourmenter & de craindre. Le Japonois eſt tres proche voiſin du Tartare ; car le Royaume de la Corée, dont il eſt le Maître, n'eſt éloigné que de trente lieuës des Iſles du Japon. Si ces Princes venoient donc à ſe broüiller, & que les Tartares entraſſent dans le Japon, comme ils ont fait en la Chine, ce ne feroit pas une petite marque

que que Dieu voudroit desormais se faire connoître dans ce grand païs. Toutes les précautions que l'on y prend ne seroient pas alors plus puissantes, que l'ont été celles qu'on a prises en la Chine, & ces miserables reconnoîtroient enfin qu'ils ont un Maître auquel ils ne sçauroient empêcher l'entrée de leurs terres; parce qu'il sçait bien se faire ouverture où il lui plaît, mais d'une maniere qu'ils ne connoissent pas.

Le Japonnois, qui est ainsi entré en de nouvelles frayeurs depuis la ruïne de ses voisins, a fait traiter avec une dureté de barbare tous les Chinois qui étoient dans ses Etats, & ceux même qu'il sçavoit bien n'avoit rien contribué à la perte de leur Empire. Il y avoit un grand nombre de Chinois dans le Japon qui y avoient épousé des femmes, & donné aussi leurs filles à ceux de ce païs. Quelques-uns alloient & venoient continuellement de la Chine au Japon pour l'exercice de leur Commerce. D'autres qui étoient de riches Marchands étoient plus residans à leurs boutiques & à leurs magasins, où ils vendoient leurs marchandises & entretenoient assez grand negoce avec les Marchands du Japon. Tous ces g... s n'étoient ni complices, ni consentans des trahisons qui se venoient

de faire en la Chine. Ils n'avoient rien contribué aux malheurs de cét Etat. Ils n'étoient pas même alors dans leur païs. Ils s'étoient retirez au Japon, aussi-tôt qu'ils virent le trouble & la guerre dans les Provinces où ils negotioient. Cependant, quelque bien informé qu'on fût au Japon de leur innocence, on n'y eut pas plûtôt sçû la perte de la Chine, qu'ils furent condamnez comme des traîtres & des lasches qui avoient livré honteusement leur Roi & leur Patrie en la puissance de leurs ennemis. On ne voyoit pas le mal que pouvoient avoir fait ces miserables: Mais un Arrêt de l'Empereur de Japon ne laissa pas de declarer que la Nation des Chinois étoit desormais indigne de vivre parmi ses peuples & d'ordonner qu'elle eût ainsi à sortir au plûtôt de toutes ses terres & Seigneuries, sous de trés-rigoureuses peines. Il fallut s'en aller sans replique, car les volontez de ce Prince, ni les Arrêts de son grand Conseil de Tenca, ne souffrent pas de remontrances. C'étoit une chose pitoyable, de voir tant de miserables se mettre ainsi en mer abandonnez de tout secours, & obligez d'aller chercher des terres inconnuës, ne pouvant ni retourner en leur premiere Patrie, qui étoit toute ruïnée dës Tartares, ni de-
meu-

meurer en une terre qui leur tenoit lieu de Patrie depuis ſi long-temps. Il falloit même faire une grande diligence, en ſorte que dans cét empreſſement, ils ne pûrent pas obtenir d'emporter quelques-unes de leurs marchandiſes, comme du cuivre & des armes, ſur leſquelles il y avoit des défenſes. Seulement quelques-uns de ceux qui s'étoient mariez dans le Japon y laiſſerent leurs familles, dans l'eſperance d'y revenir, lors qu'on n'y porteroit pas les choſes à une ſi grande rigueur ; & depuis ils eurent permiſſion d'aller & de venir avec leurs Vaiſſeaux, mais pour les affaires du Commerce ſeulement, & ſans pouvoir s'arrêter dans ces Etats, comme auparavant.

Les autres Marchands de la Chine, qui y vinrent depuis pour continuer leur Commerce, furent bien encore plus mal-traitez. Comme ils étoient alors ſujets des Tartares, ils avoient des habits & les cheveux courts à la mode de Tartarie. Cette nouveauté ne plût pas au Iapon. On leur envoya donc un commandement de ne pas deſcendre de leurs Vaiſſeaux, ni de décharger aucune de leurs marchandiſes, mais de s'en retourner au plûtôt d'où ils venoient ; & de ne revenir jamais au Japon avec des habits de Tartare ; qu'autre-

ment ils y seroient très-mal receus & punis, comme ils le meriteroient, de leur temerité. Cependant ils ne pouvoient pas s'en retourner du même vent qu'ils étoient venus ; Car comme il y a sur des Mers un rang & un partage de vents qui se succedent durant toute l'année, selon l'ordre à peu près de nos Saisons, il falloit attendre plusieurs mois pour avoir un vent tout contraire à celui qui les avoit amenez. Les Chinois se virent donc dans la necessité d'attendre le temps propre à sortir d'un lieu, où ils ne pouvoient entrer, & de demeurer cependant en Mer prisonniers dans leurs Vaisseaux, où, après avoir déja tant souffert dans leur païs, les inhumanitez du Japonnois leur firent bien sentir qu'ils n'étoient pas encore au bout de leurs maux.

Ils furent si cruellement traitez de ces barbares, que les Tartares qui le sçûrent, en témoignerent fort haut leurs ressentimens, par les menaces qu'ils iroient s'en vanger jusques dans le Japon, & qu'ils apprendroient à ces peuples, qu'ils étoient encore en état de conquerir un Empire. Les deux Vice-Rois de Canton qui se tenoient particulierement offensez de cét insulte des Japonnois, avoient assez d'envie d'en porter leurs ressentimens plus avant. Mais ils

ne pouvoient par eux-même faire quelque entreprise sur cét Etat. C'étoit au jeune Xunchi à entrer le premier dans cette querelle, & il est certain que s'il se fût resolu de porter la guerre dans le Japon, il auroit donné en peu de temps bien des affaires à ce Prince. Il n'y avoit pas loin pour y faire passer des troupes de la Chine & de la Corée, & ces deux Nations, qui sont ennemies de tout temps des Japonnois, ne demandoient pas mieux que cette guerre. C'étoit dequoi donner à penser à son voisin, & l'obliger à rabattre bien-tôt de sa fierté, & encore plûtôt, si Pelipaovan le Conquerant de la Chine avoit paru à la téte de ceux qui auroient voulu lui aider à conquerir le Japon. On ne sçait pas quelle resolution l'Empereur Xunchi auroit pû prendre, & comme il n'est pas permis de vouloir le mal, pour qu'il en arrive du bien, il ne l'est pas non plus de vouloir qu'un Prince devienne un Usurpateur & un Tyran. Mais si Dieu, qui est le maître des Souverains & des Etats, permet jamais que le Tartare porte ses armes dans le Japon, il y a apparence que ce sera un moyen d'y donner quelque entrée à la lumiere du saint Evangile, qui trouve presentement tant de resistance parmi cette Nation.

Voi-

Voilà en general de quelle maniere les Chinois furent traitez de leurs voisins après la perte de leur Empire. La plûpart se contenterent de leur dire des injures, de les railler, & de parler avec mépris de leur Nation. Il n'y eut que le Japonnois qui les traita avec la dureté & la fierté dont il étoit capable. Les Tartares blâmerent seulement les Chinois de leur lascheté, & de ce qu'ils s'étoient si mal défendus; & par mépris ils les appelloient les Doux. Depuis dans les Loix & les Ordonnances qu'ils firent pour le gouvernement de cét Etat, ils parlerent toûjours d'eux en des termes qui leur pouvoient faire connoître qu'ils ne les estimoient guéres. On insulte par tout aux miserables, & par tout ceux qui se soûtiennent encore, foulent aux pieds ceux qui sont tombez, comme si quelque jour ils ne pouvoient pas faire la même chûte. Mais c'étoient des barbares qui traitoient de la sorte les Chinois. Au lieu que des hommes raisonnables auroient bien dû regarder plûtôt la ruïne de cét Empire de la maniere que Scipion envisageoit autrefois celle de Carthage. Ce sage Romain consideroit cette fameuse Ville, qui étoit abandonnée en même temps à la fureur des flammes, & à celle des Soldats Romains, ses irreconciliables ennemis. Il en-

tendoit

tendoit les cris de joye des vainqueurs, & les voix plaintives des vaincus, qui ne laiſſoient pas de percer juſqu'au Ciel à travers l'embraſement où ils étoient envelopez. Il voyoit ces miſerables, qui ſe precipitoient, pour s'échapper du feu, être receus ſur le fer des lances des Soldats, ou être briſez & foulez des pieds des chevaux ſur le carreau. Il regardoit des hommes, dont une moitié du corps étoit toute couverte de playes, & l'autre toute embraſée de flammes, comme ſi ces miſerables euſſent dû mourir de deux morts à la fois. Scipion voyoit d'un lieu élevé tout ce deſaſtre; & ce n'étoit pas ſans verſer des larmes; lors que quelques Chevaliers Romains lui demanderent le ſujet qu'il avoit de pleurer la ruïne d'une Ville, qui avoit été unſi redoutable ennemie de la Republique Romaine: Cét homme qui portoit ſa vie plus loin que les autres, leur fit une réponſe qui étoit digne, ſans doute d'un Philoſophe & d'un Romain.

„ Je ne pleure pas (dit-il) de tendreſſe & de compaſſion pour Carthage; Mais je pleure de voir l'état des choſes humaines, & à quoi elles ſont reduites. Non, je ne répans pas des larmes pour Carthage. Je ſçai trop les maux qu'elle a faits à ma Patrie & à la famille

„ des

» des Scipions. Je sçai les loix de la
» guerre, qui ne pardonnent pas à ceux qui
» se sont declarez tant de fois rebelles & en-
» nemis; & c'est pour la trosiéme fois que
» Carthage a pris les armes contre Rome.
» Je ne suis donc pas si touché de la ruïne
» de cette Ville; moi qui la commande au
» contraire, pour conserver Rome. Mais je
» pleure pour Rome elle-même; & je ne
» puis retenir mes larmes, en voyant qu'un
» jour ma Patrie n'aura pas un sort
» plus favorable. Je pleure enfin les
» maux à venir de Rome; & je les regarde
» déja dans les ruïnes de cette Ville si fameu-
» se dans tout l'Univers, & si puissante par
» mer & par terre depuis sept cens ans. Je
» la vois qu'elle étoit, il n'y a pas encore
» soixante & dix ans, si glorieuse des dé-
» poüilles des Romains qu'elle remporta à
» la bataille de Cannes. Je la vois qu'elle
» nous étoit si redoutable, pendant qu'An-
» nibal combattoit pour elle, cet Annibal
» qui vint arborer ses étendars jusques sur
» les portes de Rome, & qui auroit pû en-
» core se rendre maître du Capitole, s'il
» eût sçû se bien servir de la fortune & de
» ses avantages. Voilà donc cette Ville qui
» a coûté la vie à tant de Consuls Romains,
» qui a été tant de fois la victorieuse de
» nos Armées, & des plus fameux de nos
» Capi-

„ Capitaines. N'eſt-ce pas dans ces Places & ſur ce même theatre, que nous voyons à cette heure tout couvert de flammes, qu'on a meſuré autrefois par boiſſeaux les anneaux des Chevaliers Romains, de tous ces vaillans hommes qui venoient de ſuccomber ſous les armes victorieuſes de Carthage? Mais je vois la fortune de Carthage bien differente de ce qu'elle a été autrefois : je vois par là, qu'il n'y a point de proſperité conſtante ſur la terre ! Il n'y a point d'Empire ſi puiſſant, dont il ne faille attendre quelque jour le renverſement & les ruïnes. Et Rome ma Patrie ne ſera de même en ſon temps que les ruïnes de cette Rome qui fait tant d'oſtentation de ſa grandeur & de ſa puiſſance, aujourd'hui qu'elle a la victoire & qu'elle triomphe de ſa plus redoutable ennemie.

Scipion enviſageoit de la ſorte les malheurs à venir de Rome, dans les maux preſens de Carthage. Pour ſçavoir s'il s'eſt trompé dans ce qu'il preſſentoit devoir arriver à ſa Patrie, il n'y qu'à voir ce qu'en dit un Pere & un Docteur de l'Egliſe. S. Jerôme ne fait pas difficulté d'interrompre l'expoſition qu'il fait des Ecritures ſaintes, pour déplorer le ſac & le pillage de Rome, qui arriva de ſon temps.

„ Car-

„ Carthage (dit-il) a été ruïnée une
„ seule fois, & Rome plusieurs. Les en-
„ nemis de Rome sont entrez plusieurs
„ fois victorieux dans cette premiere Ville
„ du monde. Il est arrivé une fois entre
„ les autres, qu'un seul petit animal a été
„ l'occasion de la perte de Rome. Ce qui a
„ fait dire à un Historien de ces temps, qu'-
„ afin qu'il ne manquât rien à la maîtresse
„ du monde, il falloit qu'on pût dire en-
„ core qu'un lievre avoit pris Rome. Il se-
roit donc à propos que les hommes regar-
dassent avec des yeux raisonnables toutes ces
grandes revolutions qu'ils voyent arriver
dans les Etats. Chacun qui pourroit pres-
sentir ses maux à venir par ceux qu'il voit
arriver aux autres, pourroit ainsi se dé-
tromper de sa fausse prosperité, & se mieux
preparer aux disgraces communes à tous les
hommes. Les Princes & les Nations voi-
sines des Chinois auroient bien dû envi-
sager de la sorte la ruïne de ce grand Em-
pire, plûtôt que d'insulter à des misera-
bles, ainsi que fit le Japonnois, qui n'eut
pour eux qu'une dureté & une inhuma-
nité de barbare. C'est par cette remar-
que que j'acheve de rapporter ce qui s'est
passé de plus considerable dans la Conquê-
te de la Chine. Il reste à dire quelque
chose de l'état où elle est presentement
sous

sous ses nouveaux Maîtres ; de leur conduite & de leur maniere de gouverner ; de leur Religion, de leurs forces, de l'état de leurs Armées, & enfin des mœurs & des coûtumes des Tartares.

CHAPITRE XXV.

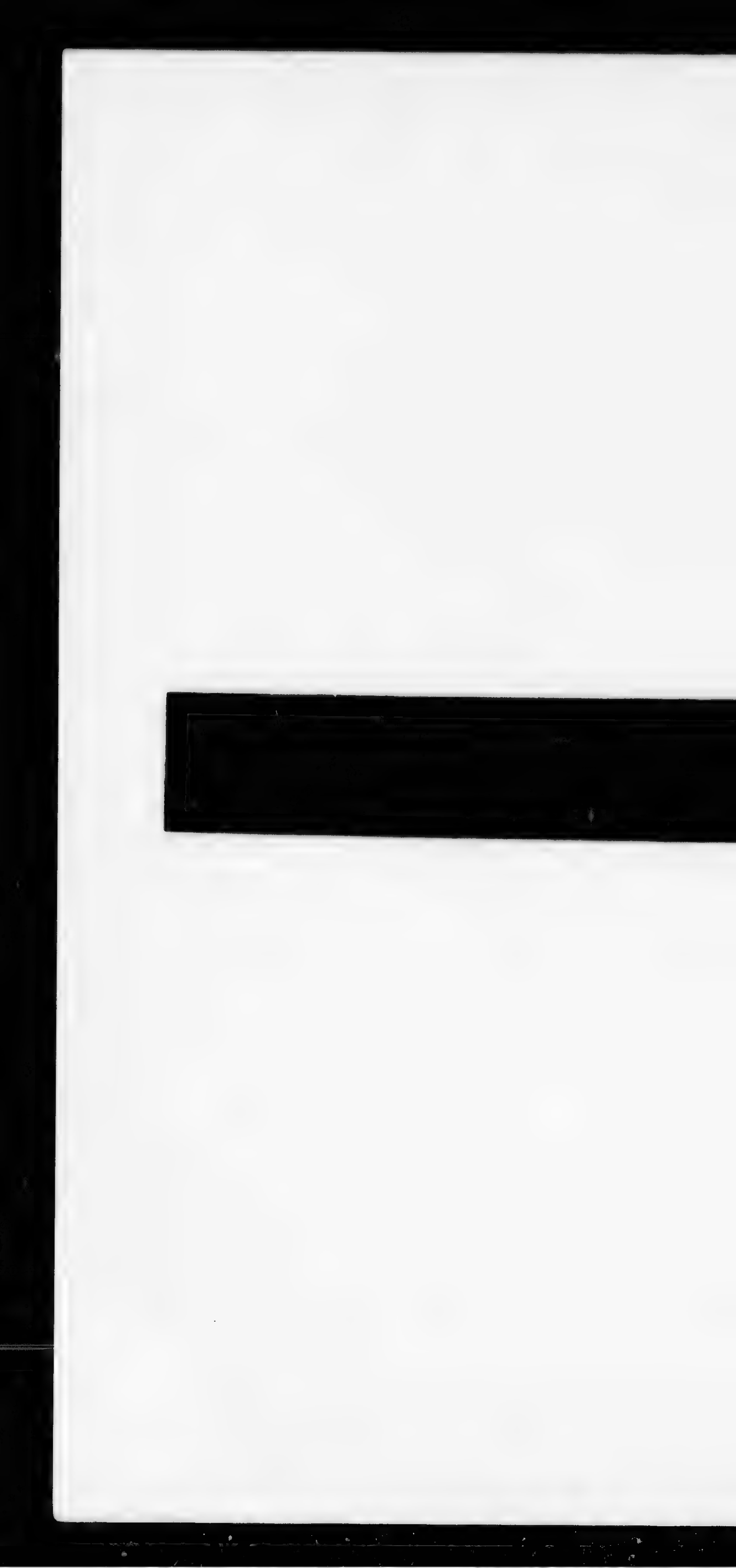
Quelle est la Religion de ces Tartares. De leurs vices, & de leurs vertus naturelles.

ON peut dire que les Tartares qui ont conquis la Chine, sont des hommes presque sans DIEU & sans Religion : Car il ne paroît gueres qu'ils s'attachent à reconnoître aucune Divinité, ni à faire des actes d'aucune Religion particuliere. On voit seulement qu'ils reçoivent indifferemment toutes les Religions ou superstitions qu'on leur presente, qu'ils n'en rebuttent aucune, & qu'ils s'accommodent de toutes. Ainsi, comme on pourroit dire, que ce ne seroit point proprement avoir d'ami, que d'avoir tout le monde pour ami, & ne connoître point d'homme de bien, que de n'en connoître point de méchant. On pourroit dire de même des Tartares, qu'encore qu'à l'exterieur ils puissent passer pour des idolâtres, ils

ils n'ont pourtant point, à proprement parler, de Religion, parce qu'ils ne sçavent, & ne se soucient guéres de sçavoir ce qu'ils adorent. Ils ne paroissent pas même la plûpart avoir ces premieres notions que le seul instinct de la Nature imprime dans l'ame sans aucune lumiere surnaturelle, & par où les Philosophes font reconnoître un souverain être, & une premiere cause de tout ce qui se meut, & qui se produit dans la Nature.

Aussi les Tartares n'ont-ils point d'Idoles, ni aucune de toutes ces Divinitez de l'Antiquité. Ils reverent seulement, ou plûtôt ils admirent le Ciel, tel qu'il se presente à leurs yeux, & sans y rien considerer que ce qu'ils y voyent de haut, de grand & de lumineux. C'est ce qui fait tout leur veneration, comme c'est aussi ce qui fait plus d'impression sur les peuples. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils se donnent beaucoup de peine dans ce culte qu'ils rendent au Ciel. Leur devotion ne va pas si avant. Ils ont seulement leurs Bonzes, qui sont comme leurs Prêtres qui doivent faire quelques sacrifices. Ce sont aussi leurs Philosophes & leurs gens de Lettres, desquels toutefois ils n'ont pas une grande estime. Leurs femmes comme la devotion, vraye ou fausse,

par tout plus naturelle à ce ſexe, paroiſ-
ſent avoir un peu plus de Religion, &
elles le témoignent, en ce qu'elles ont plus
de veneration pour leurs Bonzes. Du
reſte, cette Nation qui n'embraſſe aucu-
ne Religion particuliere, n'en contredit
auſſi aucune, & s'accorde aiſement à
reconnoître pour Divinité ce pourquoi
elle voit qu'on a quelque veneration. C'eſt
ce qui a parû dans tous les lieux de la
Chine où elle a paſſé. Il y a dans tout
ce païs une infinité de Pagodes, qui ſont
les Dieux & les Idoles des Chinois, avec
un grand nombre de Temples, où ſont
ces Pagodes, qui ſont tous magnifique-
ment baſtis & ornez richement. C'étoient
les retraites de grandes troupes de Bonzes
qui y vivoient alors fort à leurs aiſes. Car
quelque choſe qu'on voulût dire des gran-
des auſteritez de ces miſerables, ce n'étoit
pas parmi eux que ſe trouvoient des gens
qui mortifiaſſent & affligeaſſent beaucoup
la Nature. Auſſi les Tartares ne virent-
ils pas ces viſages pâles & défigurez, dont
on parloit tant parmi le peuple. Ils trouve-
rent au contraire, des hommes frais, bien
nourris, & dans un embonpoint qui leur fit
croire que la vie qu'ils faiſoient, n'étoit pas
ſi dure ni ſi penible. Les Tartares ne leur
firent aucun mal non plus qu'à leurs Tem-
ples



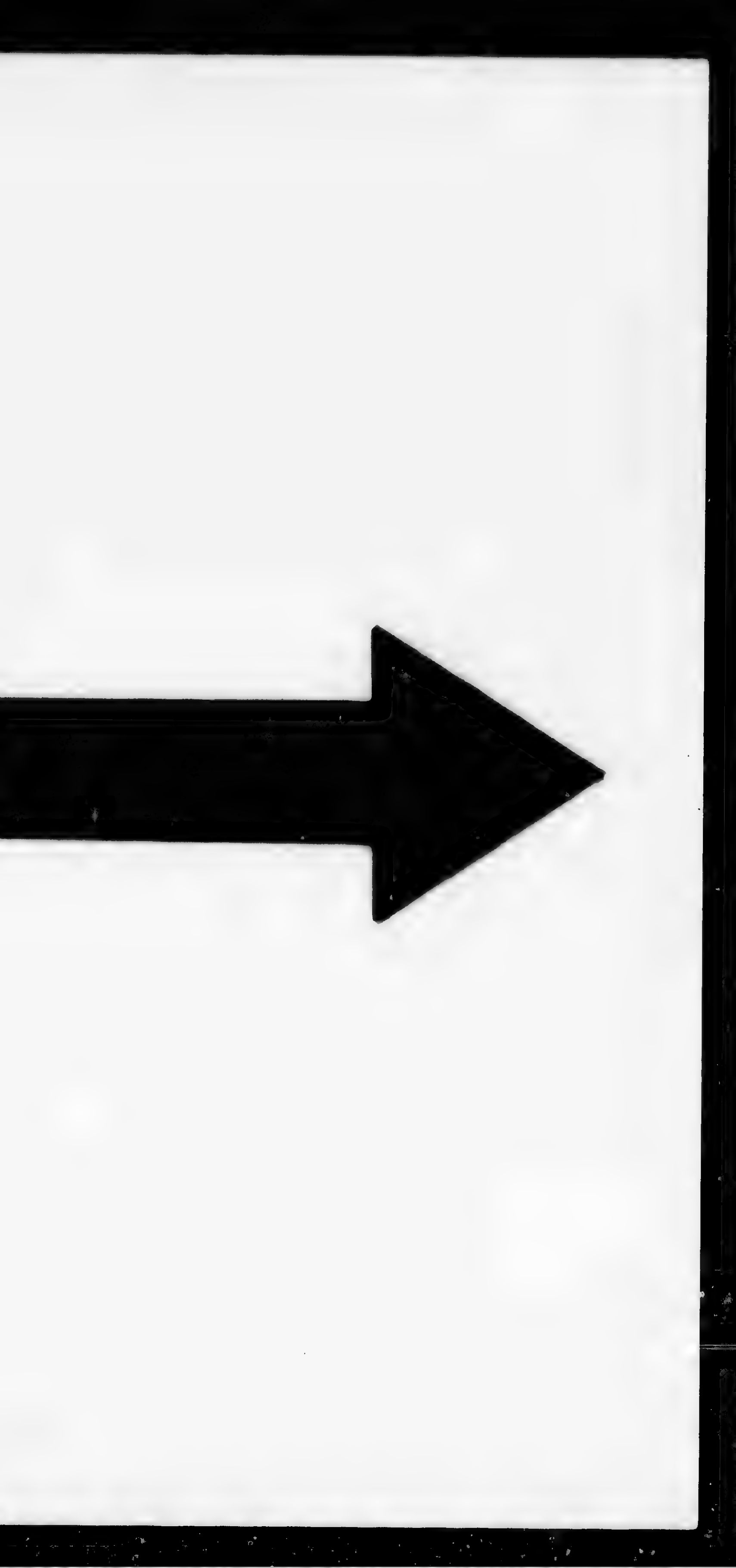
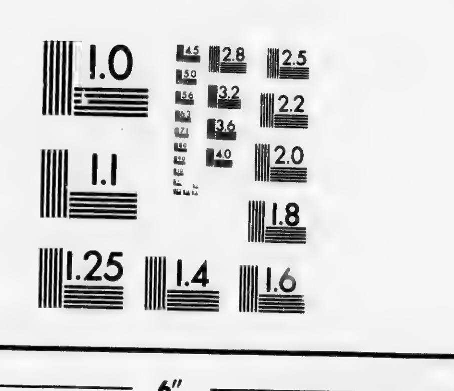


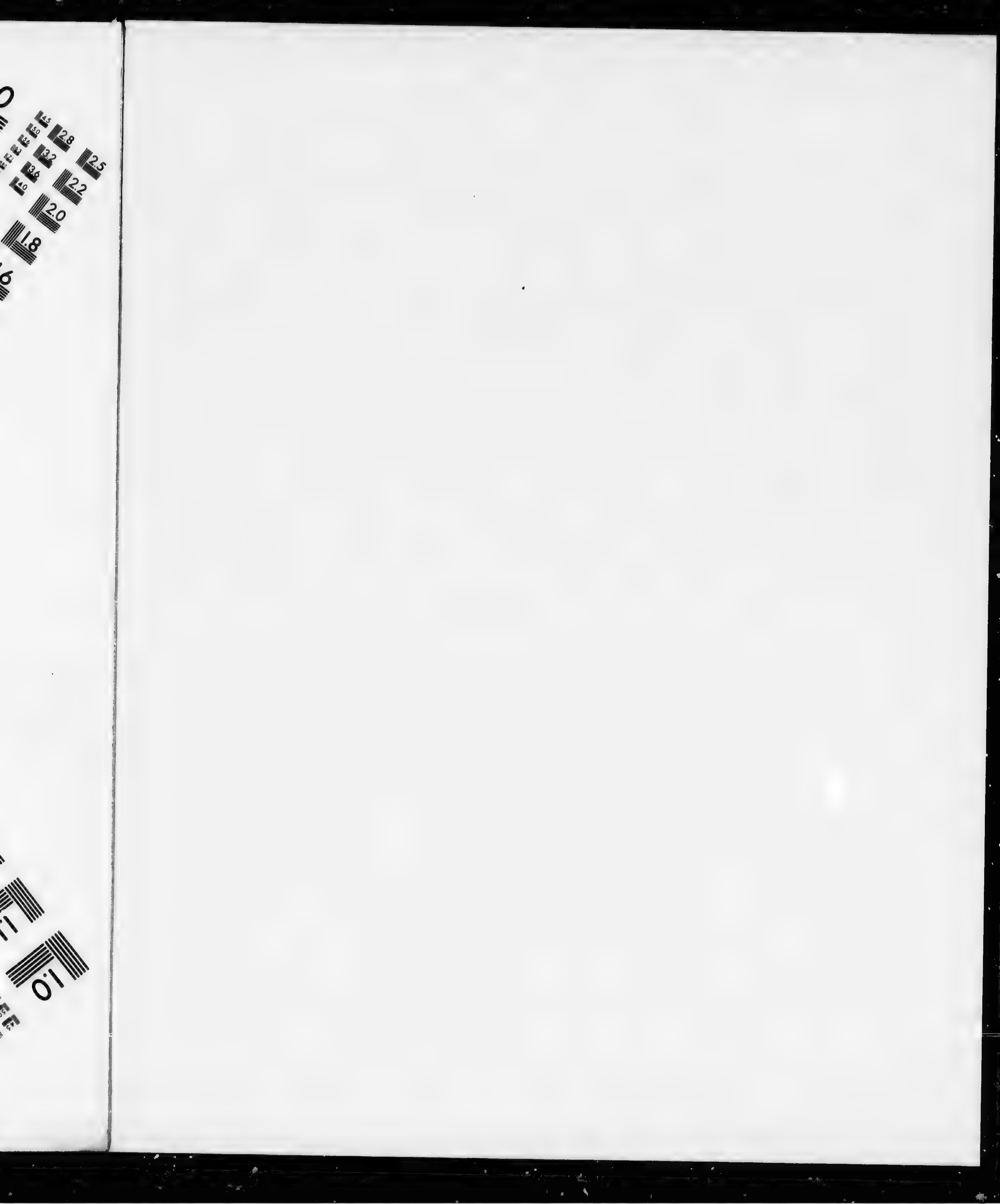
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



ples & à leurs Pagodes. Il est vrai qu'on ne pourroit pas bien dire, si c'étoit par Religion ou par superstition, ou par quelques raisons d'Etat. Ils ne pillerent point cependant aucun de ces Temples. Ils ne maltraitterent aucun de ces Bonzes. Ils ne leur osterent rien des revenus & des possessions que leur avoient donné les Rois de la Chine, encore qu'elles fussent très-considerables. Cette moderation pourroit passer pour des sentimens de Religion & de veneration que les victorieux auroient eu pour ces Temples. Mais d'ailleurs, ils n'étoient pas si scrupuleux, qu'ils n'en fissent des écuries, & qu'ils ne logeassent leurs chevaux parmi les Pagodes. Pour les Bonzes, ils les appelloient avec assez de mépris des faineans qui fuyoient le travail & la peine, des fourbes qui trompoient & amusoient le monde, & qui mangeoient bien à leurs aises le pain des pauvres. Sortez d'icy, (leurs disoient-ils quelquefois,) fourbes que vous êtes : Venez à la guerre ; venez goûter des fatigues de la vie, où il y a longtemps que vous êtes à rien faire. Ils les mal-traittoient de paroles ; mais ils ne les forçoient pas davantage à quitter leur Etat & leurs façons de vivre. Et on croit qu'il

y

y avoit ordre de l'Empereur Xunchi de ne pas tourmenter les Bonzes, & de ne pas faire de desordre dans leurs Temples.

On croyoit cependant que les Tartares extermineroient avec le temps tous ces gens inutiles, ou pour le moins qu'ils mettroient parmi eux de bonnes reformes. La maniere de vivre des Bonzes ne revenoit guéres à leur humeur, & ne les contentoit pas. Mais pour ne pas rendre leur Gouvernement odieux, s'ils entreprennoient si-tôt cette affaire, ils crûrent y devoir agir avec plus de retenuë. Ils ne pouvoient rien faire cependant de plus important pour l'entrée & l'accroissement de la Religion Chrétienne dans tout ce grand païs. Car ce sont les Bonzes qui se sont jusques ici le plus opposez aux Ministres du saint Evangile. Ce sont eux qui ont mis plus d'obstacles à la conversion de ces peuples; Et ce n'est pas après tout, qu'ils soient si zelez pour leur fausse Religion, qu'ils le sont pour ce qui leur paroît plus effectif & plus solide, qui est de se maintenir en un état de vie, qui leur est assez doux & commode.

Il faut dire aussi de quelle maniere les Tartares en ont usé à l'égard des Chré-

tians & des Eglises qu'ils ont trouvé dans le Chine. Il y avoit en beaucoup de lieux des Ministres de nôtre sainte Religion, & il est certain qu'ils ont toûjours eu pour eux incomparablement plus de respect & plus d'estime que pour tous les Bonzes. Ce n'est pas que parmi les desordres de la guerre, les assauts & les prises des Villes, les Peres Jesuites, qui sont les seuls Ministres de la Religion Chrétienne dans la Chine, n'ayent souffert, & en leur personne & en leurs biens quelques mauvais traittemens de l'insolence des Soldats, principalement des Chinois qui étoient dans les Troupes des Tartares. Mais c'étoit contre tous les ordres des Vice-Rois & des Generaux qui commandoient les Armées, & qui étoient très-éloignez d'autoriser ces violences. Ils le témoignerent assez par la maniere obligeante dont ils traitterent depuis ces Peres. Car ils leur donnerent toutes les sauve-gardes & les sûretez qu'ils pûrent souhaitter, & ils delibererent même avec eux de leurs affaires avec toute sorte de familiarité & de confidence. Il est à remarquer aussi que ce que les Jesuites souffrirent, ne fut pas au sujet de la Religion. Les Tartares, comme nous avons dit, ne se préoccuppolent pas sur ces matieres. Mais il

étoi

étoit assez difficile que l'insolence d'une Soldatesque victorieuse ne s'emportât à des excez, qui lui sont par tout si ordinaires, & encore plus parmi des barbares.

Mais il parût que les femmes Tartares avoient encore bien moins d'éloignement de nôtre sainte Religion: car elles alloient & venoient fort librement dans les Eglises que les Chrétiens ont à Pequin. C'étoit à la verité par curiosité plûtôt que que par aucun sentiment de pieté. Mais elles ne laissoient pas cependant d'avoir beaucoup de respect pour les saintes Images qui ornoient les Autels de ces Eglises. Elles auroient pû y aller aussi par quelque complaisance pour les Peres Jesuites, qu'elles voyoient être très-considerez de l'Empereur & de tous les Grands de sa Cour: Car toute cette Nation suit & s'accommode merveilleusement aux personnes. Elle est encore très-civile & très-complaisante, & ne se préoccupe pas, comme nous avons dit, contre aucune Religion; ce qu'on ne peut nier n'être une très-bonne disposition, pour commencer à se faire instruire de la Religion Chrétienne, & à donner ensuite toute creance aux veritez qu'elle enseigne, & qu'elle sait être si conformes aux plus pures lumieres de la raison.

Les Tartares, pour ce qui eſt de leurs mœurs, ne ſont pas des hommes mols & ſenſuels, comme les Chinois. Ils n'ont pas auſſi un ſi grand nombre de femmes. Mais ils déteſtent ſur toute choſe les vices infames & abominables. C'eſt ce qui fit que l'Empereur Xunchi, qui ſçût que les Chinois y étoient ſujets, publia une Ordonnance, auſſi-tôt qu'il prit poſſeſſion de cét Etat, que quiconque auroit tenté ſeulement une de ces abominations auroit la main coupée, & que celui qui l'auroit commiſe, perdroit la teſte ſans aucune grace. Ils tiennent encore le larcin pour un ſi grand crime, que dès la premiere fois, ils le puniſſent de mort.

On remarque que du reſte cette Nation a des qualitez fort eſtimables: Elle eſt noble & genereuſe dans ſes manieres d'agir; Elle procede avec franchiſe & de bonne foi, principalement en temps de paix, où elle n'a point d'ennemis à craindre. Ceux auſſi qu'elle commet pour rendre la juſtice, doivent être très desintereſſez: car elle leur défend de prendre aucune choſe des Parties, & les punit très-rigoureuſement s'ils le font. On n'appelle pas là, comme on fait ailleurs, ce que des Juges prennent, des preſens ou des épices; mais un vol & un larcin,

larcin, ce qui eſt auſſi le nom que la Loi de DIEU donne à tout ce que l'on preſente pour achetter & faire vendre la juſtice. On verra quelles ſont leurs autres Vertus morales, lors qu'on parlera de leur gouvernement.

Les plus grands vices des Tartares ſont, d'être cruels dans la guerre. Ils aiment pour lors extrémement à répandre le ſang. On a dit même qu'ils alloient juſqu'à cét excés que de manger la chair de leurs ennemis ; ce qui ſeroit inhumain. Maîs on n'en a pas des preuves bien certaines ; & il ne paroît pas au moins que ce ſoit le vice de toute la Nation. C'auroit pû être ſeulement en quelque rencontre une rage des plus barbares, & de gens qui ne ſont parmi eux d'aucune conſideration.

On a pris garde auſſi qu'il ne falloit pas s'aſſûrer trop ſur leur parole, quand il leur peut revenir quelque profit de ne la pas tenir. Mais il faut conſiderer que ce ſont des barbares voiſins aſſez proches des Mahometans, pour avoir appris d'eux ce vice, dont la Loi de leur faux Prophete les abſout ſans beaucoup de peine. Plût à DIEU que ce ne fût que le vice des Mahometans & des Tartares, & que Machiavel n'en eût pas établi la pratique en-

core mieux que Mahomet. Ce ne sont donc pas seulement les Turcs & les Tartares qui faussent leurs sermens & leurs paroles; si ce n'est que les parjures & les perfides doivent passer generalement pour des Turcs & des barbares, & pour de veritables Infidelles.

C'est à peu près ce qu'on a pû apprendre de la Religion de ces Tartares qui ont conquis la Chine. C'est aussi ce qu'on a pû remarquer de leurs vices & de leurs vertus. Il faut dire quelque chose de la forme & de la maniere de leur gouvernement.

CHAPITRE XXVI.

Gouvernement des Tartares dans la Chine.
Excellentes qualitez du jeune Xunchi.
Reforme qu'il fit des Mandarins, & des Eunuques de cette Cour.
Honneste liberté des femmes Tartares.

LEs Tartares, quelques barbares & infidelles qu'ils soient, ne laisseroient pas, par la maniere dont ils se gouvernent, de donner d'excellentes leçons aux plus sages de nos Politiques. On a déja remarqué que ces peuples qui environnent presque toute la Chine du costé des terres, tiennent un très-grand païs qu'on divise en plusieurs Etats & Royaumes. Les Chinois en font le partage comme du monde en general. Car ils les appellent les Tartares du Levant, du Couchant, & du Nort. Aussi cette Nation occupe-t'elle un si grand païs, qu'elle paroît elle seule comme un monde entier. Les plus puissans de ces peuples sont ceux du Levant & du Septentrion. Ce sont eux qui avec leur jeune Roi Xunchi ont conquis la Chine. Ils avoient depuis long-temps la guerre avec ceux qui sont plus avancez vers le Couchant & le Midy, & ce qui est re-

marquable eſt qu'ayant fait alors un accord entr'eux, qui donna les moyens à Xunchi de paſſer avec de plus grandes forces dans la Chine, ils le garderent de ſi bonne foi, qu'ils ne parurent pas même avoir la moindre jalouſie des victoires d'un Prince & d'un parti, qui étoit leur ennemi „ depuis ſi long-temps. Nous ſommes „ tous Tartares (diſoient-ils) pourquoi „ donc voulons-nous nous détruire les uns „ les autres, afin de faire triompher de nous „ un ennemi étranger ? Qu'il periſſe plûtôt, & en ſoit le victorieux qui pourra! „ Et cependant maintenons-nous nous autres. Ce qui ſe paſſa chez ces barbares eſt bien oppoſé à ce qui ſe fait parmi des Chrétiens, où un Prince n'a preſque pû faire d'entrepriſe conſiderable contre les infidelles, qu'il n'ait eu lieu d'aprehender qu'on voiſin n'entrât en même temps à main armée ſur ſes terres. C'eſt ſans doute que tous les Chrétiens ne regardent pas le Turc comme leur ennemi commun. Les uns cependant ſont des Chrétiens, & les autres des infidelles & des idolatres. Les uns ſont des Politiqnes & des hommes civiliſez, & les autres ne ſont que des Tartares & des barbares. Mais Dieu confondra même quelque jour ces Politiques plus arbar es que les Tartares.

Xunchi,

Xunchi, en même temps qu'il gagnoit des Villes & des Provinces, pensoit aussi à faire des Loix & des Ordonnances, qui lui pûssent conserver ce que ses armes lui avoient acquis. Il ordonna premiérement ce que l'on a déja remarqué, que les Chinois se feroient tous couper les cheveux, & porteroient la teste rase ainsi que les Tartares, en laissant seulement sur le haut de la teste un toupet plus large pour les reconnoître d'avec les Tartares naturels. Ce commandement fut extremement rude à ces peuples, qui aimoient presque autant perdre la vie que leurs cheveux. On dit que ce fut un Chinois de Pequin qui donna cet avis à ce Prince, lors qu'il s'y fit couronner, comme d'une chose importante pour assûrer sa conqueste. Il y a par tout de ces miserables, qui sont toûjours prêts de vendre leur Patrie à ceux auprès desquels ils peuvent mieux faire leurs affaires.

Ce Prince fit un second Reglement encore plus important pour maintenir ses peuples & ses nouveaux Sujets dans la paix ; & sa politique parut en cela très-sage & très-judicieuse. Un grand nombre de ceux de sa Nation étoit venu s'établir dans la Chine long-temps avant la guerre. Il est assez ordinaire en tous les Païs où il se trouve beaucoup de monde, qu'il en passe de

l'un à l'autre, & principalement d'un qui est moins accommodé à un autre qui est meilleur & plus riche, comme est la Chine à l'égard de la Tartarie, & comme on a été aussi quelquefois de France en Espagne, à cause qu'il y a plus d'argent. Xunchi fit donc un commandement à tous ces Tartares de sortir des Provinces où ils avoient leurs établissemens, tant hommes que femmes, & de quelque âge & condition qu'ils fussent, pour venir sans aucun delai habiter dans les deux villes de Pequin & de Nanquin, où les Rois de la Chine avoient residé ordinairement, & où plusieurs autres Tartares nouvellement venus de leur païs commençoient de s'établir. Il y eut ordre de leur fournir toutes les commoditez dont ils jouïssoient autre part il fut fait un pareil commandement à tous les Chinois qui habitoient ces deux Villes, d'en sortir pour aller s'établir ailleurs.

Cette Ordonnance étoit assez incommode & facheuse aux Tartares mêmes. Mais comme elle importoit à l'Etat, aussi bien que celle d'obliger les Chinois à se couper les cheveux, on consideroit que ces mécontentemens passeroient bien-tôt. Outre que Xunchi faisoit sçavoir à ses peu-

peuples ses volontez de la maniere la plus douce & la plus obligeante, & qui pouvoit mieux leur faire connoître qu'il ne pretendoit pas pour cela les traiter comme des esclaves. Aprês s'être assuré de la force de ces deux Villes capitales, il avoit comme les deux clefs de cét Etat, sous lesquelles il tenoit desormais en sûreté toutes ses conquestes. La ville de Pequin commande à toutes les Provinces du Septentrion, & Nanquin à celles du Midi; & l'une & l'autre de ces grandes Villes sont tellement fortes & puissantes, que chacune pourroit en un besoin se défendre contre toutes les Provinces qui dépendent d'elle. Mais comme elles alloient encore être toutes habitées de Tartares, & qu'il y avoit en garnison les meilleures Milices, avec des Chefs d'une fidelité assûrée, il n'y restoit pas lieu desormais d'y apprehender de sedition, ni de trahison. Ainsi le Tartare ayant ces deux grandes Villes seulement, & quelques bonnes troupes à la garde de la muraille, pour faire passer des Armées de Tartarie lors qu'il le jugeroit necessaire, n'auroit pas eu besoin de tenir d'autres gens de guerre en tout le reste de la Chine, quand même il auroit voulu repasser dans son Païs.

 Quel-

Quelque revolte & quelque foulevement qui eût pû arriver, il n'y auroit point eu de forces capables de lui resister, d'abord qu'il auroit commencé à paroître à la teste de ses Armées. D'ailleurs les Chinois, par crainte de nouveaux maux, & après avoir veu ce que c'étoit que la revolte & la guerre, n'avoient garde qu'ils ne demeurassent soûmis & assujettis comme ils étoient. Cependant ce Prince prenant toûjours toutes ses sûretez n'a pas laissé de tenir encore de bonnes garnisons dans toutes les Villes & Places fortifiées de ce païs. Il n'a pas crû non plus devoir sortir de la Chine. Il est toûjours demeuré à Pequin, encore qu'il n'ait pas voulu qu'ou appellât cetre Ville, non plus que celle de Nanquin, la Cour. Il pretendoit qu'elles ne doivent étte que deux Villes particulieres, & qu'il n'y avoit point d'autre Cour que celle de la grande Tartarie, dont les Relations ne nous font encore rien connoître.

Ceux qui ont vû le jeune Xunchi à Pequin, rapportent que c'étoit un Prince extrémement humain & d'une humeur douce & agreable, mais qui ne laissoit pas d'être extrémement vif & agissant, habile aussi & trés-avisé, & qui pottoit ses soins & ses applications à tout ce qui regardoit

la conduite de ſes peuples. Il avoit auprès de lui un de ſes trois Oncles qui étoient paſſez avec lui à la conqueſte de la Chine, qu'ils diſoient être une perſonne très-ſage & extraordinairement paſſionnée pour la gloire de ce jeune Monarque, auſſi bien que pour l'honneur de toute ſa Nation. Ce Seigneur a demeuré toûjours à la Cour, & a pris des ſoins de Xunchi tels que s'il eût été ſon veritable pere.

Mais ce qui a encore mieux fait connoître l'humanité & la bonté de ce Prince, a été le commandement qu'il fit à ſes Miniſtres, de faire à ſes peuples tous les biens & toutes les graces qu'ils pourroient. Il leur ordonna pour cela de ſe rendre commodes & faciles à tous, de traitter obligeamment & avec bonté ceux qui viendroient à eux, d'être auſſi très-promts à expedier les affaires, & ſur toute choſe très-deſintereſſez, à peine d'être privez de leurs charges & de la vie. On verra comment cela s'eſt pratiqué, lors qu'on parlera de leur juſtice en particulier. Xunchi, pour ſe rendre lui-même uu exemple de bonté, fit publier par toute la Chine, qu'il remettoit tous les tributs qui lui étoient dûs, & qui n'avoient point été levez durant les trois années de la guerre, qui étoient 1644. 45. & 46. Il eſt vrai

que les Chinois ne demeuroient pas d'accord de les lui devoir, parce que toute la Chine ne lui étoit pas encore soûmise alors. Mais pour lui il prétendoit que d'avoir été couronné grand Empereut de la Chine à Pequin en 1643. sans avoir eu depuis aucun Competiteur, étoit autant pour ses droits, que d'être déja en possession de l'Empire tout entier. Cette raison ne persuadoit pas les Chinois. Il est pourtant vrai que soit qu'il eût, où qu'il n'eût pas droit, il se seroit bien fait payer, s'il l'avoit voulu. Il étoit le maître, & l'on n'auroit pas gagné à s'opposer à ses volontez. On ne peut donc nier, que comme il pouvoit avoir des besoins très-pressans de lever ces deniers, ce ne fût une bonté & une liberalité toute royale de faire cette remise à ses peuples, ausquels il faisoit ainsi connoître qu'il vouloit que l'affection qu'il avoit pour eux, prévalût sur tous ses interêts. Ce n'est pas aussi que la plûpart des Villes & des Provinces de la Chine n'eussent déja payé plusieurs fois tous ces tributs par les pertes qu'elles avoient souffertes. Mais on pretendoit encore que les Chinois s'étoient attiré ces maux, pour s'être mis en défense si mal à propos; qu'ils avoient eux-mêmes irrité l'insolence des gens de guerre,
qu'il

qu'il n'avoit pas été poſſible de reprimer enſuite en les lieux ſi éloignez de la preſence du Roi; Que c'étoit enfin contre ſes ordres, que toutes ſes violences s'étoient faites, & que les ſeveres châtimens qu'il en avoir fait faire, étoient des preuves aſſez convainquantes, qu'il ne les approuvoit pas.

Il eſt vrai que ceux des Soldats qui avoient été accuſez de ces brigandages, furent ſi ſeverement punis, que ſi les voleurs pouvoient être par tout traitez de la ſorte, il n'y en auroit bien-tôt plus au monde. Auſſi y eut-il auſſi-tôt une telle ſeureté à aller & venir par tout ce païs, que les Courriers & les Meſſagers y reprirent leurs routes & leur train ordinaire, avec la même liberté qu'auparavant. Le commerce ſe trouva retabli, en ſorte qu'on vit les denrées & les marchandiſes venir des lieux les plus avancez dans le païs, juſques dans les Ports de Mer, avec toute la ſeureté que les Marchands auroient jamais pû ſouhaiter. C'étoit une marque que par le bon ordre du Prince tout y étoit deſormais en paix; que les peuples étoient contens de demeurer ſoûmis à leur nouveau Maître, & qu'ils ne penſoient pas à ſe ſoulever, ni à faire aucune revolte. Pour maintenir auſſi l'ordre & la diſci-

discipline parmi les gens de guerre, il leur fut fait commandement, que par tout où ils seroient; & dans les Provinces même où il y auroit encore de la guerre, ils eussent à camper & à loger sous leurs tentes hors des Villes & Villages, avec défense sous de très-rigoureuses peines, d'y venir sans ordre & congé de leurs Officiers. Un Prince de quatorze ans, un idolatre & un barbare, auroit pû faire des choses moins raisonnables & moins justes. Il en auroit pû faire aussi encore de plus grandes & de plus eclatantes; mais ce n'est guéres la coûtume que ceux qui ne sont ni idolatres, ui barbares, en fassent beaucoup davantage.

Ensuite de la remise de ces tributs, qui n'avoient point été levez durant les années de la guerre, on commença à faire payer ceux des années suivantes. Ce fut avec tant de moderation, que, quoi que les impositions ordinaires que les Chinois payoient à leurs Princes, fussent assez mediocres, Xunchi voulut qu'on en remît encore la troisiéme partie. C'est ce qu'il fit publier par une Declaration, qui portoit, que ce Prince ne vouloit prendre que les deux tiers des tributs qu'on avoit payez aux Rois de la Chine, & qu'il faisoit grace au peuple de cette troisiéme partie.

Xun-

Xunchi crût aussi devoir reformer les Mandarins. Il y en avoit dans la Chine un très-grand nombre, & qui joüissoient de grands privileges sans autres merites que d'avoir été dans ces charges, que plusieurs n'exerçoient plus alors. Ils étoient cependant exemts de tous subsides & tributs, & seulement obligez de donner des avis au Roi, sur les affaires des Provinces & des Villes où ils demeuroient, selon qu'ils jugeoient qu'on y devoit pourvoir. Ils y avoient fait si mal leur devoir, qu'encore qu'ils eussent vû plusieurs années auparavant les maux de Provinces menacer tout l'Etat du mal-heur où il avoit été reduit, ils ne s'en étoient pas mis davantage en peine, & ils avoient ainsi par cette lasche infidelité laissé perir l'Etat & leur Prince. Xunchi avoit reconnû encore que ces gens avoient trés-mal servi leur Roi. Il voulut donc leur faire sentir qu'ils meritoient mieux des châtimens, que des immunitez & des graces, & pour cela, il les priva tous de leur dignité, leur osta leurs privileges, & voulut qu'ils n'eussent aucun avantage sur le reste du peuple, mais qu'ils payassent, comme les autres, les tributs qui seroient imposez. N'est-il pas juste, (disoit ce Prince) que les Mandarins assistent

» des-

„ desormais le Roi de leur argent, eux
„ qui l'ont si mal assisté de leurs avis, &
„ de leurs conseils. C'étoit legerement
punir des traîtres qui avoient si malheureusement negligé les ordres & les emplois qu'ils avoient receus de leur Prince. Mais cette legere peine ne laissoit pas de leur être un affront d'autant plus sensible qu'il donnoit plus de plaisir au peuple, qui se réjoüissoit à son tour de la disgrace & de l'abbaissement de ses Tyrans. On disoit neanmoins que Xunchi conserveroit encore quelques-uns de ces Mandarins, mais en petit nombre, & ceux-là seulement qui auroient plus de reputation & de merite.

On s'attendoit & on souhaittoit qu'il en fit autant des Bonzes, qui avoient de si grands revenus dans tout ce païs, & l'on tenoit que s'il ne les exterminoit pas entierement, il en feroit au moins une bonne reforme. Il y en avoit alors de trois differens Ordres; en un seul desquels on faisoit état qu'il s'étoit trouvé en d'autres temps plus de trois millions de Bonzes. C'étoit dequoi faire de beaux deniers, que la vente d'un si grand nombre d'Esclaves. Leur nombre, non plus que leurs revenus, ne fut pas si grand depuis. Il n'y a pourtant toûjours que trop de

cette

te Nation inutile dans la Chine, qui ne erdroit guéres, quand la race en seroit oute perie. Elle gagneroit au contraire d'être délivrée du plus grand obstacle, qu'il y ait presentement au salut & à la conversion de ces peuples.

Mais la plus celebre & la mieux receuë e toutes les reformes qui se firent alors a la Chine fut celle des Eunuques, qui étoient si puissans & si en credit dans la Cour des derniers Rois. Leurs emplois n'étoient que de garder les femmes du Prince, & des autres grands Seigneurs. Cependant ils s'élevoient à de si grandes fortunes, que les premieres personnes de l'Etat consideroient comme de grands avantages, de povoir avoir plusieurs de leurs enfans en ces postes si honorables. Il y avoit de l'émulation à qui en rempliroit ces places, depuis que plusieurs familles s'étoient enrichies & parvenuës aux plus grands honneurs, pour avoir eu seulement un de leurs enfans entre les Eunuques du Prince. Xunchi ne srouva pas à propos de laisser à ce genre d'hommes les charges & les dignitez de son Etat. Il voulut qu'ils demeurassent seulement ce qu'ils étoient, c'est à dire des personnes inutiles dans la Nature, qui bien loin d'avoir pû rendre quelque service à leur

leur dernier Empereur Xunchin, avoient a
contraire été la plûpart autant de traîtres
qui avoient laschement vendu sa personn
& son Etat.

Les femmes des Seigneurs Tartares, n
voulurent pas non plus qu'on leur donn
» de ces Eunuques. Elles prétendoien
» n'avoir pas besoin de ces Gardes: pa
» ce que, (disoient-elles) les femmes n'e
» sont pas plus fidelles, ni plus sages pou
» être bien gardées; & que plusieurs a
» contraire ne se sont que plûtôt perduë
» pour avoir eu trop de Gardes. Qu
» pour elles, elles avoient l'honneur, qu
» étoit une garde beaucoup plus fidell
» que toutes celles qu'on leur pouvoit don
» ner. Aussi ces femmes ne demeuren
elles pas prisonnieres, comme celles de l
Chine. Elles sortent quand il leur plaît
& non seulement par la Ville, mais encor
à la Campagne. Elles montent à cheval, &
ne craignent pas de se trouver dan
les batailles. Elles executent & agissen
generalement beaucoup mieux qu'elles n
discourent & qu'elles ne parlent. Com-
me les Eunuques ne devoient donc avoi
d'autre emploi que de garder les femmes
qne les Chinois tiennent en de perpetuel-
les prisons, cét office ne fut plus d'au-
cune consideration auprès des Tartares.

...il y assez d'apparence qu'il n'y aura ...éres desormais dans la Chine de nouveaux Eunuques, & que les anciens mêmes auront honte d'eux, & de l'injure que ... Nature a receuë en leurs personnes.

CHAPITRE XXVII.

...mbien les peuples de la Chine étoient contents du gouvernement des Tartares.

...uels étoient le faste & l'avarice des Mandarins Chinois.

...me & promte justice des Tartares.

ON peut dire que les Princes n'invitent pas seulement à faire ce qu'ils ...nt, mais qu'ils le commandent encore, ... qu'ils obligent en quelque sorte à suivre les exemples qu'ils donnent. Les Ministres & les Officiers du jeune Xunchi se ...onformerent ainsi si parfaitement sur le ...odele d'équité & de justice qu'il leur ...nnoit pour le gouvernement de ses peu...es, que les Chinois même, qui ne pou...oient pas ne les point regarder comme ...s Usurpateurs & des Tyrans, étoient ...s premiers à en parler avec estime, & à ...connoître ingenûment qu'ils meritoient

de

de leur commander. Cette satisfactio des peuples n'étoit pas moins une preu des bonnes intentions du Prince, que d la fidelité des ses Ministres. Car il n'e que trop ordinaire aux hommes de trouver à redire, & de se choquer de tout c qui se fait en un nouveau gouvernemen quelque bien ordonné qu'il puisse êtr d'ailleurs. Mais ce qni contenta le plu les Chinois, fut qu'ils virent qu les Tartares vouloient bien leur donne part au gouvernement, en les admettan toûjours aux dignitez & aux charges Ils le faisoient pour se concilier l'affection des peuples, & parce qu'ils voyoient aussi qu'y ayant beaucoup d'affaires dans tout ce grand païs, il seroit bien necessaire d'y donner de l'emploi à toutes les deux Nations. Ainsi, comm les Chinois étoient mieux instruits d toutes les affaires de l'Estat, & qu'il sçavoient mieux s'accommoder à l'espri & à l'humeur de ceux de leur Nation, i en envoyoient tous les jours dans le Provinces pour y exercer des charges d Mandarins, ou pour être Gouverneu des Places, avec subordination cependant & dépendance des Seigneurs Tartares qu y étoient en de plus grandes dignitez, & devoient observer leur conduite. Ceux

cy prenoient garde seulement que les Chinois, qui n'avoient pas la reputation d'être des gens fort des-interessez, ne fissent tout ce qu'il leur plairoit dans ces emplois. Ils ne trouverent pas non plus à propos qu'ils portassent comme auparavant de riches ceintures, & des bonnets carrez, ni qu'ils eussent plusieurs autres marques de grandeur & de majesté qui les rendoient si venerables. Car on voyoit, lors qu'un Mandarin alloit aux Audiances, une foule de monde suivre après luy avec plus de faste & plus d'appareil que s'il se fût agi des plus grandes affaires de l'Etat. Il falloit nettoyer & ranger tout dans les ruës, où il devoit passer. Il falloit faire silence, & empêcher le peuple de crier & de faire du bruit. Mais depuis que les affaires avoient changé, les Tartares se mocquoient d'eux s'ils voyoient qu'ils se fissent seulement porter en chaise par la Ville. Ils leur crioient qu'ils devoient laisser à leurs femmes ces chaises, qui n'avoient été faites que pour elles. Ils ne les empêcherent pourtant pas de s'en servir. Mais la raillerie qu'ils en faisoient, & leur maniere d'agir si opposée à toutes ces molesses les en des-accoustuma bien-tôt, sans qu'il fût besoin de leur en faire aucune défense. Les Seigneurs Tartares, les Vice-

Rois

Rois des plus grandes Provinces, & les Oncles même du Roi alloient par les ruës à cheval, suivis seulement de cinq ou six de leurs Domestiques, comme auroit pû faire le moindre petit Mandarin de la Chine. Les gens de ces Seigneurs étoient aussi à cheval, comme leurs Maîtres; & les Vice-Rois, & les premieres personnes de l'Etat, étoient par tout d'un abord si facile, & traittoient si civilement ceux qui avoient affaire à eux; qu'ils en étoient tout surpris. Ils ne faisoient point faire silence au monde dans les places & dans les ruës; mais ils y recevoient au contraire les Memoriaux, ils y donnoient audiance, & ils y expedioient les affaires, sans en témoigner aucune peine, outre qu'ils donnoient encore une libre entrée dans leurs maisons à tout le monde, & à toutes les heures du jour. Les Chinois admiroient toutes ces manieres d'agir des Tartares, & ils les en estimoient d'autant plus, qu'ils se representoient mieux pour lors la superbe & la fierté de leurs grands Mandarins, desquels ils ne pouvoient avoir Audiance que de bien loin: encore leur falloit-il parler à genoux, & en donnant plusieurs fois du visage contre la terre.

Aussi cette douceur & cette facilité des Minis-

Ministres Tartares, n'a-t'elle pas esté moins puissante pour leur assûrer leur conqueste, que leurs Armées ne l'avoient esté pour leur assujettir tant de peuples. Cela paroissoit assez; de ce que n'y ayant dans la Chine que le peuple qui pûst former quelque conspiration, il estoit au contraire tellement satisfait de ces nouveaux Magistrats, qu'ils ne pouvoient plus penser qu'avec horreur à la dure servitude, où ils gemissoient auparavant sous la fierté de leurs Mandarins. On auroit peine à croire ce que les Chinois en souffroient, & pour en marquer quelque chose, il faut dire seulement de quelle maniere le dernier des Mandarins de la Chine traitoit un miserable criminel qu'on amenoit devant lui, quelque leger que fust le crime dont on l'accusoit.

C'estoit une chose qui ne se pouvoit plus souffrir, dit une Relation, que la superbe d'un Mandarin, assis en son tribunal. Après avoir esté long-temps à tourner & à rouler les yeux dans la teste, pour se preparer à envisager un miserable criminel, il s'arrestoit ensuite à le regarder fixement, & d'une maniere qu'il sembloit lui prononcer déja un Arrest de mort. Il montroit de hideux sourcils, comme ceux qui paroissent à travers de la visiere

d'un homme armé, & qui se prépare à rompre une lance. Il demeuroit en posture, & comme en garde de tout le corps, avec les mains, sans action & sans mouvement. Il disoit quelque paroles, mais qui estoient toutes comme de plomb, tant elles tomboient avec poids & gravité, & loin à loin les unes des autres, ainsi qu'on voit les pas de quelque puissant animal peser & s'imprimer sur la terre. Deux Pages estoient cependant à ses costez avec de larges évantails, pour rafraichir l'air, ou pour en chasser les mouches. Car il auroit esté contre la gravité du Mandarin de faire pour ce sujet un mouvement de la main. Il auroit fallu autrefois des Mandarins de la Chine, pour apprendre à Rome, à former des Catons. Mais le plus ridicule est que le fortuné Mandarin estoit un des plus grands voleurs du Païs, ou plûtost un habile filou, qui faisoit en un jour, plus de tours de ce mestier, que les troupes de Charlatans n'en auroient pû faire en toute une année.

L'estat & la posture du miserable qui comparoissoit devant le Mandarin, est encore quelque chose de plus extraordinaire, que toute cette superbe. On le faisoit venir dans une sale, où il falloit qu'

qu'il fuſt dans une contenance, & dans une décence où rien ne manquaſt. Il eſtoit nuds pieds, & marchoit ſur ſes genoux. Il devoit à tous momens faire des proſternemens, & des inclinations de la teſte, juſques à avoir le viſage ſur la terre. Il ſe preſentoit en cette poſture, & avec la figure d'un homme qui auroit pû donner de la compaſſion. Il avoit les yeux toûjours bas, & comme cloüez à la terre. Sa teſte ne paroiſſoit preſque point hors de ſes épaules. Sa voix eſtoit comme eſteinte; & il n'oſoit, ni reſpirer ni ſoufler. Ses mains demeuroient toûjours jointes, ſi ce n'eſtoit que de temps en temps il pouvoit s'en aider à faire des reverences. Mais il falloit que du reſte du corps, il demeuraſt dans une telle contrainte, que ſes os, s'il euſt eſté poſſible, euſſent dû ſe cacher & s'enfoncer les uns dans les autres. S'il oſoit touſſer ou cracher, c'eſtoit un crime, pour lequel il eſtoit puni à l'heure même. C'eſt en cét eſtat, qu'un miſerable attendoit la Sentence de ſon Juge, qui prenoit pour ce ſujet de deſſus une table, qui eſtoit devant ſon Tribunal, de certaines marques de bois, qu'il jettoit à terre, ſelon les fautes, ſouvent aſſez legeres, dont il vouloit punir le coupable. Chacune de ces marques

estoit une Ordonnance ou une Sentence de cent coups de foüet, qui déchiroient & enlevoient tellement la peau de ces miserables, que souvent il ne leur restoit presque plus de vie au milieu de cette flagellation. Cependant oser faire la moindre replique ou supplication après une telle Sentence, n'estoit qu'augmenter encore son chastiment par un nouveau crime. Le coupable n'avoit donc garde d'ouvrir la bouche, ni de se mouvoir seulement, de peur d'irriter encore son Juge. Les Bourreaux qui assistoient toûjours au jugement, le saisissoient ensuite, & l'expedioient au plûtost. Pour cela, ils le dépoüilloient tout nûd; & sans crainte de blesser la gravité du Mandarin, ils lui donnoient en sa presence le nombre des coups de foüet qu'il avoit ordonné par ses marques. Cét homme qui n'auroit pas voulu chasser une mouche de peur de blesser la bien-seance, ne trouvoit pas qu'il lui fust des-honorable de voir foüetter une homme nud. C'estoient là les façons & l'affectation ridicule de ces gens qui pretendoient maintenir si bien leur gravité, en écorchant comme beaucoup d'autres une mouche, & ne prenant pas garde qu'ils avalent un Chameau. Qu'on ne croye pas, qu'on ait rien exageré sur

ſur la fierté des Mandarins Chinois, qui tenoient ces miſerables peuples ſi bas au deſſous d'eux.

Comme ceux-cy voyoient donc leurs nouveaux Magiſtrats, les Grands de Tartarie, & les Oncles même du Roy agir ſans toutes ces façons, & ſi éloignez au coutraire de cette ridicule ſuperbe, dont ils avoient ſi long-temps ſouffert : Comme ils voyoient les Vice-Rois recevoir dans les places & dans les ruës les Memoires & les Requeſtes qu'on leur preſentoit ; Qu'ils y répondoient & rendoient juſtice tout à cheval ; Qu'à toutes les heures du jour les Magiſtrats Tartares donnoient audiance, & expedioient les Parties à l'heure-même, ſans les obliger à aucunes ceremonies, ni permettre qu'on ſe proſternaſt ni qu'on marchaſt à genoux devant eux. Comme les Chinois voyoient donc un gouvernement qui avoit pour eux quelque choſe de bien plus riant & de plus doux, ils ne ſe pouvoient laſſer d'admirer & d'eſtimer un ſi heureux changement. Ainſi bien loin d'avoir de la peine de ſe voir ſous la domination des Tartares, il leur ſembloit au contraire, qu'ils commençoient d'entrer en liberté, après avoir gemi ſi long-temps ſous la plus dure de tontes les ſervitudes.

Xunchi employa de la ſorte ſa douceur & ſa bonté, pour ſe mieux aſſûrer de ces nouveaux Sujets. C'eſt par tout que l'art de gagner les peuples, n'acheve & n'aſſûre pas moius les conqueſtes, que celui de gagner des victoires en fait les commencemens & les progrès. Après tout, il paroiſt que la ruïne ou la conſervation des Empires & des peuples, dépendent beaucoup des differentes manieres d'agir de ceux qui les gouvernent.

Les Tartares eurent auſſi leur Conſeils & leurs Tribunaux pour rendre la juſtice, tels qu'avoient les Chinois, mais non en ſi grand nombre. Ils conſerverent les diginitez de Colaô & de Mandarin, mais on n'y parvenoit que par le merite & par élection, & ce devoient eſtre encore toutes perſonnes d'une haute reputation, & du merite deſquelles on s'aſſureroit auparavant par de bonnes informations.

Pour le particulier de leurs Loix & de leur Police, la maniere de proceder dans leurs Tribunaux, les Officiers qui rendent la juſtice & l'adminiſtration qui s'en fait, tant pour le Criminel que pour le Civil, conformement aux Ordonnances & aux Reglemens qu'ils ont faits, c'eſt ce dont on n'a pas eſté encore bien informé. On ſçait ſeulement que ce qu'ils font eſt tout oppo-

ſé

ſé à ce que ſaiſoient les Chinois. Et ç'a eſté auſſi pour inſinuër & établir doucement ces nouvelles coûtumes ſi contraires aux anciennes, que ſe ſont employez avec plus de ſoin ceux de cette Nation, qu'ils ont mis dans les Offices & dans les Charges. Les peuples de leur coſté pour plaire à leurs nouveaux Maiſtres, ſe ſont conformez en toutes choſes à ces nouvelles Loix: ainſi il parût dès lors, qu'il ne reſteroit bien-toſt plus aucune trace de tout l'ancien gouvernement de la Chine.

Les Tartares n'employent pas de grandes écritures pour les procez, & ils n'ont ainſi guére affaire de gens de pratique. Dans le Civil, les parties verifient verbalement ce dont ils conteſtent; & on les expedie de même verbalement. Tout le reſte leur paſſe pour perte de tems & folle dépenſe. Ils ſont encore plus promts dans le Criminel, quoi qu'ils ne laiſſent pas d'examiner tres-diligemment les charges de l'accuſé. Ils ont cette maxime, que le crime ou l'innocence ſe manifeſtent bien-toſt, lors que ceux qui en font les perquiſitions y procedent ſans intereſt. Auſſi ne ſe ſervent-ils ni de priſons, ni de fers, ni de chaiſnes. Ils diſent que c'eſt faire mourir les hommes deux fois que de les tant tourmenter. Lors qu'on a arreſté un

criminel, on le presente, à quelque heure que ce soit, devant le Juge, & si le crime est suffisamment prouvé, on le punit aussi-tost. Si la preuve n'est pas suffisante il est mis en liberté. Il n'y a que deux sortes de châtimens pour les coupables. Quand le crime ne merite pas la mort, on perce au criminel les oreilles de deux fers de fléches, desquelles on lui éleve le bois au dessus de la teste en forme d'arc. On lui fait traverser en cét estat les ruës & les places de la Ville ; & un Officier marche devant lui, qui crie à haute voix „ que qui aura fait un pareil crime, re„ cevra un pareil châtiment. Que si le crime de l'accusé merite la mort, on lui coupe la teste, sans faire difference des qualitez de sa personne & de son crime. C'est assez qu'il merite la mort, & pour faire cette execution, on le dépoüille aussi nud qu'il estoit venu au monde, afin (disent-ils) qu'on l'en voie sortir tel qu'il y estoit entré. Le bourreau, lors qu'il est en cét estat, leve le coutelas & lui abat la teste, & au même tems que le corps tombe, il continuë de le mettre en pieces. Car c'est pour cette raison qu'ils l'avoient mis tout nud. Ils laissent pour l'ordinaire en cét estat les restes de ce cadavre, & pretendent donner par là plus d'horreur du crime. On dit

dit que le bourreau autrefois en levoit une cuiſſe, pour en faire un feſtin à ſes amis. Ce pourroit eſtre de là qu'on auroit penſé que les Tartares mangeoient de la chair humaine. Mais, comme on l'a remarqué, il n'y a eu que les plus barbares, ou quelques ſauvages, & des hommes tout brutaux parmi la Nation, qu'on ait crû capables de cét excez. Les Tartares auroient auſſi trop honoré les charognes de leurs criminels, de leur donner des ſepulchres vivans.

Ce qui paroiſt plus étrange dans la juſtice des Tartares eſt qu'ils puiſſent faire ſi-toſt les preuves & les perquiſitions neceſſaires tant des affaires Civiles, que Criminelles. Cependant Xunchi, par une loi qui ne ſouffroit point de gloſe, ni de replique, prétendit lever tout ce qui pourroit rendre ces promtes expeditions difficiles & impoſſibles. Il ordonna pour le Civil, que les cauſes ſeroient vuidées auſſi-toſt que les parties ſeroient oüies : Et pour le Criminel, que les accuſez ſeroient auſſi punis ou renvoyez en même tems, mais de telle ſorte, que ſi le crime n'avoit pas eſté verifié, & le criminel convaincu, lors qu'il eſtoit effectivement coupable, le Juge qui l'auroit renvoyé en portaſt la peine alors. Car Xunchi pre-

tendoit qu'il devoit y avoir de la faute du Juge. Que si le crime estoit prouvé, il falloit que l'accusé en sust puni à l'heure même, quelque difficulté qu'il y eust, soit que ce fût une peine pecuniaire, ou un châtiment corporel. Il n'y avoit pas ainsi lieu de prolonger les affaires. Il n'y avoit pas moyen non plus d'échapper, en contrevenant à la Loi du Prince, qui estoit ce que Xunchi pretendoit, en voulant que le crime pressast & donnast à penser aussi bien au Juge, qu'au criminel. Il fit observer cette Ordonnance dans toute sa rigueur; d'où il arriva qu'on ne vit depuis dans les Charges & les Magistratures que des personnes peu accommodées de biens, mais qui faisoient si bien leurs Charges, que les peuples se trouvoient beaucoup mieux de ces Juges, que de ceux des Rois de la Chine, quelques riches & quelques venerables qu'ils fussent.

Une telle pr[illegible]tion dans l'expedition des affaires p[illegible]it sembler avoir quelque chose de bar[illegible] & de moins policé. Mais l'excez opposé de cette chicane & de toutes ces formes qui ne finissent jamais les affaires, ne paroistroit peut-estre pas moins barbare parmi ces peuples. Heureuse la Nation où les affaires n'iroient pas quelquefois si viste que chez

les Tartares, ni aussi si lentement qu'ailleurs, mais ce temperament & ce milieu est l'ouvrage & l'emploi d'une vertu que la politique humaine ne consulte pas toûjours.

Xunchi a donné aussi aux Officiers & Mandarins qui sont actuellement dans les Charges, les mêmes appointemens que leur donnoient les derniers Rois de la Chine. Il en a continué encore plusieurs des anciens dans leurs premiers emplois, ou il les en a pourvûs de nouveaux qui ne sont pas moins honorables. Ceux-là cependant n'ont pas laissé de se plaindre qu'ils n'avoient plus que le nom & l'honneur de Mandarins. Ils avoient raison, s'ils consideroient bien qu'ils estoient effectivement obligez d'avoir au moins une meilleure reputation qu'ils n'avoient auparavant. Il n'y a rien de plus important à un Ministre pour bien servir dans ses emplois, que d'y avoir la reputation d'un merite qui le fasse considerer des peuples. Mais ceux de ces Officiers qui se plaignoient & murmuroient davantage, estoient ceux qui manioient les Finances. Ils n'estoient pas satisfaits qu'on les observast de si prés, qu'ils ne pûssent rien profiter de tant de deniers qui leur passoient par les mains. Les Tartares les en rail-

railloient, en leur demandant si l'on ne les appelloit pas les Ministres des finances du Roi; que s'ils l'estoient, ils demeuroient par là d'accord que ces finances n'estoient pas à eux, mais au Roi; au lieu que s'ils se les approprioient pour s'en enrichir, ce ne seroient plus les finances du Roi, mais leurs finances propres. Qu'ils devoient enfin estre satisfaits de leurs appointemens, ou remettre leurs Charges à d'autres. Que le Roi ne manqueroit pas de gens qui feroient leur devoir & se contenteroient des mêmes appointemens qu'ils recevoient.

Xnnchi, après avoir si bien recommandé à ses Officiers qu'ils n'eussent pas à vendre la justice, fit punir tres-severement ceux des Juges qu'il sçût avoir pris des presens des parties. Il prît d'autant plus garde à arrester ce desordre, qu'il sçavoit que la ruïne de la Chine avoit commencé par l'avarice & la corruption de la pluspart des Juges, & de coux qui estoient dans les emplois & les charges de cét Estat. En ce qui regarde les voleries, les extorsions, & les concussions, les Officiers & les Ministres Chinois n'avoient point leurs pareils au reste du monde. Aussi, long-tems même avant la perte de leur Empire, estoient-ils pour ce sujet tellement en exe-

cration à leurs voisins, qu'on voit qu'ils ne pouvoient ni parler, ni écrire des Mandarins qu'avec indignation.

C'estoient eux qui disposoient de toutes les finances de la Chine; mais de telle sorte, que le Roi qui avoit plus de cent cinquante millions de ducats de revenu tous les ans, estoit comme dans l'indigence & la pauvreté. Au moins paroissoit-il n'avoir pas dequoi fournir aux dépenses les plus necessaires de son Estat; tandis qu'ils détournoient & tiroient à eux la plus grande partie des deniers qui y devoient estre employez. Ils ne pensoient guéres, ni à payer, ni à entretenir les troupes, encore moins à donner des recompenses à ceux qui avoient servi. Et le peuple cependant payoit des impositions & des subsides pour soûtenir le faste & la grandeur des Mandarins, qui estoient devenus aussi puissans pour le renversement de cét Estat, qu'ils furent depuis lasches & foibles pour le soûtenir, ou pour sauver du moins quelque partie de son débris. Car au lieu qu'on voyoit peu auparavant un Mandarin traiter avec les dernieres indignitez les Officiers les plus considerables de l'Armée, on vît au contraire un nombre de Mandarins s'enfuïr & se sauver de devant un miserable soldat. Ainsi par l'avarice de ces

Miniſtres, la garde du Prince n'eſtoit qu'une miſerable ſoldateſque mal entretenuë & mal payée, & qui dans le peu de conſideration où elle eſtoit, prenoit bien un meilleur parti, en ſe rangeant avec les rebelles. Zunchin reconnut, bien que trop tard, que les gens de guerre ont une grande part au ſoûtien & à la conſervation des Empires, d'autant plus qu'il n'eſt pas poſſible que de grands Empires n'ayent toûjours de puiſſans ennemis. Il ſe trouva cependant en ſon plus grand beſoin ſans aucunes troupes qu'il euſt obligées par la moindre recompenſe à la défenſe de ſa perſonne & de ſon Eſtat. Il trouva que ſes treſors n'avoient pas eſté employez en des choſes neceſſaires & importantes à ſa conſervation, & il reconnut alors que toute ſa grandeur eſtoit tres-mal ſoûtenuë, lors qu'il vît ſa perſonne Royale ainſi abandonnée, ſa vie & ſon Empire reduits à leur derniere periode, & tout ce mal ſans remede; qu'il falloit enfin perir, & laiſſer tout perir avec lui.

L'Empereur des Tartares Xunchi vît aſſez clair dans tout ce deſordre du gouvernement de la Chine, & comme il jugea bien que ce mal ſe ſeroit enraciné & fortifié puiſſamment par les couſtumes & les manieres d'agir des Chinois, il crût qu'il

lui

lui importoit d'autant plus d'en extirper jusqu'aux moindres racines. Aussi entreprit-il cette affaire d'une maniere qu'il ne tint pas à lui, qu'il n'y eût desormais un bon ordre dans la justice des Chinois. Ses premiers Ministres y apporterent encore tous leurs soins, & c'estoit tout ce qui se pouvoit faire pour arrester ces desordres, que de voir ainsi la prudence & la fidelité des Ministres concourir avec les bonnes intentions de leur Maistre.

Ce fut aussi une chose toute extraordinaire de voir avec quelle droiture & integrité chacun des Officiers, tant des veritables Tartares, que de ceux qui affectoient de le paroistre, procedoit desormais dans l'exercice de sa charge. Ly, le fameux Vice-Roi de Canton, qui faisoit gloire par tout d'estre Tartare, quoi qu'on le crust un veritable Chinois, de grand voleur qu'il estoit, lors qu'il commandoit les troupes, estoit devenu un grave Magistrat, & un juge incorruptible dans les Audiances qu'il donnoit aux peuples. Il se faisoit desormais considerer dans le public, comme un homme zelé pour l'équité & la justice. Et quant à ce qu'il avoit profité du pillage qu'il avoit fait dans les prises des Villes, & par la campagne, il s'en justifioit seulement le mieux qu'il pouvoit

voit par les Loix de la guerre, qui donnent par tout une part considerable du butin aux Chefs & aux Generaux, qui en ont une si grande dans les perils. Que si du reste ses soldats s'estoient accommodez à l'occasion, de ce qu'ils avoient pû trouver, on devoit considerer qu'ils n'avoient point alors d'autre moyen de subsister, parce qu'il ne venoit point d'argent de la Cour pour les payer de leur solde. Il taschoit d'accommoder ainsi toutes ses affaires le moins mal qu'il pouvoit, & il faisoit enfin des excuses de tout le passé. Mais cependant il marchoit si droit, & il procedoit desormais avec tant d'honnesteté & de desinteressement en toutes les affaires; & il obligeoit encore les Officiers qui dépendoient de lui, à faire les choses tellement au gré & au goust des peuples, qu'ils prenoient volontiers cette douceur en payement de tous les maux qu'il leur avoit fait auparavant.

Il faut rapporter, pour faire mieux voir l'habileté de cét homme, quelques paroles qu'il eut avec nn Mandarin Chinois, dont on lui faisoit une plainte. Un habitant de Canton vint à son Tribunal lui demander justice sur quelque affaire. Il lui dit qu'il ne pouvoit pas estre Juge de sa cause sur la premiere instance, mais qu'un

Man-

Mandarin Chinois en devoit juger immediatement & avant lui ; qu'il lui allât demander justice, & qu'ensuite s'il vouloit appeller de sa Sentence, il pourroit „ avoir recours à lui. Seigneur, lui dit „ le suppliant, il est vrai qu'un tel Mandarin doit juger le premier mon affaire, „ & j'ai eu aussi recours à lui pour avoir „ justice. Mais il y a tant de temps ; & „ il ne termine rien : il ne paroît pas même qu'il pense à moi, quelques sollicitations que je lui fasse ; ainsi je viens „ à vôtre Excellence, pour obtenir qu'il lui „ plaise de me faire justice, ou de me la „ faire faire par le Mandarin. Ly qui n'étoit pas d'humeur à souffrir que les choses allassent autrement qu'il l'entendoit, ayant oui ce discours, & sçû que ce qu'on „ lui disoit étoit vrai : Faites-moi venir, „ (dit-il) ce Docteur ; & le voyant en „ présence d'un grand nombre de personnes ; Vous croyez donc, Monsieur le „ Docteur, être encore sous l'ancien gouvernement de la Chine ; que pour une affaire de mille Ducats, vous en ferez dépenser deux ou trois mille aux parties ; „ que les Juges gagneront toûjours les procez, & que celle des parties qui aura eu „ Arrêt en sa faveur, aura encore perdu son „ temps & son bien. J'entens que vous sça-
„ chiez

» chiez que nous ſommes en un autre temps,
» & que vous avez affaire à un autre Maî-
» tre, l'Empereur des Tartares Xunchi. D'où
» vient donc que vous ne finiſſez pas cette
» affaire? D'où vient qu'il vous plaît de
» faire ſi long-temps durer les procez ¿ Vous
» voulez de l'argent, infame! Et vous cro-
» yez que je ne vous entende pas. Mais je
» jure par la tête de Xunchi, que s'il me
» vient encore une pareille plainte de vous,
» je vous ferai perdre vôtre Charge avec
» la vie. Vuidez-moi cette affaire, & au plû-
» tôt, ſi vous avez encore envie de vivre.

Le Mandarin ſe retira bien reſolu de rendre juſtice, encore que ce ne fût que par force & malgré lui. Les autres qui reçurent auſſi cet avertiſſement, penſerent à en profiter. Ils virent que ce n'étoit pas le temps de faire valoir comme auparavant, leur gravité, & le peuple qui ſçût ce qui s'étoit paſſé, loüa merveilleuſement la bonne juſtice de ſon Gouverneur. On parla de cette affaire, non ſeulement dans la Ville, mais encore par toute la Province, & ce fut toûjours en applaudiſſant à la perſonne & aux grandes qnalitez du Vice-Roi de Canton.

C'eſt ce que l'on a pû ſçavoir en general du gouvernement des Tartares dans la Chine, & de la conduite en particulier du

du jeune Roi Xunchi, & de ses Ministres. Ce sont des hommes grossiers & barbares; mais il seroit à souhaiter que bien des peuples des mieux policez de nôtre Europe, eussent en beaucoup de choses autant d'humanité & de justice que ces barbares.

CHAPITRE XXVIII.

Les Tartares obligent les Chinois à laisser les Lettres pour embrasser les Armes.
Des Lettres & Caracteres des Tartares.
Des Sciences pour lesquelles ils ont plus d'inclination, & de leur Langue en general.

LEs Lettres & les Armes pourroient être considerées dans un Estat comme deux Poles, sur lesquels la plûpart des affaires roulent & se soûtiennent; en sorte qu'il ne seroit pas aisé de se vouloir passer de l'un ou de l'autre, qu'il ne parût bien-tôt un vuide & un manquement dans l'assemblage de ce grand Corps. Mais il est pourtant vrai, que ce qui manqueroit du côté des Armes pourroit avoir de plus fâcheuses suites, que ce qui manqueroit du côté des Lettres & des Sciences, qui laissent

sent aux Armes à les défendre & à les soûtenir elles-mêmes. C'est ce qui a bien paru dans la derniere revolution de l'Empire de la Chine, & ce qui a obligé aussi le Tartare à remedier d'autant plus à ce mal, qu'il voyoit que ce qui lui avoit donné de si grands avantages les lui pourroit toûjours ôter avec autant de facilité. L'on a vû que de très-puissantes Monarchies n'ont pas eu beaucoup besoin de Lettres pour établir & affermir leur domination. L'Espagne a donné plus de cinq mille batailles, en des temps qu'elle ne pensoit guéres à faire des livres ; & il est aisé de voir encore, qu'elle ne s'en est pas beaucoup servie pour aller faire des conquestes en des terres éloignées. Le Tartare disoit fort bien que les Estats ne se pouvoient maintenir sans les Armes, comme ils le pouvoient sans les Lettres. Il est certain d'ailleurs qu'il y a toûjours trop d'émulation de puissance & de grandeur entre des Princes voisins, pour qu'ils puissent se laisser longtemps en repos les uns les autres. Ainsi au seul bruit que quelqu'un d'eux arme, c'est comme une necessité aux autres d'armer en même temps. C'est leur epée qui doit leur faire droit & justice, & ils sçavent assez qu'il importe peu à ceux qui ont la force,

qu

que leurs droits ne ſoient pas fondez en de meilleures & de plus valables raiſons.

Le Tartare neanmoins, pour ne ſe pas rendre odieux aux Chinois, ne crût pas leur devoit oſter entierement les emplois & les études des Lettres. Il jugea qu'il falloit traitter delicatement une choſe, pour laquelle il voyoit que toute cette Nation avoit tant d'attache & d'eſtime. Ainſi au commencement de l'année 1647, il y eut encore plus de trois cens perſonnes de Lettres, qui receurent le grade de Docteur en la ville de Nanquin, comme il ſe faiſoit auparavant à Pequin ; & plus de ſix cens autres furent encore admis à faire leurs Licences, outre un plus grand nombre de ceux qui furent reçus Bacheliers. Car ce n'eſt pas en Europe ſeulement, qu'il y a des Docteurs & des Bacheliers en grand nombre.

Xunchi voulut bien donner cette ſatisfaction aux Chinois, quelque grande dépenſe qu'il fallût faire pour cette Action, aux frais de laquelle il faut que les finances du Prince fourniſſent toûjours ; & ce ne fut pas une petite marque de ſa condeſcendance & de ſa bonté. Il fit pourtant ſçavoir qu'il ſeroit obligé d'apporter quelque reforme à toute cette litterature ; & que c'étoit enfin le temps que les Lettres de-

voient

voient ceder le lieu d'honneur aux armes à la guerre, ainsi qu'autrefois les armes, qu etoient déchües, avoient laissé aux Lettr toute l'estime & tout le merite.

Comme en tous les Estats les homm se portent volontiers aux emplois où ils vo yent qu'il y a plus d'honneur & plus d profit, les Chinois, qui voyoient qu les gens de Lettres étoient les personnes l plus accommodées & les plus considerées d leur Nation, embrassoient aussi tous à l'env la litterature & les emplois de la plum Xunchi trouva donc à propos d donner desormais tous les honneurs & toutes les gratifications aux Armes, & ce fut assez pour donner bien-tôt envi à la plûpart des Chinois d'embrasser c parti. Chacun jugera laquelle de ces deu professions lui paroît plus selon la raiso & la nature. Ce qu'en pourroient dir ceux qui par leur genre de vie se seroien comme déja declarez pour les Lettres, se roit que l'estime & les recompenses de vroient également suivre le merite & l travail en l'un & en l'autre de ces em plois; que cependant il est vrai que l gens de robe & de plume, qui sont plu éloignez du peril, sont avec cela toûjou plus proches des gratifications; au lie qu'un Soldat après s'être trouvé en u

gran

grand nombre de combats & d'assauts, n'aura pas pour l'ordinaire d'autre recompense que de perir enfin en la derniere occasion, & il s'en trouve plusieurs, & de ceux même qui auroient bien merité de grandes recompenses, qui n'ont pas à la fin une meilleure fortune.

Le Tartare étoit assez de ce sentiment qu'il y a plus de merite, parce qu'il y a plus de peril, dans les emplois militaires. C'est pourquoi, encore qu'il maintinst toûjours les Lettres dans la Chine, & qu'il y eût en toutes les Provinces deux Vice-Rois, un des Lettres, & un autre des Armes, comme il y avoit eu paravant, il faisoit pourtant connoître, qu'il consideroit beaucoup plus ceux qui embrassoient la profession des Armes; jusques-là que parmi ceux qui avoient déja pris le parti de la robe, il fit un choix de plusieurs qui lui semblerent plus propres à servir dans ses Armées. Il prit le soin aussi de donner des recompenses à ceux de ses Soldats qu'il sçavoit avoir quelque merite, ausquels, encore qu'ils fussent en des emplois fort éloignez de sa personne, il ne laissoit pas d'envoyer des presens & des gratifications, lors qu'ils y pensoient le moins. Ce fut ainsi qu'au mois d'Aoust de 1647. il fit partir pour la ville de Canton, un grand Mandarin,

derin, de ceux qui assistoient au Conseil Royal de Pequin, pour aller porter des presens aux deux Vice-Rois de Canton. Ce Mandarin, encore qu'il y eût bien cinq cens lieuës de chemin d'une de ces Villes à l'autre, fit ce voyage seulement pour satisfaire à cet ordre. Ces presens étoient deux grands Vases d'or, tout couverts de Pierreries, avec deux habillemens très-riches. Xunchi qui avoit sçû que ces deux Vice-Rois avoient également fait paroître leur valeur & leur courage autant de fois qu'ils en étoient venus aux mains avec leurs ennemis en la reduction de cette Province, voulut bien honorer également leur personne & leur merite. C'est pourquoi, il n'y avoit pas dequoi s'étonner que ce Prince eût tant & de si braves Soldats, lui qui prenoit des soins de reconnoître si bien les services de ses Capitains, qu'il envoyoit à ceux même, qui étoient si éloignez de sa Cour de magnifiques presens, & qui employoit encore les premieres personnes de son Etat, pour leur aller faire connoître combien sa Hautesse étoit satisfaire de leur fidelité & de leur courage. Les Princes qui penseront à recompenser si biên leurs Soldats, auront toûjours de bonnes Troupes; mais il sera difficile qu'ils les re-

tien-

tiennent, s'ils ne font pas paroître qu'Ils sçavent estimer & reconnoître leurs services.

Plusieurs gens de robe, & de ceux même qui étoient déja en des emplois trés-considerables, qui virent qu'ils feroient desormais assez mal leurs affaires, s'ils ne s'appliquoient qu'à la science & à l'étude de leurs Loix, passerent bien-tôt à la profession des Armes. On a déja vû la conduite qu'avoit tenuë le Vice-Roi des Lettres de Canton. Mais pour reconnoître encore mieux ce que cet Officier de robe pensoit lui-même pour lors de sa profession, il faut l'en entendre parler à un de ses Amis. Ce n'étoit pas un homme de grande litterature : il venoit de se pourvoir d'une charge de Mandarin des Lettres en la ville de Canton. Pour peu qu'un homme eût de Lettres à la Chine, il ne laissoit pas de se croire un assez grand Docteur, lors qu'il étoit une fois elevé à la dignité de Mandarin. Celui-ci devoit être un plus honneste-homme que les autres, de reconnoître au moins & d'avoüer qu'il n'étoit pas fort habile. Peu de gens de Lettre reconnoissent leur foible en matiere de science ; & il s'en trouve encore moins qui en fassent une confession bien

 since-

ſincere. Il dit donc fort ingenument au Vice-Roi, qu'il n'en ſçavoit pas aſſez pour être Mandarin, & que s'il plaiſoit à ſon Excellence de lui donner un emploi qui fût plus ſelon ſa capacité, elle l'obligeroit beaucoup davantage. Le Vice-Roi lui demanda en quoi il trouvoit qu'il n'étoit pas aſſez habile-homme. C'eſt, lui dit-il, que je ne déchifre pas aſſez parfaitement les lettres & les caracteres de la Chi-

„ ne. Allez, (lui dit le Vice-Roi:) Je
„ vous ai fait Mandarin; & je vous de-
„ clare, que vous n'avez que trop de Let-
„ tres pour un temps où les perſonnes de
„ conſideration daus la Chine doivent laiſſer
„ les Livres, pour ne penſer qu'à la guerre.
„ Ne vous imaginez pas qu'il ſoit neceſſai-
„ re deſormais de faire & d'examiner tant d'é-
„ critures. Il faut ſeulement bien entendre
„ les Parties, & les expedier verbalement.
„ Ayez de l'exactitude en cela, & de bon-
„ nes intentions de rendre la juſtice. La
„ verité & la juſtice ne ſont pas tellement
„ hors de nôtre connoiſſance & de nôtre
„ vüe, qu'il faille les aller chercher dans
„ les goufres & les abyſmes des procés. Le

Mandarin entendit bien ce que lui vouloit dire le Vice-Roi. Il le remercia de la charge qu'il plaiſoit à ſon Excellence de lui donner, & de tous ſes bons avis, &

pre-

„ prenant congé de lui : Me voilà, „ (dit-il) Monſeigneur, un habile-homme, s'il ne faut que de la diligence, & „ de bonnes intentions, pour bien faire ma „ charge.

Pendant que Xunchi reformoit ainſi ſans aucune violence les abus où il trouvoit les gens de plume & de lettres dans la Chine, il ne trouvoit pas mauvais que ſes Soldats & ſes Officiers les en raillaſſent, & parlaſſent encore aſſez haut contre cette molle & inutile occupation. Il n'y avoit rien qui avançât davantage le changement que ce Prince vouloit faire. Il arriva auſſi ſur ce ſujet quelques rencontres aſſez agréables. Un Mandarin Chinois fut obligé de loger en ſa maiſon un Capitaine Tartare, qui etoit un homme conſiderable parmi ſa Nation. Il lui donna chez-lui tout le logement & les commoditez qu'il pouvoit ſouhaitter. Ce Mandarin, qui vouloit paſſer pour un homme de grande litterature, avoit une belle Bibliotheque, où il y avoit plus de Lettres, ſans doute, que dans ſon eſprit. Tous ces Livres occupoient un des plus beaux appartemens de ſa maiſon, qui étoit un lieu fort éclairé. Ils appellent ce bâtiment Xuſan. Il y entre beaucoup d'air, & un vent raffréchiſſant, qui empeſche que les vers

 &

& la poussiere ne puissent gâter des Livres.

Le Tartare qui vît ce lieu trouva que ce lui pourroit être un logement encore plus commode que celui où il étoit ; puis qu'on en faisoit aussi bien un très-mauvais usage, de „ ne l'occuper qu'à loger des morts. Il „ vint donc dire à son hôte : (Seigneur „ Mandarin,) Il faut que vous me fassiez „ tout à l'heure vuider ce lieu. Il faut que „ nous m'en fassiez déloger tous ces Juris- „ consultes, & tous ces Codes ; autrement „ je vous declare que moi & mes Soldats, „ nous en allons bourrer nos arquebuses, „ ou en faire des cornets à nôtre tabac. „ Vous verrez si nous ne sçavons pas „ eucore mieux manier vos écritures que „ vous. C'étoit ne priser guéres ce „ que le Mandarin auroit voulu tant van- „ ter, ce fut pourtant à lui de retirer ses Livres, sans repliquer davantage. Mais au moins, ne devoit il pas avoir raison de se plaindre, s'il n'avoit prétendu que faire parler beaucoup de sa Bibliotheque : car ce Tartare ne manqua pas de dire par toute la Chine, qu'il avoit bien fait remuër & déloger les Livres de ce Mandarin.

Voilà toute l'estime que les Tartares ont pour les Lettres & les Sciences, dont ils ne s'occupent guéres, si ce n'est qu'ils sont

ſont bien-aiſes de ſçavoir quelque choſe des Mathematiques & de l'Aſtrologie. Comme cette Nation adore le Ciel, elle fait paroître aſſez de plaiſir à diſcourir des étoiles, & à s'entretenir de ce qui fait toute ſa Religion, où du reſte elle ne cherche pas beaucoup de rafinement. Les Tartares dreſſent ſeulement tous les ans leur Almanach ou Calendrier, qui eſt peu different de celui des Chinois. Celui de l'année 1647. fut le premier qui parut avec le nom & par l'ordre de l'Empereur Xunchi. C'étoit une piece curieuſe, dont on crût Autheur le Pere Adam Jeſuite, qui étoit une perſonne très-habile dans les Mathematiques, & qui avoit alors bien du credit & de la faveur auprès de l'Empereur Xunchi.

Les Tartares ne mépriſent pas non plus tout ce que les Chinois traittent dans leur Politique & leur Morale. Mais ils ne croyent pas que cela vaille toute la peine qu'ils y prennent. Ils leur diſent ſouvent & avec raiſon. Qu'il vaudroit mieux avoir moins de Loix, & les mieux obſerver. Qu'il ſeroit beſoin de ne pas faire tant d'Ordonnances, mais de donner plus de bons exemples; parce que connoître le bien, & ne le pas faire, ne fait que rendre les hommes encore une fois plus méchans.

Les letrres dont se servent les Tartares, sont assez semblables à celles des Japonois; & toutes les deux ne sont que quelques traits de ceux qui forment les caracteres Chinois. C'est pourquoi ces lettres sont beaucoup plus simples, & plus faciles, & ne contiennent pas tant de mystere que celles de la Chine : Aussi les estime-t'on beaucoup plus que celles des autres peuples de l'Asie, & de ceux même de nôtre Europe, qui se sont habituez aux Indes & aux Philippines, qui, parce qu'ils ont pris des coûtumes & des manieres d'agir de ces Nations, se servent de certains caracteres tellement bisares, que souvent ils ont eux-même de la peine à lire ce qu'ils écrivent, & sont obligez d'en deviner la plus grande partie. Ils bordent & environnenr toutes ces lettres de points en haut & en bas, ainsi que font les Hebreux, ce qui fait que ce ne sont pas tant des lettres, que des chifres & des hieroglyfes.

On remarque que la langue des Tartares a quelque chose de grave & de majestueux. Elle se sert beaucoup des voyelles, ainsi que la langue Espagnole ; & naturellement elle se prononce avec force & d'un ton tout guerrier, qni est ce qui la fait paroître rude & grossiere. Mais com-

me ce n'eſt que la prononciation des gens de guerre, qui prennent pour l'ordinaire un ton plus fier que les autres, & ceux particulierement qui font davantage les braves, on n'en peut pas faire une regle generale. Les perſonnes de la Cour y parlent ſans doute beaucoup mieux, ainſi que dans toutes les autres Cours, où il ſeroit à ſouhaiter que l'on fût auſſi exact à bien faire, que l'on y eſt juſte à bien parler.

Les Etrangers trouvent auſſi cette Langue aiſée à apprendre, d'autant plus qu'elle n'a pas une varieté ſi grande d'inflexions & d'accens, qui leur rend celle de la Chine difficile & ennuyeuſe plus qu'aucune autre du reſte du monde. Il ne s'eſt point trouvé dans toute la Relation de terme Tartare, qu'on pût bien citer pour exemple de la prononciation de cette Langue, que le nom de Pelipaovan, qui étoit celui d'un des Oncles du Roi. Le mot de Peli, qui eſt un terme entierement Tartare, n'a rien de rude ny de groſſier, ſi ce n'eſt qu'on en juge peut-être par cette grande delicateſſe des Langues Eſpagnole & Italienne. Il ſiguifie, Prince, dans le langage du païs. Van, qui eſt un mot Chinois, a encore la même ſignification, en ſorte que Prince eſt déja compris deux fois dans ce nom. Que ſi dans la Corée,

ou ailleurs, Pao, veut auſſi dire la même choſe, Pelipaovan voudra dire trois fois Prince, ou très-grand Prince. Cette repetition pourroit ſembler ſuperfluë, & ne ſignifier rien davantage, pour être exprimée en trois Langues differentes. Mais dans la Langue de la Chine, & ce doit être la même choſe en celle de Tartarie, ces repetitions y trouvent de grands ſens. Cela paroît par les Hiſtoires des Chinois, où l'on voit qu'ils appelloient du nom de Chium, tous les Princes & Monarques du Monde, qu'ils metroient tous ſans exception au deſſous de leurs Rois, & qu'ils donnoient le nom de Van, à leurs Princes, qui étoient du ſang Roial de la Chine. Mais parce qu'ils n'eſtimoient pas qu'aucun de ces deux noms fût aſſez auguſte pour la Majeſté de leurs Empereurs, ils crurent que des deux enſemble, il en falloit faire celui de Chiumvan, qui pourroit mieux que tous les autres convenir à la grandeur de leur Monarque. Ce fut ainſi qu'ils trouverent un nom digne de leur Roi, qu'ils appellerent depuis Chiumvan, en prétendant par là, lui faire un grand honneur. On voit ainſi combien cette Nation trouve un grand ſens à former de pluſieurs noms, qui n'ont tous que la même ſignification, un nom ſur-eminent

qui

qui les comprenne tous. Voilà la signification & la force du mot Pelipaovan, nom aussi éminent, que l'étoit celui qui le portoit, parmi ses peuples. Mais ce qui merite d'être encore remarqué, c'est que l'Empereur Xunchi bien loin de s'offenser qu'on donnât ces grandes qualitez à des Princes qui n'étoient que ses Sujets, quoi qu'ils fussent ses parens très-proches; leur confioit au contraire, en les faisant Gouverneurs & Ministres de Provinces, une puissance & une authorité qui répondoit à ces qualitez. Il falloit que Xunchi, en rendant si puissant Pelipaovan, qui étoit déja un grand Prince par sa naissance, & qui prenoit encore le nom de Conquerant de la Chine, se mît peu en peine de toutes les raisons d'Estat qu'on pouvoit opposer à cette conduite; ou bien il falloit qu'il fût puissamment persuadé de la fidelité des Princes de sa Nation: Ou il faut enfin, que parmi les Tartares, les Rois soient beaucoup moins jaloux de leur Souveraine puissance, & que les Princes qui leur sont sujets, ne soient pas si passionnez de la gloire & de l'ambition de regner.

CHAPITRE XXIX.

Combien les Tartares ont d'inclination à la guerre.
De leurs armes défensives & offensives.
Que leurs plus grandes forces consistent en leur Cavalerie.
De la bonté de leurs Chevaux.

LEs Tartares ne sçauroient vivre que parmi les armes & dans la guerre. Ils n'aiment & ne respirent que de tenir la campagne, & d'avoir des ennemis à combattre. C'est là qu'ils trouvent leur joye & le plaisir de leur vie. Aussi croyent-ils être mieux faits, & avoir meilleure grace de paroître avec un visage tout cousu de cicatrices, que toutes les autres Nations qui prennent tant de peine à conserver leur teint frais, qui frisent, qui parfument & qui teignent leurs cheveux, pour faire honte, autant qu'ils peuvent, & à leur Naaion & à la Nature, qui avoit voulu qu'ils fussent des hommes, plûtôt que des femmes, telles qu'ils s'efforcent de le devenir. Les Tartares, bien éloignez de cette mollesse, ont porté si avant cette violente passion qu'ils ont pour les armes, que

que toutes ces belles Provinces de la Chine n'ont bien-tôt été que de grandes forges, où ils ont employé un nombre infini d'artisans à forger sans relasche des armes de toutes les especes. Taillandiers, Serruriers, Fondeurs, & tout autres gens de pareilles vacations, n'ont point eu durant plusieurs années d'autre emploi dans tout ce grand Empire ; & l'on auroit pû dire à ceux qui auroient été curieux de sçavoir ce que les Tartares vouloient faire de tant d'armes, qu'ils vouloient avoir sans doute dequoi armer un monde entier. Les Bibliotheques de la Chine ne furent plus que des Arsenaux & des Magasins d'armes. On auroit eu peine autrefois à trouver dans la Chine une méchante épée ailleurs que parmi les gens de guerre. On se contentoit, pour vuider une querelle, de se prendre aux cheveux ou à la barbe, ou de s'égratigner, ou de se battre à coups de poing, quand on n'avoit pas les ongles assez fortes. C'étoient les armes tellement naturelles de cette Nation, que les braves se faisoient comme un ornement de laisser croître leurs ongles aussi grandes que celles de la serre d'un Faulcon ou d'un Aigle ; & il est si vrai qu'on ne se servoit point d'armes dans la Chine, que parmi un très-grand nombre d'habiles Medé-

cins qu'il y avoit dans tout le païs, on n'auroit pû y trouver un Chirurgien; parce qu'il n'y avoit jamais de playes, ni d'autre pratique pour la Chirurgie. Les Medecins faiſoient la cure des Apoſtumes, des abſcés, des bleſſures, & des autres maux exterieurs. Mais depuis que les Tartares furent dans la Chine, il n'y eut plus perſonne deſormais qui ne portât des armes. On obligea juſqu'aux enfans de huit ans, au moins ceux des familles conſiderables, à ceindre le ſabre ou le cimeterre ; ce qui donnoit à rire, & faiſoit compaſſion tout enſemble aux Chinois, de voir cét âge ſi tendre être embaraſſé à traiſner une charge & nn poids qui lui étoit encore ſi inutile.

Les Tartares faiſoient faire auſſi l'exercice tous les jours devant le Palais des Vice-Rois. Là ils mettoient des troupes en bataille, qui faiſoient des décharges de leurs mouſquets & arquebuſes, avec un auſſi grand feu, que ſi c'euſſent été deux Armées affectives qui y euſſent diſputé de la victoire. Il y avoit encore des prix & des Juges ordonnez pour reconnoître l'adreſſe de ceux qui s'exerçoient tout le jour à tirer au blanc avec l'arc ou avec le mouſquet. Le prix de celui qui avoit donné dans le but de trois bales, ou de trois flé-

ches,

ches, étoit une coquille d'argent du poids de quatre Jules, ou d'une demi-Reale. Celui qui n'avoit mis que deux fois dans le blanc, avoit une coquille du poids de deux Jules; & celui qui n'y a-voit adressé qu'une fois seulement une coquille de la valeur d'un Jule. Ceux au contraire, qui manquoient plus de trois fois à donner dans le blanc, recevoient à l'heure même quelques coups assez rudes; & pour leur faire un affront encore plus grand, on les hüoit, & on les sifloit publiquement, ou l'on leur faisoit quelque autre traittement ignominieux. Ce n'étoient pas les Tartares qu'on obligeoit davantage à ces exercices, mais les Chinois des Provinces soûmises qu'on vouloit accoûtumer à n'avoir pas peur des armes & de la guerre. L'on vouloit par ce continuel exercice les tirer de cette mollesse où ils étoient demeurez si long-temps, & ils se seroient encore trés-volontiers excusez de tant de fatigues; Mais ils meritoient qu'on leur apprît à les supporter, & pour le service même de leurs ennemis, eux qui avoient si peu pensé à se donner de la peine, lors qu'il s'agissoit de la défense de leur Estat, & de leur propre conservation.

Quant aux diverses sortes d'armes, dont

se servent les Tartares, les défensives & celles dont ils se couvrent sont la cuirasse, le casque, les épaulieres, les brassars; ce qui revient à peu prés à la maniere dont on s'arme en Europe, si ce n'est que ces armes ne sont pas si luisantes, ni si curieusement travaillées, ce qui rend encore ceux qu'elles couvrent plus terribles & plus redourables. La visiere de leur casque n'est pas attachée & enclavée avec le reste du pot, ainsi qu'en Europe. C'est une piece toute separée, & une lame de fer assez forte & double qui couvre le visage & la gorge jusqu'aux épaules, & se separe quand on veut de l'autre partie du casque. Ils ont encore plusieurs autres lames de fer, qui leur descendent, tout autour de la teste, & qui la couvrent de toutes parts, aussi bien que la gorge, & tout le coû jusqu'aux épaules. Ils évitent par là d'être trés-dangereusement blessez d'un grand nombre de fléches, qui pourroient leur percer les arteres & leur causer des pertes de sang, qui seroient très-perilleuses en cette partie. C'est ce qui fait qu'ils la couvrent avec toute la précaution qu'ils peuvent. Ils se servent aussi, pour garantir tout le reste du corps, de certaines casaques de cuir de vache assez amples & larges, qui sont garnies de co-

coton. Ils portent de ces mêmes casaques chez eux, lors qu'ils ne vont pas à la guerre, mais elles ne sont pas pour lors si bien doublées.

Ils ont pour armes offensives les arcs, les fléches, les sabres, & les lances. Leurs sabres ont la pointe à la façon des cimeterres des Turcs ; & ils sont pour l'ordinaire fort courts, mais assez pesans ; & sur tout, ils ont le fil & la trempe excellente. Ils se servent encore d'une espece de coûtelas ou d'épée fort large, que ceux de la Chine & du Japon appellent Cetanes. Il y en a d'extrémement grandes, & qui se manient à deux mains comme des épées de Suisse. Leurs gardes, aussi bien que celles de leurs sabres & coûtelas, n'ont rien de considerable, mais les poignées & pommeaux sont d'or ou d'argent, ou de cuivre, selon que chacun est plus riche ou plus curieux. Ils n'ont point de piques, parce qu'ils ne les estiment pas commodes pour leur maniere de combattre. Leurs lances même sont assez courtes, & ils s'en servent comme de pertuisannes ou hallebardes. Mais l'arc & les fléches sont leurs armes d'honneur. Ce sont celles dont ils font gloire, & dont ils prennent plaisir de se bien servir. Ils y sont aussi tellement adroits, que plusieurs, d'un seul trait d'arc,

d'arc, font partir de plusieurs doigts de la main trois ou quatre fléches à la fois, qui partent toutes avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'homme que la moins forte ne pût percer, si elle le rencontroit dans une juste distance. Leurs arcs sont plûtôt petits que grands. Ils sont legers, mais suffisamment forts & solides. De leurs fléches les unes sont plus & les autres moins longues, mais elles sont toutes très-fortes, & qui peuvent percer à travers un bois très-solide. Les fers en sont quarrez, ou en triangle, ou à pointe de diamant, & tous assez longs & extrémement acerez & perçans de la pointe.

Ils n'avoient point encore d'armes à feu, lors qu'ils entrerent dans la Chine. Mais d'abord qu'ils eurent emporté quelques places, ils en tirerent la grosse artillerie, & encore tous les mousquets & arquebuses qu'ils y trouverent, dont ils se servirent depuis dans toute cette guerre. Ils n'employerent pourtant point de Tartares à conduire & à faire tirer leur canon, mais quelques Chinois & quelques soldats d'Europe seulement. Ils n'armerent de méme de ces mousquets & arquebuses que des Chinois des Provinces qui se soûmettoient, dont ils grossissoient leurs Troupes, pour avancer davantage dans leur conqueste. Pour

les mines, les petards & tout le reste du feu d'artifice, ils n'en avoient ni pratique ni connoissance. Il est étrange cependant que les Tartares voulussent mettre ainsi entre les mains de leurs nouveaux Sujets leurs meilleurs armes, sans qu'ils voulussent méme apprendre la maniere de s'en servir. Qu'ils les exerçassent aussi, tant ceux des Villes que de la Campagne, dans tout ce qui se pattiquoit parmi eux de l'art & de la discipline de la guerre. C'est ce que plusieurs trouvoient à redire en la conduite de Xunchi, aussi bien que de ce qu'il donnoit une si grande puissance aux Princes de sa Maison. Mais ce Monarque trouvoit au contraire, que la confiance qu'il avoit en ses Oncles étoit ce qui lui assûroit davantage leur fidelité; & que de ce qu'il paroissoit aussi aprehender si peu les Chinois, étoit ce qui leur rendoit sa valeur & le courage de ses Tartares encore plus redoutable. Il est vrai que longtemps après, ces peuples trembloient encore à entendre seulement parler de son nom. Il se pouvoit donc faire que toute cette confiance & sûreté, où étoit Xunchi, ne nuisit pas à ses affaires; mais si elle devoit lui être pernicieuse & funeste, il n'étoit pas le premier des Princes qui s'étoit perdu pour s'être tenu trop assûré de sa puissance & de ses forces. Il

Il reſte à parler des meilleures armes des Tartares, les ſeules avec leſquelles ils ont conquis l'Empire de la Chine. On peut dire que ce ſont leurs chevaux. Il s'en trouve d'aſſez beaux dans la Chine, mais qui ont peu de cœur & qui perdent haleine, & s'éflanquent bien-tôt à la premiere courſe. Auſſi ne ſont-ils pas propres pour la guerre, comme ceux de Tartarie, qui ſont de grand corſage, forts & vigoureux, bien faits & bien pris de tous leurs membres, & qui ſont ainſi comme autant de chevaux de bataille: avec cela ſi legers & ſi bons coureurs, qu'il y a plaiſir à les voir galoper aux endroits les plus rudes d'une montagne, ainſi que s'ils étoient dans une prairie. Ils ne cedent point en beauté, ni en forces à ceux de l'Europe & de l'Arabie, mais tous les chevaux de la terre leur cedent au contraire l'avantage de je ne ſçay qu'elle fierté qui les tient toûjours ardans & toûjours en cœur. On diroit auſſi que ceux qui les montent ſeroient venus au monde tout à cheval, tant ils y ſont bien & de bonne grace. Auſſi commencent-ils de ſe donner à cét exercice dés leur âge le plus tendre, & ils ne le quittent point qu'avec la vie. On y en voit pluſieurs, qui ne ſont qu'attacher les reſnes

de

de la bride à leur ceinture, & par le ſeul mouvement du corps menent & manient leurs chevaux, les font tourner ſur toutes les voltes, & leur font faire tel manége qu'il leur plaît. Ils ont par ce moyen toute la liberté des mains pour ſe ſervir de leurs arcs & de leurs fléches. D'autres qui tiennent l'arc de la main de la bride, ne laiſſent pas de s'en ſervir, & de manier encore leur cheval avec toute la facilité poſſible. C'étoient donc ces chevaux des Tartares, qui renverſoient tout autant de Chinois qui oſoient ſe preſenter pour faire quelque reſiſtance ; & on pourroit dire ainſi que c'auroient été les Conquerans de la Chine. Comme les Chinois ne ſe ſervoient point de piques pour ſoûtenir & arrêter la Cavalerie, cinquante mille chevaux qu'il y avoit dans les moindres Armées des Tartares, (& même il y en eut plus de cent mille dans celle que commandoit l'Empereur ,) ne tardoient guéres à rompre & à enfoncer les Armées de la Chine. Ces chevaux ſi ardens & ſi fougueux, qui abatoient tout ce qui ſe preſentoit devant eux de leurs puiſſantes forces, ſe faiſoient bien-tôt jour par tout ; outre qu'ils étoient encore en ſi grand nombre, & pouſſez par des gens ſi fermes, qu'il n'y auroit eu guéres d'Armées qui les auroient pû ſoûtenir ;

&

& beaucoup moins celles de la Chine, & autres semblables, qui n'auroient eu ni piques, ni bataillons serrez, ni Cavalerie pareille à celle des Tartares.

On a pris garde que cette Cavalerie Tartare porte les étriers plûtôt plus courts, que longs. Tout l'Equipage de leurs chevaux n'est pas curieux, ni fort riche pour l'ordinaire. Il est seulement d'une maniere pour durer, & commode pour leur façon de combattre. C'est enfin dans cette Cavalerie que consistent les plus grandes forces des Armées de Tartarie. Leur infanterie est peu de chose en comparaison ; ce qui ne va pas de la sorte dans les Armées de l'Europe. C'est aussi cette Cavalerie qui est la premiere à toutes les occasions. C'est elle qui est la premiere & la derniere en toutes les attaques ; & c'est elle enfin qui a commencé & achevé en si peu de temps la conqueste entiere du grand Empire de la Chine.

CHAPITRE XXX.

Discipline militaire des Tartares.
Leur maniere de combattre, & d'attaquer les Places.
Aversion qu'ils avoient de demeurer dans les Villes.
Avec quelle seureté ils dorment en leur Camp, sans poser ni gardes, ni sentinelles.

CE pourroit être seulement dans le desordre & là confusion qui se trouve dans les Armées des Tartares, que cette Nation pourroit passer pour barbare. Car ils y observent si peu d'ordonnance, qu'il paroît que c'est plûtôt par leur grand nombre, & par je ne sçay quelle ferocité, que par aucune science qu'ils ayent d'ordonner & de faire combattre leurs troupes, qu'ils remportent ces grands avantages. On ne voit rien de regulier dans toute leur maniere de faire la guerre, soit qu'ils donnent les batailles, soit qu'ils fassent des Sieges & viennent aux attaques des Places. Au lieu que les Chinois prenoient toutes leurs mesures & leurs regles, & gardoient pour l'ordinaire le meilleur ordre qu'ils pouvoient

lors

lors qu'ils ſe mettoient en défenſe. Les Tartares au contraire n'employoient pour les emporter, que la fureur & la force, avec un grand mépris de la mort, où ils couroient avec une joye & une ardeur de gens qui ſembloient aller à la gloire & au triomphe. Ils ont toûjours eu durant les quatre années de leur conqueſte pluſieurs Armées ſur pied en même temps. Elles paſſoient d'une Province en une autre, tantôt pour conquerir un nouveau païs, & tantôt pour s'aſſeurer celui qu'ils avoient conquis, en ſorte qu'on ne voyoit dans tout ce grand Eſtat que troupes & que gens de guerre, tant de pied, que de cheval. Chacune de ces Armées étoit pour l'ordinaire de deux cens mille hommes, cinquante mille chevaux, & le reſte de gens de pied. Mais il n'y avoit pas toute cette difference d'Officiers qui ſe trouve dans les Troupes d'Europe. Il y avoit ſeulement un certain nombre de Capitaines; & au lieu de tous ces differens drapeaux qu'on déploye ailleurs, il n'y avoit-là qu'un ſeul étendart ſous lequel ſe devoit ranger toute l'Armée, Cavalerie & Infanterie. C'eſt pourquoi lors qu'on aura parlé quelquefois des étandars, ou enſeignes des Tartares, ce n'aura été que pour des

déſig-

désigner, selon la maniere ordinaire de parler de nos Troupes, quelque gros de ces milices, pour n'être pas obligé de repeter si souvent le nom de Troupes & d'Armées.

La marche des Tartares n'est pas mieux ordonnée que leurs batailles. Ils vont par petits gros, & plusieurs ensemble, sans tenir ni rangs, ni files, mais ils s'étendent & se resserrent seulement, selon que les chemins le leur permettent. La Cavalerie marche la premiere, & elle fait comme l'avantgarde. L'Infanterie suit après, qui est comme l'arriere-garde. Lors qu'on est prêt de partir, l'on entend le son enroüé d'une trompette, qui donne le signal de la marche; & depuis elle ne sonne plus, non pas même quand on seroit prest de donner bataille, & de courir sur les ennemis. Il n'y a du reste ni tambour, ni fifre, ni aucun autre instrument semblable; & c'est au seul bruit de cette trompette, qui pourroit faire penser à celle du jugement, de la maniere qu'elle fait remuër tant de monde, qu'il faut commencer & finir la marche. On porte devant toute l'Armée une sorte de Banniere, ou Etendart de mediocre grandeur, pour lequel toutes les Troupes ont une grande veneration. C'est le seul qu'il

y ait en toute l'Armée. Il est à peu près comme la baniere d'une Eglise. On est obligé de suivre cét étendart, par tout où il marche, soit qu'on aille charger l'ennemi, ou qu'on aille donner l'assaut à quelque place; & aussi-tôt que celui qui le porte, qui est un Capitaine des plus considerez, & qui a toûjours auprès de lui les plus vaillans de toute l'Armée, commence à attaquer, tous commencent aussi à donner en même temps. La Cavalerie attaque la premiere, & l'Infanterie donne ensuite, sans ordre, ni conduite, mais tumultuairement, & selon que chacun peut joindre son ennemi. Il n'y a ni aisle droite, ni aisle gauche, ni bataille, ni corps de reserve. Ils ne forment ni escadrons, ni bataillons, non plus qu'ils ne tiennent ni rangs, ni files. Ils ne separent pas même les temps de tirer des fléches, & d'en venir aux lances & aux sabres. Mais toute cette nombreuse multitude se remuë & se précipite à la fois, pour rompre & enfoncer au plûtôt tout ce qui lui fait teste. C'est comme uue Mer agitée d'une violente bourrasque, où les vagues se pressent les unes sur les autres pour se chocquer, & se donnent si peu de relasche, que les premiéres n'ont pas plûtost été brisées,

brisées, qu'il en revient de secondes par dessus, avec une rapidité & une impetuosité toute nouvelle. Ainsi depuis que les Tartares ont commencé à venir à la charge, ils ne pensent plus à reprendre haleine, ni à faire aucunes retraites. Ni morts ni blessez ne les étonnent : Car ils ne comtent pas pour une grande perte de voir beaucoup de leurs gens estendus par terre, eux qui se tiennent assez glorieux de mourir les armes à la main; outre qu'ils sçavent qu'ils ont du monde plus qu'il n'en faut pour remplir la place des morts. Comme ils ne sonnent jamais de retraitte, vaincre ou mourir est tout ce qu'ils ont à faire. C'est le seul ordre qui leur est donné; si ce n'est qu'ils se vissent entierement défaits. Car en ce cas, ils peuvent ptendre la fuïte, comme on fait par tout ailleurs. Que si celui qui porte l'étendart est renversé & tué dans la meslée, ce qui est assez ordinaire, parce qu'il doit paroitre où le peril est le plus grand, alors le plus proche de ceux qui l'accompagnent, ne manque pas de prendre cét étendart, qui passe ainsi tres-souvent par beaucoup de mains dans une seule bataille, ou dans l'attaque de quelque place, sans qu'il manque jamais de braves, qui s'empressent à l'envi

T de

de le relever. Car il n'y a rien qui leur ſoit plus honorable & plus glorieux.

Mais la maniere dont les Tartares aſſiégent & prennent les Villes eſt encore quelque choſe de plus rare & de plus irregulier que tout ce qui ſe fait dans leurs batailles. La premiere choſe qu'ils font pour emporter une place eſt de donner l'aſſaut, & la derniere de dreſſer les batteries. C'eſt la Cavallerie qui fait les approches d'une place, & qui vient à l'aſſaut, qui ſont des choſes bien oppoſées à tout ce qui ſe prattique dans l'Europe. Ils viennent donc ſe mettre en preſence & à decouvert devant une place défenduë de bonnes murailles & de boulevarts, tout bordez de groſſe & de menuë artillerie, avec un grand nombre de gens de guerre, qui y ont dedans des vivres & des munitions en abondance. C'eſtoit l'eſtat où eſtoient pluſieurs Villes de la Chine, lors qu'ils les vinrent attaquer. Ainſi au lieu qu'en Europe une Armée qui viendroit aſſieger une place, commenceroit à ouvrir la tranchée, dreſſeroit des batteries, & feroit enſuite les breſches pour venir à l'aſſaut; les Tartares au contraire commencent à donner l'aſſaut, & apres battent la ville. C'eſt la Cavallerie qui doit faire les attaques, ayant à ſa teſte

Cap

Capitaine qui porte l'étendart. On ne fait point pour cela de fort grands préparatifs. On attache seulement un grand nombre d'échelles à la queuë des chevaux, & encore que ces échelles ne soient qu'une seule piece de bois entaillée ou percée de chevilles, les Tartares ne laissent pas de s'en servir aussi bien que d'autres feroient des échelles ordinaires. Celles-cy estant ainsi préparées, celui qui porte l'enseigne pique & pousse fierement son cheval jusqu'au pied de la muraille, où il est suivi aussitost du reste des troupes, qui jettent des cris effroyables, pour étonner davantage leurs ennemis. C'est ce qu'ils font toûjours dans toutes les battailles & dans les assauts qu'ils donnent.

Quelque gtand feu cependant que fasse l'artillerie des assiegez; quelque monde quelle renverse de toutes parts, rien n'empesche les assaillans d'avancer toûjours avec autant d'ardeur. Les monceaux de morts entassez les uns sur les autres leur facilitent au contraire les approches en comblant le fossé. Ils avancent de la sorte jusqu'au pied de la muraille; & ceux qui en sont les plus proches, descendent alors de leurs chevaux, dont ils se servent desormais comme de gabions & de parapets. Là ayant dressé leurs échelles, ils gagnent le

haut de la muraille avec une ardeur & une resolution qui n'a rien de pareil. Ceux qui defendent leur place se trouvent deslors presque en aussi grand danger que les assaillans mêmes; d'autant que ceux d'enbas qui doivent soûtenir les autres qui montent la muraille, ne cessent de faire pleuvoir sur le haut un nombre infini de fléches, qu'ils décochent avec tant d'ardeur & de justesse, qu'ils les font presque retomber où ils veulent, perçant ainsi ceux qui se croyoient le plus à couvert, & le plus en sûreté derriere leur muraille. Ainsi ceux qui sont sur les échelles, montent en peu de tems, & gagnent le terrain, où ils n'ont pas plûtost pris pied, que couchez contre terre ou à genoux, ils commencent à couvrir de leurs fléches, tant ceux du dedans de la place, que les autres qui servent le canon, & tous ceux qui prétendroient défendre encore la muraille, qu'ils mettent bien-tost en estat de ne se plus servir de leur artillerie, ni d'aucune de leurs armes.

Comme il arrive cependant toûjours de nouvelles troupes devant cette place; tandis qu'une partie est attachée à l'escalade, une autre entreprend de gagner une porte, & de s'ouvrir un passage dans la Ville. En peu de tems, c'est-à-dire, aussi tost

tost que quelque chevaux y ont pû entrer, le bruit & le seul hennissement font assez entendre que la place est prise, & que tout y est desormais à la discretion de ses ennemis. Les chevaux des Tartares annoncent ainsi les premiers leur victoire. Ces attaques, où les assaillans se precipitent de la sorte, sans estre couverts d'aucunes armes, & sans se faciliter l'escalade par des bresches, leur coûtent pour l'ordinaire beaucoup de monde; mais ils en ont bien leur revanche sur ceux qui ne peuvent plus se défendre. Rien n'arreste alors la fureur des vainqueurs. La vangeance est la joye de leur cœur, & il leur tarde qu'ils se soient gorgés de meurtre & du sang de ceux qu'ils ont vaincus.

Mais si après avoir donné l'assaut les Tartares ne sont pas encore les maistres de la place, alors ils pensent à se servir de leur artillerie, & à battre les murailles. Ainsi ils finissent par où on auroit commencé ailleurs. Jusques là, & à moins qu'ils n'ayent fait tous les efforts imaginables pour emporter une place d'assaut, ils ne tirent pas un seul coup de canon, encore qu'ils en menent quelquefois plus de cinq cens pieces, comme il s'en trouva autant dans l'Armée de Pelipaovan. Les Tartares pratiquent donc ces trois choses si opposées à

ce qui ſe fait par ceux qui ſçavent mieux l'art de la guerre : de commencer d'abord à donner l'aſſaut, de faire après les batteries, & de commander encore la Cavalerie pour venir à l'eſcalade. Ainſi il n'y a rien dans les choſes humaines de ce qui paroiſt à quelques uns de plus irregulier & de plus choquant, que l'on ne voye mis en pratique par d'autres, qui y trouvent leurs raiſons, & qu'ils pretendent bonnes & valables.

Quant au reſte de la marche, dont on avoit commencé à parler, lors que le jour eſt preſt de finir, la trompette ſonne, & toute l'Armée s'arreſte alors. Avant ce ſignal elle ne fait preſque jamais alte durant tout le jour. Il faut ou marcher, ou combattre. Auſſi-toſt donc que l'on entend la trompette, chacun penſe deſormais à dreſſer ſa tente, qu'il va prendre dans le bagage. Chaque Capitaine à le ſien pour lui, & pour tous ceux qu'il commande : & jamais on ne voit le bagage de toute l'Armée enſemble. Les tentes ſont de cuir tres fort, ou de peaux qui n'ont point encore eſté appreſtées. Elles ſont couſuës pluſieurs enſemble, & aſſez bien ajuſtées. Chaque tente eſt aſſez grande & logeable, auſſi eſt-ce tout leur couvert & leur habitation la plus ordinaire. Il ſe forme de tou-

toutes ces tentes, comme de grandes Villes, où il y a plusieurs quartiers, places & ruës; & elles sont disposées à peu prés, comme les maisons de campagne des Turcs. Les Tartares aiment beaucoup mieux ces logemens, que de demeurer dans les maisons des Villes, où ils disent qu'ils deviennent malades parmi les peuples, au lieu qu'ils se trouvent sains & vigoureux, lors qu'ils sont campez & qu'ils respirent le grand air de la campagne. Il est certain que tout ce à quoi les hommes veulent s'accoûtumer leur devient commode, même les fatigues. Il n'y a qu'à les pouvoir souffrir quelque tems; au lieu que la mollesse & les aises même de la vie deviennent en quelque sorte penibles à ceux qui s'en sont passez durant un long tems. Il y a tel forçat sur les Galeres à qui il ne plairoit pas qu'on le tirast de la rame, parce que le tems lui a adouci toutes ses fatigues. La force de la coûtume est grande; & fait de grands miracles. C'estoit elle qui faisoit trouver aux Tartares les palais & les plus belles maisons des Villes incommodes à leur santé. Jamais ils ne se portoient mieux & n'étoient plus à leurs aises, que lors qu'ils campoient dans les plus vastes campagnes, & qu'ils y avoient à souffrir les mauvais tems & toutes les injures de l'air. C'est

pour cela qu'ils avoient tant d'averſion de demeurer dans les Villes. Mais ils auront peut-eſtre changé d'humeur. Car encore que juſqu'au tems de leur conqueſte, ils ſe fuſſent ſi bien trouvez de la fatigue ; il n'eſt pourtant que trop vrai qu'on s'accoûtume encore plus aiſement à la douceur de la vie, qu'au travail & à la peine : ainſi il y a aſſez d'apparence que les Tartares ſe feront bien-toſt accommodez des delices & de toute la molleſſe des Chinois.

Mais il faut revoir les Tartares ſous leurs tentes. C'eſt là qu'ils ſe retirent pour faire toute leur bonne chere. Leurs mets ne ſont pourtant pour l'ordinaire que de la chair de jeunes chevaux qu'ils font cuire, & pour leurs chevaux ils leur donnent du ris, qui n'eſt pas moins bon que la chair qu'ils mangent. Ils ne boivent & ne mangent pas moins bien, qu'ils combattent & qu'ils font tous leurs autres exercices. Ils dorment auſſi-toſt apres, & avec auſſi peu d'inquietude, que s'il n'y avoit point pour eux d'ennemis au monde. Ils ne ſe ſoucient ni de poſer des gardes, ni de poſter des ſentinelles, & les rondes qu'ils font n'éveillent jamais perſonne. Il y a durant toute la nuit un profond ſilence dans leur Camp, ſi ce n'eſt qu'on y entende peut-

eſtre

eſtre le henniſſement de quelques chevaux. Ils ont toûjours dormi avec le même repos durant la plus grande chaleur de leur conqueſte, & ne s'en ſont pas inquietez davantage. Il n'y a que des barbares qui ſoient capables de cette arrogante preſomption, qu'ils n'ont qu'à dormir en repos, & que tout eſt ſeur pour eux, au milieu même des armes & de la guerre. Car ils croyent, pleins de la bonne opinion qu'ils ont de leur valeur, qu'il n'y a perſonne au Monde qui ſoit ſi hardi, que de leur venir donner l'alarme. Ils ne ſe défient pas davantage, & ne font pas une meilleure garde dans les Villes où ils ſont en garniſon, ſi ce n'eſt qu'ils ont toûjours quelques-uns de leurs gens ſous les armes en celle de Canton, & en quelques autres places où les Corſaires leur venoient plus ſouvent donner la camiſade. Les Chinois n'en avoient pas ainſi uſé. Ils faiſoient depuis deux cens quatre-vingts ans la meilleure garde qu'ils pouvoient dans toutes leurs Villes, où ils n'avoient point ceſſé, dans la peur qu'ils avoient, de faire un bruit effroyable d'inſtrumens & de cris, qui ne laiſſoit dormir perſonne en repos. Cependant aprés avoir veillé durant tant d'années que leur ennemi eſtoit à plus de ſix cens lieuës de quelques-unes de leurs Pro-

 vinces,

vinces, ils s'endormirent mal-heureusement à l'heure qu'il leur estoit le plus necessaire de veiller. Les Chinois faisoient beaucoup de bruit lors qu'ils ne voyoient personne; & quand ils eurent l'ennemi si pres d'eux, à peine éleverent-ils la voix pour crier aux armes; bien loin d'aller au devant, & disputer les passages & l'entrée en leurs Provinces. Enfin pour avoir fait un si bonne garde, ils ne s'en trouverent pas plus en seureté; Au lieu que le Tartare ne laissoit pas de conquerir tout ce grand païs, & de dormir encore en repos; parce qu'il estoit seur de ses forces, & qu'il sçavoit que sa valeur estoit assez connuë de ses ennemis, pour n'avoir pas d'envie de les venir attaquer. Ce que quelqu'un a dit des vains empressemens de la vie se trouve ici bien veritable; qu'il n'y a qu'à bien établir sa reputation, & demeurer ensuite en repos.

CHA-

CHAPITRE XXXI.

De la bonne mine des Tartares.
Qu'ils ſemblent eſtre nez pour les fatigues & pour la guerre.
Combien ils ſont francs, ouverts, & gens ſans façon.
De leurs divertiſſemens, & de leurs occupations & emplois en general.

LEs Tartares qui ont conquis la Chine ſont generalement des hommes bien faits & de belle taille. Ils ont les épaules larges, & le reſte du corps bien proportionné. Mais ils ſont ſur tout extraordinairement forts & robuſtes ; ce qui les fait paroiſtre avoir plûtoſt quelque choſe de groſſier & de ſauvage, que rien de delicat & d'effeminé. Auſſi ne ſe ſoucient-ils pas que leurs habits ſoient ſi galans & ſi propres; & on voit par les calus qu'ils ont aux mains, qu'ils ſe paſſent fort aiſément de gands. Toute leur galanterie eſt d'eſtre toûjours en action, & de faire au moins beaucoup de bruit. Ils aiment auſſi le travail; & on pourroit les comparer à ceux de ces ſoldats Romains qui eſtoient des hommes nez à la campagne, dont

un Poëte dit; qu'après avoir rougi la Mer du ſang de l'Affrique, après avoir défait les Antiochus, les Pyrrhus, & les Annibals, ils revenoient à leur champ, où ils alloieut le matin avec la beſche pour n'en retourner que le ſoir, chargez d'un faix de bois, que leurs propres meres, qui ne les traitoient pas delicatement, leur faiſoient porter.

Les Tartares n'ont pas le teint ſi blanc que les Chinois; il y a pourtant pour l'ordinaire peu de difference dans leurs viſages, ſi ce n'eſt que pluſieurs ſont plus noirs & plus halez. Ils ont la barbe auſſi plus épaiſſe, & noire pour la pluſpart, ou quelques-uns rouſſe. Mais ils la raſent toute, & ne laiſſent qu'un filet au milieu du menton. Ils ne portent point de mouſtaches, & ne laiſſent pas d'eſtre braves: car du moins en ce païs on eſt vaillant ſans en avoir Ils portent auſſi les cheveux tres-courts, ou plûtoſt ils n'en portent point, eſtant bien aiſes de s'en décharger comme d'une choſe dont la nature n'a point affaire. Enfin leur mine & tout leur dehors n'a rien que de guerrier, & qui ne marque des gens de reſolution & de cœur. Ils ſe joüent du travail & de la fatigue, où ils ont eſté endurcis dés qu'ils ſont venus au

monde,

monde, & c'eſt ce qui fait qu'ils ne ſçauroient vivre ſans action. La molleſſe & le plaiſir d'une vie où ils ne voyent rien de noble n'a point de charmes pour eux; mais ce qui eſt le plus, c'eſt qu'ils ont autant d'habileté & d'adreſſe, qu'ils ſont ardens & infatigables dans tout ce qu'ils entreprennent. La vie des hommes a beſoin de travail, d'adreſſe, & de beaucoup de choſes: elle a même beſoin de s'épuiſer d'un coſté pour ſe ſoûtenir de l'autre. Les Tartares ſont du reſte gens de conſeil autant que d'execution, & quoi qu'ils ne perdent pas l'eſprit, pour trop rafiner dans les affaires, ou à y chercher de l'artifice, & cette malice que l'on appelle habileté & force d'eſprit, ils voyent pourtant aſſez clair dans tout ce qu'ils ont à faire, & diſcernent tres-bien, autant que des hommes en ſont capables, ce qui eſt, & ce qui n'eſt pas ſelon la droite raiſon.

Mais on remarque que pour leur humeur, ils ſont inégaux, ſur tout dans la paix qu'ils ſont comme les autres hommes, & tout differens de ce qu'ils ſont dans la guerre. Ils y ſont fiers, cruels, impitoyables, aiment étrangement à répandre le ſang de leurs ennemis. Au contraire, dans la paix ce ſont

des hommes doux, faciles, agreables, & qui ſe montrent autant qu'ils peuvent & complaiſans & civils. Il n'eſt pas étrange que des hommes ne ſoient pas toûjours les mêmes, quoi qu'ils ne donnent pas tous en de ſi grandes inégalitez, & que quelques uns même faſſent ſi peu connoitre l'aſſiette de leur ame qu'on ne ſçait ſouvent s'ils ſont dans le calme ou dans la tempeſte. Mais au moins les Tartares ne reſſemblent ils pas à ces derniers. Ils ne diſſimulent point ce qu'ils ont dans le cœur. Ils ne ſçauroient faire paroiſtre ſur leur viſage une fauſſe joye, ni en cacher une veritable. S'ils rient, c'eſt tout de bon : & s'ils ne ſont pas contens, leur viſage le fait connoiſtre. Auſſi diſent-ils, qu'il vaut mieux eſtre violent, que traiſtre. C'eſt pourquoi, ils n'iront pas faire des complimens, ni baiſer les mains à des gens à qui ils voudroient du mal. Ils couperoient plus volontiers les bras d'un homme, que de l'embraſſer, lors qu'ils ne l'aiment pas. Ils peuvent donc dire : Vive la ſincerité, & bien loin l'artifice & la trahiſon, qui font qu'on ne ſçait plus s'il y a encore de la ſocieté, & de l'humanité parmi les hommes. Ils ſe mocquent de tout ce qu'ils entendent dire de la Politique & des manieres d'agir

d'agir des Européens; & ils diroient bien, si la Fable avoit lieu parmi eux, que Saturne & son Age d'Or seroient passez de l'Europe dans la Tartarie.

Une des choses dont ils font le plus de gloire est d'avoir de bons chevaux. C'est aussi ce qui fait leur exercice le plus ordinaire; & on peut dire, que c'est la plus grande vanité, & presque l'unique amusement qui occupe leur vie, depuis qu'ils viennent au monde. Il n'y a rien qu'ils ne fassent de leurs chevaux, qui sont aussi tellement faits à tout ce qu'ils veulent, qu'il semble qu'ils n'ayent qu'un même esprit avec ceux qui les manient, tant ils obeïssent parfaitement au moindre mouvement de la bride, &, si l'on le peut dire encore, à l'intention & à la pensée de celui qui les gouverne.

Quant à leurs manieres d'agir particulieres dans la vie civile, ils font assez paroistre qu'ils ne sont pas gens à tant de ceremonies que les Chinois. On ne voit point faire parmi eux tant de genuflexions, ni des gens qui donnent du front contre la terre pour leur rendre honneur, ainsi que les Mandarins obligeoient à toutes ces bassesses ceux du peuple qui venoient se presenter devant eux. Les Tartares estiment que c'est en faire trop de-

vant des hommes ; & qu'eux même n'en feroient pas tant devant leur Dieu. C'est pourquoi lors que les Chinois, qui estoient accoûtumez à ces basses flatteries, pensoient encore à leur rendre toutes ces soûmissions, ils les rejettoient bien loin, ou ils s'en railloient d'une maniere qui leur devoit bien faire connoistre ce qu'ils en pensoient.

Les civilitez qui se pratiquent parmi les Tartares, approchent bien de celles de nostre Europe. Pour se salüer, ils étendent le bras droit, inclinent un peu le corps, & en se remettant, portent doucement la main à la bouche. Lors qu'ils veulent faire remerciement de quelque chose qu'on leur presente, ou d'un compliment, & de quelque parole obligeante, ils étendent encore le bras droit sur le genoüil, particulierement lors qu'ils sont assis, & portant la main de l'épée sur ce même genoüil, ils l'élevent doucement, & inclinent en même tems la teste comme pour baiser la main droite qu'ils y tiennent. Lors que deux amis se rencontrent par la ruë, ils ne se découvrent pas la teste. Ce seroit donner à rire, autant que celui qui osteroit ailleurs ses souliers. Ils se saluënt seulement en se faisant la civilité ordinaire, d'étendre le bras, & le

rap-

rapprocher jusqu'à la bouche, en baisant la main. Chacun parle ensuite de ses affaires. Ou si ce sont des amis plus particuliers, & qui avoient auparavant desir de se voir, ils s'embrassent alors, & se font un accueil qui marque encore mieux leur joye.

Les Chinois avoient toûjours des évantails dans les mains, ainsi que les femmes en ont ailleurs. Soit qu'ils fussent chez eux, ou en visite, ou dans les ruës, ou en leurs Temples, ils n'estoient jamais sans un évantail, & même les personnes les plus communes du peuple. Les Espagnols des Philippines, qui estoient accoustumez à le leur voir aux mains, ne le trouvoient plus étrange. Mais les Tartares ne pûrent se tenir d'en rire, & de tout leur cœur. Ils croyoient que la chose le meritoit, & pour le faire mieux voir, ils leur demandoient; si ce n'estoient pas là les armes de leurs femmes, & dont elles se servoient, non pas tant à battre & à rafreschir l'air qui estoit souvent assez frais, comme à se défendre de la chaleur qui leur fondoit le fard de leurs visages? Enfin ils ne pouvoient voir des Chinois avec des évantails, sans éclatter de rire. Il n'estoit pas defendu aux Tartares d'en avoir comme eux. Mais quelque excés de chaleur qu'il y eust pû

avoir,

avoir, quelque étoufant & quelque pesant que l'air eust pû estre, un seul de cette Nation n'auroit pû se resoudre à paroistre avec un évantail à la main.

On ne voit point que dans les trois ou quatre années, après que la Chine eut esté soumise, les Tartares aient épousé des femmes Chinoises. Il leur en vint un tres-grand nombre de la Tartarie. On ne sçait pas bien ce qui les auroit pû empescher, si ce n'est qu'ils eussent resolu de ne peupler la Chine que d'habitans qui fussent tous de sang & de naissance Tartare. Mais c'est ce qui estoit assez difficile dans un aussi vaste païs, & par tout aussi habité, & aussi peuplé qu'estoit la Chine. Ainsi comme l'aversion, qu'on eust voulu que ces deux Nations eussent eu de s'aillier ensemble, ne pouvoit pas se maintenir long-tems; on crut au contraire, que se montrant de jour en jour des visages plus doux, les familles en viendroient bien-tost à faire des mariages, & des alliances les unes avec les autres, d'où il arriveroit qu'y ayant une telle union de sang & de parenté, ce ne seroit tantost plus qu'un même peuple & une même Nation.

Les Tartares entre leurs autres divertissemens paroissent aimer la Musique. Elle n'a pourtant parmi eux, rien de bien charmant.

mant. Ils se plaisent seulement d'entendre quelque air guerrier, & quelque chose d'éclattant ; & il ne leur en faut pas davantage. Ils trouvent fade & insuportable tout ce qui leur paroist avoir de la molesse & n'estre d'aucune utilité, & c'est ce qui fait que souvent ils ne trouvent point de Musique plus charmante que le son enroüé de la trompette qui sonne leur marche. Les oreilles des gens de guerre n'entendent guéres d'harmonie plus agreable que le son des clairons & des trompettes. Voilà la Musique qui leur revient le mieux.

L'on a déja remarqué que ces peuples boivent & mangent largement. Ils prétendent, pour bien travailler, devoir manger & boire de même. Mais ils ne sont pas bien delicats, & ils recherchent davantage la quantité, que la qualité de leurs mets. Leur viande la plus ordinaire est le mouton, dont ils ont des troupeaux en grand nombre. Ils vivent encore de venaison & de Chasse qu'ils font par les montagnes, où ils prennent des Cerfs, des Sangliers, & quelques autres animaux. Ils mangent aussi du Poisson, quand il leur vient en fantaisie de pêcher, mais ils ne font pas la difference que l'on fait ailleurs du maigre & du gras. Ils font

tout

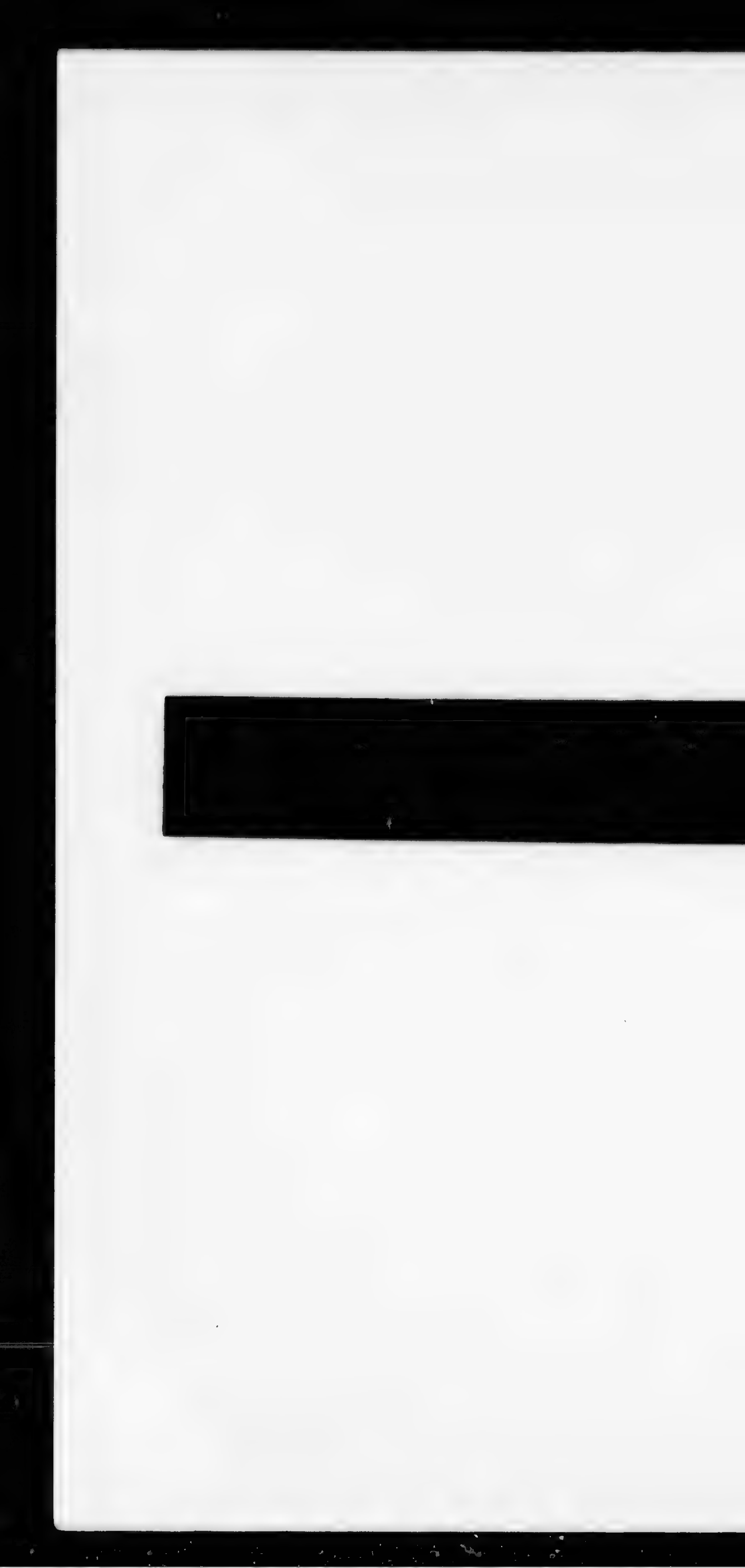
tout roſtir & aſſez peu ; & ils achevent de cuire le reſte en leur eſtomac à la maniere des barbares. Ils ne ſe donnent pas non plus tant de peine à diverſifier leurs mets, c'eſt aſſez pour eux de la quantité & de l'abondance. Ils cherchent le ſolide, & ſe contentent aiſément pour le reſte. Lors qu'ils vont par la campagne, pour l'ordinaire ils ne vivent que de ris cuit ; parce que c'eſt ce qu'ils trouvent de moins embaraſſant à porter. S'ils s'arreſtent en quelque lieu, ils y font du pain de blé ; & ils en mangent pour lors avec leurs autres viandes plus volontiers que de leur ris. Ils boivent de l'eau fraiſche, telle que nous la beuvons, & non pas chaude comme les Chinois & les Japonnois la boivent, Pour le Châ ou Thé, qui eſt la boiſſon que l'on preſente par ceremonie dans tous ces Païs ; ils le boivent chaud, comme font les autres peuples ; & de même le Chocolat, quoi qu'il y en ait de froid comme le vin de pignon. Mais ce qu'ils boivent le plus délicieuſement c'eſt le Vin, blanc ou rouge, & de quelque nature qu'il ſoit. Ils n'en auroient pas crû Mahomet, ou plûtoſt ils auroient penſé que ce trompeur auroit voulu prendre pour lui le vin qu'ils défendoit ſi ſeverement aux autres.

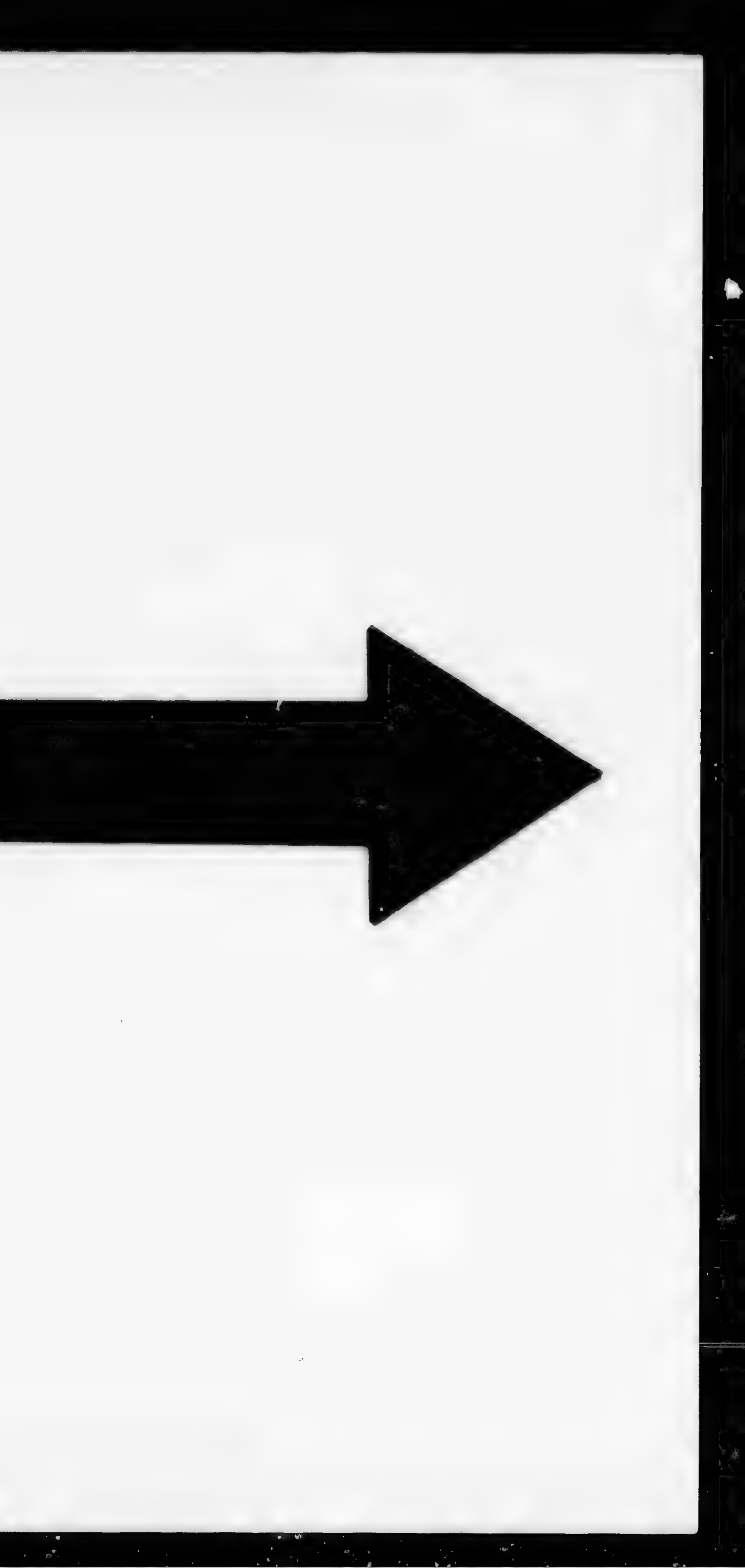
On

On pourroit dire aussi que jusques ici le Vin leur auroit servi de préservatif contre cette peste qui a infecté un si grand nombre de leurs voisins. Est-ce peut-estre aussi pour cela qu'ils n'ont point voulu avoir d'autre Religion, que de reconnoître le Ciel pour leur Dieu? Ils voyent qu'il ne leur verse que de l'eau, mais qu'au moins, il ne leur défend pas le Vin, & croyent avoir raison de ne pas faire leur Religion de ne boire que de l'eau.

Mais quoi que les Tartares boivent du Vin, on ne voit pas pour cela, que ni riches ni pauvres tombent dans les excés de l'yvrognerie, ainsi que tant d'autres Nations. Ce qui a fait dire à quelqu'un, que si Mahomet n'avoit obligé à boire de l'eau; le Vin auroit peut-estre enyvré tout le monde. Ils invitent pourtant dans leurs repas leurs amis à boire des santez, comme on fait à peu prés dans l'Europe; mais je dis à peu prés, parce qu'ils ne prétendent pas qu'un homme perde la raison, pour leur faire raison. Ils disent assez bien, que c'est se défaire de la raison, & non pas faire raison. C'est pourquoi ils se mocquent, quand ils entendent dire qu'en Europe un homme n'est pas de bonne compagnie, s'il ne boit autant de fois qu'il y est invité. Ils deman-

dent





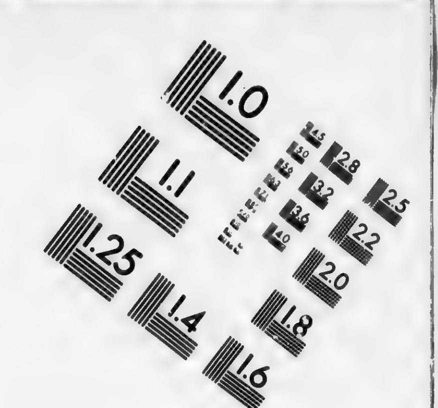
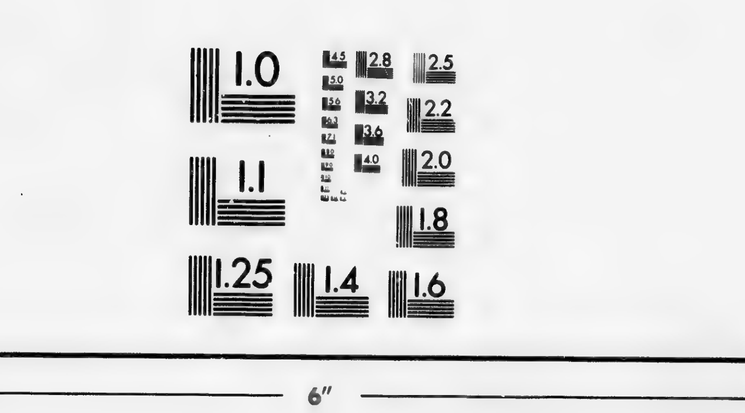


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





dent ſi en Europe c'eſt une trahiſon, ou un crime d'Eſtat, de ne pas boire à la ſanté de ſes amis ; parce que ſi ce n'eſt que manquer à un peu de complaiſance, (diſent ces Tartares,) ainſi que parmi nous;
„ c'eſt bien un moindre inconvenient de
„ ne paroiſtre pas ſi complaiſant, que de
„ paroiſtre n'eſtre plus homme, en per-
„ dant la raiſon & le jugement. Nous
„ eſtimons (ajoutent-ils) bien davantage par-
„ mi nous la ſanté & l'uſage des ſens & de
„ la raiſon, que toute la complaiſance ima-
„ ginable. Ainſi ils ne croyent point qu'un homme en ſoit moins civil, & de plus mauvaiſe compagnie pour s'excuſer de boire, lors qu'il craint d'en eſtre incommodé. Mais que ne diroient point ces barbares, ſi outre les Loix de la raiſon & de la Nature, qui leur donnent tant d'averſion de l'yvrognerie, ils avoient encore, ainſi que les Chreſtiens, celles de DIEU & de l'Evangile qui défendent ces excés ſous de rigoureuſes peines ? & cependant des Chreſtiens ſont beaucoup plus dereglez en ce point, que des Infidelles & des barbares.

Voilà quelle eſt la nourriture des Tartares. Pour l'appreſter, ils ſe ſervent de vaiſſelle de métail, comme d'argent, d'eaim, de cuivre, & d'autres ſemblables, ſelon

ſelon les moyens qu'ils en ont. Ils ne s'accommodent guéres de vaſes de terre, quoi qu'ils ayent la porcelaine ſi commune, ſi bélle, & à ſi bon marché. Tout l'uſage qu'ils en font eſt d'en avoir de petits plats, & de petites écuelles élevées & étroites, de la plus belle & de la plus fine qu'ils peuvent trouver, pour boire le Châ. Mais toute leur vaiſſelle, quelque differente qu'elle ſoit pour la matiere, eſt pour la pluſpart de la même forme & de la même façon, qui ne leur coûte pas beaucoup, n'eſtant pas fort curieuſement travaillée, quoi qu'elle ſoit toute renforcée, & d'une maniere, qu'il paroiſt qu'on a voulu qu'elle duraſt longtems. A voir les Tartares, on pourroit dire que ce ſeroient encore de ces Anciens qu'on nous repreſente, comme gens ſimples, ſans façon, & ſi ennemis du luxe & de ce faſte, qui fait que le monde eſt toûjours pauvre, parce qu'il n'eſt jamais content ; au lieu que pour eux, ils eſtoient riches à moins de peine & de dépenſe. Ce que l'on remarque encore de particulier en la vaiſſelle des Tartares, eſt que toutes les pieces ſont ſoûtenuës ſur un pied, à la façon de ces coupes & taſſes de l'ancienne mode. Celles d'aujourd'hui ont peut-eſtre merité de n'avoir plus de

pied,

pied, pour avoir trop ſouvent fait perdre pied aux hommes par l'yvrognerie & les excez.

Ils ſe ſervent auſſi de cuilliers pour manger, parce qu'ils ne peuvent pas s'accommoder des petits poinçons de bois, ou fourchettes de la Chine. Il eſt vrai qu'il faudroit que les Tartares commençaſſent à renaiſtre, pour ſe pouvoir ſervir commodément de toute cette propreté des Chinois, qui demande qu'on eu ait fait uſage longtemps, avant que de ſe la rendre ſi propre & ſi commode.

Toute cette Nation eſt aſſez amie du commerce, où elle ſe rend tres-facile & tres-raiſonnable. Sa maniere la plus ordinaire de trafiquer eſt de faîre échange d'une denrée pour une autre, comme de donner du bled, de la laine, des beſtiaux, & d'autres marchandiſes, qui ſont communes chez eux, pour d'autres de plus grand prix, qui rendent la Chine ſi riche, & plus qu'aucun autre païs du monde. Ils ne paroiſſent pas avoir une ſi grande paſſion pour l'argent. Auſſi ignorent-ils toutes ces ſubtilitez & ces adreſſes des Marchands, qui font toutes choſes par l'envie & le deſir qu'ils ont de gagner. Ils ſeroient bien-aiſes d'avoir commerce avec toutes les Nations du monde, & ils

ſouhaitent qu'elles viennent toutes vendre & achetter parmi eux. Ils ne ſe mettent guére en peine ſi ces Etrangers s'arreſtent ou ne s'arreſtent pas dans leurs Villes, ni encore s'ils y portent des armes. Comme ils jugent aſſez avantageuſement de leur valeur & de leurs forces, ils ſe mocquent de toutes ces terreurs paniques qui ne ſont propres qu'à des Chinoîs & à des Japonnois. Ils font entendre au contraire, que quiconque voudra venir en leur païs, n'y ſera point conſideré comme un Etranger, pourvû qu'il y vive bien, mais que pour ceux qui agiront mal, ils les en chaſſeront, ou les puniront comme ils le meritent. Ils ſe propoſoient d'agir de la ſorte avec les Etrangers, par où il paroiſt qu'ils jugent & raiſonnent de meilleur ſens que les Japonnois, qui ſe font peur de leurs imaginations & de leurs ſonges.

Les animaux dont ils ſe ſervent pour la culture des terres & pour leurs autres beſoins dans la paix & dans la guerre ſont, comme dans l'Europe, les chevaux & les autres beſtes de charge ordinaires, qui ſont en tres-grand nombre dans tout ce grand païs.

Quant à ce qui regarde les voyages de Mer & la navigation, on prît garde que

 natu-

naturellement les Tartares avoient averſion de la Mer, peut-eſtre à cauſe que la partie de Tartarie, que ceux-ci habitoient, en eſt tres-éloignée. Il n'eſt pas étrange que l'on ait d'abord quelque éloignement de ce dont on n'a pas d'uſage, ni d'experience. Cependant on les vît dans la Province de Canton devenir en peu de tems de tres bons hommes de Mer, & encore tres bons ſoldats & tres adroits à combattre ſur les vaiſſeaux. Les gens de cœur viennent à bout de tout. Il n'y a point de coûtume qui leur reſiſte, eux qui font paſſer en coûtume tout ce qui dans les commencemens leur auroit paru plus difficile & plus étrange.

CHAPITRE XXXII.

Des habits des Tartares, & de leurs modes.
De la modestie de leurs femmes.
Qu'encore qu'elles aiment les chevaux & la guerre, elle sont toûjours honnestes & sages.
Fin de la Relation.

LEs Tartares, si l'on en excepte les derniers de la populace, ne s'habillent que d'étofes de soye; ce qu'ils auront fait encore plus commodément depuis leur conqueste, qu'ils se seront vûs les maitres du Païs où naissent les soyes. Le reste du peuple porte pour l'ordinaire des habits de lin, de laine, on de cotton. La façon de leurs habits est en partie particuliere à leur Nation, & en partie approche assez de celle de tous les Mahometans de l'Orient. Ils ont moins de peine à se vestir comme eux, qu'ils n'en auroient à garder leur loi de ne point boire de vin. Mais il faut les voir dans leurs habillemens depuis les pieds jusqu'à la teste.

Ils chaussent premierement de petites bottines ou brodequins, qui ne leur cou-

vrent jamais le genoüil, & pour l'ordinaire ne leur viennent qu'à la moitié de la jambe. Quand ce ne sont que de justes brodequins, ils prennent encore des souliers, & lors qu'ils n'en prennent point, il faut que ces brodequins ayent un pied, à la maniere d'une veritable botte.

Ils portent des chemises assez courtes, avec des caleçons dont ils se ceignent. Ces chemises sont pour l'ordinaire de lin ou de cotton. Ceux qui recherchent plus de propreté & de galanterie, quoi qu'ils ne soient pas de la plus haute qualité, les portent de soye & d'une étofe comme le satin, ou un tafetas double & toûjours tres blanc.

Ils vestent par dessus cette chemise une veste qui descend un peu plus bas que le genoüil. Cet habillement est assez serré & juste sur le corps, n'ayant pas plus de tour que lui en peut donner l'oüate ou le cotton dont il est doublé & garni depuis le haut jqsqu'en bas. Les manches en sont de même tres-étroites & serrées, mais si longues, qu'elles peuvent couvrir toute la main. Elles sont ouvertes au poignet, & ils les portent retroussées sur le bras pour avoir plus de grace & faire paroistre la main plus belle. Ces manches sont aussi pour l'ordinaire enrichies de quel-

quelque broderie, depuis le coude jusqu'à l'épaule, mais le reste depuis le coude est tout simple & sans aucune façon. Cét habillement se boutonne par les costez jusqu'à la ceinture, & par devant depuis le haut jusqu'au bas. Les boutons sont pour l'ordinaire d'Orfevrerie, ou d'or, ou d'argent, ou de quelqu'autre métail, & quelquesfois méme de pierreries plus ou moins precieuses, selon qu'il plaîst aux personnes d'en porter, & les moyens qu'ils en ont, & non selon leur qualité, si ce n'est que les richesses, comme ailleurs, fassent les Grands & les gens de qualité de cette Nation. Ces boutons ne descendent pas droit en bas par devant, mais de costé. Ils le font ainsi pour tenir cét habit plus juste à la ceinture. Car comme il est tout ouvert par devant, ils en replient un peu de la partie gauche sur la droite; & c'est sur le bord de ce qui est replié & qui descend en bas, que sont attachez les boutons en ligne oblique : ce qui a sur eux assez de grace. Quelques-uns portent aussi de ces boutons sur l'épaule droite & à l'endroit du colet, mais ce sont des modes qui n'ont cours que pour un tems.

Ils portent encore sur ces vestes des ceintures de façons assez differentes, &

c'est ce dont ils font pour l'ordinaire le plus galand & le plus propre de tout leur habillement. Les uns n'ont pourtant qu'un cordon de soye de la grosseur d'un doigt, dont ils se font plusieurs tours. D'autres portent un tafferas, ou une toile de cotton tres-fine, de quatre doigts de large, & l'un & l'autre est couvert de plusieurs pieces d'or, ou d'argent, ou d'yvoire, ou même de pierreries. D'autres qui veulent faire parade de quelque chose de plus guerrier, se ceignent de quelque peau d'animal, & qui a tous les ornemens qui lui peuvent donner la façon & la galanterie qu'ils souhaitent.

C'est là leur premier habit. Ils prennent par dessus celui-ci, qui descend assez bas, une casaque plus courte, mais qui a plus de largeur & plus d'étenduë. Ces deux habits sont toûjours de differentes couleurs. La casaque de dessus, & que l'on voit davantage, est d'une teinture plus gaye & plus vive, & comme elle est plus large & plus aisée que celle de dessous, ils la laissent aller sans la boutonner, ni la ceindre, encore qu'elle soit garnie comme l'autre de riches boutons, mais qui ne servent que d'ornement; & ils n'en boutonnent au plus que quelques-uns. Elle n'a point non plus de manches, ou elles sont

ſont ſi courtes, qu'elles ne deſcendent pas plus bas que le coude. Elle eſt auſſi comme la premiere veſte, doublée d'oüate, ou de cotton. Ces habits ſont d'uſage pour l'Hyver ; & leur coûtume cependant eſt de ſe veſtir autant qu'ils peuvent en Eſté comme en Hyver. Il y a apparence qu'ils auront eſté obligez de la changer, depuis qu'ils auront changé de climat. La Tartarie, qui eſt un païs plus Septentrional que la Chine, & ainſi plus froid que chaud, ſouffroit que ces peuples euſſent plûtoſt des habits d'Hyver, que d'Eſté. Mais comme ils auront trouvé la Chine plus temperée, & beaucoup plus chaude dans les Provinces du Midi, ils auront eſté auſſi obligez de proportionner leurs habits, & de ſe défaire de leur coton & de leur oüate. On trouvoit une choſe à redire en leurs caſaques, qui eſtoit de n'avoir point de coû, ou de colet, ni relevé, ni abaiſſé, en ſorte qu'il ne paroiſſoit pas plus de façon au haut qu'au bas, ce qui revenoit à une ſorte de robe qu'on fait prendre en quelques lieux aux criminels que l'on mêne au ſupplice. Mais les Tartares ne demeurent pas d'accord que leur habit ait ſi mauvaiſe grace, peut eſtre parce qu'ils y ſont accoûtumez. On ſe familiariſe avec

les viſages les plus rebutans, & à plus forte raiſon avec les modes & les choſes qui d'abord auroient paru les plus bizarres.

Voilà quel eſt l'habillement des Tartares depuis les pieds juſqu'au coû & aux épaules. Il reſte de voir comment ils ſe couvrent la teſte. C'eſt d'une maniere aſſez extravagante, & quoi que la Relation en parle fort au long, il auroit peut-eſtre eſté plus à propos de n'en rien dire, pour n'avoir pas à achever cette narration par une matiere qui n'a rien de fort agreable. Mais afin que les curieux n'ayent pas dequoi ſe plaindre, il faut dire ce que l'on en trouve. Ce ſont les Eſpagnols qui ſe ſont le plus mocquez de la façon des bonnets & des chapeaux des Tartares. Ils devoient pourtant penſer qu'une grande partie du monde ne ſe mocque pas moins d'eux, en fait d'habits & de modes, eux qui aprés en avoir tant de fois changé & pris même ſouvent des autres Nations ce qu'ils y avoient trouvé auparavant de plus bizarre, pourroient encore quelque jour s'accommoder de ce qui les a davantage choquez dans le bonnet des Tartares.

Premierement ces peuples ſe couvrent la teſte autrement en Hyver, qu'en Eſté. Ils ne ſont pas tous ſi exacts à ce changement,

ment, mais la plûpart n'y manquent guéres. Ils portent pour l'Hyver une certaine toque ou bonnet d'une forme ronde, assez élevé & qui se soûtient, comme s'il etoit d'une matiere très-solide. Il n'est pourtant que d'une étofe de soye, ou d'un drap très-fin, doublé de même, & garni d'oüate, ou de coton, comme leurs vestes & casaques. Ce bonnet serre assez d'entrée la teste, qu'il environne encore d'un rebord épais qui la fait paroître en cét endroit plus grosse que tout le reste du corps. Tout ce rebord est couvert de houpes de soye, qui, pour l'ordinaire, sont de couleur & de celles qu'il plaît à chacun de porter. Elles sont pour la grosseur à peu près comme celles des bonnets de nos Docteurs; & ceux des Tartares en sont couverts tout autour, & depuis le haut jusqu'au bas, à l'exception seulement d'un petit rond sur le devant, de la grandeur d'une piece d'un escu. Ils laissent ce petit vuide pour une plaque de métail qu'ils y mettent, avec un bouton d'or ou d'argent au milieu. Les Mandarins & les autres personnes de qualité qui sont dans les Charges se reconnoissent à cette plaque, qu'ils portent toûjours d'or ou d'argent, avec une pierre precieuse qui y est enchassée; & il ne dépend pas de la fantai-

fantaisie, ou des biens que chacun peut a-voir, de porter telle enseigne qu'il lui plaît. Mais il faut necessairement que la grandeur, la couleur, la forme & la façon de la plaque, & encore le bouton, ou la pierre precieuse, marquent le rang & la dignité de celui qui la porte. C'est par cette marque d'honneur qu'ils ostent tout lieu aux differens qui arrivent ailleurs pour les rangs & les préseances des Magistrats & Officiers de Justice ; parce que ce seroit un crime de leze-Majesté, qu'aucun eût osé porter les marques d'une dignité qui ne lui appartinst pas. Il n'y a en tout le reste de leur maniere de se couvrir ; soit l'Hyver, soit l'Esté, aucune difference entre les personnes de la plus haute qualité, & les derniers du peuple ; entre les plus habiles, les plus grossiers, & les plus ignorans. C'est generalement une même forme & une même façon de coiffure. Seulement les plus riches, ou les plus curieux, choisissent les plus belles étofes. Du reste le plus chetif artisan aura la teste ou le bonnet tout couvert de houpes, aussi bien que l'homme de la plus haute qualité. Il faut donc parmi cette Nation reconnoître les gens à leur enseigne, & encore y regarder de prés. Car comme ils portent tous de ces plaques a-

vec un bouton au milieu, & qu'il n'y a que les Magiſtrats qui en ayent d'or, ou d'argent, avec une pierre precieuſe, il n'eſt pas aiſé de faire ce diſcernement de bien loin.

Les Tartares quittent ce bonnet lors que l'Eſté eſt venu; & ils prennent alors des chapeaux, non pas de laine preſſée comme les noſtres, mais de feüilles de palmier, ou de quelques autres plantes & herbes qui ſont rares & curieuſes parmi eux. La forme & la façon de ce chapeau a encore quelque choſe de plus bizarre que leur bonnet. Le bord en eſt large & ſpacieux, & la teſte trés petite, ſi ce n'eſt qu'elle eſt encore ornée de houpes de ſoye, avec une place ſur le devant, pour l'enſeigne ou la medaille pareille à celle qui ſe porte ſur la roque d'Hyver. Quelques-uns en portent auſſi d'une forme toute pointuë, & d'autres d'une qui eſt toute plate. Il faut qu'en celle-ci ils ne mettent point de houpe; ce qui la fait paroître plus beſſe. La teſte de ces chapeaux eſt encore garnie au dedans de certains cordons de ſoye entaſſez, d'où deſcendent deux autres plus grands cordons pour tenir le chapeau. Ils ſe les attachent au deſſous du menton avec un bouton qui les tient plus ou moins ſerrez. Mais pour

revenir aux bords du chapeau, ils ſont à peu prés comme les bords d'un grand plat mal bâti, & tout doublez par dedans. Ils deſcendent & tombent en façon de goutiere. En temps de pluye que ces houpes ſont moüillées, elles ſont toutes couchées ſur ces bords, & viennent à deux ou trois doigts de l'extremité, où eſt une certaine broderie aſſez groſſiere, & qui n'a pas beaucoup de grace.

Mais il faut encore remarquer que les houpes de ces chapeaux, & particulierement de ceux des pauvres gens & des perſonnes moins conſiderables, ſont de ſoye. Pour les plus riches & les plus curieux, ils les font faire d'une certaine herbe de couleur jaune & dorée, qui approche fort de celle de la fleur du maïs. La tige de cette plante, qui eſt environ de la groſſeur d'un doigt, eſt aſſez longue & ployante pour leur ſervir à faire plusieurs tours à leurs chapeaux; & comme elle porte beaucoup de graine, elle leur produit auſſi naturellement des houpes en ſi grand nombre, qu'il faut que pluſieurs en oſtent une partie. Ces houpes leur ſont commodes, en ce qu'elles ne retiennent point l'eau comme celles de ſoye, & qu'auſſi pour avoit été moüillées, elles ne perdent rien de leur éclat; elles en ſont

au contraire plus vives & plus belles, par un certain émail qu'elles semblent reprendre avec cette fraischeur. Aussi cette plante est-elle fort estimée dans les lieux même où elle croît, où un chapeau qui en est garni ne se vend pas moins de deux ducats; ce qui est un prix assez haut, selon ce que les choses se vendent dans les autres Provinces de la Chine, où pour deux ducats un homme pourroit avoir tout ce qui lui faudroit de velours ou de damas pour se vestir. Ceux donc qui n'ont pas les moyens d'avoir de cette herbe pour leurs chapeaux, s'accommodent en la place de houpes de soye de la mesme couleur, & ainsi l'on est pauvre parmi cette Nation lors qu'on y est reduit à ne porter que de la soye, pendant que l'herbe & la paille font l'ajustement le plus galand des personnes riches. C'est peu de chose que la vanité des hommes, puis qu'ils la mettent ainsi en un peu de paille.

Toute cette mode & façon d'habits des Tartares est devenuë presentement celle des Chinois. Ils ont été bien obligez de la prendre, après des Ordonnances, qui étoient des Arrests de mort contre qui que ce fût qui n'y obeïroit pas. Seulement les femmes furent traitées un peu plus civilement. Il n'y avoit rien cependant

de plus opposé que cette maniere nouvelle de s'habiller, à celle que les Chinois avoient conservée depuis un trés longtemps, sans y avoir fait aucun changement. C'est pourquoi autant qu'ils étoient satisfaits de leurs habits & de leurs cheveux, autant eurent-ils de peine à quitter un & l'autre; ce qui alla si avant, que plusieurs aimerent autant se laisser égorger, que de se resoudre à porter des habits à la Tartare. Mais les femmes de la Chine trouverent plus de civilité que leurs maris auprès de leurs vainqueurs. Il ne parut point aussi qu'ils eussent manqué en aucun lieu de respect pour ce sexe, si ce ne fut en la Province de Canton, où les emportemens du Vice-Roi des Armes furent à la verité les excez d'un homme qui n'avoit ni humanité, ni honneur. Mais ce qui arriva en cette Province ne doit pas faire presumer que les autres n'eussent pas été plus favorablement traitées. Les gens de guerre y étoient dans une meilleure discipline, & sous des Chefs qui pensoient à donner de meilleures impressions aux peuples du merite de leurs personnes & de leur Nation. Ce n'est pas que quelque peine qu'ils prissent de faire bien observer leurs ordres, il ne se fit encore de grandes violences en plusieurs

Vil-

Villes qui étoient prifes de force. Il feroit difficile de faire autrement la guerre. Mais ces defordres n'arrivent pas moins dans les Armées de l'Europe, & parmi des foldats Chrétiens, & des Chefs qui enfin ne peuvent pas remedier à tout. Il eft certain cependant que dans toutes ces Provinces, les Tartares fe conduifirent toûjours à l'égard des femmes, avec toute la civilité & l'honnefteté que les Chinois pouvoient fouhaiter. Le Roi particulierement, les Princes fes Oncles, & les autres Grands de Tartarie, firent bien connoître combien ils étoient éloignez de permettre ces defordres, par les feveres châtimens qu'ils voulurent faire de tous ceux dont ils pûrent avoir connoiffance.

Les Tartares, qui traitoient fi obligeamment les femmes de la Chine, auroient donc bien moins ufé de violence pour leur faire changer les modes de leurs habits. Ils laifferent entierement à leur liberté & à leur inclination, de prendre ou les modes de Tartarie, ou de retenir celles de la Chine, & ils n'ordonnerent aucune autre chofe fur ce fujet. En tout le refte on fçût que les Officiers des Troupes & les Mandarins Tartares, obfervoient avec elles toutes les civilitez dont on ufe avec les femmes dans l'Europe. C'étoit ce qu'on

ne voyoit pas aparavant dans la Chine, où un homme en parlant à une femme, ne l'auroit jamais appellée Madame, quoi qu'elle auroit été de qualité & d'une condition beaucoup plus relevée que lui, encore qu'à chaque parole elle l'auroit traité de Seigneur & de Monsieur.

Il reste à dire quelque chose des habits des femmes Tartares, quoi qu'on n'en sçache pas si bien le particulier. Elles portent des chapeaux, ainsi que les hommes, si ce n'est qu'elles n'y veulent pas tant d'ajustemens; & quelques-unes même se font comme une galanterie de les negliger. C'est artifice quelquefois, que de ne se vouloir pas servir d'artifice. Les choses sont toûjours plus belles dans leur naturel, & la Nature a bien sujet de se plaindre, qu'ayant pour l'ordinaire donné aux femmes tant de beautez, elles ne laissent pas de recourir encore à l'art, & de reconnoître tenir de lui tout ce qu'elles ont d'agréement & de graces. Au moins celles de Tartarie n'y cherchent pas tant de façon. Elles portent les cheveux longs, ainsi que celles de l'Europe, mais qu'elles laissent assez negligemment pendre & ondoyer sur les épaules, sans autre cordon qui les retienne que celui de leurs chapeaux. Elles ont pour leurs habits de certaines

vestes & simares assez longues & sans collet, & d'autres plus petites comme demi sayes, qui different peu de celles que portent les Chinoises. Ces vestes sont de diverses couleurs, mais toûjours des plus guaies & des plus vives. Elles sont aussi pour l'ordinaire d'étofes de soye, à moins que ce ne fussent des personnes très-pauvres. La façon est d'étre trés-justes sur le corps, & d'avoir peu de tour, & sans aucun autre de tous les ajustemens que les modes & la vanité ont inventé dans l'Europe. Elles chaussent de petites bottines ou brodequins, & elles prennent même quelquesois des bottes & des épetons, lors qu'il leur plaît de monter à cheval, ou qu'elles ont à faire voyage. Du reste leurs patins les plus naturels, & le reste de leur chaussure qui leur fait mieux porter le corps, ce sont leurs chevaux. Leurs arcs aussi & leurs fléches sont leurs bagues & leurs bijoux, & leurs cercles & leurs rüelles, la campagne. Là elles courent & voltigent comme d'autres Nymphes de l'ancienne Tyr, ou comme de nouvelles Amazones de la Scythie leur voisine. Aussi ne peut-on dire la surprise où furent les femmes de la Chine, lors qu'elles, qui avoient été nourries toute leur vie dans

des cages, voyoient des femmes qui ne leur paroissoient rien moins que des femmes. Elles ne se pouvoient lasser de les admirer, & elles en avoient même de la peur, autant que des hommes. Ce n'est pourtant pas que celles-ci fassent toute leur occupation de manier des armes, & de battre la campagne. Elles y font paroître seulement jusques où leur valeur & leur courage pourroient aller dans l'occasion. Aussi celles qui vont à la guerre avec leurs Maris ne craignent-elles guéres d'aller à la charge, & de se messer comme eux parmi les ennemis. Mais ce qu'on peut admirer davantage en ces femmes, est leur adresse à manier & à gouverner si bien un cheval. Il y en a qui passent tout ce qu'on en peut dire; & toutes, plus ou moins, entendent mieux à piquer & à monter un cheval, qu'une infinité d'hommes ailleurs. Ce n'est pas en ce païs, comme en Espagne, où il n'y a que les Nobles & les Gentils-hommes qui montent à cheval, les femmes des Tartares pauvres & riches y sont presque toûjours. Ce sont là aussi leurs carosses & leurs chaises; & toutes ont leurs chevaux qu'elles dressent & qu'elles exercent, en sorte qu'il seroit d'aussi mauvaise grace à une Tartare, de ne sçavoir pas piquer son cheval, qu'il le

seroit

feroit à une femme en Espagne de ne pouvoir marcher sur des patins.

Ce qui passe ses mesures & ses bornes est blâmable sans doute ; & comme on ne peut pas excuser des hommes de devenir moins que des femmes par leur molesse, & par tous ces ajustemens de leurs habits, on ne peut pas approuver non plus, que des femmes soient plus que des hommes, en des exercices qui ne conviennent pas à leur sexe. C'est pourquoi, on demeure d'accord que la Tartarie peut avoir encore en ce point quelque chose de barbare. L'usage cependant & la coûtume peuvent rendre excusables des choses, qui en elles-mêmes n'offensent ni la Religion ni l'honnesteté des mœurs. Ou du moins c'est par la coustume & l'usage qu'on peut mieux juger, si l'on doit condamner ou approuver ces usages. Au reste, toutes ces façons d'agir des peuples, qui ne regardent au plus qu'une bien-seance exterieure, qui ne va qu'à les estimer plus ou moins civilisez, dépendent beaucoup de l'opinion. Chacun en matiere de modes en juge par sa vanité ou par son caprice. Les uns estiment ce que les autres méprisent. Une chose est propre & de bonne grace selon la fantaisie de quelques-uns ; & à entendre parler d'autres, il n'y a rien de si choquant. Les hommes sont ainsi

ainſi faits, qu'ils ſe mocquent les uns des autres, à même temps qu'ils penſent tous avoir raiſon. Mais il eſt certain, qu'encore que tous ne ſoient pas toûjours raiſonnables, les Tartares peuvent bien avoir quelque raiſon d'aimer que leurs femmes ayent l'humeur guerriere comme eux, & de les former ainſi à des exercices, qni s'accommodent ſi bien à leurs inclinations. Ces femmes qui ſont nées & formées d'un ſang tout guerrier, & qui depuis leur naiſſance continuënt encore de plaire à leurs Maris, & à elles-mêmes, par ces qualitez qu'elles ont de la Nature, & des habitudes qu'elles prennent tous les jours. où ne ſont pas fort coupables de ſe porter à des exercices qui ne ſont pas ceux des femmes ordinaires; ou s'ils font en cela quelque faute, elle doit être très-pardonnable.

C'eſt tout ce que nous avons pû apprendre de ces Tartares qui viennent de faire une ſi grande & une ſi riche conqueſte. Après avoir vû combien cette Nation eſt puiſſante dans les armes, on a crû devoir encore ajoûter quelque choſe de ſes coûtumes & de ſes manieres d'agir dans la vie civile. Comme elles vont faire deſormais les Loix, les coûtumes & le gouvernement en general de tout ce grand Païs, ce que l'on en a rapporté, pourra faire connoître en quelque ſorte

ſorte l'eſtat où il ſera ſous ſes nouveaux Maîtres. Ce qui eſt le plus déplorable, c'eſt que tant de Peuples, & vaincus & vainqueurs demeurent également ſous la tyrannie de l'infidelité & de l'impieté. On avoit eu quelques eſperances que les Tartares, qui ne ſe ſont pas montrez ſi rebelles à l'Evangile, que l'étoient les Chinois, y donneroient plus d'entrée, & recevroient beaucoup mieux ceux à qui DIEU mettroit dans le cœur de le leur aller annoncer. Mais on peut dire que ce ne ſont encore que les vœux & les ſouhaits de ceux qui demandent à DIEU tous les jours que ſon Royaume arrive. Il faut autant que jamais lui demander qu'il verſe ſes benedictions & ſes graces ſur ceux des Princes Chrêtiens qui ont eu, & qui auront part à ce grand ouvrage. C'a été la gloire des Rois d'Eſpagne d'avoir fait paſſer, & d'avoir entretenu une grande partie des Ouvriers qui travaillent dans ce vaſte Champ ; & cette grande entrepriſe digne de Rois Tres-Catholiques, eſt auſſi ce qui leur a merité la qualité de Princes Apoſtoliques, auprès d'un des Souverains Pontifes de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, Gregoire XIV.

FIN.

